
HD WIDENER
HW BE5M C

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME ONZIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

LA PUCELLE D'ORLEANS.

POEME EN VINGT-UN CHANTS.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

Ce poëme est un des ouvrages de M. de *Voltaire* qui ont excité en même temps et le plus d'enthousiasme et les déclamations les plus violentes. Le jour où M. de *Voltaire* fut couronné au théâtre, les spectateurs qui l'accompagnèrent en foule jusqu'à sa maison, criaient également autour de lui : *Vive la Henriade*, *vive Mahomet*, *vive la Pucelle*. Nous croyons donc qu'il ne sera pas inutile d'entrer dans quelques détails historiques sur ce poëme.

Il fut commencé vers l'an 1730 : et jusqu'à l'époque où M. de *Voltaire* vint s'établir aux environs de Genève, il ne fut connu que des amis de l'auteur qui avaient des copies de quelques chants, et des sociétés où *Thiriot* en récitait des morceaux détachés.

Vers la fin de l'année 1755, il en parut une édition imprimée, que M. de *Voltaire* se hâta de désavouer, et il en avait le droit. Non-seulement cette édition avait été faite sur un manuscrit volé à l'auteur ou à ses amis, mais elle contenait un grand nombre

de vers que M. de *Voltaire* n'avait point faits, et quelques autres qu'il ne pouvait pas laisser subsister, parce que les circonstances auxquelles ces vers fesaient allusion étaient changées : nous en donnerons plusieurs preuves dans les *notes* qui sont jointes au poëme. La morale permet à un auteur de désavouer les brouillons d'un ouvrage qu'on lui vole, et qu'on publie dans l'intention de le perdre.

On attribue cette édition à *la Beaumelle*, et au capucin *Maubert*, réfugié en Hollande. Cette entreprise devait leur rapporter de l'argent, et compromettre M. de *Voltaire*. Ils y trouvaient

Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.

Un libraire, nommé *Grasset*, eut même l'impudence de proposer à M. de *Voltaire* de lui payer un de ces manuscrits volés, en le menaçant des dangers auxquels il s'exposerait s'il ne l'achetait pas ; et le célèbre anatomiste-poëte *Haller*, zélé protestant, protégea *Grasset* contre M. de *Voltaire*.

Nous voyons par la lettre de l'auteur à l'académie française, que nous avons

jointe à la préface, que cette première édition fut faite à Francfort sous le titre de Louvain. Il en parut fort peu de temps après deux éditions semblables en Hollande.

Les premiers éditeurs, très-irrités du désaveu de M. de *Voltaire*, consigné dans les papiers publics, réimprimèrent la Pucelle, en 1756, y joignirent le désaveu pour s'en moquer, et plusieurs pièces satiriques contre l'auteur. En se décelant ainsi eux-mêmes, ils empêchèrent une grande partie du mal qu'ils voulaient lui faire.

En 1757, il parut à Londres une autre édition de ce poëme, conforme aux premières, et ornée de gravures d'aussi bon goût que les vers des éditeurs : les réimpressions se succédèrent rapidement; et la Pucelle fut imprimée à Paris, pour la première fois, en 1759.

Ce fut en 1762 seulement que M. de *Voltaire* publia une édition de son ouvrage, très-différente de toutes les autres. Ce poëme fut réimprimé, en 1774, dans l'édition in-4°, avec quelques changemens et des additions assez considérables. C'est d'après cette dernière édition, revue et corrigée encore sur d'anciens manuscrits, que nous donnons ici la Pucelle.

Plusieurs entrepreneurs de librairie, en imprimant ce poëme, ont eu soin de rassembler les variantes, ce qui nous a obligés de prendre le même parti dans cette édition. Cependant, comme parmi ces variantes il en est quelques-unes qu'il est impossible de regretter, qui ne peuvent appartenir à M. de *Voltaire*, et qui ont été ajoutées par les éditeurs pour remplir les lacunes des morceaux que l'auteur n'avait pas achevés, nous avons cru pouvoir les supprimer, du moins en partie.

L'impossibilité d'anéantir ce qui a été imprimé tant de fois, et la nécessité de prouver aux lecteurs les interpolations des premiers éditeurs, sont les seuls motifs qui nous aient engagés à conserver un certain nombre de ces variantes.

Il nous reste maintenant à défendre la Pucelle contre les hommes graves qui pardonnent beaucoup moins à M. de *Voltaire* d'avoir ri aux dépens de *Jeanne d'Arc*, qu'à *Jean Cauchon*, évêque de Beauvais, de l'avoir fait brûler vive.

Il nous paraît qu'il n'y a que deux espèces d'ouvrages qui puissent nuire aux mœurs : 1°. ceux où l'on établirait que les hommes peuvent se permettre sans scrupule et sans

honte les crimes relatifs aux mœurs, tels que le viol, le rapt, l'adultère, la séduction, ou des actions honteuses et dégoûtantes qui, sans être des crimes, avilissent ceux qui les commettent; 2°. les ouvrages où l'on détaille certains rafinemens de débauche, certaines bizarreries des imaginations libertines.

Ces ouvrages peuvent être pernicieux, parce qu'il est à craindre qu'ils ne rendent les jeunes gens, qui les lisent avec avidité, insensibles aux plaisirs honnêtes, à la douce et pure volupté qui naît de la nature.

Or il n'y a rien dans la Pucelle qui puisse mériter aucun de ces reproches. Les peintures voluptueuses des amours d'*Agnès* et de *Dorothée* peuvent amuser l'imagination, et non la corrompre. Les plaisanteries plus libres dont l'ouvrage est semé ne sont ni l'apologie des actions qu'elles peignent, ni une peinture de ces actions, propre à égarer l'imagination.

Ce poëme est un ouvrage destiné à donner des leçons de raison et de sagesse, sous le voile de la volupté et de la folie. L'auteur peut y avoir blessé quelquefois le goût, et non la morale.

Nous ne prétendons pas donner ce poëme pour un catéchifme ; mais il eft du même genre que ces chanfons épicuriennes, ces couplets de table, où l'on célèbre l'infouciance dans la conduite, les plaifirs d'une vie voluptueufe, et la douceur d'une fociété libre, animée par la gaieté d'un repas. A-t-on jamais accufé les auteurs de ces chanfons de vouloir établir qu'il fallait négliger tous fes devoirs, paffer fa vie dans les bras d'une femme, ou autour d'une table? non, fans doute : ils ont voulu dire feulement qu'il y avait plus de raifon, d'innocence et de bonheur dans une vie voluptueufe et douce, que dans une vie occupée d'intrigues, d'ambition, d'avidité ou d'hypocrifie.

Cette efpèce d'exagération, qui naît de l'enthoufiafme, eft néceffaire dans la poëfie. Viendra-t-il un temps où l'on ne parlera que le langage exact et févère de la raifon? Mais ce temps eft bien éloigné de nous, car il faudrait que tous les hommes puffent entendre ce langage. Pourquoi ne ferait-il point permis d'en emprunter un autre pour parler à ceux qui n'entendent point celui-ci?

D'ailleurs ce mélange de dévotion, de libertinage et de férocité guerrière, peint

dans la Pucelle, eſt l'image naïve des mœurs du temps. (1)

Voilà, à ce qu'il nous ſemble, dans quel eſprit les hommes ſévères doivent lire la Pucelle; et nous eſpèrons qu'ils ſeront moins prompts à la condamner.

Enfin, ce poëme n'eût-il ſervi qu'à empêcher un ſeul libertin de devenir ſuperſtitieux et intolérant dans ſa vieilleſſe, il aurait fait plus de bien que toutes les plaiſanteries ne feront jamais de mal. Lorſqu'en jetant un coup d'œil attentif ſur le genre humain, on voit les droits des hommes, les devoirs ſacrés de l'humanité, attaqués et violés impunément, l'eſprit humain abruti par l'erreur, la rage du fanatiſme et celle des conquêtes ou des rapines agiter ſourdement tant d'hommes puiſſans, les fureurs de l'ambition et de l'avarice exerçant par-tout leurs ravages avec impunité, et qu'on entend un prédicateur tonner contre les erreurs de la

(1) Un chanoine de Paris, zélé *bourguignon*, rapporte en propres termes, dans ſes Annales, que pluſieurs de nos compilateurs d'hiſtoires de France ont eu la bonté de copier; que ſous le règne de *Charles VI*, DIEU affligea la ville de Paris d'une toux générale, en punition de ce que les petits garçons chantaient dans les rues: *Votre . . . a la toux, commère; votre . . . a la toux.*

volupté, il femble voir un médecin appelé auprès d'un peftiféré, s'occuper gravement à le guérir d'un cor au pied.

Il ne fera peut-être pas inutile d'examiner ici pourquoi l'on attache tant d'importance à l'auftérité des mœurs. 1°. Dans les pays où les hommes font féroces, et où il y a de mauvaifes lois, l'amour ou le goût du plaifir produifent de grands défordres; et il a toujours été plus facile de faire des déclamations que de bonnes lois. 2°. Les vieillards, qui naturellement pofsèdent toute l'autorité, et dirigent les opinions, ne demandent pas mieux que de crier contre des fautes qui font celles d'un autre âge. 3°. La liberté des mœurs détruit le pouvoir des femmes, les empêche de l'étendre au-delà du terme de la beauté. 4°. La plupart des hommes ne font ni voleurs, ni calomniateurs, ni affaffins. Il eft donc très-naturel que par-tout les prêtres aient voulu exagérer les fautes de mœurs. Il y a peu d'hommes qui en foient exempts; la plupart même mettent de l'amour propre à en commettre, ou du moins à en avoir envie: de manière que tout homme à qui on a infpiré des fcrupules fur cet objet, devient l'efclave du pouvoir facerdotal.

Les prêtres peuvent laiffer en repos la

conſcience des grands ſur leurs crimes ; et en leur inſpirant des remords ſur leurs plaiſirs, s'emparer d'eux, les gouverner, et faire d'un voluptueux un perſécuteur ardent et barbare.

Ils n'ont que ce moyen de ſe rendre maîtres des femmes, qui pour la plupart n'ont à ſe reprocher que des fautes de ce genre. Ils s'aſſurent par-là un moyen de gouverner deſpotiquement les eſprits faibles, les imaginations ardentes, et ſur-tout les vieillards qui, en expiation des vieilles fautes qu'ils ne peuvent plus répéter, ne demandent pas mieux que de dépouiller leurs héritiers en faveur des prêtres.

Nous obſerverons, en cinquième lieu, que ces mêmes fautes ſont préciſément celles pour leſquelles on peut ſe rendre ſévère en feſant le moins de ſacrifices. Il n'y a point de vertu qu'il ſoit ſi facile de pratiquer, ou de faire ſemblant de pratiquer, que la chaſteté ; il n'y en a point qui ſoit plus compatible avec l'abſence de toute vertu réelle, et l'aſſemblage de tous les vices : en ſorte que du moment où il eſt convenu d'y attacher une grande importance, tous les fripons ſont sûrs d'obtenir, à peu de frais, la conſidération publique.

Auſſi cherchez ſur tout le globe un pays où, nous ne diſons pas la pureté qui tient à la ſimplicité, mais l'auſtérité de mœurs ſoit en grand crédit, et vous ſerez sûr d'y trouver tous les vices et tous les crimes, même ceux que la débauche fait commettre.

PREFACE

DE

DOM APULEIUS RISORIUS,

BENEDICTIN.

REMERCIONS la bonne ame par laquelle une Pucelle nous eſt venue. Ce poëme héroïque et moral fut compoſé vers l'an 1730, comme les doctes le ſavent, et comme il appert par pluſieurs traits de cet ouvrage. Nous voyons dans une lettre de 1740, imprimée dans le recueil des opuſcules d'un grand prince, ſous le nom du *Philoſophe de Sans-ſouci*, qu'une princeſſe d'Allemagne, à laquelle on avait prêté le manuſcrit, ſeulement pour le lire, fut ſi édifiée de la circonſpection qui règne dans un ſujet ſi ſcabreux, qu'elle paſſa un jour et une nuit à le faire copier, et à tranſcrire elle-même tous les endroits les plus moraux. C'eſt cette même copie qui nous eſt enfin parvenue. On a ſouvent imprimé des lambeaux de notre Pucelle, et les vrais amateurs de la ſaine littérature

ont été bien ſcandaliſés de la voir ſi horriblement défigurée. (2) Des éditeurs l'ont

(2) Lorſque ces éditions parurent, M. de *Voltaire* crut devoir les déſavouer par une lettre adreſſée à l'académie françaiſe. Nous plaçons ici cette lettre et la réponſe de M. *Duclos*, alors ſecrétaire de l'académie.

MESSIEURS,

Je crois qu'il n'appartient qu'à ceux qui ſont, comme vous, à la tête de la littérature, d'adoucir les nouveaux déſagrémens auxquels les gens de lettres ſont expoſés depuis quelques années. Lorſqu'on donne une pièce de théâtre à Paris, ſi elle a un peu de ſuccès, on la tranſcrit d'abord aux repréſentations, et on l'imprime ſouvent pleine de fautes. Des curieux ſont-ils en poſſeſſion de quelques fragmens d'un ouvrage, on ſe hâte d'ajuſter ces fragmens comme on peut; on remplit les vides au haſard, et on donne hardiment, ſous le nom de l'auteur, un livre qui n'eſt pas le ſien. C'eſt à la fois le voler et le défigurer. C'eſt ainſi qu'on s'aviſa d'imprimer ſous mon nom, il y a deux ans, ſous le titre ridicule d'*Hiſtoire univerſelle*, deux petits volumes ſans ſuite et ſans ordre, qui ne contiendraient pas l'hiſtoire d'une ville, et où chaque date était une erreur: quand on ne peut imprimer l'ouvrage dont on eſt en poſſeſſion, on le vend en manuſcrit; et j'apprends qu'à préſent on débite de cette manière quelques fragmens informes et falſifiés des *mémoires* que j'avais amaſſés dans les archives publiques, ſur la guerre de 1741. On en uſe encore ainſi à l'égard d'une plaiſanterie faite, il y a plus de trente ans, ſur le même ſujet qui rendit *Chapelain* ſi fameux. Les copies manuſcrites qu'on m'en a envoyées de Paris ſont de telle nature qu'un homme qui a l'honneur d'être votre confrère, qui ſait un peu ſa langue, et qui a puiſé quelque goût dans votre ſociété et dans vos écrits, ne ſera jamais ſoupçonné d'avoir compoſé cet ouvrage tel qu'on le débite. On vient de l'imprimer d'une manière non moins ridicule et non moins révoltante. Ce poëme a été d'abord imprimé à Francfort, quoiqu'il ſoit annoncé de Louvain; et l'on vient

donnée en quinze chants, d'autres en ſeize, d'autres en dix-huit, d'autres en vingt-quatre, tantôt en coupant un chant en deux, tantôt en rempliſſant des lacunes

d'en donner en Hollande deux éditions qui ne ſont pas plus exactes que la première.

Cet abus de nous attribuer des ouvrages que nous n'avons pas faits, de falſifier ceux que nous avons faits, et de vendre ainſi notre nom, ne peut être détruit que par le décri dans lequel ces œuvres de ténèbres doivent tomber. C'eſt à vous, Meſſieurs, et aux académies formées ſur votre modèle, dont j'ai l'honneur d'être aſſocié, que je dois m'adreſſer : lorſque des hommes comme vous élèvent leurs voix pour réprouver tous ces ouvrages que l'ignorance et l'avidité débitent, le public que vous éclairez eſt bientôt déſabuſé.

Je ſuis avec beaucoup de reſpect, &c.

Réponſe de l'académie.

» L'académie eſt très-ſenſible aux chagrins que vous cauſent les éditions furtives et défigurées dont vous vous plaignez : c'eſt un malheur attaché à la célébrité. Ce qui doit vous conſoler, Monſieur, c'eſt de ſavoir que les lecteurs capables de ſentir le mérite de vos écrits ne vous attribueront jamais les ouvrages que l'ignorance et la malice vous imputent, et que tous les honnêtes gens partagent votre peine. En vous rendant compte des ſentimens de l'académie, je vous prie d'être perſuadé, &c. *Signé* DUCLOS, ſecrétaire. »

Ce fut peu de temps après la date de ces lettres que parut une nouvelle édition de la Pucelle, où l'on eut ſoin de les inſérer, avec un avertiſſement et d'autres pièces ſatiriques contre M. de *Voltaire ;* on peut conclure de là que ces premiers éditeurs étaient ſes ennemis, ou des hommes vils qui, pour tirer quelque argent d'un libraire, violaient un dépôt, et le falſifiaient en compromettant la ſureté d'un grand homme. On a accuſé de cette infamie *la Beaumelle* et *Maubert.*

par des vers que le cocher de *Vertamont*, ſortant du cabaret pour aller en bonne fortune, aurait déſavoués. (*a*)

Voici donc *Jeanne* dans toute ſa pureté. Nous craignons de faire un jugement téméraire en nommant l'auteur à qui on attribue ce poëme épique. Il ſuffit que les lecteurs puiſſent tirer quelque inſtruction de la morale cachée ſous les allégories du poëme. Qu'importe de connaître l'auteur? il y a beaucoup d'ouvrages que les doctes et les ſages liſent avec délices, ſans ſavoir qui les a faits, comme le *Pervigilium Veneris*, la ſatire ſous le nom de *Pétrone*, et tant d'autres.

(*a*) Dans les dernières éditions que des barbares ont faites de ce poëme, le lecteur eſt indigné de voir une multitude de vers tels que ceux-ci :

Chandos ſuant et ſoufflant comme un bœuf,
Tâte du doigt ſi l'autre eſt une fille.
Au diable ſoit, dit-il, la ſotte aiguille.
Bientôt le diable emporte l'étui neuf.
Il veut encor ſecouer ſa guenille,
Chacun avait ſon trot et ſon allure,

On y dit de S[t] *Louis* :

Qu'il eût mieux fait, certes le pauvre ſire,
De ſe gaudir avec ſa Margoton,
Onc ne tâta de biſque, d'ortolans, &c.

On y trouve *Calvin* du temps de *Charles VII;* tout eſt défiguré, tout eſt gâté par des abſurdités ſans nombre : c'eſt un capucin défroqué, lequel a pris le nom de *Maubert*, qui eſt l'auteur de cette infamie faite uniquement pour la canaille.

Ce

Ce qui nous console beaucoup, c'est qu'on trouvera dans notre Pucelle bien moins de choses hardies et libres, que dans tous les grands hommes d'Italie qui ont écrit dans ce goût.

Verùm enim verò, à commencer par le *Pulci*, nous serions bien fâchés que notre discret auteur eût approché des petites libertés que prend ce docteur florentin dans son *Morgante*. Ce *Luigi Pulci*, qui était un grave chanoine, composa son poëme, au milieu du quinzième siècle, pour la *Signora Lucrezia Tuornaboni*, mère de *Laurent de Médicis*, le magnifique; et il est rapporté qu'on chantait le *Morgante* à la table de cette dame. C'est le second poëme épique qu'ait eu l'Italie. Il y a eu de grandes disputes parmi les savans, pour savoir si c'est un ouvrage sérieux ou plaisant.

Ceux qui l'ont cru sérieux se fondent sur l'exorde de chaque chant, qui commence par des versets de l'Ecriture. Voici, par exemple, l'exorde du premier chant:

In principio era il verbo appresso a Dio;
Ed era Iddio il verbo, e el' verbo lui.
Questo era il principio al parer mio, &c.

Si le premier chant commence par l'évangile, le dernier finit par le *Salve, Regina*; et cela peut justifier l'opinion de ceux qui

ont cru que l'auteur avait écrit férieufement, puifque, dans ce temps-là ; les pièces de théâtre qu'on jouait en Italie étaient tirées de la paffion et des actes des faints.

Ceux qui ont regardé le *Morgante* comme un ouvrage badin n'ont confidéré que quelques hardieffes trop fortes, auxquelles il s'abandonne.

Morgante demande à *Margutte* s'il eft chrétien ou mahométan.

E fe egli crede in Crifto o in Maometto.
Rifpofe allor Margutte, per dir tel' tofto :
Io non credo più al nero che al azzurro ;
Ma nel cappone o leffo o voglia arrofto,

. . . .

Ma fopro tutto nel buon vino ho fede.

. . . .

Or quefte fon' trè virtù cardinale,
La gola, il dado, el' culo come io t'o detto.

Vous remarquerez, s'il vous plaît, que le *Crefcembeni*, qui ne fait nulle difficulté de ranger le *Pulci* parmi les vrais poëmes épiques, dit, pour l'excufer, qu'il était l'écrivain de fon temps le plus modefte et le plus mefuré ; *il più modefto e moderato fcrittore*. Le fait eft qu'il fut le précurfeur du *Boyardo* et de l'*Ariofte*. C'eft par lui que les *Roland*, les *Renaud*, les *Olivier*, les *Dudon* furent célèbres en Italie, et il eft prefque égal à l'*Ariofte* pour la pureté de la langue.

On en a fait depuis peu une très-belle édition *col' licenza di ſuperiori*. Ce n'eſt pas moi aſſurément qui l'ai faite ; et ſi notre Pucelle parlait auſſi impudemment que ce *Margutte*, fils d'un prêtre turc et d'une religieuſe grecque, je me garderais bien de l'imprimer.

On ne trouvera pas non plus dans *Jeanne* les mêmes témérités que dans l'*Arioſte ;* on n'y verra point un S[t] *Jean* qui habite dans la lune, et qui dit :

Gli ſcrittori amo, e fo il debito mio,
Che al voſtro mondo fu ſcrittori anche io ;
E ben convenne ad mio lodato Criſto
Rendermi guiderdon d'un ſi gran ſorte, &c.

Cela eſt gaillard ; et S[t] *Jean* prend là une licence qu'aucun ſaint de la Pucelle ne prendra jamais. Il ſemble que *Jéſus* ne doive ſa divinité qu'au premier chapitre de S[t] *Jean*, et que cet évangéliſte l'ait flatté. Ce diſcours ſent un peu ſon ſocinien. Notre auteur diſcret n'a garde de tomber dans un tel excès.

C'eſt encore pour nous un grand ſujet d'édification, que notre modeſte auteur n'ait imité aucun de nos anciens romans, dont le ſavant *Huet*, évêque d'Avranches, et le compilateur l'abbé *Lenglet* ont fait

l'hiſtoire. Qu'on ſe donne ſeulement le plaiſir de lire *Lancelot du Lac*, au chapitre intitulé : *Comment Lancelot coucha avec la royne, et comment le ſire de Lagant la reprint;* on verra quelle eſt la pudeur de notre auteur, en comparaiſon de nos auteurs antiques.

Mais *quid dicam* de l'hiſtoire merveilleuſe de *Gargantua*, dédiée au cardinal de *Tournon*? On ſait que le chapitre des *Torche-cu* eſt un des plus modeſtes de l'ouvrage.

Nous ne parlons point ici des modernes; nous dirons ſeulement que tous les vieux contes imaginés en Italie, et mis en vers par *la Fontaine*, ſont encore moins moraux que notre Pucelle. Au reſte, nous ſouhaitons à tous nos graves cenſeurs les ſentimens délicats du beau *Monroſe ;* à nos prudes, s'il y en a, la naïveté d'*Agnès*, et la tendreſſe de *Dorothée;* à nos guerriers, le bras de la robuſte *Jeanne ;* à tous les jéſuites, le caractère du bon confeſſeur *Bonifoux;* à tous ceux qui tiennent une bonne maiſon, les attentions et le ſavoir-faire de *Bonneau*.

Nous croyons d'ailleurs ce petit livre un remède excellent contre les vapeurs qui affligent en ce temps-ci pluſieurs dames et pluſieurs abbés; et quand nous n'aurions rendu que ce ſervice au public, nous croirions n'avoir pas perdu notre temps.

LA PUCELLE D'ORLEANS.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

Amours honnêtes de Charles VII et d'Agnès Sorel. Siége d'Orléans par les Anglais. Apparition de St Denis, &c.

Je ne ſuis né pour célébrer les ſaints : (a)
Ma voix eſt faible, et même un peu profane.
Il faut pourtant vous chanter cette Jeanne
Qui fit, dit-on, des prodiges divins.
Elle affermit, de ſes pucelles mains,
Des fleurs de lis la tige gallicane,
Sauva ſon roi de la rage anglicane,
Et le fit oindre au maître-autel de Reims.
Jeanne montra ſous féminin viſage,
Sous le corſet et ſous le cotillon,
D'un vrai Roland le vigoureux courage.
J'aimerais mieux, le ſoir, pour mon uſage,
Une beauté douce comme un mouton ;
Mais Jeanne d'Arc eut un cœur de lion :

Vous le verrez, ſi liſez cet ouvrage.
Vous tremblerez de ſes exploits nouveaux ;
Et le plus grand de ſes rares travaux
Fut de garder un an ſon pucelage.

O Chapelain, (*b*) toi dont le violon
De diſcordante et gothique mémoire,
Sous un archet maudit par Apollon,
D'un ton ſi dur a raclé ſon hiſtoire ;
Vieux Chapelain, pour l'honneur de ton art,
Tu voudrais bien me prêter ton génie :
Je n'en veux point ; c'eſt pour la Motte-Houdart, (*c*)
Quand l'Iliade eſt par lui traveſtie. (*d*)

Le bon roi Charle, au printemps de ſes jours,
Au temps de pâque, en la cité de Tours,
A certain bal (ce prince aimait la danſe)
Avait trouvé, pour le bien de la France,
Une beauté nommée Agnès Sorel. (*e*)
Jamais l'Amour ne forma rien de tel.
Imaginez de Flore la jeuneſſe,
La taille et l'air de la nymphe des bois,
Et de Vénus la grâce enchantereſſe,
Et de l'Amour le ſéduiſant minois,
L'art d'Arachné, le doux chant des ſirènes :
Elle avait tout ; elle aurait dans ſes chaînes
Mis les héros, les ſages et les rois.
La voir, l'aimer, ſentir l'ardeur naiſſante
Des doux déſirs, et leur chaleur brûlante,

Lorgner Agnès, ſoupirer et trembler,
Perdre la voix en voulant lui parler,
Preſſer ſes mains d'une main careſſante,
Laiſſer briller ſa flamme impatiente,
Montrer ſon trouble, en cauſer à ſon tour,
Lui plaire enfin, fut l'affaire d'un jour.
Princes et rois vont très-vîte en amour.
Agnès voulut, ſavante en l'art de plaire,
Couvrir le tout des voiles du myſtère,.
Voiles de gaze, et que les courtiſans
Percent toujours de leurs yeux mal-feſans.
Pour colorer comme on put cette affaire,
Le roi fit choix du conſeiller Bonneau, (*f*)
Confident sûr et très-bon Tourangeau :
Il eut l'emploi qui certes n'eſt pas mince,
Et qu'à la cour, où tout ſe peint en beau,
Nous appelons être l'ami du prince,
Et qu'à la ville, et ſur-tout en province,
Les gens groſſiers ont nommé maquereau.
Monſieur Bonneau, ſur le bord de la Loire,
Etait ſeigneur d'un fort joli château.
Agnès un ſoir s'y rendit en bateau,
Et le roi Charle y vint à la nuit noire.
On y ſoupa ; Bonneau ſervit à boire ;
Tout fut ſans faſte, et non pas ſans apprêts.
Feſtins des Dieux, vous n'êtes rien auprès !
Nos deux amans, pleins de trouble et de joie,
Ivres d'amour, à leurs déſirs en proie,

Se renvoyaient des regards enchanteurs,
De leurs plaisirs brûlans avant-coureurs.
Les doux propos, libres sans indécence,
Aiguillonnaient leur vive impatience.
Le prince en feu des yeux la dévorait;
Contes d'amour d'un air tendre il fesait,
Et du genou le genou lui serrait.

Le souper fait, on eut une musique
Italienne, en genre chromatique; (g)
On y mêla trois différentes voix
Aux violons, aux flûtes, aux haut-bois.
Elles chantaient l'allégorique histoire
De ces héros qu'Amour avait domptés,
Et qui pour plaire à de tendres beautés,
Avaient quitté les fureurs de la gloire.
Dans un réduit cette musique était
Près de la chambre où le bon roi soupait.
La belle Agnès, discrète et retenue,
Entendait tout, et d'aucuns n'était vue.

Deja la lune est au haut de son cours:
Voilà minuit; c'est l'heure des amours.
Dans une alcove artistement dorée,
Point trop obsure, et point trop éclairée,
Entre deux draps que la Frise a tissus,
D'Agnès Sorel les charmes sont reçus.
Près de l'alcove une porte est ouverte,
Que dame Alix, suivante très-experte,

En

En s'en allant oublia de fermer.
O vous, amans, vous qui ſavez aimer,
Vous voyez bien l'extrême impatience
Dont pétillait notre bon roi de France !
Sur ſes cheveux, en treſſe retenus,
Parfums exquis ſont déjà répandus.
Il vient, il entre au lit de ſa maîtreſſe ;
Moment divin de joie et de tendreſſe ;
Le cœur leur bat ; l'amour et la pudeur
Au front d'Agnès font monter la rougeur.
La pudeur paſſe, et l'amour ſeul demeure.
Son tendre amant l'embraſſe tout à l'heure.
Ses yeux ardens, éblouis, enchantés,
Avidement parcourent ſes beautés.
Qui n'en ſerait en effet idolâtre ?

SOUS un cou blanc qui fait honte à l'albâtre,
Sont deux tetons ſéparés, faits au tour,
Allans, venans, arrondis par l'Amour ;
Leur boutonnet a la couleur des roſes.
Teton charmant, qui jamais ne repoſes,
Vous invitiez les mains à vous preſſer,
L'œil à vous voir, la bouche à vous baiſer.
Pour mes lecteurs, tout plein de complaiſance,
J'allais montrer à leurs yeux ébaudis
De ce beau corps les contours arrondis ;
Mais la vertu qu'on nomme bienſéance
Vient arrêter mes pinceaux trop hardis. (*h*)

Tout eſt beauté, tout eſt charme dans elle.
La volupté, dont Agnès a ſa part,
Lui donne encore une grâce nouvelle;
Elle l'anime : amour eſt un grand fard,
Et le plaiſir embellit toute belle.

Trois mois entiers nos deux jeunes amans
Furent livrés à ces raviſſemens.
Du lit d'amour ils vont droit à la table.
Un déjeûner, reſtaurant délectable,
Rend à leurs ſens leur première vigueur;
Puis pour la chaſſe épris de même ardeur,
Ils vont tous deux ſur des chevaux d'Eſpagne,
Suivre cent chiens japans dans la campagne.
A leur retour on les conduit aux bains.
Pâtes, parfums, odeurs de l'Arabie,
Qui font la peau douce, fraîche et polie,
Sont prodigués ſur eux à pleines mains.

Le dîner vient; la délicate chère,
L'oiſeau du Phaſe et le coq de bruyère,
De vingt ragoûts l'apprêt délicieux,
Charment le nez, le palais et les yeux.
Du vin d'Aï la mouſſe pétillante,
Et du Tokai la liqueur jauniſſante, (*i*)
En chatouillant les fibres des cerveaux,
Y porte un feu qui s'exhale en bons mots
Auſſi brillans que la liqueur légère
Qui monte et ſaute et mouſſe au bord du verre:

L'ami Bonneau d'un gros rire applaudit
A ſon bon roi qui montre de l'eſprit.
Le dîner fait, on digère, on raiſonne,
On conte, on rit, on médit du prochain,
On fait brailler des vers à maître Alain,
On fait venir des docteurs de Sorbonne,
Des perroquets, un ſinge, un arlequin.
Le ſoleil baiſſe ; une troupe choiſie
Avec le roi court à la comédie ;
Et, ſur la fin de ce fortuné jour,
Le couple heureux s'enivre encor d'amour.

PLONGÉS tous deux dans le ſein des délices,
Ils paraiſſaient en goûter les prémices.
Toujours heureux et toujours plus ardens,
Point de ſoupçons, encor moins de querelles,
Nulle langueur ; et l'Amour et le Temps
Auprès d'Agnès ont oublié leurs ailes.
Charles ſouvent diſait entre ſes bras,
En lui donnant des baiſers tout de flamme :
Ma chère Agnès, idole de mon ame,
Le monde entier ne vaut point vos appas.
Vaincre et régner, ce n'eſt rien que folie.
Mon parlement (*k*) me bannit aujourd'hui ;
Au fier Anglais la France eſt aſſervie.
Ah ! qu'il ſoit roi, mais qu'il me porte envie :
J'ai votre cœur, je ſuis plus roi que lui.

Un tel discours n'est pas trop héroïque;
Mais un héros, quand il tient dans un lit
Maîtresse honnête, et que l'amour le pique,
Peut s'oublier, et ne sait ce qu'il dit.

Comme il menait cette joyeuse vie,
Tel qu'un abbé dans sa grasse abbaye,
Le prince anglais (*l*) toujours plein de furie,
Toujours aux champs, toujours armé, botté,
Le pot en tête et la dague au côté,
Lance en arrêt, la visière haussée,
Foulait aux pieds la France terrassée.
Il marche, il vole, il renverse en son cours
Les murs épais, les menaçantes tours,
Répand le sang, prend l'argent, taxe, pille,
Livre aux soldats et la mère et la fille,
Fait violer des couvens de nonnains,
Boit le muscat des pères bernardins,
Frappe en écus l'or qui couvre les saints,
Et, sans respect pour Jésus ni Marie,
De mainte église il fait mainte écurie:
Ainsi qu'on voit dans une bergerie
Des loups sanglans de carnage altérés,
Et sous leurs dents les troupeaux déchirés,
Tandis qu'au loin, couché dans la prairie,
Colin s'endort sur le sein d'Egérie,
Et que son chien près d'eux est occupé
A se saisir des restes du soupé.

Or, du plus haut du brillant apogée,
Séjour des faints, et fort loin de nos yeux,
Le bon Denis, (*m*) prêcheur de nos aïeux,
Vit les malheurs de la France affligée,
L'état horrible où l'Anglais l'a plongée,
Paris aux fers, et le roi très-chrétien
Baifant Agnès, et ne fongeant à rien.
Ce bon Denis eft patron de la France,
Ainfi que Mars fut le faint des Romains,
Ou bien Pallas chez les Athéniens.
Il faut pourtant en faire différence;
Un faint vaut mieux que tous les dieux païens.

Ah ! par mon chef, dit-il, il n'eft pas jufte
De voir ainfi tomber l'empire augufte
Où de la foi j'ai planté l'étendard :
Trône des lis, tu cours trop de hafard;
Sang des Valois, je reffens tes misères.
Ne fouffrons pas que les fuperbes frères
De Henri cinq, (*n*) fans droit et fans raifon,
Chaffent ainfi le fils de la maifon.
J'ai, quoique faint, et Dieu me le pardonne,
Averfion pour la race bretonne :
Car, fi j'en crois le livre des deftins,
Un jour ces gens raifonneurs et mutins
Se gaufferont des faintes décrétales,
Déchireront les romaines annales,
Et tous les ans le pape brûleront.
Vengeons de loin ce facrilége affront :

Mes chers Français feront tous catholiques;
Ces fiers Anglais feront tous hérétiques;
Frappons, chaffons ces dogues britanniques;
Puniffons-les, par quelque nouveau tour,
De tout le mal qu'ils doivent faire un jour.

Des Gallicans ainfi parlait l'apôtre,
De maudiffons lardant fa patenôtre :
Et cependant que tout feul il parlait,
Dans Orléans un confeil fe tenait.
Par les Anglais cette ville bloquée,
Au roi de France allait être extorquée.
Quelques feigneurs et quelques confeillers,
Les uns pédans et les autres guerriers,
Sur divers tons déplorant leur misère,
Pour leur refrein difaient : Que faut-il faire ?
Poton, la Hire, et le brave Dunois, (*o*)
S'écriaient tous en fe mordant les doigts :
Allons, amis, mourons pour la patrie;
Mais aux Anglais vendons cher notre vie.
Le Richemont criait tout haut : Par Dieu,
Dans Orléans il faut mettre le feu;
Et que l'Anglais, qui penfe ici nous prendre,
N'ait rien de nous que fumée et que cendre.

Pour la Trimouille, il difait : C'eft en vain
Que mes parens me firent poitevin;
J'ai dans Milan laiffé ma Dorothée;
Pour Orléans, hélas! je l'ai quittée.

Je combattrai, mais je n'ai plus d'efpoir :
Faut-il mourir, ô ciel, fans la revoir ?
Le préfident Louvet, (p) grand perfonnage,
Au maintien grave, et qu'on eût pris pour fage,
Dit : Je voudrais que préalablement
Nous fiffions rendre arrêt de parlement
Contre l'Anglais, et qu'en ce cas énorme
Sur toute chofe on procédât en forme.
Louvet était un grand clerc ; mais hélas !
Il ignorait fon trifte et piteux cas :
S'il le favait, fa gravité prudente
Procéderait contre fa préfidente.
Le grand Talbot, le chef des affiégeans,
Brûle pour elle, et règne fur fes fens :
Louvet l'ignore, et fa mâle éloquence
N'a pour objet que de venger la France.
Dans ce confeil de fages, de héros,
On entendait les plus nobles propos ;
Le bien public, la vertu les infpire :
Sur-tout l'adroit et l'éloquent la Hire
Parla long-temps, et pourtant parla bien ;
Ils difaient d'or, et ne concluaient rien.

Comme ils parlaient, on vit par la fenêtre
Je ne fais quoi dans les airs apparaître.
Un beau fantôme au vifage vermeil,
Sur un rayon détaché du foleil,
Des cieux ouverts fend la voûte profonde.
Odeur de faint fe fentait à la ronde.

Le farfadet deſſus ſon chef avait
A deux pendans une mitre pointue
D'or et d'argent, ſur le ſommet fendue ;
Sa dalmatique au gré des vents flottait,
Son front brillait d'une ſainte auréole, (*q*)
Son cou penché laiſſait voir ſon étole,
Sa main portait ce bâton paſtoral
Qui fut jadis *lituus* augural. (*r*)
A cet objet qu'on diſcernait fort mal,
Voilà d'abord monſieur de la Trimouille,
Paillard dévot, qui prie et s'agenouille.
Le Richemont, qui porte un cœur de fer,
Blaſphémateur, jureur impitoyable,
Hauſſant la voix, dit que c'était le diable
Qui leur venait du fin fond de l'enfer ;
Que ce ferait choſe très-agréable
Si l'on pouvait parler à Lucifer.
Maître Louvet s'en courut au plus vîte
Chercher un pot tout rempli d'eau bénite.
Poton, la Hire et Dunois ébahis,
Ouvrent tous trois de grands yeux ébaubis.
Tous les valets ſont couchés ſur le ventre.
L'objet approche, et le ſaint fantôme entre
Tout doucement porté ſur ſon rayon ;
Puis donne à tous ſa bénédiction.
Soudain chacun ſe ſigne et ſe proſterne.

Il les relève avec un air paterne ;

Puis il leur dit : Ne faut vous effrayer ;
Je suis Denis, (s) et saint de mon métier.
J'aime la Gaule, et l'ai catéchisée,
Et ma bonne ame est très-scandalisée
De voir Charlot, mon filleul tant aimé,
Dont le pays en cendre est consumé,
Et qui s'amuse, au lieu de le défendre,
A deux tetons qu'il ne cesse de prendre.
J'ai résolu d'assister aujourd'hui
Les bons Français qui combattent pour lui.
Je veux finir leur peine et leur misère.
Tout mal, dit-on, guérit par son contraire.
Or si Charlot veut, pour une catin,
Perdre la France et l'honneur avec elle,
J'ai résolu, pour changer son destin,
De me servir des mains d'une pucelle.
Vous, si d'en-haut vous désirez les biens,
Si vos cœurs sont et français et chrétiens,
Si vous aimez le roi, l'Etat, l'Eglise,
Assistez-moi dans ma sainte entreprise ;
Montrez le nid où nous devons chercher.
Ce vrai phénix que je veux dénicher.

AINSI parla le vénérable sire.
Quand il eut fait, chacun se prit à rire.
Le Richemont, né plaisant et moqueur,
Lui dit : Ma foi, mon cher prédicateur,
Monsieur le saint, ce n'était pas la peine
D'abandonner le céleste domaine

Pour demander à ce peuple méchant
Ce beau joyau que vous eſtimez tant.
Quand il s'agit de ſauver une ville,
Un pucelage eſt une arme inutile.
Pourquoi d'ailleurs le prendre en ce pays ?
Vous en avez tant dans le paradis !
Rome et Lorette ont cent fois moins de cierges
Que chez les ſaints il n'eſt là-haut de vierges.
Chez les Français, hélas, il n'en eſt plus.
Tous nos moûtiers ſont à ſec là-deſſus.
Nos francs-archers, nos officiers, nos princes,
Ont dès long-temps dégarni les provinces.
Ils ont tous fait, en dépit de vos ſaints,
Plus de bâtards encor que d'orphelins. (*t*)
Monſieur Denis, pour finir nos querelles,
Cherchez ailleurs, s'il vous plaît, des pucelles.

LE ſaint rougit de ce diſcours brutal ;
Puis auſſitôt il remonte à cheval
Sur ſon rayon, ſans dire une parole,
Pique des deux, et par les airs s'envole,
Pour déterrer, s'il peut, ce beau bijou,
Qu'on tient ſi rare, et dont on ſemble fou.
Laiſſons-le aller ; et tandis qu'il ſe perche
Sur l'un des traits qui vont porter le jour,
Ami lecteur, puiſſiez-vous en amour
Avoir le bien de trouver ce qu'il cherche !

Fin du premier Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT PREMIER.

N. B. Les notes font de M. de *Voltaire*, et prifes dans l'édition in-4°:

Les feules notes relatives aux variantes ne font pas de l'auteur. Il n'a jamais donné d'autre variante que celle du premier vers du poëme. Toutes les autres font tirées des manufcrits ou des premières éditions, dont nous entendons parler en genéral en citant celle de 1756 qui leur eft conforme.

(*a*) PLUSIEURS éditions portent:

Vous m'ordonnez de célébrer des faints.

Cette leçon eft correcte; mais nous avons adopté l'autre, comme plus récréative. De plus elle montre la grande modeftie de l'auteur. Il avoue qu'il n'eft pas digne de chanter une pucelle. Il donne en cela un démenti aux éditeurs qui, dans une de leurs éditions de fes œuvres, lui ont attribué une ode à fainte *Genéviève*, dont affurément il n'eft pas l'auteur.

(*b*) Tous les doctes favent qu'il y eut, du temps du cardinal de *Richelieu*, un *Chapelain*, auteur d'un fameux poëme de la Pucelle, dans lequel (à ce que dit *Boileau*) *il fit de méchans vers douze fois douze cents. Boileau* ne favait pas que ce grand homme en fit douze fois vingt-quatre cents, mais que par difcrétion il n'en fit imprimer que la moitié. La maifon de *Longueville*, qui defcendait du beau bâtard *Dunois*, fit à l'illuftre *Chapelain* une penfion de douze mille livres tournois. On pouvait mieux employer fon argent.

(*c*) *La Motte-Houdart*, auteur d'une traduction en vers de l'Iliade, traduction très-abrégée, et cependant très-mal reçue. *Fontenelle*, dans l'éloge académique de *la Motte*, dit que c'eft la faute de l'original.

(*d*) Il y a dans l'édition de 1756 :

Ou pour quelqu'un de son académie.

(*e*) *Agnès Sorel*, dame de Fromentau, près de Tours. Le roi *Charles VII* lui donna le château de Beauté-sur-Marne, et on l'appela dame de *Beauté*. Elle eut deux enfans du roi, son amant, quoiqu'il n'eût point de privautés avec elle, suivant les historiographes de *Charles VII*, gens qui disent toujours la vérité du vivant des rois.

(*f*) Personnage feint. Quelques curieux prétendent que le discret auteur avait en vue certain gros valet de chambre d'un certain prince ; mais nous ne sommes pas de cet avis, et notre remarque subsiste, comme dit *Dacier*.

(*g*) Le chromatique procède par plusieurs semi-tons consécutifs, ce qui produit une musique efféminée, très-convenable à l'amour.

(*h*) Manuscrit :

Tout répondait, lecteur, tu dois m'en croire,
A la beauté de sa gorge d'yvoire.
La volupté, &c.

(*i*) Manuscrit :

Et du tokai la liqueur jaunissante
Dans le cerveau portent un feu brillant ;
Mille bons mots en partent à l'instant.
Après dîner, on digère, on raisonne,
On parle, on lit, on médit du prochain,
On fait brailler, &c.

(*k*) Le parlement de Paris fit ajourner trois fois à son de trompe le roi, alors dauphin, à la table de marbre, sur les conclusions de l'avocat du roi, *Marigni*. (Voyez les recherches de *Pasquier*.)

(*l*) Ce prince anglais est le duc de *Bedfort*, frère puîné de *Henri V*, roi d'Angleterre, couronné roi de France à Paris.

(*m*) Ce bon *Denis* n'est point *Denis* le prétendu aréopagite, mais un évêque de Paris. L'abbé *Hildouin* fut le premier qui écrivit que cet évêque ayant été décapité, porta sa tête entre ses bras, de Paris jusqu'à l'abbaye qui porte son nom. On érigea ensuite des croix dans tous les endroits où ce saint s'était arrêté en chemin. Le cardinal de *Polignac* contant cette histoire à madame la marquise du *Deffant*, et ajoutant que *Denis* n'avait eu de peine à porter sa tête que jusqu'à

la première station, cette dame lui répondit : *Je le crois bien, il n'y a dans de telles affaires que le premier pas qui coûte.*

(*n*) *Henri V*, roi d'Angleterre, le plus grand homme de son temps, beau-frère de *Charles VII*, dont il avait épousé la sœur, était mort à Vincennes, après avoir été reconnu roi de France à Paris ; son frère, le duc de *Bedfort*, gouvernait la meilleure partie de la France au nom de son neveu *Henri VI*, reconnu aussi pour roi de France à Paris par le parlement, l'hôtel-de-ville, le châtelet, l'évêque, les corps de métiers, et la sorbonne.

(*o*) *Poton de Saintrailles*, *la Hire*, grands capitaines : *Jean de Dunois*, fils naturel de *Jean d'Orléans* et de la comtesse d'*Enghien*; *Richemont*, connétable de France, depuis duc de Bretagne ; *la Trimouille*, d'une grande maison du Poitou.

(*p*) Le président *Louvet*, ministre d'Etat sous *Charles VII*.

(*q*) Auréole, c'est la couronne de rayons que les saints ont toujours sur la tête. Elle paraît imitée de la couronne de laurier, dont les feuilles divergentes semblaient environner de rayons la tête des héros ; ce qui a fait tirer à quelques-uns l'étymologie d'auréole, de *laurum*, *laureola* : d'autres la tirent d'*aurum*. Saint *Bernard* dit que cette couronne est d'or pour les vierges. *Coronam quam nostri majores aureolam vocant, idcircò nominatam.*

(*r*) Le bâton des augures ressemblait parfaitement à une crosse.

(*s*) Ce *Denis*, patron de la France, est un saint de la façon des moines. Il ne vint jamais dans les Gaules. Voyez sa légende dans le *Dictionnaire philosophique* à l'article DENIS : vous apprendrez qu'il fut d'abord créé évêque d'Athènes par saint *Paul*; qu'il alla rendre une visite à la vierge *Marie*, et la complimenta sur la mort de son fils ; qu'ensuite il quitta l'évêché d'Athènes pour celui de Paris ; qu'on le pendit, qu'il prêcha fort éloquemment du haut de sa potence ; qu'on lui coupa la tête pour l'empêcher de parler ; qu'il prit sa tête entre ses bras, qu'il la baisait en chemin, en allant à une lieue de Paris fonder une abbaye de son nom.

(*t*) Manuscrit :

Ainsi, vieux fou, pour finir nos querelles,
Cherchez ailleurs, s'il vous plaît, des pucelles.

Fin des Notes et Variantes du Chant premier.

CHANT II.

ARGUMENT.

Jeanne, armée par St Denis, va trouver Charles VII à Tours : ce qu'elle fit en chemin ; et comment elle eut ſon brevet de pucelle.

HEUREUX cent fois qui trouve un pucelage !
C'eſt un grand bien ; mais de toucher un cœur
Eſt à mon ſens un plus cher avantage.
Se voir aimé, c'eſt-là le vrai bonheur.
Qu'importe hélas ! d'arracher une fleur ?
C'eſt à l'amour à nous cueillir la roſe. (*a*)
De très-grands clercs ont gâté par leur gloſe
Un ſi beau texte ; ils ont cru faire voir
Que le plaiſir n'eſt point dans le devoir.
Je veux contre eux faire un jour un beau livre ;
J'enſeignerai le grand art de bien vivre ;
Je montrerai qu'en réglant nos déſirs,
C'eſt du devoir que viennent nos plaiſirs.
Dans cette honnête et ſavante entrepriſe,
Du haut des cieux ſaint Denis m'aidera ;
Je l'ai chanté, ſa main me ſoutiendra.

En attendant il faut que je vous dise
Quel fut l'effet de sa sainte entremise.

Vers les confins du pays champenois,
Où cent poteaux, marqués de trois merlettes, (*b*)
Disaient aux gens : *En Lorraine vous êtes*,
Est un vieux bourg peu fameux autrefois ;
Mais il mérite un grand nom dans l'histoire ;
Car de lui vient le salut et la gloire
Des fleurs de lis et du peuple gaulois.
De Domremi chantons tous le village ;
Fesons passer son beau nom d'âge en âge.

O Domremi ! tes pauvres environs
N'ont ni muscats, ni pêches, ni citrons,
Ni mine d'or, ni bon vin qui nous damne ;
Mais c'est à toi que la France doit Jeanne.
Jeanne (*c*) y naquit : certain curé du lieu,
Fesant par-tout des serviteurs à Dieu,
Ardent au lit, à table, à la prière,
Moine autrefois, de Jeanne fut le père ;
Une robuste et grasse chambrière
Fut l'heureux moule où ce pasteur jeta
Cette beauté, qui les Anglais dompta.
Vers les seize ans, en une hôtellerie
On l'engagea pour servir l'écurie,
A Vaucouleurs ; et déjà de son nom
La renommée emplissait le canton.

Son air eſt fier, aſſuré, mais honnête;
Ses grands yeux noirs brillent à fleur de tête;
Trente-deux dents d'une égale blancheur
Sont l'ornement de ſa bouche vermeille,
Qui ſemble aller de l'une à l'autre oreille,
Mais bien bordée et vive en ſa couleur,
Appétiſſante et fraîche par merveille.
Ses tetons bruns, mais fermes comme un roc,
Tentent la robe, et le caſque et le froc:
Elle eſt active, adroite, vigoureuſe;
Et d'une main potelée et nerveuſe
Soutient fardeaux, verſe cent brocs de vin,
Sert le bourgeois, le noble, le robin:
Chemin feſant, vingt ſoufflets diſtribue
Aux étourdis dont l'indiſcrète main
Va tâtonnant ſa cuiſſe ou gorge nue;
Travaille et rit du ſoir juſqu'au matin,
Conduit chevaux, les panſe, abreuve, étrille;
Et les preſſant de ſa cuiſſe gentille,
Les monte à cru comme un ſoldat romain. (*d*)

O profondeur! ô divine Sageſſe!
Que tu confonds l'orgueilleuſe faibleſſe
De tous ces grands ſi petits à tes yeux!
Que les petits ſont grands quand tu le veux!
Ton ſerviteur Denis le bienheureux
N'alla rôder aux palais des princeſſes,
N'alla chez vous, meſdames les ducheſſes;

Denis

Denis courut, amis, qui le croirait ?
Chercher l'honneur, où ? dans un cabaret.

Il était temps que l'apôtre de France
Envers sa Jeanne usât de diligence.
Le bien public était en grand hasard.
De Satanas la malice est connue ;
Et si le saint fût arrivé plus tard
D'un seul moment, la France était perdue. (e)
Un cordelier, qu'on nommait Grisbourdon,
Avec Chandos arrivé d'Albion,
Etait alors dans cette hôtellerie :
Il aimait Jeanne autant que sa patrie.
C'était l'honneur de la pénaillerie,
De tous côtés allant en mission,
Prédicateur, confesseur, espion,
De plus, grand clerc en la sorcellerie, (f)
Savant dans l'art en Egypte sacré,
Dans ce grand art cultivé chez les mages,
Chez les Hébreux, chez les antiques sages,
De nos savans dans nos jours ignoré.
Jours malheureux ! tout est dégénéré.

En feuilletant ses livres de cabale,
Il vit qu'aux siens Jeanne serait fatale,
Qu'elle portait dessous son court jupon
Tout le destin d'Angleterre et de France.
Encouragé par la noble assistance
De son génie, il jura son cordon,

Son Dieu, ſon diable, et ſaint François d'Aſſiſe,
Qu'à ſes vertus Jeanne ſerait ſoumiſe,
Qu'il ſaiſirait ce beau palladion. (*g*)
Il s'écriait, en feſant l'oraiſon: (*h*),
Je ſervirai ma patrie et l'Egliſe;
Moine et breton, je dois faire le bien
De mon pays, et plus encor le mien.

Au même temps, un ignorant, un ruſtre,
Lui diſputait cette conquête illuſtre:
Cet ignorant valait un cordelier;
Car vous ſaurez qu'il était muletier;
Le jour, la nuit, offrant ſans fin, ſans terme,
Son lourd ſervice et l'amour le plus ferme.
L'occaſion, la douce égalité,
Feſaient pencher Jeanne de ſon côté;
Mais ſa pudeur triomphait de la flamme,
Qui par les yeux ſe gliſſait dans ſon ame.
Le Griſbourdon vit ſa naiſſante ardeur:
Mieux qu'elle encore il liſait dans ſon cœur.
Il vint trouver ſon rival ſi terrible;
Puis il lui tint ce diſcours très-plauſible:

PUISSANT héros, qui paſſez au beſoin
Tous les mulets commis à votre ſoin,
Vous méritez, ſans doute, la Pucelle;
Elle a mon cœur comme elle a tous vos vœux,
Rivaux ardens, nous nous craignons tous deux,

Et comme vous je ſuis amant fidèle.
Ça partageons, et rivaux ſans querelle,
Tâtons tous deux de ce morceau friand
Qu'on pourrait perdre en ſe le diſputant.
Conduiſez-moi vers le lit de la belle ;
J'évoquerai le démon du dormir ;
Ses doux pavots vont ſoudain l'aſſoupir,
Et tour à tour nous veillerons pour elle.

INCONTINENT le père au grand cordon
Prend ſon grimoire, évoque le démon,
Qui de Morphée eut autrefois le nom.
Ce peſant diable eſt maintenant en France. (*i*)
Vers le matin, lorſque nos avocats
Vont s'enrouer à commenter Cujas,
Avec meſſieurs il ronfle à l'audience.
L'après-dînée il aſſiſte aux ſermons
Des apprentis dans l'art des Maſſillons,
A leurs trois points, à leurs citations,
Aux lieux communs de leur belle éloquence.
Dans le parterre il vient bâiller le ſoir.

AUX cris du moine il monte en ſon char noir,
Par deux hiboux traîné dans la nuit ſombre.
Dans l'air il gliſſe, et doucement fend l'ombre.
Les yeux fermés, il arrive en bâillant,
Se met ſur Jeanne, et tâtonne et s'étend ;
Et ſecouant ſon pavot narcotique,
Lui ſouffle au ſein vapeur ſoporifique.

Tel on nous dit que le moine Girard, (*k*)
En confeſſant la gentille Cadière,
Inſinuait de ſon ſouffle paillard
De diablotaux une ample fourmillière.

Nos deux galans, pendant ce doux ſommeil,
Aiguillonnés du démon du réveil,
Avaient de Jeanne ôté la couverture.
Déjà trois dès roulant ſur ſon beau ſein,
Vont décider, au jeu de ſaint Guilain,
Lequel des deux doit tenter l'aventure.
Le moine gagne ; un ſorcier eſt heureux :
Le Grisbourdon ſe ſaiſit des enjeux ;
Il fond ſur Jeanne. O ſoudaine merveille !
Denis arrive, et Jeanne ſe réveille.
O Dieu, qu'un ſaint fait trembler tout pécheur !
Nos deux rivaux ſe renverſent de peur.
Chacun d'eux fuit, emportant dans le cœur
Avec la crainte un déſir de mal faire.
Vous avez vu, ſans doute, un commiſſaire
Cherchant de nuit un couvent de Vénus ;
Un jeune eſſaim de tendrons demi-nus
Saute du lit, s'eſquive, ſe dérobe
Aux yeux hagards du noir pédant en robe.
Ainſi fuyaient mes paillards confondus.

Denis s'avance et reconforte Jeanne,
Tremblante encor de l'attentat profane.

Puis il lui dit : Vafe d'élection,
Le Dieu des rois, par tes mains innocentes,
Veut des Français venger l'oppreffion,
Et renvoyer dans les champs d'Albion
Des fiers Anglais les cohortes fanglantes.
Dieu fait changer, d'un fouffle tout-puiffant,
Le rofeau frêle en cèdre du Liban,
Sécher les mers, abaiffer les collines,
Du monde entier réparer les ruines.
Devant tes pas la foudre grondera ;
Autour de toi la terreur volera,
Et tu verras l'ange de la victoire
Ouvrir pour toi les fentiers de la gloire.
Suis-moi, renonce à tes humbles travaux ; (l)
Viens placer Jeanne au nombre des héros.

A ce difcours terrible et pathétique, (m)
Très-confolant et très-théologique,
Jeanne étonnée, ouvrant un large bec,
Crut quelque temps que l'on lui parlait grec.
La grâce agit : cette auguftine grâce
Dans fon efprit porte un jour efficace.
Jeanne fentit dans le fond de fon cœur
Tous les élans d'une fublime ardeur.
Non, ce n'eft plus Jeanne la chambrière,
C'eft un héros, c'eft une ame guerrière.
Tel un bourgeois humble, fimple, groffier,
Qu'un vieux richard a fait fon héritier,

En un palais fait changer ſa chaumière :
Son air honteux devient démarche fière ;
Les grands ſurpris admirent ſa hauteur,
Et les petits l'appellent monſeigneur. (*n*)

Or pour hâter leur auguſte entrepriſe,
Jeanne et Denis s'en vont droit à l'égliſe.
Lors apparut deſſus le maître-autel
(Fille de Jean, quelle fut ta ſurpriſe !)
Un beau harnois tout frais venu du ciel ;
Des arſenaux du terrible empyrée,
En cet inſtant, par l'archange Michel
La noble armure avait été tirée :
On y voyait l'armet de Débora ; (*o*)
Ce clou pointu, funeſte à Siſara ;
Le caillou rond, dont un berger fidelle
De Goliath entama la cervelle ;
Cette mâchoire avec quoi combattit
Le fier Samſon, qui ſes cordes rompit,
Lorſqu'il ſe vit vendu par ſa donzelle ; (*p*)
Le coutelet de la belle Judith,
Cette beauté ſi galamment perfide,
Qui, pour le ciel, saintement homicide,
Son cher amant maſſacra dans ſon lit.
A ces objets la ſainte émerveillée,
De cette armure eſt bientôt habillée ;
Elle vous prend et caſque et corſelet,
Braſſards, cuiſſarts, baudrier, gantelet,

Lance, clou, dague, épieu, caillou, mâchoire,
Marche, s'essaie, et brûle pour la gloire.

Toute héroïne a besoin d'un coursier;
Jeanne en demande au triste muletíer :
Mais aussitôt un âne se présente,
Au beau poil gris, à la voix éclatante,
Bien étrillé, sellé, bridé, ferré,
Portant arçons, avec chanfrein doré,
Caracollant, du pied frappant la terre,
Comme un coursier de Thrace ou d'Angleterre.

Ce beau grison deux ailes possédait
Sur son échine, et souvent s'en servait.
Ainsi Pégase, au haut des deux collines,
Portait jadis neuf pucelles divines;
Et l'hippogriffe, à la lune volant,
Portait Astolphe au pays de saint Jean.
Mon cher lecteur veut connaître cet âne,
Qui vint alors offrir sa croupe à Jeanne,
Il le saura, mais dans un autre chant: (*q*)
Je l'avertis cependant qu'il révère
Cet âne heureux qui n'est pas sans mystère.

Sur son grison Jeanne a déjà sauté;
Sur son rayon Denis est remonté :
Tous deux s'en vont vers les rives de Loire,
Porter au roi l'espoir de la victoire.

L'âne tantôt trotte d'un pied léger,
Tantôt s'élève et fend les champs de l'air.
Le cordelier toujours plein de luxure,
Un peu remis de sa triste aventure,
Usant enfin de ses droits de sorcier,
Change en mulet le pauvre muletier,
Monte dessus, chevauche, pique, et jure
Qu'il suivra Jeanne au bout de la nature.
Le muletier en son mulet caché,
Bât sur le dos, crut gagner au marché;
Et du vilain l'ame terrestre et crasse,
A peine vit qu'elle eût changé de place.

JEANNE et Denis s'en allaient donc vers Tours
Chercher ce roi plongé dans les amours.
Près d'Orléans, comme ensemble ils passèrent,
L'ost des Anglais de nuit ils traversèrent.
Ces fiers Bretons, ayant bu tristement,
Cuvaient leur vin, dormaient profondément.
Tout était ivre, et goujats et vedettes:
On n'entendait ni tambours ni trompettes;
L'un dans sa tente était couché tout nu,
L'autre ronflait sur son page étendu.

ALORS Denis, d'une voix paternelle,
Tint ces propos tout bas à la pucelle:
Fille de bien, tu sauras que Nisus, (†)
Etant un soir aux tentes de Turnus,

Bien

Bien fecondé de fon cher Euryale,
Rendit la nuit aux Rutulois fatale.
Le même advint au quartier de Rhéfus, (s)
Quand la valeur du preux fils de Tydée,
Par la nuit noire et par Ulyffe aidée,
Sut envoyer, fans danger, fans effort,
Tant de Troyens du fommeil à la mort.
Tu peux jouir de femblable victoire.
Parle, dis-moi, veux-tu de cette gloire?
Jeanne lui dit : Je n'ai point lu l'hiftoire;
Mais je ferais d'un courage bien bas,
De tuer gens qui ne combattent pas.
Difant ces mots elle avife une tente
Que les rayons de la lune brillante
Fefaient paraître à fes yeux éblouis,
Tente d'un chef ou d'un jeune marquis :
Cent gros flacons remplis de vin exquis
Sont tout auprès. Jeanne avec affurance
D'un grand pâté prend les vaftes débris,
Et boit fix coups avec monfieur Denis,
A la fanté de fon bon roi de France.

La tente était celle de Jean Chandos, (t)
Fameux guerrier qui dormait fur le dos.
Jeanne faifit fa redoutable épée,
Et fa culotte en velours découpée.
Ainfi jadis David, aimé de DIEU,
Ayant trouvé Saül en certain lieu,

Et lui pouvant ôter très-bien la vie,
De sa chemise il lui coupa partie,
Pour faire voir à tous les potentats
Ce qu'il put faire, et ce qu'il ne fit pas.
Près de Chandos était un jeune page
De quatorze ans, mais charmant pour son âge,
Lequel montrait deux globes faits au tour,
Qu'on aurait pris pour ceux du tendre Amour.
Non loin du page était une écritoire,
Dont se servait le jeune homme après boire,
Quand tendrement quelques vers il fesait
Pour la beauté qui son cœur séduisait.
Jeanne prend l'encre, et sa main lui dessine
Trois fleurs de lis, juste dessous l'échine;
Présage heureux du bonheur des Gaulois,
Et monument de l'amour de ses rois.
Le bon Denis voyait, se pâmant d'aise,
Les lis français sur une fesse anglaise.

QUI fut penaud le lendemain matin?
Ce fut Chandos, ayant cuvé son vin;
Car s'éveillant, il vit sur ce beau page
Les fleurs de lis. Plein d'une juste rage,
Il crie alerte, il croit qu'on le trahit;
A son épée il court auprès du lit;
Il cherche en vain, l'épée est disparue;
Point de culotte; il se frotte la vue;
Il gronde, il crie, et pense fermement
Que le grand diable est entré dans le camp.

Ah qu'un rayon de soleil et qu'un âne,
Cet âne ailé qui sur son dos a Jeanne,
Du monde entier feraient bientôt le tour !
Jeanne et Denis arrivent à la cour.
Le doux prélat fait par expérience
Qu'on est railleur à cette cour de France,
Il se souvient des propos insolens
Que Richemont lui tint dans Orléans,
Et ne veut plus, à pareille aventure,
D'un saint évêque exposer la figure.
Pour son honneur il prit un nouveau tour ;
Il s'affubla de la triste encolure
Du bon Roger, seigneur de Baudricourt, (a)
Preux chevalier et ferme catholique,
Hardi parleur, loyal et véridique,
Malgré cela pas trop mal à la cour.

Eh ! jour de Dieu, dit-il, parlant au prince,
Vous languissez au fond d'une province,
Esclave roi, par l'Amour enchaîné !
Quoi ! votre bras indignement repose !
Ce front royal, ce front n'est couronné
Que de tissus et de myrte et de rose !
Et vous laissez vos cruels ennemis
Rois dans la France et sur le trône assis !
Allez mourir, ou faites la conquête
De vos Etats ravis par ces mutins :
Le diadême est fait pour votre tête,
Et les lauriers n'attendent que vos mains.

Dieu dont l'esprit allume mon courage,
Dieu dont ma voix annonce le langage,
De sa faveur est prêt à vous couvrir.
Osez le croire, osez vous secourir :
Suivez du moins cette auguste amazone,
C'est votre appui, c'est le soutien du trône,
C'est par son bras que le maître des rois
Veut rétablir nos princes et nos lois.
Jeanne avec vous chassera la famille
De cet anglais si terrible et si fort :
Devenez homme ; et si c'est votre sort
D'être à jamais mené par une fille,
Fuyez au moins celle qui vous perdit,
Qui votre cœur dans ses bras amollit ;
Et digne enfin de ce secours étrange,
Suivez les pas de celle qui vous venge.

Un roi de France eut toujours dans le cœur (x)
Avec l'amour un très-grand fond d'honneur.
Du vieux soldat le discours pathétique
A dissipé son sommeil léthargique,
Ainsi qu'un ange un jour du haut des airs
De sa trompette ébranlant l'univers,
Rouvrant la tombe, animant la poussière,
Rappellera les morts à la lumière :
Charle éveillé, Charle bouillant d'ardeur,
Ne lui répond qu'en s'écriant aux armes.
Les seuls combats à ses yeux ont des charmes.
Il prend sa pique, il brûle de fureur.

BIENTOT après la première chaleur
De ces transports où son ame est en proie,
Il voulut voir si celle qu'on envoie
Vient de la part du Diable ou du Seigneur,
Ce qu'il doit croire, et si ce grand prodige
Est en effet ou miracle ou prestige.
Donc se tournant vers la fière beauté,
Le roi lui dit d'un ton de majesté,
Qui confondrait toute autre fille qu'elle :
Jeanne, écoutez ; Jeanne, êtes-vous pucelle ?
Jeanne lui dit : O grand Sire, ordonnez
Que médecins, lunettes sur le nez,
Matrones, clercs, pédans, apothicaires,
Viennent sonder ces féminins mystères ;
Et si quelqu'un se connaît à cela,
Qu'il trousse Jeanne, et qu'il regarde là.
A sa réponse et sage et mesurée,
Le roi vit bien qu'elle était inspirée.
Or sus, dit-il, si vous en savez tant,
Fille de bien, dites-moi dans l'instant
Ce que j'ai fait cette nuit à ma belle ;
Mais parlez net. Rien du tout, lui dit-elle.
Le roi surpris soudain s'agenouilla,
Cria tout haut miracle, et se signa.
Incontinent la cohorte fourrée,
Bonnet en tête, Hippocrate à la main,
Vient observer le pur et noble sein
De l'amazone à leurs regards livrée : (y)

On la met nue ; et monfieur le doyen,
Ayant le tout confidéré très-bien,
Deffus, deffous, expédie à la belle
En parchemin un brevet de pucelle.

L'ESPRIT tout fier de ce brevet facré,
Jeanne foudain d'un pas délibéré
Retourne au roi, devant lui s'agenouille,
Et déployant la fuperbe dépouille
Que fur l'Anglais elle a prife en paffant :
Permets, dit-elle, ô mon maître puiffant,
Que fous tes lois la main de ta fervante
Ofe venger la France gémiffante.
Je remplirai les oracles divins :
J'ofe à tes yeux jurer par mon courage,
Par cette épée et par mon pucelage,
Que tu feras huilé bientôt à Reims.
Tu chafferas les anglaifes cohortes,
Qui d'Orléans environnent les portes.
Viens accomplir tes auguftes deftins,
Viens, et de Tours abandonnant la rive,
Dès ce moment fouffres que je te fuive.

LES courtifans autour d'elle preffés,
Les yeux au ciel et vers Jeanne adreffés,
Battent des mains, l'admirent, la fecondent.
Cent cris de joie à fon difcours répondent.
Dans cette foule il n'eft point de guerrier
Qui ne voulût lui fervir d'écuyer,

Porter sa lance et lui donner sa vie ;
Il n'en est point qui ne soit possédé
Et de la gloire, et de la noble envie
De lui ravir ce qu'elle a tant gardé.
Prêt à partir chaque officier s'empresse :
L'un prend congé de sa vieille maîtresse ;
L'un sans argent va droit à l'usurier ;
L'autre à son hôte, et compte sans payer.
Denis a fait déployer l'oriflamme. (z)
A cet aspect le roi Charles s'enflamme
D'un noble espoir à sa valeur égal.
Cet étendard aux ennemis fatal,
Cette héroïne, et cet âne aux deux ailes,
Tout lui promet des palmes immortelles.

DENIS voulut, en partant de ces lieux,
Des deux amans épargner les adieux.
On eût versé des larmes trop amères,
On eût perdu des heures toujours chères.

AGNÈS dormait, quoiqu'il fût un peu tard :
Elle était loin de craindre un tel départ.
Un songe heureux, dont les erreurs la frappent,
Lui retraçait des plaisirs qui s'échappent.
Elle croyait tenir entre ses bras
Le cher amant dont elle est souveraine ;
Songe flatteur, tu trompais ses appas :
Son amant fuit, et saint Denis l'entraîne.

Tel dans Paris un médecin prudent
Force au régime un malade gourmand,
A l'appétit fe montre inexorable,
Et fans pitié le fait fortir de table.

Le bon Denis eut à peine arraché
Le roi de France à fon charmant péché,
Qu'il courut vîte à fon ouaille chère,
A fa pucelle, à fa fille guerrière.
Il a repris fon air de bienheureux,
Son ton dévot, fes plats et courts cheveux,
L'anneau béni, la croffe paftorale,
Ses gants, fa croix, fa mitre épifcopale:
Va, lui dit-il, fers la France et ton roi;
Mon œil benin fera toujours fur toi.
Mais au laurier du courage héroïque,
Joins le rofier de la vertu pudique.
Je conduirai tes pas dans Orléans.
Lorfque Talbot, le chef des mécréans,
Le cœur faifi du démon de luxure,
Croira tenir fa préfidente impure,
Il tombera fous ton robufte bras.
Punis fon crime, et ne l'imite pas.
Sois à jamais dévote avec courage.
Je pars, adieu; penfe à ton pucelage.
La belle en fit un ferment folennel;
Et fon patron repartit pour le ciel.

Fin du fecond Chant.

NOTES ET VARIANTES DU CHANT SECOND.

(*a*) Edition de 1756.

C'eſt à l'Amour à nous cueillir la roſe ;
Mes chers amis, ayons tous cet honneur ;
Ainſi ſoit-il ; mais parlons d'autre choſe.
Vers les confins, &c.

(*b*) Il y avait alors ſur toutes les frontières de Lorraine des poteaux aux armes du duc, qui ſont trois alérions ; ils ont été ôtés en 1738.

(*c*) Elle était en effet native du village de Domrémi, fille de *Jean d'Arc* et d'*Iſabeau*, âgée alors de vingt-cinq ans, et ſervante de cabaret ; ainſi ſon père n'était point curé. C'eſt une fiction poëtique qui n'eſt peut-être pas permiſe dans un ſujet grave.

(*d*) *Montait chevaux à poil, et feſait apertiſes qu'autres filles n'ont point coutume de faire*, comme dit la chronique de *Monſtrelet*.

(*e*) On lit dans quelques manuſcrits :

Voici le fait. Le père Grisbourdon,
Grand cordelier, grand chercheur d'aventure,
Prêcheur de nonne, écumant de luxure,
Avait juré ſon froc et ſon cordon,
Son Dieu, ſon diable et Saint-François d'Aſſiſe,
Que dans ſes lacs Jeannette ſerait priſe.
D'une autre part, un large muletier
Non moins hardi, non moins franc du collier, (*)

(*) Il y a dans un autre manuſcrit :

Le jour, la nuit, montrant ſans fin, ſans terme,
Signes certains de l'amour le plus ferme.
Même on a cru qu'à ce puiſſant objet
Notre héroïne enfin s'appriveiſait.

Groffièrement foupirait pour la belle,
Et par état fe croyait né pour elle.
L'occafion, la douce égalité
Fefaient pencher Jeanne de fon côté.
Mais fa pudeur triomphait de la flamme,
Qui par les yeux fe gliffait dans fon ame.
Le francifcain vit fa naiffante ardeur;
Mieux qu'elle encore il lifait dans fon cœur.
Ce moine était grand clerc dans l'art magique,
Art cultivé dans ce beau fiècle antique,
De nos favans en nos jours ignoré,
Car aujourd'hui tout a dégénéré.
En feuilletant, &c.

(*f*) La forcellerie était alors fi en vogue que *Jeanne d'Arc* elle-même fut brûlée depuis comme forcière, fur la requête de la forbonne.

(*g*) Figure de *Pallas*, à laquelle le deftin de Troye était attaché : prefque tous les peuples ont eu de pareilles fuperftitions.

(*h*) Edition de 1762 :

J'aurai, dit-il, ma Jeanne en ma puiffance;
Je fuis anglais, je dois faire le bien
De mon pays, et plus encor le mien.

(*i*) Edition de 1756 :

Ce pefant diable eft maintenant en France,
Avec meffieurs il ronfle à l'audience,
Dans le parterre il vient bâiller le foir.

Qu'elle fentait une fubtile flamme,
Qui par les yeux fe gliffait dans fon ame.
Je n'en crois rien : mais notre cordelier,
Hardi paillard, étant de plus forcier,
Alla trouver ce rival fi terrible;
Puis il lui tint ce difcours très-plaufible.
Puiffant héros, &c.

(*k*) Le jésuite *Girard*, convaincu d'avoir eu de petites privautés avec la demoiselle *Cadière*, sa pénitente, fut accusé de l'avoir ensorcelée en soufflant sur elle. (*Voyez les notes du chant troisième.*)

(*l*) Edition de 1756 :

„ Suis-moi, renonce à tes humbles travaux ;
„ Charle est un Jean, et Jeanne est un héros. „
A ce discours, &c.

(*m*) Dans l'édition de 1762, et les éditions précédentes, on lisait :

A ce discours terrible et pathétique,
Et qui n'est point en style académique,
Jeanne étonnée, ouvrant un large bec,
Crut quelque temps que l'on lui parlait grec.
Dans ce moment un rayon de la grâce
Dans son esprit porte un jour efficace.

Et dans un manuscrit :

A ce discours consolant et terrible,
Pris mot pour mot des cahiers de la bible, &c.

(*n*) Edition de 1756 :

Telle plutôt cette heureuse grisette
Que la nature ainsi que l'art forma
Pour le *sérail* ou bien pour l'opéra,
Qu'une maman avisée et discrète,
Au noble lit d'un fermier éleva,
Et que l'Amour, d'une main plus adroite,
Sous un monarque entre deux draps plaça.
Sa vive allure est un vrai port de reine,
Ses yeux fripons s'arment de majesté,
Sa voix a pris le ton de souveraine,
Et sur son rang son esprit s'est monté.
Or pour hâter, &c.

(*o*) *Débora* est la première femme guerrière dont il soit parlé dans le monde. *Jahel*, autre héroïne, enfonça un clou

dans la tête du général *Sizara* : on conserve ce clou dans plusieurs couvens grecs et latins, avec la mâchoire dont se servit *Samson*, la fronde de *David*, et le couperet avec lequel la célèbre *Judith* coupa la tête du général *Holoferne* ou *Olfern*, après avoir couché avec lui.

(*p*) Edition de 1756, et manuscrit :

Ces pots brillans dont Gédéon défit
De Madian la cohorte infidelle,
Le couperet de la belle Judith,
Cette beauté si saintement perfide
Qui, pour le ciel, galamment homicide,
Son cher amant massacra dans son lit.
Plus d'abondant le sacré cimeterre
Dont le Sauveur voulut que s'armât Pierre
Pour lui donner une oreille à guérir,
Et de son nom laisser un souvenir.

(*q*) Lecteur, qui avez du goût, remarquez que notre auteur, qui en a aussi, et qui est au-dessus des préjugés, rime toujours pour les oreilles plus que pour les yeux. Vous ne le verrez point faire rimer *trône* avec *bonne*, *pâte* avec *patte*, *homme* avec *héaume*. Une brève n'a pas le même son, et ne se prononce pas comme une longue. *Jean* et *chant* se prononcent de même.

(*r*) Aventure décrite dans l'Enéide.

(*s*) Aventure de l'Iliade.

(*t*) L'un des grands capitaines de ce temps-là.

(*u*) Il ne s'appelait point *Roger*, mais *Robert* : cette faute est légère ; ce fut lui qui mena *Jeanne d'Arc* à Tours, en 1429, et qui la présenta au roi. C'était un bon champenois qui n'y entendait pas finesse. Son château était auprès de Brienne en Champagne. J'ai vu sa devise sur la porte de ce pauvre château ; c'était un cep de vigne avec la légende, *Beau, dru et court*. On peut juger par-là de l'esprit du temps.

(*x*) Edition de 1756 :

„ Un roi de France a toujours dans le cœur,
„ Malgré le vice, un très-grand fond d'honneur ;

„ Vous l'avez vu dernièrement, mes frères,
„ Lorsque Louis, se dérobant dés bras
„ De la beauté qu'exorcisait Linières
„ Au bord du Rhin, du fond des Pays-Bas
„ Vint cogner Charle, et braver le trépas. „
Du vieux soldat, &c.

(y) Effectivement des médecins et des matrones visitèrent *Jeanne d'Arc*, et la déclarèrent pucelle.

(z) Etendard apporté par un ange dans l'abbaye de Saint-Denis, lequel était autrefois entre les mains des comtes de *Vexin*.

Fin des Notes et Variantes du Chant second.

CHANT III.

ARGUMENT.

Description du palais de la Sottise. Combat vers Orléans. Agnès se revêt de l'armure de Jeanne pour aller trouver son amant : elle est prise par les Anglais, et sa pudeur souffre beaucoup.

Ce n'est le tout d'avoir un grand courage,
Un coup d'œil ferme au milieu des combats,
D'être tranquille à l'aspect du carnage,
Et de conduire un monde de soldats ;
Car tout cela se voit en tous climats,
Et tour à tour ils ont cet avantage.
Qui me dira si nos ardens Français,
Dans ce grand art, l'art affreux de la guerre,
Sont plus savans que l'intrépide Anglais ?
Si le Germain l'emporte sur l'Ibère ?
Tous ont vaincu, tous ont été défaits.
Le grand Condé fut vaincu par Turenne ; (a)
Le fier Villars fut battu par Eugène ; (b)
De Stanislas le vertueux support,
Ce roi soldat, dom Quichotte du Nord,
Dont la valeur a paru plus qu'humaine,
N'a-t-il pas vu, dans le fond de l'Ukraine,

A Pultava tous ses lauriers flétris (*c*)
Par un rival, objet de ses mépris ? . .

Un beau secret serait, à mon avis,
De bien savoir éblouir le vulgaire,
De s'établir un divin caractère, (*d*)
D'en imposer aux yeux des ennemis ;
Car les Romains, à qui tout fut soumis,
Domptaient l'Europe au milieu des miracles.
Le ciel pour eux prodigua les oracles.
Jupiter, Mars, Pollux et tous les dieux
Guidaient leur aigle et combattaient pour eux.
Le grand Bacchus qui mit l'Asie en cendre,
L'antique Hercule et le fier Alexandre,
Pour mieux régner sur les peuples conquis,
De Jupiter ont passé pour les fils :
Et l'on voyait les princes de la terre
A leurs genoux redouter le tonnerre,
Tomber du trône et leur offrir des vœux.

Denis suivit ces exemples fameux ;
Il prétendit que Jeanne la pucelle
Chez les Anglais passât même pour telle ;
Et que Bedfort, et l'amoureux Talbot,
Et Tirconel, et Chandos l'indévot,
Crussent la chose, et qu'ils vissent dans Jeanne
Un bras divin, fatal à tout profane.

Pour réussir en ce hardi dessein,
Il s'en va prendre un vieux bénédictin,

Non tel que ceux dont le travail immenſe
Vient d'enrichir les libraires de France ;
Mais un prieur engraiſſé d'ignorance,
Et n'ayant lu que ſon miſſel latin :
Frère Lourdis fut le bon perſonnage
Qui fut choiſi pour ce nouveau voyage.
Devers la lune, où l'on tient que jadis
Etait placé des fous le paradis, (*f*)
Sur les confins de cet abyme immenſe,
Où le Chaos, et l'Erèbe et la Nuit,
Avant les temps de l'univers produit,
Ont exercé leur aveugle puiſſance,
Il eſt un vaſte et caverneux ſéjour,
Peu careſſé des doux rayons du jour,
Et qui n'a rien qu'une lumière affreuſe,
Froide, tremblante, incertaine et trompeuſe :
Pour toute étoile on a des feux follets.
L'air eſt peuplé de petits farfadets.
De ce pays la reine eſt la Sottiſe.
Ce vieil enfant porte une barbe griſe,
Oeil de travers et bouche à la Danchet. (*g*)
Sa lourde main tient pour ſceptre un hochet,
De l'Ignorance elle eſt, dit-on, la fille.
Près de ſon trône eſt ſa ſotte famille,
Le fol Orgueil, l'Opiniâtreté,
Et la Pareſſe et la Crédulité.
Elle eſt ſervie, elle eſt flattée en reine ;
On la croirait en effet ſouveraine ;

Mais

Mais ce n'eſt rien qu'un fantôme impuiſſant,
Un Chilperic, un vrai roi fainéant.
La Fourberie eſt ſon miniſtre avide.
Tout eſt réglé par ce maire perfide;
Et la Sottiſe eſt ſon digne inſtrument.
Sa cour plénière eſt à ſon gré fournie
De gens profonds en fait d'aſtrologie,
Sûrs de leur art, à tous momens déçus,
Dupes, fripons, et partant toujours crus.

C'EST-LA qu'on voit les maîtres d'alchimie
Feſant de l'or, et n'ayant pas un ſou,
Les Roſes-croix, et tout ce peuple fou
Argumentant ſur la théologie.

LE gros Lourdis, pour aller en ces lieux,
Fut donc choiſi parmi tous ſes confrères.
Lorſque la nuit couvrait le front des cieux
D'un tourbillon de vapeurs non légères,
Enveloppé dans le ſein du repos,
Il fut conduit au paradis des ſots. (*h*)
Quand il y fut, il ne s'étonna guères:
Tout lui plaiſait, et même en arrivant,
Il crut encore être dans ſon couvent.

IL vit d'abord la ſuite emblématique
Des beaux tableaux de ce ſéjour antique.
Cacodémon, qui ce grand temple orna,
Sur la muraille à plaiſir griffonna . . . . .

Un long croquis de toutes nos fottifes,
Traits d'étourdi, pas de clerc, balourdifes,
Projets mal faits, plus mal exécutés,
Et tous les mois du mercure vantés.
Dans cet amas de merveilles confufes,
Parmi ces flots d'impofteurs et de bufes,
On voit fur-tout un fuperbe écoffais,
Lafs eft fon nom ; nouveau roi des Français,
D'un beau papier il porte un diadême,
Et fur fon front il eft écrit *fyftème* ; (*i*)
Environné de grands balots de vent,
Sa noble main les donne à tout venant :
Prêtres, catins, guerriers, gens de juftice,
Lui vont porter leur or par avarice.

Ah quel fpectacle ! ah vous êtes donc là,
Tendre Efcobar, fuffifant (*k*) Molina,
Petit Doucin, dont la main pateline
Donne à baifer une bulle divine, (*l*)
Que le Tellier (*m*) lourdement fabriqua,
Dont Rome même en fecret fe moqua,
Et qui chez nous eft la noble origine
De nos partis, de nos divifions,
Et qui pis eft de volumes profonds,
Remplis, dit-on, de poifons hérétiques,
Tous poifons froids, et tous foporifiques.

Les combattans, nouveaux Belléropbons,
Dans cette nuit, montés fur des chimères,

Les yeux bandés, cherchent leurs adverſaires ;
De longs ſifflets leur ſervent de clairons ;
Et dans leur docte et ſainte frénéſie,
Ils vont frappant à grands coups de veſſie.
Ciel, que d'écrits, de diſquiſitions,
De mandemens et d'explications,
Que l'on explique encor peur de s'entendre !

O chroniqueur des héros du Scamandre,
Toi qui jadis des grenouilles, des rats,
Si doctement as chanté les combats,
Sors du tombeau, viens célébrer la guerre
Que pour la bulle on fera ſur la terre !
Le janſéniſte, eſclave du deſtin,
Enfant perdu de la grâce efficace,
Dans ſes drapeaux porte un Saint-Auguſtin,
Et pour pluſieurs il marche avec audace. (*n*)
Les ennemis s'avancent tout courbés
Deſſus le dos de cent petits abbés.

Cessez, ceſſez, ô diſcordes civiles ;
Tout va changer : place, place, imbécilles.
Un grand tombeau ſans ornement, ſans art,
Eſt élevé non loin de Saint-Médard. (*o*)
L'eſprit divin, pour éclairer la France,
Sous cette tombe enferme ſa puiſſance ;
L'aveugle y court, et d'un pas chancelant,
Aux Quinze-vingts retourne en tâtonnant.

Le boiteux vient clopinant fur la tombe,
Crie *hofanna*, faute, gigotte et tombe.
Le fourd approche, écoute, et n'entend rien.
Tout auffitôt de pauvres gens de bien
D'aifes pâmés, vrais témoins de miracle,
Du bon Pâris baifent le tabernacle. (*p*)
Frère Lourdis fixant fes deux gros yeux,
Voit ce faint œuvre, en rend grâces aux cieux,
Joint les deux mains, et riant d'un fot rire,
Ne comprend rien, et toute chofe admire.

AH ! le voici ce favant tribunal,
Moitié prélats et moitié monacal ;
D'inquifiteurs une troupe facrée,
Eft là pour Dieu de sbires entourée.
Ces faints docteurs, affis en jugement,
Ont pour habits plumes de chat-huant ;
Oreilles d'âne ornent leur tête augufte :
Et pour pefer le jufte avec l'injufte,
Le vrai, le faux, balance eft dans leurs mains.
Cette balance a deux larges baffins ;
L'un tout comblé contient l'or qu'ils excroquent,
Le bien, le fang des pénitens qu'ils croquent ;
Dans l'autre font bulles, brefs, oremus,
Beaux chapelets, fcapulaires, agnus.
Aux pieds bénits de la docte affemblée,
Voyez-vous pas le pauvre Galilée : (*q*)
Qui tout contrit leur demande pardon,
Bien condamné pour avoir eu raifon ?

Murs de Loudun, quel nouveau feu s'allume ?
C'eſt un curé que le bûcher conſume :
Douze faquins ont déclaré ſorcier
Et fait griller meſſire Urbain Grandier. (r)

Galigaï, ma chère maréchale, (s)
Du parlement, épaulé de maint pair,
La compagnie ignorante et vénale
Te fait chauffer en feu brillant et clair
Pour avoir fait pacte avec Lucifer.
Ah ! qu'aux ſavans notre France eſt fatale !
Qu'il y fait bon croire au pape, à l'enfer,
Et ſe borner à ſavoir ſon *Pater !*
Je vois plus loin cet arrêt authentique, (t)
Pour Ariſtote et contre l'émétique.

Venez, venez, mon beau père Girard, (u)
Vous méritez un long article à part.
Vous voilà donc, mon confeſſeur de fille,
Tendre dévot qui prêchez à la grille ;
Que dites-vous des pénitens appas
De ce tendron converti dans vos bras ?
J'eſtime fort cette douce aventure.
Tout eſt humain, Girard, en votre fait ;
Ce n'eſt pas-là pécher contre nature :
Que de dévots en ont encor plus fait !
Mais, mon ami, je ne m'attendais guère
De voir entrer le diable en cette affaire.

Girard, Girard, tous vos accuſateurs,
Jacobin, carme, et feſeur d'écriture,
Juges, témoins, ennemis, protecteurs,
Aucun de vous n'eſt ſorcier, je vous jure. (*)
Lourdis enfin voit nos vieux parlemens
De vingt prélats brûler les mandemens,
Et par arrêt exterminer la race
D'un certain fou qu'on nomme ſaint Ignace;
Mais, à leur tour, eux-même on les proſcrit:
Queſnel en pleure et ſaint Ignace en rit.
Paris s'émeut à leur deſtin tragique,
Et s'en conſole à l'opéra-comique.
O toi, Sottiſe! ô groſſe déité,
De qui les flancs à tout âge ont porté
Plus de mortels que Cibèle féconde
N'avait jadis donné de dieux au monde,
Qu'avec plaiſir ton grand œil hébété
Voit tes enfans dont ma patrie abonde!
Sots traducteurs, et ſots compilateurs,
Et ſots auteurs, et non moins ſots lecteurs.
Je t'interroge, ô ſuprême puiſſance!
Daigne m'apprendre, en cette foule immenſe,
De tes enfans qui ſont les plus chéris,
Les plus féconds en lourds et plats écrits,
Les plus conſtans à broncher comme à braire
A chaque pas dans la même carrière:
Ah! je connais que tes ſoins les plus doux
Sont pour l'auteur du journal de Trévoux.

Tandis qu'ainsi Denis, notre bon père,
Devers la lune en secret préparait
Contre l'Anglais cet innocent mystère,
Une autre scène en ce moment s'ouvrait
Chez les grands fous du monde sublunaire.
Charle est déjà parti pour Orléans,
Ses étendards flottent au gré des vents.
A ses côtés Jeanne, le casque en tête,
Déjà de Reims lui promet la conquête.
Voyez-vous pas ces jeunes écuyers,
Et cette fleur de loyaux chevaliers ?
La lance au poing, cette troupe environne
Avec respect notre sainte amazone.
Ainsi l'on voit le sexe masculin
A Fontevraud servir le féminin ; (y)
Le sceptre est là dans les mains d'une femme ;
Et père Anselme est béni par madame.

La belle Agnès en ces cruels momens,
Ne voyant plus son amant qu'elle adore,
Cède au chagrin dont l'excès la dévore ;
Un froid mortel s'empare de ses sens.
L'ami Bonneau, toujours plein d'industrie,
En cent façons la rappelle à la vie.
Elle ouvre encor ses yeux, ces doux vainqueurs,
Mais ce n'est plus que pour verser des pleurs :
Puis sur Bonneau se penchant d'un air tendre,
C'en est donc fait, dit-elle, on me trahit.

Où va-t-il donc ? que veut-il entreprendre ?
Etait-ce-là le ferment qu'il me fit,
Lorfqu'à fa flamme il me fit condefcendre ?
Toute la nuit il faudra donc m'étendre
Sans mon amant, feule au milieu d'un lit : (z)
Et cependant cette Jeanne hardie,
Non des Anglais, mais d'Agnès ennemie,
Va contre moi lui prévenir l'efprit.
Ciel ! que je hais ces créatures fières,
Soldats en jupe, hommaffes chevalières, (aa)
Du fexe mâle affectant la valeur,
Sans pofféder les agrémens du nôtre,
A tous les deux prétendant faire honneur,
Et qui ne font ni de l'un ni de l'autre.
Difant ces mots elle pleure et rougit,
Frémit de rage, et de douleur gémit.
La jaloufie en fes yeux étincelle ;
Puis tout à coup, d'une rufe nouvelle
Le tendre amour lui fournit le deffein.

VERS Orléans elle prend fon chemin,
De dame Alix et de Bonneau fuivie.
Agnès arrive en une hôtellerie,
Où dans l'inftant, laffe de chevaucher,
La fière Jeanne avait été coucher.
Agnès attend qu'en ce logis tout dorme,
Et cependant fubtilement s'informe
Où couche Jeanne, où l'on met fon harnois :
Puis dans la nuit fe gliffe en tapinois,

De

De Jean Chandos, prend la culotte et paſſe
Ses cuiſſes entre, et l'aiguillette lace ;
De l'amazone elle prend la cuiraſſe.
Le dur acier, forgé pour les combats,
Preſſe et meurtrit ſes membres délicats.
L'ami Bonneau la ſoutient ſous les bras.

La belle Agnès dit alors à voix baſſe :
Amour, Amour, maître de tous mes ſens,
Donne la force à cette main tremblante,
Fais-moi porter cette armure peſante,
Pour mieux toucher l'auteur de mes tourmens.
Mon amant veut une fille guerrière,
Tu fais d'Agnès un ſoldat pour lui plaire :
Je le ſuivrai ; qu'il permette aujourd'hui
Que ce ſoit moi qui combatte avec lui ;
Et ſi jamais la terrible tempête
Des dards anglais vient menacer ſa tête,
Qu'ils tombent tous ſur ces triſtes appas ;
Qu'il ſoit du moins ſauvé par mon trépas ;
Qu'il vive heureux, que je meure pâmée
Entre ſes bras, et que je meure aimée.
Tandis qu'ainſi cette belle parlait,
Et que Bonneau ſes armes lui mettait,
Le roi Charlot à trois milles était.

La tendre Agnès prétend à l'heure même,
Pendant la nuit, aller voir ce qu'elle aime.

Ainsi vêtue et pliant sous le poids,
N'en pouvant plus, maudissant son harnois,
Sur un cheval elle s'en va juchée,
Jambe meurtrie, et la fesse écorchée.
Le gros Bonneau, sur un normand monté,
Va lourdement, et ronfle à son côté.
Le tendre Amour, qui craint tout pour la belle,
La voit partir, et soupire pour elle.

AGNÈS à peine avait gagné chemin,
Qu'elle entendit devers un bois voisin
Bruit de chevaux, et grand cliquetis d'armes.
Le bruit redouble; et voici des gendarmes,
Vêtus de rouge; et, pour comble de maux,
C'étaient les gens de monsieur Jean Chandos.
L'un d'eux s'avance, et demande *qui vive?*
A ce grand cri notre amante naïve,
Songeant au roi, répondit sans détour:
Je suis Agnès, vive France et l'Amour!
A ces deux noms, que le ciel équitable
Voulut unir du nœud le plus durable,
On prend Agnès et son gros confident;
Ils sont tous deux menés incontinent
A ce Chandos qui, terrible en sa rage,
Avait juré de venger son outrage,
Et de punir les brigands ennemis
Qui sa culotte et son fer avaient pris.

DANS ces momens où la main bienfesante
Du doux sommeil laisse nos yeux ouverts,

Quand les oiseaux reprennent leurs concerts,
Qu'on sent en soi sa vigueur renaissante,
Que les désirs, pères des voluptés,
Sont par les sens dans notre ame exités;
Dans ces momens, Chandos, on te présente
La belle Agnès, plus belle et plus brillante
Que le soleil au bord de l'Orient.
Que sentis-tu, Chandos, en t'éveillant,
Lorsque tu vis cette nymphe si belle
A tes côtés, et tes grègues sur elle?

CHANDOS, pressé d'un aiguillon bien vif,
La dévorait de son regard lascif.
Agnès en tremble, et l'entend qui marmotte
Entre ses dents: *Je t'aurai, ma culotte!*
A son chevet d'abord il la fait seoir:
Quittez, dit-il, ma belle prisonnière,
Quittez ce poids d'une armure étrangère.
Ainsi parlant, plein d'ardeur et d'espoir,
Il la décasque, il vous la décuirasse:
La belle Agnès s'en défend avec grâce;
Elle rougit d'une aimable pudeur,
Pensant à Charle, et soumise au vainqueur.
Le gros Bonneau, que le Chandos destine
Au digne emploi de chef de sa cuisine,
Va dans l'instant mériter cet honneur;
Des boudins blancs il était l'inventeur,
Et tu lui dois, ô nation française!
Pâtés d'anguille, et gigots à la braise. (*bb*)

MONSIEUR Chandos, hélas ! que faites-vous ?
Disait Agnès d'un ton timide et doux.
Pardieu, dit-il, (tout héros anglais jure) (*cc*)
Quelqu'un m'a fait une sanglante injure.
Cette culotte est mienne ; et je prendrai
Ce qui fut mien où je le trouverai.
Parler ainsi, mettre Agnès toute nue,
C'est même chose ; et la belle éperdue
Tout en pleurant était entre ses bras,
Et lui disait : non, je n'y consens pas.

DANS l'instant même un horrible fracas
Se fait entendre ; on crie : alerte, aux armes !
Et la trompette, organe du trépas,
Sonne la charge, et porte les alarmes.
A son réveil, Jeanne cherchant en vain
L'affublement du harnois masculin,
Son bel armet ombragé de l'aigrette,
Et son haubert, (*dd*) et sa large braguette, (*ee*)
Sans raisonner saisit soudainement
D'un écuyer le dur accoutrement,
Monte à cheval sur son âne, et s'écrie :
Venez venger l'honneur de la patrie.
Cent chevaliers s'empressent sur ses pas ;
Ils sont suivis de six cents vingt soldats.

FRÈRE Lourdis, en ce moment de crise,
Du beau palais où règne la Sottise,

Eſt deſcendu chez les Anglais guerriers,
Environné d'atomes tout groſſiers,
Sur ſon gros dos portant balourderies,
Oeuvres de moine et belles âneries.
Ainſi bâté, ſitôt qu'il arriva,
Sur les Anglais ſa robe il ſecoua
Son ample robe; et dans leur camp verſa
Tous les tréſors de ſa craſſe ignorance,
Tréſors communs au bon pays de France.
Ainſi des nuits la noire déité,
Du haut d'un char d'ébène marqueté,
Répand ſur nous les pavots et les ſonges,
Et nous endort dans le ſein des menſonges.

Fin du troiſième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT TROISIEME.

(*a*) A la fameuſe bataille des Dunes, près de Dunkerque.

(*b*) A Malplaquet, près de Mons, en 1709.

Dans l'édition de 1756, au lieu de ces deux vers, on lit:

Le grand Condé fut battu par Turenne;
Créqui vaincu fut enſuite vainqueur;
L'heureux Villars, fanfaron plein de cœur,
Gagna le quitte ou double avec Eugène.
De Staniſlas, &c.

Il eſt aiſé de voir que *gagna le quitte ou double*, et le *fanfaron plein de cœur*, ne ſont pas de M. de *Voltaire*.

(*c*) Auſſi en 1709.

(*d*) Après un *divin caractère*, on liſait dans l'édition de 1756:

Avec cela tout eſt humble et ſoumis.
Voyons comment, dans la grande chronique,
Du fin Jéthro le gendre politique
S'y prit jadis pour être plus que roi.
Aux bonnes gens dont Jacob fut le père,
Gens d'eſprit faible et de robuſte foi,
Il dit que DIEU, lui montrant ſon derrière,
L'endoctrinait ſur l'admirable loi
Qui le devait, et les fils de ſon frère,
Entretenir pour jamais à rien faire;
Qu'il lui dictait tous les importans cas
Où les lépreux, les femmes bien appriſes
Devaient changer de robe et de chemiſes,
Paraître en rue ou reſter dans les draps.

De vingt pétards et d'autant de fusées
Le feu faillant et les brillans éclats,
Sur un rocher caché dans les nuées,
Dont une garde et des ordres exprès
Aux curieux interdisaient l'accès,
Pour les idiots furent une tempête ;
Le peuple au loin admirant le fracas,
Du Tout-Puissant crut connaître le bras,
Et tressaillit pour le hardi prophète.
Le drôle avait étudié sa bête.
Seul au sommet du mystérieux mont,
Comme il voulut il fit la quarantaine ;
Puis tout à coup se montra dans la plaine,
Cornes de bouc flamboyantes au front.
Du physicien le brillant phénomène,
Sur les esprits fit un effet fort prompt.
Il dit que DIEU roulé dans un buisson,
A lui chétif avait donné leçon.
C'en fut assez ; il vit en révérence
Tout un chacun recevoir son sermon.
On crut du ciel encourir la vengeance,
Si l'on osait manquer d'obéissance
Et de respect à monsieur Aaron ;
Et des statuts, dont l'auteur malhabile
Eût mérité les petites-maisons,
Furent des lois que ce peuple imbécille
Crut renfermer le sort des nations.
Le bon Numa de sa nymphe subtile
S'aida très-bien chez les enfans de Mars ;
Le grand Bacchus qui mit l'Asie en cendre,
L'antique Hercule, et le fier Alexandre,
Et le premier de ces fameux Césars,
De quelque dieu prétendirent descendre.
Ces fiers Romains, à qui tout fut soumis,
Domptaient l'Europe au milieu des miracles.
Le ciel pour eux, &c.

Ces vers sont encore bien moins dans le style de M. de

Voltaire que dans celui du capucin *Maubert*, ou du proposant *la Beaumelle*.

(*e*) On lit dans les manuscrits :

Denis suivit ces exemples fameux :
Du merveilleux il se servit comme eux ;
Il prétendit que Jeanne la pucelle
Chez les Anglais passât même pour telle,
Et que Bedford et Talbot et Chandos
Et Tirconel, qui n'étaient pas des sots,
Crussent la chose, &c.

(*f*) On appelait autrefois *paradis des fous*, *paradis des sots*, les limbes ; et on plaça dans ces limbes les ames des imbécilles et des petits enfans morts sans baptême. *Limbe* signifie *bord*, *bordure ;* et c'était vers les bords de la lune qu'on avait établi ce paradis. *Milton* en parle ; il fait passer le diable par le paradis des sots : *the paradise of fools.*

(*g*) Ceci paraît une allusion aux fameux couplets de *Rousseau*.

Je te vois, innocent Danchet,
Grands yeux ouverts, bouche béante.

Une bouche à la Danchet était devenu une espèce de proverbe. Ce *Danchet* était un poëte médiocre, qui a fait quelques pièces de théâtre, &c. Au lieu de ces deux vers, on en trouve deux autres dans quelques manuscrits :

Oreille longue avec le chef pointu,
Bouche béante, œil louche, pied tortu.
De l'ignorance, &c.

(*h*) Ce sont les limbes inventés, dit-on, par un nommé *Pierre Chrysologue*. C'est-là qu'on envoie tous les petits enfans qui meurent sans avoir été baptisés ; car, s'ils meurent à 15 ans, ils sont damnés sans difficulté.

(*i*) Le systême fameux du sieur *Lass* ou *Law*, écossais, qui bouleversa tant de fortunes en France depuis 1718 jusqu'à 1720, avait encore laissé des traces funestes, et l'on s'en ressentait en 1730, qui fut le temps où nous jugeons que l'auteur commença ce poëme.

(*k*) On connaît assez, par les excellentes *Lettres provinciales*, les casuistes *Escobar* et *Molina*; ce *Molina* est appelé ici *suffisant*, par allusion à la grâce *suffisante* et *versatile*, sur laquelle il avait fait un systême absurde, comme celui de ses adversaires.

(*l*) Edition de 1756:

Donne à baiser une bulle divine;
Plus d'un prélat la met dévotement
Tout à côté du nouveau testament.
Ciel! à leurs yeux une cohorte fière
En même temps s'en torche le derrière;
L'ignatien furieux, éperdu,
Court se saisir du sacré torche-cu.
Dieux! quels combats! quels flots d'encre et de bile!
On prêche, on court, on barbouille, on exile.
Toi qui jadis des grenouilles, &c.

(*m*) *Le Tellier*, jésuite, fils d'un procureur de Vire en Basse-Normandie, confesseur de *Louis XIV*, auteur de la *bulle* et de tous les troubles qui la suivirent, exilé pendant la régence, et dont la mémoire est abhorrée de nos jours. Le père *Doucin* était son premier ministre.

(*n*) Les jansénistes disent que le messie n'est venu que pour plusieurs.

(*o*) Ceci désigne les convulsionnaires, et les miracles attestés par des milliers de jansénistes, miracles dont *Carré de Mongeron* fit imprimer un gros recueil qu'il présenta au roi *Louis XV*.

(*p*) Le bon *Pâris* était un diacre imbécille, mais qui, étant un des jansénistes les plus zélés, et les plus accrédités parmi la populace, fut regardé comme un saint par cette populace. Ce fut vers l'an 1724 qu'on imagina d'aller prier sur la tombe de ce bon homme, au cimetière d'une église de Paris, érigée à un saint *Médard*, qui d'ailleurs est peu connu. Ce saint *Médard* n'avait jamais fait de miracles; mais l'abbé *Pâris* en fit une multitude. Le plus marqué est celui que madame la duchesse du *Maine* célébra dans cette chanson:

Un décroteur à la royale
Du talon gauche estropié
Obtint pour grâce spéciale
D'être boiteux de l'autre pied.

Ce saint *Pâris* fit trois ou quatre cents miracles de cette espèce : il aurait ressuscité des morts si on l'avait laissé faire ; mais la police y mit ordre ; de-là ce distique connu :

De par le roi, défense à DIEU
D'opérer miracle en ce lieu.

(*q*) *Galilée*, le fondateur de la philosophie en Italie, fut condamné par la congrégation du Saint-Office, mis en prison, et traité très-durement, non-seulement comme hérétique, mais comme ignorant, pour avoir démontré le mouvement de la terre.

(*r*) *Urbain Grandier*, curé de Loudun, condamné au feu, en 1629 par une commission du conseil, pour avoir mis le diable dans le corps de quelques religieuses. Un nommé *la Ménardaie* a été assez imbécille pour faire imprimer, en 1749, un livre dans lequel il croit prouver la vérité de ces possessions.

(*s*) *Eléonore Galigaï*, fille de grande qualité, attachée à la reine *Marie de Médicis*, et sa dame d'honneur, épouse de *Concino Concini*, florentin, marquis d'Ancre, maréchal de France, fut non-seulement décapitée à la Grève, en 1617, comme il est dit dans l'abrégé chronologique de l'histoire de France, mais fut brûlée comme sorcière, et ses biens furent donnés à ses ennemis. Il n'y eut que cinq conseillers qui, indignés d'une horreur si absurde, ne voulurent pas assister au jugement.

(*t*) Le parlement, sous *Louis XIII*, défendit, sous peine des galères, qu'on enseignât une autre doctrine que celle d'*Aristote*, et défendit ensuite l'émétique, mais sans condamner aux galères les médecins ni les malades. *Louis XIV* fut guéri à Calais par l'émétique, et l'arrêt du parlement perdit de son crédit.

(*u*) L'histoire du jésuite *Girard* et de la *Cadière* est assez publique ; le jésuite fut condamné au feu comme sorcier par la moitié du parlement d'Aix, et absous par l'autre moitié.

(*x*) Edition de 1756 :

Aucun de vous n'est sorcier, je vous jure.
Lourdis était aussi dans ce tableau :
Mais à ses yeux il n'en put rien paraitre.
Il ne vit rien. Le cas n'est pas nouveau ;
Le plus habile a peine à s'y connaître.
Quand vers la lune ainsi l'on préparait
Contre l'Anglais, &c.

(*y*) *Fontevraud*, *Fontevraux*, *Fons-Ebraldi*, est un bourg en Anjou, à trois lieues de Saumur, connu par une célèbre abbaye de filles, chef-d'ordre, érigée par *Robert d'Arbrissel*, né en 1047, et mort en 1117. Après avoir fixé ses tabernacles à la forêt de Fontevraud, il parcourut nus pieds les provinces du royaume, afin d'exhorter à la pénitence les filles de joie, et de les attirer dans son cloître ; il fit de grandes conversions en ce genre, entre autres dans la ville de Rouen. Il persuada à la célèbre reine *Bertrade* de prendre l'habit de Fontevraud, et il établit son ordre par toute la France. Le pape *Paschal II* le mit sous la protection du saint siége, en 1106. *Robert*, quelque temps avant sa mort, en conféra le généralat à une dame nommée *Pétronille du Chemille*, et voulut que toujours une femme succédât à une autre femme dans la dignité de chef de l'ordre, commandant également aux religieux comme aux religieuses. Trente-quatre ou trente-cinq abbesses ont succédé jusqu'à ce jour à *Pétronille*, parmi lesquelles on compte quatorze princesses, et dans ce nombre cinq de la maison de *Bourbon*. Voyez sur cela *Sainte-Marthe*, dans le quatrième volume du *Gallia christiana*, et le *Clypeus ordinis Fontebraldensis* du père de la *Mainferme*.

(*z*) Edition de 1756 :

Jeanne en ces lieux conduite par l'Envie,
Non des Anglais, mais d'Agnès ennemie,
Portant culotte et brayette au-devant,
Large brayette, inutile ornement,
Jeanne la brune, en gendarme vêtue,
Va désormais lui fasciner la vue ;
Jeanne plaira, moi je serai perdue.
Disant ces mots, &c.

(*aa*) Il y a grande apparence que l'auteur a ici en vue les héroïnes de l'*Arioste* et du *Tasse*. Elles devaient être un peu mal-propres ; mais les chevaliers n'y regardaient pas de si près.

(*bb*) Edition de 1756 :

. . . . *Et gigots à la braise.*
La dame Alix, malgré son teint flétri,
Parut encore à la troupe bretonne.
De bonne prise ; et Robert Makarti,
Brave écossais, vaillant chef de parti,
Dedans sa tente emmena tôt la bonne.
Monsieur Chandos, &c.

(*cc*) Les Anglais jurent *by God*, *God damn me*, *blood*, &c. les Allemands *sacrament ;* les Français, par un mot qui est au jurement des Italiens ce que l'action est à l'instrument ; les Espagnols, *voto à Dios*. Un révérend père récollet a fait un livre sur les juremens de toutes les nations, qui sera probablement très-exact et très-instructif : on l'imprime actuellement.

(*dd*) *Haubert*, *aubergeon*, cotte d'armes ; elle était d'ordinaire composée de mailles de fer, quelquefois couvertes de soie ou de laine blanche ; elle avait des manches larges, et un gorgerin. Les fiefs de haubert sont ceux dont le seigneur avait droit de porter cette cotte.

(*ee*) *Braguettes*, de *braye*, *bracca*. On portait de longues braguettes détachées du haut-de-chausses ; et souvent au fond de ces braguettes on portait une orange qu'on présentait aux dames. *Rabelais* parle d'un beau livre intitulé : *De la dignité des braguettes ;* c'était la prérogative distinctive du sexe le plus noble ; c'est pourquoi la sorbonne présenta requête pour faire brûler la Pucelle, attendu qu'elle avait porté culotte avec braguette. Six évêques de France, assistés de l'évêque de Vinchester, la condamnèrent au feu ; ce qui était bien juste : c'est dommage que cela n'arrive pas plus souvent ; mais il ne faut désespérer de rien.

Fin des Notes et Variantes du Chant troisième.

CHANT IV.

ARGUMENT.

Jeanne et Dunois combattent les Anglais. Ce qui leur arrive dans le château d'Hermaphrodix.

Si j'étais roi, je voudrais être juste,
Dans le repos maintenir mes sujets,
Et tous les jours de mon empire auguste
Seraient marqués par de nouveaux bienfaits.
Que si j'étais contrôleur des finances,
Je donnerais à quelques beaux-esprits,
Par-ci, par-là, de bonnes ordonnances;
Car après tout leur travail vaut son prix.
Que si j'étais archevêque à Paris,
Je tâcherais avec le molinifte
D'apprivoiser le rude janfénifte.
Mais si j'aimais une jeune beauté,
Je ne voudrais m'éloigner d'auprès d'elle,
Et chaque jour une fête nouvelle,
Chassant l'ennui de l'uniformité,
Tiendrait son cœur en mes fers arrêté.
Heureux amans, que l'absence est cruelle!
Que de dangers on essuie en amour!

On rifque, hélas! dès qu'on quitte fa belle,
D'être cocu deux ou trois fois par jour.

Le preux Chandos à peine avait la joie
De s'ébaudir fur fa nouvelle proie,
Que tout à coup Jeanne de rang en rang
Porte la mort, et fait couler le fang.
De Débora la redoutable lance
Perce Dildo fi fatal à la France,
Lui qui pilla les tréfors de Clairvaux,
Et viola les fœurs de Fontevraux.
D'un coup nouveau les deux yeux elle crève
A Fonkinar digne d'aller en Grève.
Cet impudent, né dans les durs climats
De l'Hibernie au milieu des frimats,
Depuis trois ans fefait l'amour en France,
Comme un enfant de Rome ou de Florence.
Elle terraffe et milord Halifax,
Et fon coufin l'impertinent Borax,
Et Midarblou qui renia fon père,
Et Bartonay qui fit cocu fon frère.
A fon exemple on ne voit chevalier,
Il n'eft gendarme, il n'eft bon écuyer,
Qui dix anglais n'enfile de fa lance.
La mort les fuit, la terreur les devance:
Ils croyent voir en ce moment affreux
Un dieu puiffant qui combat avec eux.

Parmi le bruit de l'horrible tempête,
Frère Lourdis criait à pleine tête:

Elle eſt pucelle ; Anglais, frémiſſez tous,
C'eſt ſaint Denis qui l'arme contre vous ;
Elle eſt pucelle ; elle a fait des miracles ;
Contre ſon bras vous n'avez point d'obſtacles :
Vîte à genoux, excrémens d'Albion,
Demandez-lui ſa bénédiction.
Le fier Talbot, écumant de colère,
Incontinent fait empoigner le frère ;
On vous le lie, et le moine content,
Sans s'émouvoir, continuait, criant :
„ Je ſuis martyr ; Anglais, il faut me croire ;
„ Elle eſt pucelle ; elle aura la victoire. „
L'HOMME eſt crédule, et dans ſon faible cœur
Tout eſt reçu ; c'eſt une molle argile.
Mais que ſur-tout il paraît bien facile
De nous ſurprendre et de nous faire peur !
Du bon Lourdis le diſcours extatique
Fit plus d'effet ſur le cœur des ſoldats,
Que l'amazone et ſa troupe héroïque
N'en avaient fait par l'effort de leurs bras.
Ce vieil inſtinct qui fait croire aux prodiges,
L'eſprit d'erreur, le trouble, les vertiges, (a)
La froide crainte, et les illuſions,
Ont fait tourner la tête des Bretons.
De ces Bretons la nation hardie
Avait alors peu de philoſophie ;
Maints chevaliers étaient des eſprits lourds ;
Les beaux-eſprits ne ſont que de nos jours.

Le preux Chandos, toujours plein d'assurance,
Criait aux siens : Conquérans de la France,
Marchez à droite. Il dit, et dans l'instant
On tourne à gauche, et l'on fuit en jurant.
Ainsi jadis dans ces plaines fécondes
Que de l'Euphrate environnent les ondes,
Quand des humains l'orgueil capricieux
Voulut bâtir près des voûtes des cieux, (*b*)
DIEU ne voulant d'un pareil voisinage,
En cent jargons transmua leur langage.
Sitôt qu'un d'eux à boire demandait,
Plâtre ou mortier d'abord on lui donnait,
Et cette gent, de qui DIEU se moquait,
Se sépara, laissant là son ouvrage.

On fait bientôt aux remparts d'Orléans
Ce grand combat contre les assiégeans.
La Renommée y vole à tire d'aile,
Et va prônant le nom de la Pucelle :
Vous connaissez l'impétueuse ardeur
De nos Français ; ces fous sont pleins d'honneur :
Ainsi qu'au bal ils vont tous aux batailles.
Déjà Dunois, la gloire des bâtards,
Dunois qu'en Gréce on aurait pris pour Mars,
Et la Trimouille, et la Hire, et Saintrailles,
Et Richemont, sont sortis des murailles,
Croyant déjà chasser les ennemis,
Et criant tous : Où sont-ils ? où sont-ils ?

Ils

Ils n'étaient pas bien loin ; car près des portes
Sire Talbot, homme de très-grand sens,
Pour s'opposer à l'ardeur de nos gens,
En embuscade avait mis dix cohortes.

Sire Talbot a depuis plus d'un jour
Juré tout haut par saint George et l'Amour,
Qu'il entrerait dans la ville assiégée.
Son ame était vivement partagée :
Du gros Louvet la superbe moitié
Avait pour lui plus que de l'amitié ;
Et ce héros, qu'un noble espoir enflamme,
Veut conquérir et la ville et sa dame.
Nos chevaliers à peine ont fait cent pas
Que ce Talbot leur tombe sur les bras ;
Mais nos Français ne s'étonnèrent pas.
Champs d'Orléans, noble et petit théâtre
De ce combat terrible, opiniâtre,
Le sang humain dont vous fûtes couverts
Vous engraissa pour plus de cent hivers.
Jamais les champs de Zama, (c) de Pharsale, (d)
De Malplaquet la campagne fatale, (e)
Célèbres lieux couverts de tant de morts,
N'ont vu tenter de plus hardis efforts.
Vous eussiez vu les lances hérissées,
L'une sur l'autre en cent tronçons cassées ;
Les écuyers, les chevaux renversés,
Dessus leurs pieds dans l'instant redressés ;

Le feu jaillir des coups de cimeterre,
Et du ſoleil redoubler la lumière;
De tous côtés, voler, tomber à bas
Epaules, nez, mentons, pieds, jambes, bras.

Du haut des cieux les anges de la guerre,
Le fier Michel, et l'exterminateur,
Et des Perſans le grand flagellateur, (*f*)
Avaient les yeux attachés ſur la terre,
Et regardaient ce combat plein d'horreur.

Michel alors prit la vaſte balance (*g*)
Où dans le ciel on pèſe les humains;
D'une main sûre il peſa les deſtins,
Et les héros d'Angleterre et de France.
Nos chevaliers peſés exactement,
Légers de poids par malheur ſe trouvèrent:
Du grand Talbot les deſtins l'emportèrent;
C'était du ciel un ſecret jugement.
Le Richemont ſe voit incontinent
Percé d'un trait de la hanche à la feſſe;
Le vieux Saintraille au-deſſus du genou;
Le beau la Hire, ah! je n'oſe dire où,
Mais que je plains ſa gentille maîtreſſe!
Dans un marais la Trimouille enfoncé
N'en put ſortir qu'avec un bras caſſé:
Donc à la ville il fallut qu'ils revinſſent
Tout éclopés, et qu'au lit ils ſe tinſſent.

Voilà comment ils furent bien punis ;
Car ils s'étaient moqués de ſaint Denis.

COMME il lui plaît DIEU fait juſtice ou grâce :
Queſnel (*h*) l'a dit, nul ne peut en douter.
Or il lui plut le bâtard excepter
Des étourdis dont il punit l'audace.
Un chacun d'eux, laidement ajuſté,
S'en retournait ſur un brancard porté,
En maugréant et Jeanne et ſa fortune.
Dunois n'ayant égratignure aucune,
Pouſſe aux Anglais plus prompt que les éclairs :
Il fend leurs rangs, ſe fait jour à travers,
Paſſe, et ſe trouve aux lieux où la Pucelle
Fait tout tomber, où tout fuit devant elle.
Quand deux torrens, l'effroi des laboureurs,
Précipités du ſommet des montagnes,
Mêlent leurs flots, aſſemblent leurs fureurs,
Ils vont noyer l'eſpoir de nos campagnes :
Plus dangereux étaient Jeanne et Dunois,
Unis enſemble, et frappans à la fois.

DANS leur ardeur ſi bien ils s'emportèrent,
Si rudement les Anglais ils chaſsèrent,
Que de leurs gens bientôt ils s'écartèrent.
La nuit ſurvint ; Jeanne et l'autre héros,
N'entendant plus ni Français ni Chandos,
Font tous deux halte en criant *vive France*,
Au coin d'un bois où régnait le ſilence :

Au clair de lune ils cherchent le chemin,
Ils viennent, vont, tournent, le tout en vain:
Enfin rendus, ainsi que leur monture,
Mourans de faim, et lassés de chercher,
Ils maudissaient la fatale aventure
D'avoir vaincu sans savoir où coucher.
Tel un vaisseau sans voile, sans boussole,
Tournoie au gré de Neptune et d'Eole.

Un certain chien, qui passa tout auprès,
Pour les sauver sembla venir exprès;
Ce chien approche, il jappe, il leur fait fête;
Virant sa queue, et portant haut sa tête,
Devant eux marche; et se tournant cent fois,
Il paraissait leur dire en son patois:
Venez par-là, Messieurs, suivez-moi vîte;
Venez, vous dis-je, et vous aurez bon gîte.
Nos deux héros entendirent fort bien
Par ses façons ce que voulait ce chien.
Ils suivent donc, guidés par l'espérance,
En priant DIEU pour le bien de la France,
Et se fesant tous deux de temps en temps
Sur leurs exploits de très-beaux complimens.
Du coin lascif d'une vive prunelle
Dunois lorgnait malgré lui la Pucelle;
Mais il savait qu'à son bijou caché
De tout l'Etat le sort est attaché,
Et qu'à jamais la France est ruinée,
Si cette fleur se cueille avant l'année.

Il étouffait noblement ses désirs,
Et préférait l'Etat à ses plaisirs.
Et cependant, quand la route mal sûre
De l'âne saint fesait clocher l'allure,
Dunois ardent, Dunois officieux,
De son bras droit retenait la guerrière,
Et Jeanne d'Arc, en clignotant des yeux,
De son bras gauche étendu par derrière
Serrait aussi ce héros vertueux :
Dont il advint, tandis qu'ils chevauchèrent,
Que très-souvent leurs bouches se touchèrent,
Pour se parler tous les deux de plus près
De la patrie et de ses intérêts.

On m'a conté, ma belle Konifmare, (*i*)
Que Charles douze, en son humeur bizarre,
Vainqueur des rois, et vainqueur de l'amour,
N'osa t'admettre à sa brutale cour.
Charles craignit de te rendre les armes ;
Il se sentit, il évita tes charmes :
Mais tenir Jeanne, et ne point y toucher,
Se mettre à table, avoir faim sans manger,
Cette victoire était cent fois plus belle.
Dunois ressemble à Robert d'Arbriffelle, (*k*)
A ce grand saint qui se plut à coucher
Entre les bras de deux nonnes fessues,
A caresser quatre cuisses dodues,
Quatre tetons, et le tout sans pécher.

Au point du jour apparut à leur vue
Un beau palais d'une vaſte étendue :
De marbre blanc était bâti le mur ;
Une dorique et longue colonnade
Porte un balcon formé de jaſpe pur ;
De porcelaine était la baluſtrade.
Nos paladins enchantés, éblouis,
Crurent entrer tout droit en paradis.
Le chien aboie ; auſſitôt vingt trompettes
Se font entendre, et quarante eſtafiers
A pourpoints d'or, à brillantes braguettes,
Viennent s'offrir à nos deux chevaliers.
Très-galamment deux jeunes écuyers
Dans le palais par la main les conduiſent ;
Dans des bains d'or filles les introduiſent
Honnêtement ; puis lavés, eſſuyés,
D'un déjeûner amplement feſtoyés,
Dans de beaux lits brodés ils ſe couchèrent,
Et juſqu'au ſoir en héros ils ronflèrent.

Il faut ſavoir que le maître et ſeigneur
De ce logis, digne d'un empereur,
Etait le fils de l'un de ces génies
Des vaſtes cieux habitans éternels,
De qui ſouvent les grandeurs infinies
S'humaniſaient chez les faibles mortels.
Or cet eſprit, mêlant ſa chair divine
Avec la chair d'une bénédictine,

En avait eu le noble Hermaphrodix,
Grand nécromant, et le très-digne fils
De cet incube et de la mère Alix.
Le jour qu'il eut quatorze ans accomplis,
Son géniteur, descendant de sa sphère,
Lui dit : Enfant, tu me dois la lumière ;
Je viens te voir, tu peux former des vœux ;
Souhaite, parle, et je te rends heureux.
Hermaphrodix né très-voluptueux,
Et digne en tout de sa belle origine,
Dit : je me sens de race bien divine,
Car je rassemble en moi tous les désirs,
Et je voudrais avoir tous les plaisirs.
De voluptés rassasiez mon ame ;
Je veux aimer comme homme et comme femme,
Etre la nuit du sexe féminin,
Et tout le jour du sexe masculin.
L'incube dit : *Tel sera ton destin ;*
Et dès ce jour la ribaude figure
Jouit des droits de sa double nature. (*l*)
Ainsi Platon, le confident des dieux, (*m*)
A prétendu que nos premiers aïeux,
D'un pur limon pétri des mains divines,
Nés tous parfaits, et nommés androgynes,
Egalement des deux sexes pourvus,
Se suffisaient par leurs propres vertus.

HERMAPHRODIX était bien au-dessus;

Car se donner du plaisir à soi-même,
Ce n'est pas là le sort le plus divin ;
Il est plus beau d'en donner au prochain,
Et deux à deux est le bonheur suprême.
Ses courtisans disaient que tour à tour
C'était Vénus, c'était le tendre Amour :
De tous côtés ils lui cherchaient des filles,
Des bacheliers ou des veuves gentilles.

Hermaphrodix avait oublié net
De demander un don plus nécessaire,
Un don sans quoi nul plaisir n'est parfait,
Un don charmant; eh quoi? celui de plaire.
Dieu pour punir cet effréné paillard,
Le fit plus laid que Samuël Bernard;
Jamais ses yeux ne firent de conquêtes;
C'est vainement qu'il prodiguait les fêtes,
Les longs repas, les danses, les concerts,
Quelquefois même il composa des vers.
Mais quand le jour il tenait une belle,
Et quand la nuit sa vanité femelle
Se soumettait à quelque audacieux,
Le ciel alors trahissait tous ses vœux;
Il recevait pour toutes embrassades,
Mépris, dégoûts, injures, rebufades.
Le juste ciel lui fesait bien sentir
Que les grandeurs ne sont pas du plaisir.
Quoi! disait-il, la moindre chambrière
Tient son galant étendu sur son sein;

Un

Un lieutenant trouve une conseillère,
Dans un moutier un moine a sa nonnain :
Et moi génie, et riche, et souverain,
Je suis le seul dans la machine ronde
Privé d'un bien dont jouit tout le monde !
Lors il jura, par les quatre élémens,
Qu'il punirait les garçons et les belles
Qui n'auraient pas pour lui des sentimens,
Et qu'il ferait des exemples sanglans
Des cœurs ingrats, et sur-tout des cruelles.

Il recevait en roi les survenans :
Et de Saba la reine basanée, (*n*)
Et Thalestris dans la Perse amenée,
Avaient reçu de moins riches présens
Des deux grands rois qui brûlèrent pour elles,
Qu'il n'en fesait aux chevaliers errans,
Aux bacheliers, aux gentes demoiselles.
Mais si quelqu'un d'un esprit trop rétif
Manquait pour lui d'un peu de complaisance,
S'il lui fesait la moindre résistance,
Il était sûr d'être empalé tout vif.

Le soir venu, monseigneur étant femme,
Quatre huissiers de la part de madame
Viennent prier notre aimable bâtard
De vouloir bien descendre sur le tard
Dans l'entresol, tandis qu'en compagnie
Jeanne soupait avec cérémonie.

Le beau-Dunois tout parfumé defcend
Au cabinet où le foupé l'attend ;
Tel que jadis la fœur de Ptolomée, (o)
De tout plaifir noblement affamée,
Sut en donner à ces Romains fameux,
A ces héros fiers et voluptueux,
Au grand Céfar, au brave ivrogne Antoine ;
Tel que moi-même en ai faits chez un moine,
Vainqueur heureux de fes pefans rivaux,
Quand on l'élut roi tondu de Clairvaux :
Ou tel encore aux voûtes éternelles,
Si l'on en croit frère Orphée et Nafon,
Et frère Homère, Héfiode, Platon,
Le dieu des dieux, patron des infidèles,
Loin de Junon foupe avec Sémélé,
Avec Ifis, Europe ou Danaé ;
Les plats font mis fur la table divine
Des belles mains de la tendre Euphrofine,
Et de Thalie, et de la jeune Eglé,
Qui, comme on fait, font là-haut les trois Graces,
Dont nos pédans fuivent fi peu les traces.

Le doux nectar eft fervi par Hébé,
Et par l'enfant du fondateur de Troie, (p)
Qui dans Ida par un aigle enlevé
De fon feigneur en fecret fait la joie.
Ainfi foupa madame Hermaphrodix
Avec Dunois, jufte entre neuf et dix.

MADAME avait prodigué la parure :
Les diamans surchargeaient sa coiffure ;
Son gros cou jaune, et ses deux bras quarrés,
Sont de rubis, de perles entourés ;
Elle en était encore plus effroyable.
Elle le presse au sortir de la table :
Dunois trembla pour la première fois.
Des chevaliers c'était le plus courtois :
Il eût voulu de quelque politesse
Payer au moins les soins de son hôtesse ;
Et du tendron contemplant la laideur,
Il se disait : J'en aurai plus d'honneur.
Il n'en eut point : le plus brillant courage
Peut quelquefois essuyer cet outrage. (*q*)
Hermaphrodix en son affliction
Eut pour Dunois quelque compassion ;
Car en secret son ame était flattée
Des grands efforts du triste champion.
Sa probité, sa bonne intention
Fut cette fois pour le fait réputée.
Demain, dit-elle, on pourra vous offrir
Votre revanche. Allez, faites en sorte
Que votre amour sur vos respects l'emporte,
Et soyez prêt, seigneur, à mieux servir.

DÉJA du jour la belle avant-courrière
De l'orient entr'ouvrait la barrière.
Or vous savez que cet instant préfix
En cavalier changeait Hermaphrodix.

Alors brûlant d'une flamme nouvelle,
Il s'en va droit au lit de la Pucelle,
Les rideaux tire, et lui fourrant au fein
Sans compliment fon impudente main, (r)
En lui donnant un baifer immodefte,
Attente en maître à fa pudeur célefte:
Plus il s'agite, et plus il devient laid.
Jeanne, qu'anime une chrétienne rage,
D'un bras nerveux lui détache un foufflet
A poing fermé fur fon vilain vifage.
Ainfi j'ai vu, dans mes fertiles champs,
Sur un pré verd une de mes cavales,
Au poil de tigre, aux taches inégales,
Aux pieds légers, aux jarrets bondiffans,
Réprimander d'une fière ruade
Un bouriquet de fa croupe amoureux,
Qui dans fa lourde et groffière embraffade
Dreffait l'oreille et fe croyait heureux.
Jeanne en cela fit, fans doute, une faute;
Elle devait des égards à fon hôte.
De la pudeur je prends les intérêts;
Cette vertu n'eft point chez moi bannie;
Mais quand un prince, et fur-tout un génie,
De vous baifer a quelque douce envie,
Il ne faut pas lui donner des foufflets.
Le fils d'Alix, quoiqu'il fût des plus laids,
N'avait point vu de femme affez hardie
Pour l'ofer battre en fon propre palais.

Il crie, on vient ; ſes pages, ſes valets,
Gardes, lutins, à ſes ordres ſont prêts :
L'un d'eux lui dit que la fière Pucelle
Envers Dunois n'était pas ſi cruelle.
O calomnie ! affreux poiſon des cours,
Diſcours malins, faux rapports, médiſance,
Serpens maudits, ſifflerez-vous toujours
Chez les amans comme à la cour de France ?

NOTRE tyran, doublement outragé,
Sans nul délai voulut être vengé.
Il prononça la ſentence fatale :
Allez, dit-il, amis, qu'on les empale.
On obéit ; on fit incontinent
Tous les apprêts de ce grand châtiment.
Jeanne et Dunois, l'honneur de leur patrie,
S'en vont mourir au printemps de leur vie.
Le beau bâtard eſt garrotté tout nu,
Pour être aſſis ſur un bâton pointu.
Au même inſtant une troupe profane
Mène au poteau la belle et fière Jeanne ;
Et ſes soufflets, ainſi que ſes appas,
Seront punis par un affreux trépas.
De ſa chemiſe auſſitôt dépouillée,
De coups de fouet en paſſant flagellée,
Elle eſt livrée aux cruels empaleurs.
Le beau Dunois ſoumis à leurs fureurs,
N'attendant plus que ſon heure dernière,

Fesait à DIEU sa dévote prière ;
Mais une œillade impérieuse et fière,
De temps en temps étonnait les bourreaux,
Et ses regards disaient, c'est un héros.
Mais quand Dunois eut vu son héroïne,
Des fleurs de lis vengeresse divine,
Prête à subir cette effroyable mort,
Il déplora l'inconstance du sort :
De la Pucelle il parcourait les charmes ;
Et regardant les funestes apprêts
De ce trépas, il répandit des larmes,
Que pour lui-même il ne versa jamais.

NON moins superbe, et non moins charitable,
Jeanne aux frayeurs toujours impénétrable,
Languissamment le beau bâtard lorgnait,
Et pour lui seul son grand cœur gémissait.
Leur nudité, leur beauté, leur jeunesse,
En dépit d'eux réveillaient leur tendresse.
Ce feu si doux, si discret et si beau,
Ne s'échappait qu'au bord de leur tombeau :
Et cependant l'animal amphibie,
A son dépit joignant la jalousie,
Fesait aux siens l'effroyable signal
Qu'on empalât le couple déloyal.

DANS ce moment une voix de tonnerre,
Qui fit trembler et les airs et la terre,

Crie : *Arrêtez, gardez-vous d'empaler,*
N'empalez pas. Ces mots font reculer
Les fiers licteurs. On regarde, on avife
Sous le portail un grand homme d'églife,
Coiffé d'un froc, les reins ceints d'un cordon :
On reconnut le père Grisbourdon.
Ainfi qu'un chien dans la forêt voifine,
Ayant fenti d'une adroite narine
Le doux fumet, et tous ces petits corps
Sortant au loin de quelque cerf dix cors,
Il le pourfuit d'une courfe légère,
Et fans le voir, par l'odorat mené,
Franchit foffés, fe gliffe en la bruyère,
Par d'autres cerfs il n'eft point détourné :
Ainfi le fils de faint François d'Affife,
Porté toujours fur fon lourd muletier,
De la Pucelle a fuivi le fentier,
Courant fans ceffe, et ne lâchant point prife.

En arrivant il cria : Fils d'Alix,
Au nom du diable, et par les eaux du Styx,
Par le démon qui fut ton digne père,
Par le pfautier de fœur Alix ta mère,
Sauve le jour à l'objet de mes vœux ;
Regarde-moi, je viens payer pour deux.
Si ce guerrier et fi cette pucelle (*s*)
Ont mérité ton indignation,
Je tiendrai lieu de ce couple rebelle ;
Tu fais quelle eft ma réputation.

Tu vois de plus cet animal insigne,
Ce mien mulet de me porter si digne;
Je t'en fais don, c'est pour toi qu'il est fait;
Et tu diras, tel moine, tel mulet.
Laissons aller ce gendarme profane;
Qu'on le délie, et qu'on nous laisse Jeanne;
Nous demandons tous deux pour digne prix
Cette beauté dont nos cœurs sont épris. (*t*)

JEANNE écoutait cet horrible langage
En frémissant: sa foi, son pucelage,
Ses sentimens d'amour et de grandeur,
Plus que la vie étaient chers à son cœur.
La grâce encor, du ciel ce don suprême,
Dans son esprit combattait Dunois même.
Elle pleurait; elle implorait les cieux;
Et rougissant d'être ainsi toute nue,
De temps en temps fermant ses tristes yeux,
Ne voyant point, pensait n'être point vue.

LE bon Dunois était désespéré:
Quoi, disait-il, ce pendard décloîtré
Aura ma Jeanne, et perdra ma patrie!
Tout va céder à ce sorcier impie!
Tandis que moi, discret jusqu'à ce jour,
Modestement je cachais mon amour!

ET cependant l'offre honnête et polie
De Grisbourdon, fit un très-bon effet

Sur les cinq ſens, ſur l'ame du génie.
Il s'adoucit, il parut ſatisfait.
Ce ſoir, dit-il, vous et votre mulet,
Tenez-vous prêts : je cède, je pardonne
A ces Français ; je vous les abandonne. (*u*)
 Le moine gris poſſédait le bâton
Du bon Jacob, (*x*) l'anneau de Salomon,
Sa clavicule, et la verge enchantée
Des conſeillers-ſorciers de Pharaon,
Et le balai ſur qui parut montée
Du preux Saül la ſorcière édentée,
Quand dans Endor à ce prince imprudent
Elle fit voir l'ame d'un revenant.
Le cordelier en ſavait tout autant ;
Il fit un cercle, et prit de la pouſſière,
Que ſur la bête il jeta par derrière,
En lui diſant ces mots toujours puiſſans
Que Zoroaſtre enſeignait aux Perſans. (*y*)
A ces grands mots dits en langue du diable,
O grand pouvoir ! ô merveille ineffable !
Notre mulet ſur deux pieds ſe dreſſa,
Sa tête oblongue en ronde ſe changea,
Ses longs crins noirs, petits cheveux devinrent,
Sous ſon bonnet ſes oreilles ſe tinrent.
Ainſi jadis ce ſublime empereur, (*z*)
Dont DIEU punit le cœur dur et ſuperbe,
Devenu bœuf, et ſept ans nourri d'herbe,
Redevint homme et n'en fut pas meilleur.

Du cintre bleu de la céleſte ſphère
Denis voyait avec des yeux de père
De Jeanne d'Arc le déplorable cas ; (aa)
Il eût voulu s'élancer ici-bas,
Mais il était lui-même en embarras.
Denis s'était attiré ſur les bras
Par ſon voyage une fâcheuſe affaire.
Saint George était le patron d'Angleterre ; (bb)
Il ſe plaignit que monſieur ſaint Denis,
Sans aucun ordre et ſans aucun avis,
A ſes Bretons eût fait ainſi la guerre.
George et Denis, de propos en propos,
Piqués au vif en vinrent aux gros mots.
Les ſaints anglais ont dans leur caractère
Je ne ſais quoi de dur et d'inſulaire :
On tient toujours un peu de ſon pays.
En vain notre ame eſt dans le paradis ;
Tout n'eſt pas pur, et l'accent de province
Ne ſe perd point, même à la cour du prince.

Mais il eſt temps, lecteur, de m'arrêter ;
Il faut fournir une longue carrière ;
J'ai peu d'haleine, et je dois vous conter
L'événement de tout ce grand myſtère,
Dire comment ce nœud ſe débrouilla,
Ce que fit Jeanne, et ce qui ſe paſſa
Dans les enfers, au ciel, et ſur la terre.

Fin du quatrième chant.

NOTES ET VARIANTES DU CHANT QUATRIEME.

(*a*) EDITION de 1756:

La froide crainte et la confufion
Sur les Anglais répandent leur poifon.
Les cris perçans et les clameurs qu'ils jettent,
Les hurlemens que les échos répètent,
Et la trompette, et le fon des tambours,
Font un vacarme à rendre les gens fourds.
Le grand Chandos, toujours plein d'affurance,
Leur crie : Enfans, conquérans de la France,
Marchez à droite, &c.

(*b*) La tour de Babel fut élevée, comme on fait, cent vingt ans après le déluge univerfel. *Flavien Jofephe* croit qu'elle fut bâtie par *Nemrod* ou *Nembrod :* le judicieux dom *Calmet* a donné le profil de cette tour élevée jufqu'à onze étages, et il a orné fon dictionnaire de tailles-douces dans ce goût d'après les monumens : le livre du favant juif *Jaleus* donne à la tour de Babel vingt-fept mille pas de hauteur, ce qui eft bien vraifemblable. Plufieurs voyageurs ont vu les reftes de cette tour.

Le faint patriarche, *Alexandre Eutychius*, affure dans fes annales que foixante et douze hommes batirent cette tour. Ce fut, comme on le fait, l'époque de la confufion des langues : le fameux *Becan* prouve admirablement que la langue flamande fut celle qui retint le plus de l'hébraïque.

(*c*) Remarquez qu'à la bataille de Zama, entre *Publius Scipion* et *Annibal*, il y avait des français qui fervaient dans l'armée carthaginoife, felon *Polybe*. Ce *Polybe*, contemporain et ami de *Scipion*, dit que le nombre était égal de part et d'autre ; le chevalier de *Folard* n'en convient pas : il prétend que *Scipion* attaqua en colonnes ; cependant il parait que la chofe n'eft pas poffible, puifque *Polybe* dit que les troupes combattaient toutes de main à main : c'eft fur quoi nous nous en rapportons aux doctes.

(*d*) *Nota benè* qu'à Pharſale *Pompée* avait cinquante-cinq mille hommes, et *Céſar* vingt-deux mille ; le carnage fut grand : les vingt-deux mille céſariens, après un combat opiniâtre, vainquirent les cinquante-cinq mille pompéiens : cette bataille décida du ſort de la république romaine, et mit ſous la puiſſance du mignon de *Nicomède* la Gréce, l'Aſie mineure, l'Italie, les Gaules, l'Eſpagne, &c. &c.

Cette bataille eut plus de ſuites que le petit combat de *Jeanne ;* mais enfin c'eſt *Jeanne*, c'eſt notre *Pucelle :* ſachons gré à notre cher compatriote d'avoir comparé les exploits de cette chère fille à ceux de *Céſar* qui n'avait pas ſon pucelage. Les révérends pères jéſuites n'ont-ils pas comparé ſaint *Ignace* à *Céſar*, et ſaint *François Xavier* à *Alexandre ?* ils leur reſſemblaient comme les vingt-quatre vieillards de *Paſcal* reſſemblent aux vingt-quatre vieillards de l'apocalypſe : on compare tous les jours le premier roi venu à *Céſar ;* pardonnons donc au grave chantre de notre héroïne, d'avoir comparé un petit choc de bibus aux batailles de Zama et de Pharſale.

(*e*) Il y eut à cette bataille vingt-huit mille ſept cents hommes couchés, non pas ſur le carreau, comme le dit un hiſtorien, mais dans la boue et dans le ſang ; ils furent comptés par le marquis de *Crèvecœur*, aide-de-camp du maréchal de *Villars*, chargé de faire enterrer les morts. (Voyez le *Siècle de Louis XIV*, année 1709.)

(*f*) Apparemment que notre profond auteur donne le nom de *perſans* aux ſoldats de *Sennacherib*, qui étaient aſſyriens, parce que les Perſans furent long-temps dominateurs en Aſſyrie ; mais il eſt conſtant que l'ange du Seigneur tua tout ſeul cent quatre-vingt-cinq mille ſoldats de l'armée de *Sennacherib*, qui avait l'inſolence de marcher contre Jéruſalem ; et quand *Sennacherib* vit tous ces corps morts, il s'en retourna. Ceci arriva l'an du monde 3293, comme on dit ; cependant pluſieurs doctes prétendent que cette aventure toute ſimple eſt de l'an 3295 : nous la croyons de 3296, comme nous le prouverons ci-deſſous.

(*g*) Cet endroit paraît imité d'*Homère*. *Milton* fait peſer les deſtins des hommes dans le ſigne de la balance.

(*h*) Alluſion aux ſentimens répandus dans les livres de *Queſnel*, prêtre de l'oratoire.

(*i*) *Aurore Koniſmare*, maîtreſſe du roi de Pologne *Auguſte I*, et mère du célèbre comte de *Saxe*.

(*k*) *Robert d'Arbriſſel*, fondateur du bel ordre de Fontevraud : il convertit, en 1100, d'un coup de filet, par un ſeul ſermon, toutes les filles de joie de la ville de Rouen. Il s'impoſa un nouveau genre de martyre : ce fut de coucher toutes les nuits entre deux jeunes religieuſes pour tromper le diable, qui apparemment le lui rendit bien. Il n'aimait pas la loi ſalique ; car il fit une femme abbé général des moines et moineſſes de ſon ordre.

(*l*) Dans l'édition de 1756, et dans preſque toutes les autres, ce génie ſe nommait *Conculix*. Après *De ſa double nature*, on liſait :

Mais Conculix avait oublié net
De demander un don plus néceſſaire,
Un don ſans quoi nul plaiſir n'eſt parfait,
Un don charmant : eh quoi ? celui de plaire.
DIEU, pour punir ce génie effréné,
Le rendit laid comme un diable incarné ;
Et l'impudique avait deſſous le linge
Odeur de bouc, et poil gris d'un vieux ſinge :
Pour comble enfin, de lui-même charmé,
Il ſe croyait tout fait pour être aimé.
De tous côtés on lui cherchait des belles,
Des bacheliers, des pages, des pucelles ;
Et ſi quelqu'un à ce monſtre laſcif
N'accordait pas le plaiſir malhonnête,
Bouchait ſon nez, ou détournait la tête,
Il était sûr d'être empalé tout vif.

Le ſoir venu, Conculix étant femme,
Un farfadet, de la part de madame,
S'en vint prier monſeigneur le bâtard
A manger caille, oie, et bœuf au gros lard,
Dans l'entreſol, tandis qu'en compagnie
Jeanne ſoupait avec cérémonie.
Le beau Dunois tout parfumé deſcend ;
Chez Conculix un ſouper fin l'attend.
Madame avait prodigué la parure,
Les diamans, &c.

(*m*) Selon *Platon* l'homme fut formé avec les deux fexes. *Adam* apparut tel à la dévote *Bourignon*, et à fon directeur *Abadie*.

(*n*) La reine de Saba vint voir *Salomon*, dont elle eut un fils, qui eft certainement la tige des rois d'Ethiopie, comme cela eft prouvé. On ne fait pas ce que devint la race d'*Alexandre* et de *Thaleftris*.

(*o*) *Cléopâtre*.

(*p*) *Ganymède*.

(*q*) Edition de 1756 :

Lors Conculix, qui le crut impuiffant,
Chaffa du lit le guerrier languiffant,
Et prononça la fentence fatale,
Criant aux fiens : Sergens, qu'on me l'empale.
  Le beau Dunois vit faire incontinent
Tous les apprêts de ce grand châtiment.
Ce fier guerrier, l'honneur de fa patrie,
S'en va périr au printemps de fa vie.
Dedans la cour il eft conduit tout nu,
Pour être affis fur un bâton pointu.
Déjà du jour la belle avant-courrière, &c.

(*r*) Edition de 1756 :

. . . . . Et lui fourrant au fein
Les doigts velus d'une gluante main,
Il a déjà l'héroïne empeftée
D'un gros baifer de fa bouche infectée.
Plus il s'agite, et plus il devient laid.
  Jeanne, qu'anime une chrétienne rage,
D'un bras nerveux lui détache un foufflet,
A poing fermé, fur fon vilain vifage.
Le magot tombe, et roule au bas du lit,
Les yeux fe poche, et le nez fe meurtrit.
Il crie, il hurle. Une troupe profane
Vient à fon aide; on vous empoigne Jeanne;

On va punir ſa fière cruauté
Par l'inſtrument chez les Turcs uſité.
De ſa chemiſe auſſitôt dépouillée,
De coups de fouet en paſſant déchirée,
Elle eſt livrée aux cruels empaleurs.
Le beau Dunois, &c.

(*s*) Edition de 1756:

Si ce guerrier et ſi cette pucelle
N'ont pu remplir avec toi leur devoir,
Je tiendrai lieu de ce couple rebelle;
D'un cordelier éprouve le pouvoir.
Tu vois, &c.

(*t*) Edition de 1756:

On vous dira qu'il n'eſt point de femelle,
Tant pudibonde et tant vierge fût-elle,
Qui n'eût été fort aiſe en pareil cas.
Mais la Pucelle aimait mieux le trépas;
Et ce ſecours infernal et lubrique
Semblait horrible à ſon ame pudique.
Elle pleurait, &c.

(*u*) Edition de 1756 et manuſcrits:

Pour Conculix, le diſcours énergique
Du cordelier fit ſur lui grand effet;
Il accepta le marché ſéraphique.
Ce ſoir, dit-il, vous et votre mulet,
Tenez-vous prêts; cependant je pardonne
A ces Français, et vous les abandonne.
Le moine alors, d'un air d'autorité,
Frappa trois coups ſur l'animal bâté,
Puis fit un cercle, et prit de la pouſſière
Que ſur la bête il jeta par derrière,
En lui diſant ces mots toujours puiſſans
Que Zoroaſtre, &c.

(*x*) Les charlatans ont le bâton de *Jacob ;* les magiciens les livres de *Salomon*, intitulés *l'anneau et la clavicule.* Les conseillers du roi, sorciers à la cour de *Pharaon*, qui firent les mêmes prodiges que *Moïse*, s'appelaient *Jannès* et *Mambrès.* On ne sait pas le nom de la pythonisse d'Endor qui évoqua l'ombre de *Samuel;* mais tout le monde sait ce que c'est qu'une ombre, et que cette femme avait un esprit *Python* ou de *Pythkon.*

(*y*) *Zoroastre*, dont le nom propre est *Zerdust*, était un grand magicien, ainsi qu'*Albert le grand*, *Roger Bacon*, et le révérend père *Grisbourdon.*

(*z*) *Nébucadnetzar*, *Nabuchodonosor*, fils de *Nabo-Polassar*, roi des Chaldéens, assiégea Jérusalem, la prit, et fit charger de fers *Joachim*, roi de Juda, qu'il envoya prisonnier à Babylone, l'an du monde 3429. *Nebucadnetzar* fit un songe, et l'oublia; les magiciens, les astrologues ni les sages ne purent le deviner; en conséquence *Arioc*, officier de sa maison, eut ordre de les faire mourir : le jeune *Daniel* devine le songe et l'explique; ce songe était une statue, &c. A quelque temps de-là *Nébucadnetzar* fit élever un colosse d'or pur, haut de soixante coudées, et large de six; il obligea tout son peuple assemblé d'adorer ce colosse au son du cor, du clairon, de la harpe, de la saquebute et du psaltérion ; et sur le refus qu'en firent *Sidrac*, *Misac* et *Habed-nego*, jeunes hébreux, compagnons de *Daniel*, le roi les fit jeter dans une fournaise, qu'on chauffa cette fois-là sept fois plus qu'à l'ordinaire; et ils en sortirent sains et saufs. *Nébucadnetzar* songea encore: il vit un arbre grand et fort; le sommet touchait les cieux, et les oiseaux habitaient dans ses branches. Un saint alors descendit, et cria : *Coupez l'arbre et l'ébranchez*, &c. *Daniel* expliqua encore ce songe; il prédit au roi qu'il serait chassé d'entre les hommes, que pendant sept ans son habitation serait avec les bêtes, qu'il paîtrait l'herbe comme les bœufs, jusqu'à ce que son poil crût comme celui de l'aigle, et ses ongles comme ceux des oiseaux ; ce qui arriva. *Tertullien* et saint *Augustin* disent que *Nabuchodonosor* s'imagina être bœuf, par l'effet d'une maladie qu'on nomme *lycanthropie.* Au bout de sept ans ce prince recouvra sa raison, et remonta sur le trône: il ne vécut qu'un an depuis son rétablissement; mais il l'employa si bien, que saint *Augustin*, saint *Jérôme*, saint *Epiphane*, *Théodoret*, &c. cités par *Pererius*, comptent sur son salut.

(*aa*)

(*aa*) Edition de 1756 :

Denis voyait avec des yeux de père
De Jeanne d'Arc le triste et piteux cas ;
Faire eût-il dû de Vulcain le faux pas,
Il eût voulu s'élancer sur la terre.
Mais il était lui-même, &c.

(*bb*) Il ne faut pas confondre *George*, patron d'Angleterre et de l'ordre de la jarretière, avec saint *George* le moine, tué pour avoir soulevé le peuple contre l'empereur *Zénon*. Notre saint *George* est le cappadocien, colonel au service de *Dioclétien*, martyrisé, dit-on, en Perse dans une ville nommée Diospole. Mais, comme les Persans n'avaient point de ville de ce nom, on a placé depuis son martyre en Arménie, à Mitylène. Il n'y a pas plus de Mitylène en Arménie que de Diospole en Perse. Mais ce qui est constant, c'est que *George* était colonel de cavalerie, puisqu'il a encore son cheval en paradis.

Fin des Notes et Variantes du Chant quatrième.

CHANT V.

ARGUMENT.

Le cordelier Grisbourdon, qui avait voulu violer Jeanne, eſt en enfer très-juſtement. Il raconte ſon aventure aux diables.

O mes amis, vivons en bons chrétiens!
C'eſt le parti, croyez-moi, qu'il faut prendre,
A ſon devoir il faut enfin ſe rendre.
Dans mon printemps j'ai hanté des vauriens;
A leurs déſirs ils ſe livraient en proie,
Souvent au bal, jamais dans le ſaint lieu,
Soupant, couchant chez des filles de joie,
Et ſe moquant des ſerviteurs de DIEU.
Qu'arrive-t-il? la mort, la mort fatale,
Au nez camard, à la tranchante faulx,
Vient viſiter nos diſeurs de bons mots;
La fièvre ardente, à la marche inégale,
Fille du Styx, huiſſière d'Atropos,
Porte le trouble en leurs petits cerveaux;
A leur chevet une garde, un notaire,
Viennent leur dire: Allons, il faut partir;
Où voulez-vous, Monſieur, qu'on vous enterre?
Lors un tardif et faible repentir

Sort à regret de leur mourante bouche.
L'un à son aide appelle saint Martin,
L'autre saint Roch, l'autre sainte Mitouche. (a)
On psalmodie, on braille du latin,
On les asperge, hélas! le tout en vain.
Aux pieds du lit se tapit le malin,
Ouvrant la griffe, et lorsque l'ame échappe
Du corps chétif, au passage il la happe,
Puis vous la porte au fin fond des enfers,
Digne séjour de ces esprits pervers.

MON cher lecteur, il est temps de te dire
Qu'un jour Satan, seigneur du sombre empire, (b)
A ses vassaux donnait un grand régal.
Il était fête au manoir infernal:
On avait fait une énorme recrue,
Et les démons buvaient la bien-venue
D'un certain pape et d'un gros cardinal,
D'un roi du Nord, de quatorze chanoines, (c)
Trois intendans, deux conseillers, vingt moines,
Tout frais venus du séjour des mortels,
Et dévolus aux brasiers éternels.
Le roi cornu de la huaille noire
Se déridait entouré de ses pairs.
On s'enivrait du nectar des enfers,
On fredonnait quelques chansons à boire,
Lorsqu'à la porte il s'élève un grand cri:
Ah! bon jour donc, vous voilà, vous voici;

C'eſt lui, Meſſieurs, c'eſt le grand émiſſaire,
C'eſt Grisbourdon notre féal ami ;
Entrez, entrez, et chauffez-vous ici :
Et bras deſſus, et bras deſſous, beau père,
Beau Grisbourdon, docteur de Lucifer,
Fils de Satan, apôtre de l'enfer.
On vous l'embraſſe, on le baiſe, on le ſerre ;
On vous le porte en moins d'un tour de main,
Toujours baiſé, vers le lieu du feſtin.

SATAN ſe lève, et lui dit : Fils du diable,
O des fraparts ornement véritable, (*d*)
Certes ſi tôt je n'eſpérais te voir ;
Chez les humains tu m'étais néceſſaire.
Qui mieux que toi peuplait notre manoir ?
Par toi la France était mon ſéminaire ;
En te voyant je perds tout mon eſpoir.
Mais du deſtin la volonté ſoit faite !
Bois avec nous, et prends place à ma draite.

LE cordelier, plein d'une ſainte horreur,
Baiſe à genoux l'ergot de ſon ſeigneur ;
Puis d'un air morne il jette au loin la vue
Sur cette vaſte et brûlante étendue,
Séjour de feu qu'habitent pour jamais
L'affreuſe mort, les tourmens, les forfaits ;
Trône éternel où ſied l'eſprit immonde,
Abyme immenſe où s'engloutit le monde ;

Sépulcre où gît la docte antiquité,
Esprit, amour, savoir, grâce, beauté,
Et cette foule immortelle, innombrable,
D'enfans du ciel créés tous pour le diable.
Tu sais, lecteur, qu'en ces feux dévorans
Les meilleurs rois sont avec les tyrans.
Nous y plaçons Antonin, Marc-Aurèle,
Ce bon Trajan, des princes le modèle;
Ce doux Titus, l'amour de l'univers;
Les deux Catons, ces fléaux des pervers;
Ce Scipion maître de son courage,
Lui qui vainquit et l'amour et Carthage.
Vous y grillez, sage et docte Platon,
Divin Homère, éloquent Cicéron;
Et vous, Socrate, enfant de la sagesse,
Martyr de DIEU dans la profane Grèce;
Juste Aristide, et vertueux Solon:
Tous malheureux morts sans confession.

MAIS ce qui plus étonna Grisbourdon,
Ce fut de voir en la chaudière grande
Certains quidams, saints ou rois, dont le nom
Orne l'histoire, et pare la légende.
Un des premiers était le roi Clovis. (*e*)
Je vois d'abord mon lecteur qui s'étonne
Qu'un si grand roi, qui tout son peuple a mis
Dans le chemin du benoît paradis,
N'ait pu jouir du salut qu'il nous donne.

Ah! qui croirait qu'un premier roi chrétien
Fût en effet damné comme un païen ?
Mais mon lecteur se souviendra très-bien
Qu'être lavé de cette eau salutaire
Ne suffit pas quand le cœur est gâté.
Or ce Clovis, dans le crime empâté,
Portait un cœur inhumain, sanguinaire ;
Et saint Rémi ne put laver jamais
Ce roi des Francs, gangrené de forfaits.

PARMI ces grands, ces souverains du monde,
Ensevelis dans cette nuit profonde,
On discernait le fameux Constantin.
Est-il bien vrai ? criait avec surprise
Le moine gris : ô rigueur ! ô destin !
Quoi, ce héros fondateur de l'Eglise,
Qui de la terre a chassé les faux dieux,
Est descendu dans l'enfer avec eux ?
Lors Constantin dit ces propres paroles : (f)
J'ai renversé le culte des idoles ;
Sur les débris de leurs temples fumans
Au DIEU du ciel j'ai prodigué l'encens ;
Mais tous mes soins pour sa grandeur suprême
N'eurent jamais d'autre objet que moi-même ;
Les saints autels n'étaient à mes regards
Qu'un marche-pied du trône des Césars.
L'ambition, les fureurs, les délices
Etaient mes dieux, avaient mes sacrifices.

L'or des chrétiens, leurs intrigues, leur ſang,
Ont cimenté ma fortune et mon rang.
Pour conſerver cette grandeur ſi chère,
J'ai maſſacré mon malheureux beau-père.
Dans les plaiſirs, et dans le ſang plongé,
Faible et barbare en ma fureur jalouſe,
Ivre d'amour, et de ſoupçons rongé,
Je fis périr mon fils et mon épouſe.
O Grisbourdon, ne ſois plus étonné
Si comme toi Conſtantin eſt damné. (*g*)

Le révérend de plus en plus admire
Tous les ſecrets du ténébreux empire.
Il voit par-tout de grands prédicateurs,
Riches prélats, caſuiſtes, docteurs,
Moines d'Eſpagne, et nonnains d'Italie.
De tous les rois il voit les confeſſeurs,
De nos beautés il voit les directeurs :
Le paradis ils ont eu dans leur vie.
Il aperçut dans le fond d'un dortoir
Certain frocard moitié blanc, moitié noir,
Portant crinière en écuelle arrondie.
Au fier aſpect de cet animal pie,
Le cordelier, riant d'un ris malin,
Se dit tout bas : cet homme eſt jacobin. (*h*)
Quel eſt ton nom ? lui cria-t-il ſoudain.
L'ombre répond d'un ton mélancolique :
Hélas ! mon fils, je ſuis ſaint Dominique. (*i*)

A ce difcours, à cet augufte nom,
Vous euffiez vu reculer Grisbourdon;
Il fe fignait, il ne pouvait le croire.
Comment, dit-il, dans la caverne noire
Un fi grand faint, un apôtre, un docteur!
Vous de la foi le facré promoteur,
Homme de DIEU, prêcheur évangélique,
Vous dans l'enfer ainfi qu'un hérétique!
Certes ici la grâce eft en défaut.
Pauvres humains, qu'on eft trompé là-haut!
Et puis allez, dans vos cérémonies,
De tous les faints chanter les litanies.

LORS repartit avec un ton dolent
Notre efpagnol au manteau noir et blanc:
Ne fongeons plus aux vains difcours des hommes;
De leurs erreurs qu'importe le fracas?
Infortunés, tourmentés où nous fommes,
Loués, fêtés où nous ne fommes pas:
Tel fur la terre a plus d'une chapelle,
Qui dans l'enfer rôtit bien triftement,
Et tel au monde on damne impunément,
Qui dans les cieux a la vie éternelle.
Pour moi, je fuis dans la noire féquelle
Très-juftement, pour avoir autrefois
Perfécuté ces pauvres Albigeois.
Je n'étais pas envoyé pour détruire,
Et je fuis cuit pour les avoir fait cuire. (k)

OH,

OH ! quand j'aurais une langue de fer,
Toujours parlant je ne pourrais ſuffire,
Mon cher lecteur, à te nombrer et dire
Combien de ſaints on rencontre en enfer.

QUAND des damnés la cohorte rôtie
Eut aſſez fait au fils de ſaint François
Tous les honneurs de leur triſte patrie,
Chacun cria d'une commune voix :
Cher Grisbourdon, conte-nous, conte, conte,
Qui t'a conduit vers une fin ſi prompte ;
Conte-nous donc par quel étonnant cas
Ton ame dure eſt tombée ici-bas.
Meſſieurs, dit-il, je ne m'en défends pas ;
Je vous dirai mon étrange aventure ;
Elle pourra vous étonner d'abord :
Mais il ne faut me taxer d'impoſture ;
On ne ment plus ſitôt que l'on eſt mort.

J'ÉTAIS là-haut, comme on fait, votre apôtre ;
Et pour l'honneur du froc, et pour le vôtre,
Je concluais l'exploit le plus galant
Que jamais moine ait fait hors du couvent.
Mon muletier, ah l'animal inſigne !
Ah le grand homme ! ah quel rival condigne ! (*l*)
Mon muletier, ferme dans ſon devoir,
D'Hermaphrodix avait paſſé l'eſpoir.
J'avais auſſi pour ce monſtre femelle,
Sans vanité, prodigué tout mon zèle ;

Le fils d'Alix, ravi d'un tel effort,
Nous laiſſait Jeanne en vertu de l'accord.
Jeanne la forte, et Jeanne la rebelle,
Perdait bientôt ce grand nom de Pucelle;
Entre mes bras elle ſe débattait,
Le muletier par deſſous la tenait,
Hermaphrodix de bon cœur ricanait.

Mais croirez-vous ce que je vais vous dire?
L'air s'entr'ouvrit, et du haut de l'empire
Qu'on nomme ciel (lieux où ni vous ni moi
N'irons jamais, et vous ſavez pourquoi)
Je vis deſcendre, ô fatale merveille!
Cet animal qui porte longue oreille,
Et qui jadis à Balaam parla,
Quand Balaam ſur la montagne alla.
Quel terrible âne! il portait une ſelle
D'un beau velours, et ſur l'arçon d'icelle
Etait un ſabre à deux larges tranchans:
De chaque épaule il lui ſortait une aîle
Dont il volait, et devançait les vents.
A haute voix alors s'écria Jeanne:
Dieu ſoit loué! voici venir mon âne.
A ce diſcours je fus tranſi d'effroi;
L'âne à l'inſtant ſes quatre genoux plie,
Lève ſa queue, et ſa tête polie,
Comme diſant à Dunois: monte-moi.
Dunois le monte, et l'animal s'envole

Sur notre tête, et passe, et caracole.
Dunois planant, le cimeterre en main,
Sur moi chétif fondit d'un vol soudain.
Mon cher Satan, mon seigneur souverain,
Ainsi, dit-on, lorsque tu fis la guerre
Imprudemment au maître du tonnerre, (*m*)
Tu vis sur toi s'élancer saint Michel,
Vengeur fatal des injures du ciel.

Réduit alors à défendre ma vie,
J'eus mon recours à la sorcellerie.
Je dépouillai d'un nerveux cordelier
Le sourcil noir, et le visage altier.
Je pris la mine, et la forme charmante,
D'une beauté douce, fraîche, innocente;
De blonds cheveux se jouaient sur mon sein;
De gaze fine une étoffe brillante
Fit entrevoir une gorge naissante:
J'avais tout l'art du sexe féminin.
Je composais mes yeux et mon visage;
On y voyait cette naïveté
Qui toujours trompe, et qui toujours engage.
Sous ce vernis un air de volupté
Eût des humains rendu fou le plus sage.
J'eusse amolli le cœur le plus sauvage;
Car j'avais tout, artifice et beauté.
Mon paladin en parut enchanté.

J'allais périr, ce héros invincible
Avait levé ſon braquemart (*n*) terrible ;
Son bras était à demi-deſcendu,
Et Grisbourdon ſe croyait pourfendu.

DUNOIS regarde, il s'émeut, il s'arrête.
Qui de Méduſe eût vu jadis la tête
Etait en roc mué ſoudainement :
Le beau Dunois changea bien autrement.
Il avait l'ame avec les yeux frappée ;
Je vis tomber ſa redoutable épée :
Je vis Dunois ſentir à mon aſpect
Beaucoup d'amour, et beaucoup de reſpect.
Qui n'aurait cru que j'euſſe eu la victoire ?
Mais voici bien le pis de mon hiſtoire.

LE muletier, qui preſſait dans ſes bras
De Jeanne d'Arc les robuſtes appas,
En me voyant ſi gentille et ſi belle,
Brûla ſoudain d'une flamme nouvelle.
Hélas ! mon cœur ne le ſoupçonnait pas
De convoiter des charmes délicats.
Un cœur groſſier connaître l'inconſtance !
Il lâcha priſe, et j'eus la préférence.
Il quitte Jeanne ; ah funeſte beauté !
A peine Jeanne eſt-elle en liberté,
Qu'elle aperçut le brillant cimeterre
Qu'avait Dunois laiſſé tomber par terre.

Du fer tranchant sa dextre se saisit ;
Et dans l'instant que le rustre infidèle
Quittait pour moi la superbe Pucelle,
Par le chignon Jeanne d'Arc m'abattit,
Et d'un revers la nuque me fendit.
Depuis ce temps je n'ai nulle nouvelle
Du muletier, de Jeanne la cruelle,
D'Hermaphrodix, de l'âne, de Dunois.
Puissent-ils tous être empalés cent fois !
Et que le ciel, qui confond les coupables,
Pour mon plaisir les donne à tous les diables !
Ainsi parlait le moine avec aigreur,
Et tout l'enfer en rit d'assez bon cœur.

Fin du cinquième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT CINQUIEME.

(*a*) ON difait autrefois *fainte n'y touche*, et on difait bien. On voit aifément que c'eft une femme qui a l'air de n'y pas toucher; c'eft par corruption qu'on dit *fainte Mitouche*. La langue dégénère tous les jours. J'aurais fouhaité que l'auteur eût eu le courage de dire *fainte n'y touche*, comme nos pères.

(*b*) *Satan* eft un mot chaldéen, qui fignifie à peu-près l'*Arimane* des Perfes, le *Typhon* des Egyptiens, le *Pluton* des Grecs, et parmi nous le diable. Ce n'eft que chez nous qu'on le peint avec des cornes. Voyez le feptième tome *De formâ diaboli* du révérend père *Tambourini*.

(*c*) Dans les premières éditions on lifait:

D'un roi du Nord, de quatorze chanoines,
De deux curés, et de quarante moines.

(*d*) *Frapart*, nom d'amitié que les cordeliers fe donnêrent entre eux dès le quinzième fiècle. Les doctes font partagés fur l'étymologie de ce mot; il fignifie certainement frappeur robufte, roide joûteur.

(*e*) On ne peut regarder cette damnation de *Clovis*, et de tant d'autres, que comme une fiction poëtique; cependant on peut, moralement parlant, dire que *Clovis* a pu être puni pour avoir fait affaffiner plufieurs régas fes voifins, et plufieurs de fes parens; ce qui n'eft pas trop chrétien.

(*f*) *Conftantin* arracha la vie à fon beau-père, à fon beau-frère, à fon neveu, à fa femme, à fon fils, et fut le plus ambitieux, le plus vain, et le plus voluptueux de tous les hommes; d'ailleurs bon catholique: mais il mourut arien, et baptifé par un évêque arien.

(g) Edition de 1756:

Si comme toi Conftantin eft damné,
Ainfi que lui vingt rois fêtés à Rome
Dans ces bas lieux brûleront à jamais.
Le pape eut beau, pour payer leurs bienfaits,
Les mettre en rouge au livre qu'on renomme,
Leur donner jour, et vouloir qu'on les chomme,
Le diable rit de tous ces beaux décrets.
D'après leur vie il leur lut leurs arrêts,
Et chacun d'eux, jugé fur fes forfaits,
Rôtit ou boût comme il fut méchant homme.
Riant au nez du fire Conftantin,
Le cordelier en fort mauvais latin
Fit compliment, puis en marchant admire
Tous les fecrets du ténébreux empire.
En même rang que ces fameux brigands
Si fottement célébrés fur la terre,
Et juftement dévoués aux tourmens
Dans les enfers, le très-révérend frère
Vit faint Louis, la fleur de nos patrons,
Ce faint Louis, le père des Bourbons.
Il maudiffait la cruelle manie
Qui, fur la foi d'un fourbe ultramontain,
Lui fit laiffer à fon mauvais deftin,
Sans nuls galans, fa femme tant jolie,
Pour s'en aller dans la turque Syrie (*)
Affaffiner le pauvre Sarrazin.
Ce roi bigot, infenfé paladin,
Qui dans le ciel aurait eu belle place,
S'il eût été tout fimplement chrétien,
Grillait là-bas, et le méritait bien.
Homme pieux fans être homme de bien,

(*) C'eft en Egypte que faint *Louis* alla faire la guerre, et il mena fa femme avec lui. Voyez *Joinville*, et concluez que M. de *Voltaire*, qui l'avait lu, n'a pu faire ces vers, d'ailleurs fi peu dignes de lui.

Laiſſant le vrai pour prendre la grimace,
Il fut toujours au-delà de la grâce,
Et bien plus loin que les commandemens.
Il ſe feſſa, ſe couvrit de la haire,
Il but de l'eau, fit fort mauvaiſe chère;
Onc ne tâta de biſques, d'ortolans;
Onc ne mangea ni perdrix ni faiſans.
Sur un châlit, ſans fermer la paupière,
L'eſprit au ciel, la diſcipline en main,
Il attendit ſouvent le lendemain.
Il eût mieux fait, certes, le pauvre ſire,
De ſe gaudir avec ſa Margoton
Tranquillement au ſein de ſon empire.
C'eſt, ſur ma foi, pour aller au démon,
Un ſot chemin que celui du martyre.
Cet innocent renta les quinze-vingts,
Pour le moutier dota cent pauvres filles,
Et fonda gîte aux dévots pélerins:
C'eſt bien de quoi le mettre au rang des ſaints!
Mais ſans remords, dans le ſein des familles,
Il répandit de ſes dévotes mains
Les triſtes fruits des combats inhumains,
Et le trépas et l'affreuſe indigence.
Il appauvrit, il dévaſta la France,
Il la remplit de veuves, d'orphelins;
Quel diable eût fait plus de mal aux humains?
Le Grisbourdon le vit, et ſut ſe taire.
Dans un réduit, à feu de réverbère,
Il vit bouillir maints grands prédicateurs,
Riches prélats, caſuiſtes, docteurs,
Moines d'Eſpagne et nonnains d'Italie,
De tous les rois les graves confeſſeurs,
De nos beautés les paillards directeurs:
Le paradis ils ont eu dans leur vie.
Dans le foyer d'un grand feu de charbon,
La tête hors d'un énorme chaudron,
Sous un grand feutre en forme de galère,
Le moine vit le féroce Calvin,

Qui des deux yeux, au défaut de la main,
Fesait la nique à Luther son confrère,
Puis menaçait un pontife romain.
A son regard farouche, atrabilaire,
On connaissait de l'orgueilleux sectaire
Le mauvais cœur, l'esprit intolérant,
L'ame jalouse et digne d'un tyran.
Tout en cuisant, il semblait être encore
Dans sa cité qu'un galant homme abhorre,
Et que redoute un esprit dégagé
Des contes vieux et du sot préjugé,
A voir rôtir Servet le grand apôtre,
Juste ennemi, toutefois indiscret,
De saint auteur, de sainte patenôtre,
Rival haï, dont tout le crime était
De raisonner mieux que lui ne fesait.
Maître Calvin, les yeux chargés d'envie,
Semblait entendre et voir à ses genoux
Lui crier grâce, et demander la vie,
Ce nivernois, (*) dont il fut si jaloux,
Ce sot prélat, feseur de boutonnières,
Galant chéri des jeunes chambrières,
Qui préféra les cafards génevois
Aux bonnes gens du pays champenois.
Pendez, pendez, le vilain semblait dire;
Baiser soubrette est péché dont ma loi
Ne permet point aux huguenots de rire;
Et ce paillard doit périr sur ma foi,
Pour avoir eu plus de plaisir que moi.
Le cordelier, d'une voix de tonnerre
Qu'accompagnait un regard furieux,
Lui dit : Maraud, de quel droit sur la terre
Prétendis-tu punir l'amour heureux ?

(*) *Spifame*, évêque de Nevers, décapité à Genève en 1566. *Calvin* est mort en 1564, et il n'était point question de chambrières dans le procès de *Spifame*, qui n'était point réduit à la condition d'artisan, mais était devenu membre du conseil des deux cents et de celui des soixante. Ceux qui ont fait ces vers n'étaient pas au courant.

Qui t'avoua de la cruelle guerre
Que tu livras à ces enfans des dieux,
Qu'un zèle ardent pour la paix des familles
Consacre au soin de soulager les filles ?
Dans la fureur dont il était atteint
Certes le moine allait faire tapage,
Et de Genève à mal mettre le saint,
Quand il connut qu'il était dans la cage,
Où de sa main Lucifer même a peint
Tous les damnés que fournira chaque âge.
Quiconque entrait dans ce damné réduit
Se sentait tôt animé de l'esprit;
Il croyait voir, il lui semblait entendre
Se démener et gémir les portraits.
De l'avenir pénétrant les secrets
Comme présens, sans jamais s'y méprendre,
Il les avait dans son cerveau frappé;
Et des damnés, chez les races futures,
Il devinait les noires aventures
Mieux que prophète ou démon incarné.
  Le Grisbourdon dedans la galerie
Venant calmer sa claustrale furie,
Il aperçut dans le fond d'un dortoir
Certain frocard, moitié blanc, moitié noir,
Portant crinière en écuelle arrondie.
Au fier aspect, &c.

(*h*) Les cordeliers ont été de tout temps ennemis des dominicains.

(*i*) Il semble que l'auteur n'ait voulu faire ici qu'une plaisanterie. Cependant ce *Gusman*, inventeur de l'inquisition, et que nous appelons *Dominique*, fut réellement un persécuteur. Il est certain que les Languedociens, nommés Albigeois, étaient des peuples fidèles à leur souverain, et qu'on leur fit la guerre la plus barbare, uniquement à cause de leurs dogmes. Il n'y a rien de plus abominable que de faire périr par le fer et par le feu un prince et ses sujets, sous prétexte qu'ils ne pensent pas comme nous.

(*k*) Edition de 1756.

Non que je sois condamné sans retour,
J'espère encor me trouver quelque jour
Avec les saints au séjour de la gloire;
Mais en ce lieu je fais mon purgatoire.
Oh! quand j'aurais, &c.

(*l*) *Condigne*, du latin *condignus*; ce mot se trouve dans les auteurs du seizième siècle.

(*m*) Cette guerre n'est rapportée que dans le livre apocryphe sous le nom d'*Enoch*; il n'en est parlé ailleurs dans aucun livre juif. Le chef de l'armée céleste était en effet *Michel*, comme le dit notre auteur; mais le capitaine des mauvais anges n'était point *Satan*, c'était *Semexiah*: on peut excuser cette inadvertance dans un long poëme.

(*n*) Ancien mot qui signifie cimeterre.

Fin des Notes et Variantes du Chant cinquième.

CHANT VI.

ARGUMENT.

Aventure d'Agnès et de Monrose. Temple de la Renommée. Aventure tragique de Dorothée.

QUITTONS l'enfer, quittons ce gouffre immonde,
Où Grisbourdon brûle avec Lucifer :
Dressons mon vol aux campagnes de l'air,
Et revoyons ce qui se passe au monde.
Ce monde, hélas ! est bien un autre enfer.
J'y vois par-tout l'innocence proscrite,
L'homme de bien flétri par l'hypocrite ;
L'esprit, le goût, les beaux arts éperdus,
Sont envolés, ainsi que les vertus.
Une rampante et lâche politique
Tient lieu de tout, est le mérite unique.
Le zèle affreux des dangereux dévots
Contre le sage arme la main des sots :
Et l'Intérêt ce vil roi de la terre,
Pour qui l'on fait et la paix et la guerre,
Triste et pensif, auprès d'un coffre-fort
Vend le plus faible aux crimes du plus fort.
Chétifs mortels, insensés et coupables,

De tant d'horreurs à quoi bon vous noircir?
Ah malheureux ! qui péchez ſans plaiſir,
Dans vos erreurs ſoyez plus raiſonnables;
Soyez au moins des pécheurs fortunés,
Et puiſqu'il faut que vous ſoyez damnés,
Damnez-vous donc pour des fautes aimables.

AGNES Sorel ſut en uſer ainſi.
On ne lui peut reprocher dans ſa vie
Que les douceurs d'une tendre folie.
Je lui pardonne, et je penſe qu'auſſi
DIEU tout clément aura pris pitié d'elle:
En paradis tout ſaint n'eſt pas pucelle;
Le repentir eſt vertu du pécheur.

QUAND Jeanne d'Arc défendait ſon honneur,
Et que du fil de ſa céleſte épée
De Grisbourdon la tête fut coupée,
Notre âne ailé, qui deſſus ſon harnois
Portait en l'air le chevalier Dunois,
Conçut alors le caprice profane
De l'éloigner, et de l'ôter à Jeanne.
Quelle raiſon en avait-il? l'amour;
Le tendre amour, et la naiſſante envie
Dont en ſecret ſon ame était ſaiſie.
L'ami lecteur apprendra quelque jour
Quel trait de flamme, et quelle idée hardie
Preſſait déjà ce héros d'Arcadie.

L'ANIMAL faint eut donc la fantaifie
De s'envoler devers la Lombardie ;
Le bon Denis en fecret confeilla
Cette efcapade à fa monture ailée ;
Vous demandez, lecteur, pourquoi cela ?
C'eft que Denis lut dans l'ame troublée
De fon bel âne, et de fon beau bâtard.
Tous deux brûlaient d'un feu qui tôt ou tard
Aurait pu nuire à la caufe commune,
Perdre la France, et Jeanne, et fa fortune.
Denis penfa que l'abfcence et le temps,
Les guériraient de leurs amours naiffans.
Denis encore avait en cette affaire
Un autre but, une bonne œuvre à faire.
Craignez, lecteur, de blâmer fes deffeins ;
Et refpectez tout ce que font les faints.

L'ANE célefte, où Denis met fa gloire,
S'envola donc loin des rives de Loire,
Droit vers le Rhône, et Dunois ftupéfait
A tire d'aîle eft parti comme un trait.
Il regardait de loin fon héroïne,
Qui toute nue, et le fer à la main,
Le cœur ému d'une fureur divine,
Rouge de fang fe frayait un chemin.
Hermaphrodix veut l'arrêter en vain ;
Ses farfadets, fon peuple aérien,
En cent façons volent fur fon paffage.

Jeanne s'en moque, et paffe avec courage.
Lorfqu'en un bois quelque jeune imprudent
Voit une ruche, et s'approchant admire
L'art étonnant de ce palais de cire;
De toutes parts un effaim bourdonnant
Sur mon badaud s'en vient fondre avec rage;
Un peuple ailé lui couvre le vifage:
L'homme piqué court à tort, à travers,
De fes deux mains il frappe, il fe démène,
Diffipe, tue, écrafe par centaine
Cette canaille habitante des airs.
C'était ainfi que la Pucelle fière
Chaffait au loin cette foule légère.

A fes genoux le chétif muletier,
Craignant pour foi le fort du cordelier,
Tremble et s'écrie: O Pucelle, ô ma mie!
Dans l'écurie autrefois tant fervie!
Quelle furie! épargne au moins ma vie;
Que les honneurs ne changent point tes mœurs!
Tu vois mes pleurs, ah Jeanne! je me meurs.

JEANNE répond: Faquin, je te fais grâce;
Dans ton vil fang, de fange tout chargé,
Ce fer divin ne fera point plongé.
Végète encore, et que ta lourde maffe
Ait à l'inftant l'honneur de me porter:
Je ne te puis en mulet tranflater;

Mais ne m'importe ici de ta figure;
Homme ou mulet, tu feras ma monture.
Dunois m'a pris l'âne qui fut pour moi,
Et je prétends le retrouver en toi;
Çà qu'on fe courbe : elle dit, et la bête
Baiffe à l'inftant fa chauve et lourde tête,
Marche des mains, et Jeanne fur fon dos
Va dans les champs affronter les héros. (*a*)
Pour le Génie, il jura par fon père
De tourmenter toujours les bons Français;
Son cœur navré pencha vers les Anglais;
Il fe promit, dans fa jufte colère,
De fe venger du tour qu'on lui jouait.
De bien punir tout Français indifcret
Qui pour fon dam pafferait fur fa terre.
Il fait bâtir au plus vîte un château
D'un goût bizarre, et tout-à-fait nouveau,
Un labyrinthe, un piége où fa vengeance
Veut attraper les héros de la France. (*b*)

MAIS que devint la belle Agnès Sorel?
Vous fouvient-il de fon trouble cruel?
Comme elle fut interdite, éperdue,
Quand Jean Chandos l'embraffait toute nue?
Ce Jean Chandos s'élança de fes bras
Très-brufquement, et courut aux combats.
La belle Agnès crut fortir d'embarras.
De fon danger encor toute furprife,

Elle

Elle jurait de n'être jamais prise
A l'avenir en un semblable cas.
Au bon roi Charle elle jurait tout bas
D'aimer toujours ce roi qui n'aime qu'elle;
De respecter ce tendre et doux lien,
Et de mourir plutôt qu'être infidelle:
Mais il ne faut jamais jurer de rien.

DANS ce fracas, dans ce trouble effroyable,
D'un camp surpris tumulte inséparable,
Quand chacun court, officier et soldat,
Que l'un s'enfuit, et que l'autre combat,
Que les valets, fripons suivans l'armée,
Pillent le camp de peur des ennemis:
Parmi les cris, la poudre et la fumée,
La belle Agnès se voyant sans habits,
Du grand Chandos entre en la garde-robe;
Puis avisant chemise, mules, robe,
Saisit le tout en tremblant et sans bruit;
Même elle prend jusqu'au bonnet de nuit.
Tout vint à point: car de bonne fortune
Elle aperçut une jument bai-brune,
Bride à la bouche et selle sur le dos,
Que l'on devait amener à Chandos.
Un écuyer, vieil ivrogne intrépide,
Tout en dormant la tenait par la bride.
L'adroite Agnès s'en va subtilement
Oter la bride à l'écuyer dormant;

Puis se servant de certaine escabelle,
Y pose un pied, monte, se met en selle,
Pique et s'en va, croyant gagner les bois,
Pleine de crainte et de joie à la fois.
L'ami Bonneau court à pied dans la plaine,
En maudissant sa pesante bedaine,
Ce beau voyage, et la guerre, et la cour,
Et les Anglais, et Sorel, et l'amour.

Or de Chandos le très-fidèle page,
(Monrose était le nom du (*c*) personnage)
Qui revenait ce matin d'un message,
Voyant de loin tout ce qui se passait,
Cette jument qui vers les bois courait,
Et de Chandos la robe et le bonnet,
Devinant mal ce que ce pouvait être,
Crut fermement que c'était son cher maître,
Qui loin du camp demi-nu s'enfuyait.
Epouvanté de l'étrange aventure,
D'un coup de fouet il hâte sa monture,
Galope, et crie : Ah mon maître! ah seigneur!
Vous poursuit-on? Charlot est-il vainqueur?
Où courez-vous? Je vais par-tout vous suivre;
Si vous mourez, je cesserai de vivre;
Il dit, et vole, et le vent emportait
Lui, son cheval, et tout ce qu'il disait.

La belle Agnès, qui se croit poursuivie,
Court dans le bois au péril de sa vie;

Le page y vole, et plus elle s'enfuit,
Plus notre anglais avec ardeur la fuit.
La jument bronche, et la belle éperdue,
Jetant un cri dont retentit la nue,
Tombe à côté fur la terre étendue.
Le page arrive auffi prompt que les vents;
Mais il perdit l'ufage de fes fens,
Quand cette robe ouverte et voltigeante
Lui découvrit une beauté touchante,
Un fein d'albâtre, et les charmans tréfors
Dont la nature enrichiffait fon corps.

Bel Adonis, (*d*) telle fut ta furprife,
Quand la maîtreffe et de Mars et d'Anchife
Du haut des cieux, le foir au coin d'un bois,
S'offrit à toi pour la première fois.
Vénus, fans doute, avait plus de parure;
Une jument n'avait point renverfé
Son corps divin de fatigue harraffé;
Bonnet de nuit n'était point fa coiffure;
Son cu d'ivoire était fans meurtriffure :
Mais Adonis, à ces attraits tout nus,
Balancerait entre Agnès et Vénus.

Le jeune anglais fe fentit l'ame atteinte
D'un feu mêlé de refpect et de crainte;
Il prend Agnès, et l'embraffe en tremblant :
Hélas! dit-il, feriez-vous point bleffée?

Agnès fur lui tourne un œil languiffant,
Et d'une voix timide, embarraffée,
En foupirant elle lui parle ainfi :
Qui que tu fois qui me pourfuis ici,
Si tu n'as point un cœur né pour le crime,
N'abufe point du malheur qui m'opprime ;
Jeune étranger, conferve mon honneur,
Sois mon appui, fois mon libérateur.
Elle ne put en dire davantage :
Elle pleura, détourna fon vifage,
Trifte, confufe, et tout bas promettant
D'être fidelle au bon roi fon amant.
Monrofe ému, fut un temps en filence ;
Puis il lui dit d'un ton tendre et touchant :
O de ce monde adorable ornement,
Que fur les cœurs vous avez de puiffance !
Je fuis à vous, comptez fur mon fecours ;
Vous difpofez de mon cœur, de mes jours,
De tout mon fang ; ayez tant d'indulgence
Que d'accepter que j'ofe vous fervir :
Je n'en veux point une autre récompenfe :
C'eft être heureux que de vous fecourir.
Il tire alors un flacon d'eau des carmes ;
Sa main timide en arrofe fes charmes,
Et les endroits de rofes et de lis,
Qu'avaient la felle et la chute meurtris.
La belle Agnès rougiffait fans colère,
Ne trouvait point fa main trop téméraire,

Et le lorgnait ſans bien ſavoir pourquoi,
Jurant toujours d'être fidelle au roi.
Le page ayant employé ſa bouteille :
Rare beauté, dit-il, je vous conſeille
De cheminer juſqu'en un bourg voiſin ;
Nous marcherons par ce petit chemin.
Dedans ce bourg nul ſoldat ne demeure ;
Nous y ſerons avant qu'il ſoit une heure.
J'ai de l'argent ; et l'on vous trouvera
Et coiffe, et jupe, et tout ce qu'il faudra
Pour habiller avec plus de décence
Une beauté digne d'un roi de France.

La dame errante approuva ſon avis ;
Monroſe était ſi tendre et ſi ſoumis,
Etait ſi beau, ſavait à tel point vivre,
Qu'on ne pouvait s'empêcher de le ſuivre.

Quelque cenſeur, interrompant le fil
De mon diſcours, dira : Mais ſe peut-il
Qu'un étourdi, qu'un jeune anglais, qu'un page
Fut près d'Agnès reſpectueux et ſage ?
Qu'il ne prît point la moindre liberté ?
Ah ! laiſſez là vos cenſures rigides ;
Ce page aimait, et ſi la volupté
Nous rend hardis, l'amour nous rend timides.

Agnès et lui marchaient donc vers ce bourg,
S'entretenant de beaux propos d'amour,

D'exploits de guerre, et de chevalerie,
De vieux romans pleins de galanterie.
Notre écuyer, de cent pas en cent pas,
S'approchait d'elle, et baisait ses beaux bras;
Le tout d'un air respectueux et tendre;
La belle Agnès ne savait s'en défendre;
Mais rien de plus : ce jeune homme de bien
Voulait beaucoup, et ne demandait rien.
Dedans le bourg ils sont entrés à peine,
Dans un logis son écuyer la mène
Bien fatiguée; Agnès entre deux draps
Modestement repose ses appas.
Monrose court, et va tout hors d'haleine
Chercher par-tout pour dignement servir,
Alimenter, chauffer, coiffer, vêtir
Cette beauté déjà sa souveraine.
Charmant enfant dont l'amour et l'honneur
Ont pris plaisir à diriger le cœur,
Où sont les gens dont la sagesse égale
Les procédés de ton ame loyale?

DANS ce logis (je ne puis le nier) (e)
De Jean Chandos logeait un aumônier.
Tout aumônier est plus hardi qu'un page.
Le scélérat, informé du voyage
Du beau Monrose et de la belle Agnès,
Et trop instruit que dans son voisinage
A quatre pas reposaient tant d'attraits,

Preſſé ſoudain de ſon déſir infame,
Les yeux ardens, le ſang rempli de flamme,
Le corps en rut, de luxure enivré,
Entre en jurant comme un déſeſpéré,
Ferme la porte, et les deux rideaux tire.
Mais, cher lecteur, il convient de te dire
Ce que feſait en ce même moment
Le grand Dunois ſur ſon âne volant.

Au haut des airs, où les Alpes chenues
Portent leur tête et diviſent les nues,
Vers ce rocher fendu par Annibal, (*f*)
Fameux paſſage aux Romains ſi fatal,
Qui voit le ciel s'arrondir ſur ſa tête,
Et ſous ſes pieds ſe former la tempête,
Eſt un palais de marbre tranſparent,
Sans toit ni porte, ouvert à tout venant.
Tous les dedans ſont des glaces fidelles;
Si que chacun qui paſſe devant elles,
Ou belle ou laide, ou jeune homme ou barbon.
Peut ſe mirer tant qu'il lui ſemble bon.

Mille chemins mènent devers l'empire
De ces beaux lieux où ſi bien l'on ſe mire;
Mais ces chemins ſont tous bien dangereux;
Il faut franchir des abymes affreux.
Tel bien ſouvent ſur ce nouvel Olympe
Eſt arrivé ſans trop ſavoir par où;
Chacun y court; et tandis que l'un grimpe,
Il en eſt cent qui ſe caſſent le cou.

De ce palais la ſuperbe maîtreſſe
Eſt cette vieille et bavarde déeſſe,
La Renommée, à qui dans tous les temps
Le plus modeſte a donné quelque encens.
Le ſage dit que ſon cœur la mépriſe;
Qu'il hait l'éclat que lui donne un grand nom,
Que la louange eſt pour l'ame un poiſon:
Le ſage ment, et dit une ſottiſe.

La Renommée eſt donc en ces beaux lieux.
Les courtiſans dont elle eſt entourée,
Princes, pédans, guerriers, religieux,
Cohorte vaine, et de vent enivrée,
Vont tous priant, et criant à genoux:
O Renommée! ô puiſſante déeſſe!
Qui ſavez tout, et qui parlez ſans ceſſe,
Par charité, parlez un peu de nous!

Pour contenter leurs ardeurs indiſcrètes,
La Renommée a toujours deux trompettes:
L'une à ſa bouche, appliquée à propos,
Va célébrant les exploits des héros;
L'autre eſt au cu, puiſqu'il faut vous le dire;
C'eſt celle-ci qui ſert à nous inſtruire
De ce fatras de volumes nouveaux, (*g*)
Productions de plumes mercenaires,
Et du Parnaſſe inſectes éphémères,
Qui l'un par l'autre éclipſés tour-à-tour,
Faits en un mois, périſſent en un jour,

Enſevelis

Enfevelis dans le fond des colléges,
Rongés des vers, eux, et leurs priviléges.

Un vil ramas de prétendus auteurs,
Du vrai génie infames détracteurs,
Guyon, Fréron, la Beaumelle, Nonotte;
Et ce rebut de la troupe bigotte,
Ce Savatier, de la fraude inftrument,
Qui vend fa plume, et ment pour de l'argent;
Tous ces marchands d'opprobre et de fumée,
Ofent pourtant chercher la Renommée;
Couverts de fange, ils ont la vanité
De fe montrer à la divinité.
A coups de fouet chaffés du fanctuaire,
A peine encore ils ont vu fon derrière. (*h*)

Gentil Dunois, fur ton ânon monté,
En ce beau lieu tu te vis tranfporté.
Ton nom fameux, qu'avec juftice on fête,
Etait corné par la trompette honnête.
Tu regardas ces miroirs fi polis.
O quelle joie enchantait tes efprits!
Car tu voyais dans ces glaces brillantes
De tes vertus les peintures vivantes;
Non-feulement des fiéges, des combats,
Et ces exploits qui font tant de fracas;
Mais des vertus encor plus difficiles,
Des malheureux de tes bienfaits chargés,

Te béniſſant au ſein de leurs aſiles,
Des gens de bien à la cour protégés,
Des orphelins de leurs tuteurs vengés.
Dunois ainſi contemplant ſon hiſtoire,
Se complaiſait à jouir de ſa gloire.
Son âne auſſi s'amuſant à ſe voir,
Se pavanait de miroir en miroir.

ON entendit, deſſus ces entrefaites,
Sonner en l'air une des deux trompettes;
Elle diſait : Voici l'horrible jour
Où dans Milan la ſentence eſt dictée;
On va brûler la belle Dorothée :
Pleurez, mortels, qui connaiſſez l'amour.
Qui? dit Dunois; quelle eſt donc cette belle?
Qu'a-t-elle fait? pourquoi la brûle-t-on?
Paſſe après tout ſi c'eſt une laidron;
Mais dans le feu mettre un jeune tendron,
Par tous les ſaints c'eſt choſe trop cruelle!
Les Milanais ont donc perdu l'eſprit.
Comme il parlait, la trompette reprit :
O Dorothée, ô pauvre Dorothée!
En feu cuiſant tu vas être jetée,
Si la valeur d'un chevalier loyal
Ne te *recout* de ce braſier fatal.

A cet avis Dunois ſentit dans l'ame
Un prompt déſir de ſecourir la dame :

Car vous ſavez que ſitôt qu'il s'offrait
Occaſion de marquer ſon courage,
Venger un tort, redreſſer quelque outrage,
Sans raiſonner ce héros y courait.
Allons, dit-il à ſon âne fidèle,
Vole à Milan, vole où l'honneur t'appelle.
L'âne auſſitôt ſes deux ailes étend ;
Un chérubin va moins rapidement. (*i*)
On voit déjà la ville où la juſtice
Arrangeait tout pour cet affreux ſupplice.
Dans la grand' place on élève un bûcher ;
Trois cents archers, gens cruels et timides,
Du mal d'autrui monſtres toujours avides,
Rangent le peuple, empêchent d'approcher.
On voit par-tout le beau monde aux fenêtres,
Attendant l'heure, et déjà larmoyant ;
Sur un balcon l'archevêque et ſes prêtres
Obſervent tout d'un œil ferme et content.

QUATRE alguazils (*k*) amènent Dorothée,
Nue en chemiſe, et de fer garrottée.
Le déſeſpoir et la confuſion,
Le juſte excès de ſon affliction,
Devant ſes yeux répandent un nuage ;
Des pleurs amers inondent ſon viſage.
Elle entrevoit, d'un œil mal aſſuré,
L'affreux poteau pour ſa mort préparé ;
Et ſes ſanglots ſe feſant un paſſage :

O mon amant ! ô toi qui dans mon cœur
Règnes encore en ces momens d'horreur !..
Elle ne put en dire davantage ;
Et, bégayant le nom de ſon amant,
Elle tomba ſans voix, ſans mouvement,
Le front jauni d'une pâleur mortelle ;
Dans cet état elle était encor belle.

Un ſcélérat nommé Sacrogorgon,
De l'archevêque infame champion, (*l*)
La dague au poing, vers le bûcher s'avance,
Le chef armé de fer et d'impudence,
Et dit tout haut : Meſſieurs, je jure DIEU
Que Dorothée a mérité le feu.
Eſt-il quelqu'un qui prenne ſa querelle ?
Eſt-il quelqu'un qui combatte pour elle ?
S'il en eſt un, que cet audacieux
Oſe à l'inſtant ſe montrer à mes yeux,
Voici de quoi lui fendre la cervelle.
Diſant ces mots il marche fièrement,
Branlant en l'air un braquemart (*m*) tranchant,
Roulant les yeux, tordant ſa laide bouche.
On frémiſſait à ſon aſpect farouche ;
Et dans la ville il n'était écuyer
Qui Dorothée oſât juſtifier.
Sacrogorgon venait de les confondre :
Chacun pleurait ; et nul n'oſait répondre.

Le fier prélat, du haut de son balcon,
Encourageait le brutal champion.

Le beau Dunois, qui planait sur la place,
Fut si choqué de l'insolente audace
De ce pervers; et Dorothée en pleurs
Etait si belle au sein de tant d'horreurs,
Son désespoir la rendait si touchante,
Qu'en la voyant il la crut innocente.
Il saute à terre, et d'un ton élevé:
C'est moi, dit-il, face de réprouvé,
Qui viens ici montrer par mon courage,
Que Dorothée est vertueuse et sage,
Et que tu n'es qu'un fanfaron brutal,
Suppôt du crime, et menteur déloyal.
Je veux d'abord savoir de Dorothée
Quelle noirceur lui peut être imputée,
Quel est son cas, et par quel guet-à-pan
On fait brûler les belles à Milan.
Il dit: le peuple, à la surprise en proie,
Poussa des cris d'espérance et de joie.
Sacrogorgon, qui se mourait de peur,
Fit comme il put semblant d'avoir du cœur.
Le fier prélat, sous sa mine hypocrite,
Ne peut cacher le trouble qui l'agite.

A Dorothée alors le beau Dunois
S'en vint parler d'un air noble et courtois.

Les yeux baiffés, la belle lui raconte,
En foupirant, fon malheur et fa honte :
L'âne divin, fur l'églife perché,
De tout ce cas paraiffait fort touché ;
Et de Milan les dévotes familles
Béniffaient DIEU qui prend pitié des filles.

Fin du fixième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT SIXIEME.

(*a*) Edition de 1756:

Pour Conculix, honteux, plein de colère,
Il s'en alla murmurer chez son père.
Mais que devint, &c.

(*b*) Voyez le dix-septième Chant.

(*c*) C'est le même page sur le derrière duquel *Jeanne* avait crayonné trois fleurs de lis.

(*d*) *Adonis* ou *Adoni*, fils de *Cinyras* et de *Myrrha*, dieu des Phéniciens, amant de *Vénus Astarté*. Les Phéniciens pleuraient tous les ans sa mort, ensuite ils se réjouissaient de sa résurrection.

(*e*) Manuscrit:

Dans ce logis était un aumônier,
Fier, peu soigneux de dire son psautier.
Tout aumônier, &c.

(*f*) On croit qu'*Annibal* passa par la Savoie: c'est donc chez les Savoyards qu'est le temple de la Renommée.

(*g*) Edition de 1756 et manuscrit:

De ce fatras de volumes nouveaux,
Vers de Danchet, prose de Marivaux,
Nouveau Cyrus, voyage de Sethos,
Tous fort loués et qu'on ne saurait lire;
Qui l'un par l'autre, &c.

(*h*) Ce ramas est bien vil en effet. Ces gens-là, comme on sait, ont vomi des torrens de calomnies contre l'auteur qui

ne leur avait fait aucun mal. Ils ont imprimé qu'il était un plagiaire, qu'il ne croyait pas en DIEU, que le bienfaiteur de la race de *Corneille* était l'ennemi de *Corneille*; qu'il était fils d'un payſan. Ils lui ont attribué les aventures les plus fauſſes. Ils ont redit vingt fois qu'il vendait ſes ouvrages. Il eſt bien juſte qu'à la fin il chaſſe cette canaille du ſanctuaire de la Renommée, où elle a voulu s'introduire, comme des voleurs ſe gliſſent de nuit dans une égliſe pour y voler des calices. (Voyez ſur *Sabatier*, nommé ici *Savatier* par dériſion, et ſur tous ces autres meſſieurs, le texte et les notes du dix-huitième Chant.)

(*i*) *Chérubin*, eſprit céleſte, ou ange du ſecond ordre de la première hiérarchie. Ce mot vient de l'hébreu *chérub*, dont le pluriel eſt *chérubim*. Les chérubins avaient quatre ailes comme quatre faces, et des pieds de bœuf.

(*k*) Alguazil: *Guazil* en arabe ſignifie huiſſier; de-là *alguazil*, archer eſpagnol.

(*l*) Champion vient de champ, pion du champ: *Pion*, mot indien adopté par les Arabes; il ſignifie ſoldat.

(*m*) Braquemart, du grec *brachi-machæra*, courte épée.

Fin des Notes et Variantes du Chant ſixième.

CHANT VII.

ARGUMENT.

Comment Dunois ſauva Dorothée condamnée à la mort par l'inquiſition.

LORSQU'AUTREFOIS, au printemps de mes jours,
Je fus quitté par ma belle maîtreſſe,
Mon tendre cœur fut navré de triſteſſe,
Et je penſai renoncer aux amours;
Mais d'offenſer par le moindre diſcours
Cette beauté que j'avais encenſée,
De ſon bonheur oſer troubler le cours,
Un tel forfait n'entra dans ma penſée.
Gêner un cœur, ce n'eſt pas ma façon.
Que ſi je traite ainſi les infidelles,
Vous comprenez, à plus forte raiſon,
Que je reſpecte encor plus les cruelles.
Il eſt affreux d'aller perſécuter
Un jeune cœur que l'on n'a pu dompter.
Si la maîtreſſe, objet de votre hommage,
Ne peut pour vous des mêmes feux brûler,
Cherchez ailleurs un plus doux eſclavage :
On trouve aſſez de quoi ſe conſoler ;
Ou bien buvez : c'eſt un parti fort ſage.

Et plût à DIEU qu'en un cas tout pareil,
Le tonſuré qu'amour rendit barbare,
Cet oppreſſeur d'une beauté ſi rare,
Se fût ſervi d'un auſſi bon conſeil !

DÉJA Dunois à la belle affligée
Avait rendu le courage et l'eſpoir :
Mais avant tout il convenait ſavoir
Les attentats dont elle était chargée.

O vous, dit-elle, en baiſſant ſes beaux yeux,
Ange divin, qui deſcendez des cieux,
Vous qui venez prendre ici ma défenſe,
Vous ſavez bien quelle eſt mon innocence.
Dunois reprit : Je ne ſuis qu'un mortel ;
Je ſuis venu par une étrange allure,
Pour vous ſauver d'un trépas ſi cruel.
Nul dans les cœurs ne lit que l'Eternel.
Je crois votre ame et vertueuſe et pure ;
Mais dites-moi, pour DIEU, votre aventure.

LORS Dorothée, en eſſuyant les pleurs
Dont le torrent ſon beau viſage mouille,
Dit : L'amour ſeul a fait tous mes malheurs.
Connaiſſez-vous monſieur de la Trimouille ?

OUI, dit Dunois, c'eſt mon meilleur ami ;
Peu de héros ont une ame auſſi belle ;

Mon roi n'a point de guerrier plus fidèle;
L'Anglais n'a point de plus fier ennemi ;
Nul chevalier n'eſt plus digne qu'on l'aime.
Il eſt trop vrai, dit-elle ; c'eſt lui-même.
Il ne s'eſt pas écoulé plus d'un an
Depuis le jour qu'il a quitté Milan.
C'eſt en ces lieux qu'il m'avait adorée ;
Il le jurait, et joſe être aſſurée
Que ſon grand cœur eſt toujours enflammé,
Qu'il m'aime encor, car il eſt trop aimé.

Ne doutez point, dit Dunois, de ſon ame ;
Votre beauté vous répond de ſa flamme :
Je le connais ; il eſt, ainſi que moi,
A ſes amours fidèle comme au roi.
L'autre reprit : Ah ! Monſieur, je vous crois.
O jour heureux où je le vis paraître,
Où des mortels il était à mes yeux
Le plus aimable et le plus vertueux,
Où de mon cœur il ſe rendit le maître !
Je l'adorais avant que ma raiſon
Eût pu ſavoir ſi je l'aimais ou non.

Ce fut, Monſieur, ô moment délectable !
Chez l'archevêque, où nous étions à table,
Que ce héros plein de ſa paſſion
Me fit, me fit ſa déclaration.
Ah ! j'en perdis la parole et la vue.
Mon ſang brûla d'une ardeur inconnue :

Du tendre amour j'ignorais le danger,
Et de plaifir je ne pouvais manger.
Le lendemain il me rendit vifite :
Elle fut courte, il prit congé trop vîte.
Quand il partit, mon cœur le rappelait,
Mon tendre cœur après lui s'envolait.
Le lendemain il eut un tête-à-tête
Un peu plus long, mais non pas moins honnête.
Le lendemain il en reçut le prix,
Par deux baifers fur mes lèvres ravis.
Le lendemain il ofa davantage ;
Il me promit la foi de mariage.
Le lendemain il fut entreprenant ;
Le lendemain il me fit un enfant.
Que dis-je ? hélas ! faut-il que je raconte
De point en point mes malheurs et ma honte,
Sans que je fache, ô digne chevalier,
A quel héros j'ofe me confier ?

LE chevalier par pure obéiffance
Dit, fans vanter fes faits ni fa naiffance :
Je fuis Dunois. C'était en dire affez.
DIEU, reprit-elle, ô DIEU, qui m'exaucez,
Quoi, vos bontés font voler à mon aide
Ce grand Dunois, ce bras à qui tout cède ! (*a*)
Ah ! qu'on voit bien d'où vous tenez le jour,
Charmant bâtard, cœur noble, ame fublime ;
Le tendre Amour me fefait fa victime ;

Mon ſalut vient d'un enfant de l'Amour :
Le ciel eſt juſte ; et l'eſpoir me ranime.

Vous ſaurez donc, brave et gentil Dunois,
Que mon amant, au bout de quelques mois,
Fut obligé de partir pour la guerre,
Guerre funeſte, et maudite Angleterre !
Il écouta la voix de ſon devoir.
Mon tendre amour était au déſeſpoir.
Un tel état vous eſt connu, ſans doute,
Et vous ſavez, Monſieur, ce qu'il en coûte.
Ce fier devoir fit ſeul tous nos malheurs ;
Je l'éprouvais en répandant des pleurs :
Mon cœur était forcé de ſe contraindre,
Et je mourais, mais ſans pouvoir me plaindre.
Il me donna le préſent amoureux
D'un bracelet fait de ſes blonds cheveux,
Et ſon portrait qui, trompant ſon abſence,
M'a fait cent fois retrouver ſa préſence.
Un cher écrit ſur-tout il me laiſſa,
Que de ſa main le ferme Amour traça.
C'était, Monſieur, une juſte promeſſe,
Un ſûr garant de ſa ſainte tendreſſe ;
On y liſait : Je jure par l'Amour,
Par les plaiſirs de mon ame enchantée,
De revenir bientôt en cette cour,
Pour épouſer ma chère Dorothée.

Las ! il partit, il porta ſa valeur
Dans Orléans. Peut-être il eſt encore
Dans ces remparts où l'appela l'honneur.
Ah! s'il ſavait quels maux et quelle horreur
Sont, loin de lui, le prix de mon ardeur !
Non, juſte ciel ! il vaut mieux qu'il l'ignore.

Il partit donc ; et moi je m'en allai,
Loin des ſoupçons d'une ville indiſcrète,
Chercher aux champs une ſombre retraite,
Conforme aux ſoins de mon cœur déſolé.
Mes parens morts, libre dans ma triſteſſe,
Cachée au monde, et fuyant tous les yeux,
Dans le ſecret le plus myſtérieux
J'enſevelis mes pleurs et ma groſſeſſe.
Mais par malheur, hélas ! je ſuis la nièce
De l'archevêque : à ces funeſtes mots,
Elle ſentit redoubler ſes ſanglots.

Puis vers le ciel tournant ſes yeux en larmes,
J'avais, dit-elle, en ſecret mis au jour
Ce tendre fruit de mon furtif amour ;
Avec mon fils conſolant mes alarmes,
De mon amant j'attendais le retour.
A l'archevêque il prit en fantaiſie
De venir voir quelle eſpèce de vie
Menait ſa nièce au fond de ces forêts :
Pour ma campagne il quitta ſon palais ;

Il fut touché de mes faibles attraits.
Cette beauté, présent cher et funeste,
Ce don fatal, qu'aujourd'hui je déteste,
Perça son cœur des plus dangereux traits.
Il s'expliqua : ciel, que je fus surprise!
Je lui parlai des devoirs de son rang,
De son état, des nœuds sacrés du sang :
Je remontrai l'horreur de l'entreprise ;
Elle outrageait la nature et l'Eglise.
Hélas ! j'eus beau lui parler de devoir,
Il s'entêta d'un chimérique espoir.
Il se flattait que mon cœur indocile
D'aucun objet ne s'était prévenu,
Qu'enfin l'amour ne m'était point connu,
Que son triomphe en serait plus facile ;
Il m'accablait de ses soins fatigans,
De ses désirs rebutés et pressans.

Hélas ! un jour que toute à ma tristesse
Je relisais cette douce promesse,
Que de mes pleurs je mouillais cet écrit,
Mon cruel oncle en lisant me surprit.
Il se saisit, d'une main ennemie,
De ce papier qui contenait ma vie :
Il lut ; il vit dans cet écrit fatal
Tous mes secrets, ma flamme, et son rival.
Son ame alors, jalouse et forcenée,
A ses désirs fut plus abandonnée.

Toujours alerte, et toujours m'épiant,
Il ſut bientôt que j'avais un enfant.
Sans doute, un autre en eût perdu courage;
Mais l'archevêque en devint plus ardent;
Et ſe ſentant ſur moi cet avantage :
Ah! me dit-il, n'eſt-ce donc qu'avec moi
Que vous aurez la fureur d'être ſage?
Et vos faveurs ſeront le ſeul partage
De l'étourdi qui ravit votre foi?
Oſez-vous bien me faire réſiſtance?
Y penſez-vous? vous ne méritez pas
Le fol amour que j'ai pour vos appas :
Cédez ſur l'heure, ou craignez ma vengeance.
Je me jetai tremblante à ſes genoux;
J'atteſtai DIEU, je répandis des larmes.
Lui, furieux d'amour et de courroux,
En cet état me trouva plus de charmes.
Il me renverſe, et va me violer;
A mon ſecours il fallut appeler :
Tout ſon amour ſoudain ſe tourne en rage.
D'un oncle, ô ciel! ſouffrir un tel outrage!
De coups affreux il meurtrit mon viſage.
On vient au bruit; mon oncle au même inſtant
Joint à ſon crime un crime encor plus grand :
Chrétiens, dit-il, ma nièce eſt une impie;
Je l'abandonne, et je l'excommunie :
Un hérétique, un damné ſuborneur
Publiquement a fait ſon déshonneur;

L'enfant

L'enfant qu'ils ont eſt un fruit d'adultère.
Que DIEU confonde et le fils et la mère !
Et puiſqu'ils ont ma malédiction,
Qu'ils ſoient livrés à l'inquiſition.

Il ne fit point une menace vaine ;
Et dans Milan le traître arrive à peine,
Qu'il fait agir le grand inquiſiteur.
On me ſaiſit, priſonnière on m'entraîne
Dans des cachots, où le pain de douleur
Etait ma ſeule et triſte nourriture :
Lieux ſouterrains, lieux d'une nuit obſcure,
Séjour de mort, et tombeau des vivans !
Après trois jours on me rend la lumière,
Mais pour la perdre au milieu des tourmens.
Vous les voyez ces braſiers dévorans ;
C'eſt là qu'il faut expirer à vingt ans.
Voilà mon lit à mon heure dernière !
C'eſt là, c'eſt là, ſans votre bras vengeur,
Qu'on m'arrachait la vie avec l'honneur !
Plus d'un guerrier aurait, ſelon l'uſage,
Pris ma défenſe, et pour moi combattu ;
Mais l'archevêque enchaîne leur vertu :
Contre l'Egliſe ils n'ont point de courage. (b)
Qu'attendre, hélas ! d'un cœur italien ?
Ils tremblent tous à l'aſpect d'une étole ; (c)
Mais un Français n'eſt alarmé de rien,
Et braverait le pape au Capitole.

A ces propos Dunois piqué d'honneur,
Plein de pitié pour la belle accusée,
Plein de courroux pour son persécuteur,
Brûlait déjà d'exercer sa valeur,
Et se flattait d'une victoire aisée :
Bien surpris fut de se voir entouré
De cent archers, dont la cohorte fière
L'investissait noblement par derrière.
Un cuistre en robe, avec bonnet carré,
Criait d'un ton de vrai *miserere* :
„ On fait savoir de par la sainte Eglise,
„ Par Monseigneur, pour la gloire de DIEU,
„ A tous chrétiens que le ciel favorise,
„ Que nous venons de condamner au feu
„ Cet étranger, ce champion profane,
„ De Dorothée infame chevalier,
„ Comme infidèle, hérétique et sorcier ;
Qu'il soit brûlé sur l'heure avec son âne. „

CRUEL prélat, Busiris en soutane, (*d*)
C'était, perfide, un tour de ton métier ;
Tu redoutais le bras de ce guerrier,
Tu t'entendais avec le saint office
Pour opprimer, sous le nom de justice,
Quiconque eût pu lever le voile affreux
Dont tu cachais ton crime à tous les yeux.

TOUT aussitôt l'assassine cohorte,
Du saint office abominable escorte,

Pour ſe ſaiſir du ſuperbe Dunois,
Deux pas avance, et recule de trois;
Puis marche encor; puis ſe ſigne et s'arrête.
Sacrogorgon, qui tremblait à leur tête,
Leur crie : Allons, il faut vaincre ou périr;
De ce ſorcier tâchons de nous ſaiſir.
Au milieu d'eux les diacres de la ville,
Les ſacriſtains arrivent à la file :
L'un tient un pot, et l'autre un goupillon; (e)
Ils font leur ronde, et de leur eau ſalée
Benoîtement aſpergent l'aſſemblée.
On exorciſe, on maudit le démon;
Et le prélat, toujours l'ame troublée,
Donne par-tout la bénédiction.

Le grand Dunois, non ſans émotion,
Voit qu'on le prend pour envoyé du diable :
Lors ſaiſiſſant de ſon bras redoutable
Sa grande épée, et de l'autre montrant
Un chapelet, catholique inſtrument,
De ſon ſalut cher et ſacré garant :
Allons, dit-il, venez à moi, mon âne.
L'âne deſcend, Dunois monte, et ſoudain
Il va frappant, en moins d'un tour de main,
De ces croquans la cohorte profane.
Il perce à l'un le *ſternum* et le bras; (f)
Il atteint l'autre à l'os qu'on nomme atlas : (g)
Qui voit tomber ſon nez et ſa mâchoire,

Qui ſon oreille, et qui ſon *humerus;*
Qui pour jamais s'en va dans la nuit noire,
Et qui s'enfuit diſant ſes *oremus.*
L'âne au milieu du ſang et du carnage,
Du paladin ſeconde le courage;
Il vole, il rue, il mord, il foule aux pieds
Ce tourbillon de faquins effrayés.
Sacrogorgon abaiſſant ſa viſière,
Toujours jurant s'en allait en arrière;
Dunois le joint, l'atteint à l'os *pubis;* (*h*)
Le fer ſanglant lui ſort par le *coccis:* (*i*)
Le vilain tombe, et le peuple s'écrie:
Béni ſoit DIEU! le barbare eſt ſans vie.

Le ſcélérat encor ſe débattait
Sur la pouſſière, et ſon cœur palpitait,
Quand le héros lui dit: Ame traîtreſſe,
L'enfer t'attend; crains le diable, et confeſſe
Que l'archevêque eſt un coquin mitré,
Un raviſſeur, un parjure avéré;
Que Dorothée eſt l'innocence même;
Qu'elle eſt fidelle au tendre amant qu'elle aime;
Et que tu n'es qu'un ſot et qu'un fripon.
Oui; Monſeigneur, oui, vous avez raiſon:
Je ſuis un ſot, la choſe eſt par trop claire,
Et votre épée a prouvé cette affaire.
Il dit: ſon ame alla chez le démon.
Ainſi mourut le fier Sacrogorgon.

DANS l'inſtant même où ce bravache infame
A Belzébut rendait ſa vilaine ame,
Devers la place arrive un écuyer,
Portant ſalade (*k*) avec lance dorée :
Deux poſtillons à la jaune livrée
Allaient devant. C'était choſe aſſurée
Qu'il arrivait quelque grand chevalier.
A cet objet, la belle Dorothée,
D'étonnement et d'amour tranſportée :
Ah ! DIEU puiſſant, ſe mit-elle à crier,
Serait-ce lui ! ſerait-il bien poſſible !
A mes malheurs le ciel eſt trop ſenſible.

LES Milanais, peuple très-curieux,
Vers l'écuyer avaient tourné les yeux.

EH ! cher lecteur, n'êtes-vous pas honteux
De reſſembler à ce peuple volage,
Et d'occuper vos yeux et votre eſprit
Du changement qui dans Milan ſe fit ?
Eſt-ce donc-là le but de mon ouvrage ?
Songez, lecteur, aux remparts d'Orléans,
Au roi de France, aux cruels aſſiégeans,
A la Pucelle, à l'illuſtre amazone,
La vengereſſe et du peuple et du trône,
Qui ſans jupon, ſans pourpoint ni bonnet,
Parmi les champs comme un centaure allait,
Ayant en DIEU ſa plus ferme eſpérance,
Comptant ſur lui plus que ſur ſa vaillance,

Et s'adreſſant à monſieur ſaint Denis,
Qui cabalait alors en paradis
Contre ſaint George en faveur de la France.

Sur-tout, lecteur, n'oubliez point Agnès,
Ayez l'eſprit tout plein de ſes attraits :
Tout honnête homme à mon gré doit s'y plaire.
Eſt-il quelqu'un ſi morne et ſi ſévère,
Que pour Agnès il ſoit ſans intérêt ?
Et franchement dites-moi, s'il vous plaît,
Si Dorothée au feu fut condamnée ;
Si le Seigneur, du haut du firmament,
Sauva le jour à cette infortunée,
Semblable cas advient très-rarement.
Mais que l'objet où votre cœur s'engage,
Pour qui vos pleurs ne peuvent s'eſſuyer,
Soit dans les bras d'un robuſte aumônier,
Ou ſemble épris pour quelque jeune page ;
Cet accident peut-être eſt plus commun.
Pour l'amener ne faut miracle aucun.
Je l'avoûrai, j'aime toute aventure
Qui tient de près à l'humaine nature ;
Car je ſuis homme, et je me fais honneur
D'avoir ma part aux humaines faibleſſes ;
J'ai dans mon temps poſſédé des maîtreſſes,
Et j'aime encore à retrouver mon cœur.

Fin du ſeptième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT SEPTIEME.

(*a*) EDITION de 1756:

> *Ce grand Dunois, ce bras à qui tout cède!*
> Gentil guerrier, noble fils de l'Amour,
> Eh quoi! c'eſt vous, vous l'eſpoir de la France,
> Qui me ſauvez et l'honneur et le jour!
> Votre nom ſeul aurait ma confiance.
> *Vous ſaurez donc*, &c.

(*b*) Dans les premières éditions on liſait:

> Contre l'Egliſe ils n'ont pas de courage,
> Ardens au mal, de glace pour le bien.
> *Qu'attendre, hélas!* &c.

(*c*) *Etole;* ornement ſacerdotal qu'on paſſe par-deſſus le ſurplis. Ce mot vient du grec στολὴ, qui ſignifie *une robe longue.* L'étole eſt aujourd'hui une bande large de quatre doigts. L'étole des anciens était fort différente; c'était quelquefois un habit de cérémonie que les rois donnaient à ceux qu'ils voulaient honorer; de-là ces expreſſions de l'Ecriture: *Stolam gloriæ induit eum*, &c.

(*d*) *Buſiris* était un roi d'Egypte qui paſſait pour un tyran.

(*e*) Le *goupillon* eſt un inſtrument garni en tout ſens de ſoies de porc priſes dans des fils d'archal, paſſés à l'extrémité d'un manche de bois ou de métal. Il ſert à diſtribuer l'eau bénite, &c. Cet inſtrument était uſité dans l'antiquité; on s'en ſervait pour arroſer les initiés de l'eau luſtrale.

(*f*) *Sternum*, terme grec, comme ſont preſque tous ceux de l'anatomie; c'eſt cette partie antérieure de la poitrine à laquelle ſont jointes les côtes: elle eſt compoſée de ſept os

ſi bien aſſemblés, qu'ils ſemblent n'en faire qu'un. C'eſt la cuiraſſe que la nature a donnée au cœur et aux poumons.

(*g*) *Atlas*, la première vertèbre du cou : elle ſoutient tous les fardeaux qu'on poſe ſur la tête, laquelle tourne ſur cet *atlas* comme ſur un pivot.

(*h*) *Pubis*, de puberté, os barré, qui ſe joint aux deux hanches, *os pubis*, *os pectinis*.

(*i*) *Coccis*, κοκκυξ, croupion, placé immédiatement au-deſſous de l'os *ſacrum*. Il n'eſt pas honnête d'être bleſſé là.

(*k*) *Salade;* on devrait dire *célade*, de *celata;* mais le mauvais uſage prévaut par-tout.

Fin des Notes et Variantes du Chant ſeptième.

CHANT VIII.

ARGUMENT.

Comment le charmant la Trimouille rencontra un anglais à Notre-Dame de Lorette, et ce qui s'enſuivit avec ſa Dorothée.

QUE cette hiſtoire eſt ſage, intéreſſante!
Comme elle forme et *l'eſprit et le cœur!*
Comme on y voit la vertu triomphante,
Des chevaliers le courage et l'honneur,
Les droits des rois, des belles la pudeur!
C'eſt un jardin dont tout le tour m'enchante
Par ſa culture et ſa variété.
J'y vois ſur-tout l'aimable chaſteté,
Des belles fleurs la fleur la plus brillante,
Comme un lis blanc que le ciel a planté,
Levant ſans tache une tête éclatante.
Filles, garçons, liſez aſſidûment
De la vertu ce divin rudiment:
Il fut écrit par notre abbé Tritême, (*a*)
Savant picard, de ſon ſiècle ornement;
Il prit Agnès et Jeanne pour ſon thême.
Que je l'admire, et que je me fais gré
D'avoir toujours hautement préféré

Cette lecture honnête et profitable,
A ce fatras d'inſipides romans
Que je vois naître et mourir tous les ans,
De cerveaux creux avortons languiſſans!
De Jeanne d'Arc l'hiſtoire véritable
Triomphera de l'envie et du temps.
Le vrai me plaît, le vrai ſeul eſt durable.

De Jeanne d'Arc cependant, cher lecteur,
En ce moment je ne puis rendre compte;
Car Dorothée, et Dunois ſon vengeur,
Et la Trimouille objet de ſon ardeur,
Ont de grands droits; et j'avoûrai ſans honte
Qu'avec raiſon vous vouliez être inſtruit
Des beaux effets que leur amour produit.

Près d'Orléans vous avez ſouvenance
Que la Trimouille, ornement du Poitou,
Pour ſon bon roi ſignalant ſa vaillance,
Dans un foſſé fut plongé juſqu'au cou.
Ses écuyers tirèrent avec peine,
Du ſale fond de la fangeuſe arène,
Notre héros, en cent endroits froiſſé,
Un bras démis, le coude fracaſſé.
Vers les remparts de la ville aſſiégée
On reportait ſa figure affligée;
Mais de Talbot les efforts vigilans
Avaient fermé les chemins d'Orléans.

On tranſporta, de crainte de ſurpriſe,
Mon paladin, par de ſecrets détours,
Sur un brancard, en la cité de Tours,
Cité fidelle, au roi Charles ſoumiſe.
Un charlatan, arrivé de Veniſe,
Adroitement remit ſon *radius*, (*b*)
Dont le pivot rejoignit l'*humerus*.
Son écuyer lui fit bientôt connaître
Qu'il ne pouvait retourner vers ſon maître,
Que les chemins étaient fermés pour lui.
Le chevalier, fidèle à ſa tendreſſe,
Se réſolut, dans ſon cuiſant ennui,
D'aller au moins rejoindre ſa maîtreſſe.

Il courut donc, à travers cent haſards,
Au beau pays conquis par les Lombards.
En arrivant aux portes de la ville,
Le Poitevin eſt entouré, heurté,
Preſſé des flots d'une foule imbécille,
Qui d'un pas lourd, et d'un œil hébété,
Court à Milan des campagnes voiſines;
Bourgeois, manans, moines, bénédictines,
Mères, enfans: c'eſt un bruit, un concours,
Un chamaillis; chacun ſe précipite;
On tombe, on crie: Arrivons, entrons vîte:
Nous n'aurons pas tels plaiſirs tous les jours.

Le paladin ſut bientôt quelle fête
Allait chômer ce bon peuple lombard,

Et quel ſpectacle à ſes yeux on apprête.
Ma Dorothée ! ô ciel ! Il dit, et part ;
Et ſon courſier s'élançant ſur la tête
Des curieux, le porte en quatre bonds
Dans les fauxbourgs, dans la ville, à la place,
Où du bâtard la généreuſe audace
A diſſipé tous ces monſtres félons ;
Où Dorothée, interdite, éperdue,
Oſait à peine encor lever la vue.
L'abbé Tritême, avec tout ſon talent,
N'eût pu jamais nous faire la peinture
De la ſurpriſe et du ſaiſiſſement,
Et des tranſports dont cette ame ſi pure
Fut pénétrée en voyant ſon amant.
Quel coloris, quel pinceau pourrait rendre
Ce doux mélange, et ſi vif et ſi tendre,
L'impreſſion d'un reſte de douleur,
La douce joie où ſe livrait ſon cœur,
Son embarras, ſa pudeur et ſa honte,
Que par degrés la tendreſſe ſurmonte ?
Son la Trimouille, ardent, ivre d'amour,
Entre ſes bras la tient long-temps ſerrée,
Faible, attendrie, encore toute éplorée ;
Il embraſſait, il baiſait tour à tour
Le grand Dunois, et ſa maîtreſſe, et l'âne.

TOUT le beau ſexe, aux fenêtres penché,
Battait des mains, de tendreſſe touché ;

On voyait fuir tous les gens à ſoutane
Sur les débris du bûcher renverſé
Qui dans le ſang nage au loin diſperſé.
Sur ces débris le bâtard intrépide
De Dorothée affermiſſant les pas,
A l'air, le port et le maintien d'Alcide,
Qui ſous ſes pieds enchaînant le trépas,
Le triple chien et la triple Euménide,
Remit Alceſte à ſon dolent époux,
Quoiqu'en ſecret il fût un peu jaloux.

AVEC honneur la belle Dorothée
Fut en litière à ſon logis portée,
Des deux héros noblement eſcortée.
Le lendemain le bâtard généreux
Vint près du lit du beau couple amoureux :
Je ſens, dit-il, que je ſuis inutile
Aux doux plaiſirs que vous goûtez tous deux :
Il me convient de ſortir de la ville ;
Jeanne et mon roi me rappellent près d'eux ;
Il faut les joindre, et je ſens trop que Jeanne
Doit regretter la perte de ſon âne.
Le grand Denis, le patron de nos lois,
M'a cette nuit préſenté ſa figure :
J'ai vu Denis tout comme je vous vois ;
Il me prêta ſa divine monture,
Pour ſecourir les dames et les rois :

Dénis m'enjoint de revoir ma patrie.
Grâces au ciel, Dorothée eſt ſervie,
Je dois ſervir Charles ſept à ſon tour.
Goûtez les fruits de votre tendre amour.
A mon bon roi je vais donner ma vie;
Le temps me preſſe, et mon âne m'attend.

Sur mon cheval je vous ſuis à l'inſtant,
Lui répliqua l'aimable la Trimouille.
La belle dit : C'eſt auſſi mon projet;
Un déſir vif dès long-temps me chatouille
De contempler la cour de Charles ſept,
Sa cour ſi belle, en héros ſi féconde,
Sa tendre Agnès, qui gouverne ſon cœur,
Sa fière Jeanne, en qui valeur abonde.
Mon cher amant, mon cher libérateur,
Me conduiraient juſques au bout du monde.
Mais ſur le point d'être cuite en ce lieu,
En récitant ma prière ſecrète,
Je fis tout bas à la Vierge un beau vœu,
De viſiter ſa maiſon de Lorette,
S'il lui plaiſait de me tirer du feu.
Tout auſſitôt la mère du bon DIEU
Vous députa ſur votre âne céleſte;
Vous me ſauvez de ce bûcher funeſte;
Je vis par vous; mon vœu doit ſe tenir,
Sans quoi la Vierge a droit de me punir.

Votre difcours eft très-jufte et très-fage,
Dit la Trimouille; et ce pélerinage
Eft à mes yeux un devoir bien facré:
Vous permettrez que je fois du voyage.
J'aime Lorette, et je vous conduirai.
Allez, Dunois, par la plaine étoilée,
Fendez les airs, volez aux champs de Blois;
Nous vous joindrons avant qu'il foit un mois.
Et vous, Madame, à Lorette appelée,
Venez remplir votre vœu fi pieux;
Moi j'en fais un digne de vos beaux yeux:
C'eft de prouver à toute heure, en tous lieux,
A tout venant, par l'épée et la lance,
Que vous devez avoir la préférence
Sur toute fille ou femme de renom,
Que nulle n'eft et fi fage et fi belle.
Elle rougit. Cependant le grifon
Frappe du pied, s'élève fur fon aile,
Plane dans l'air, et laiffant l'horizon,
Porte Dunois vers les fources du Rhône.

Le Poitevin prend le chemin d'Ancône (c)
Avec fa dame, un bourdon dans la main,
Portant tous deux chapeau de pélerin,
Bien relevé de coquilles bénies.
A leur ceinture un rofaire pendait
De beaux grains d'or et de perles unies:

Le paladin souvent le récitait,
Disait *Ave* : la belle répondait
Par des soupirs, et par des litanies ;
Et *je vous aime* était le doux refrain
Des *oremus* qu'ils chantaient en chemin.
Ils vont à Parme, à Plaisance, à Modène,
Dans Urbino, dans la tour de Césène,
Toujours logés dans de très-beaux châteaux
De princes, ducs, comtes et cardinaux.
Le paladin eut par-tout l'avantage
De soutenir que dans le monde entier
Il n'est beauté plus aimable et plus sage
Que Dorothée ; et nul n'osa nier
Ce qu'avançait un si grand personnage ;
Tant les seigneurs de tout ce beau canton
Avaient d'égards et de discrétion.

ENFIN portés sur les bords du Musône,
Près Ricanate en la Marche d'Ancône,
Les pélerins virent briller de loin
Cette maison de la sainte Madône,
Ces murs divins de qui le ciel prend soin ;
Murs convoités des avides corsaires,
Et qu'autrefois des anges tutélaires
Firent voler dans les plaines des airs,
Comme un vaisseau qui fend le sein des mers.
A *Loretto* les anges s'arrêtèrent ; (*d*)
Les murs sacrés d'eux-mêmes se fondèrent ;

Et ce que l'art a de plus précieux,
De plus brillant, de plus induſtrieux,
Fut employé depuis par les ſaints pères,
Maîtres du monde, et du ciel grands-vicaires,
A l'ornement de ces auguſtes lieux.
Les deux amans de cheval deſcendirent,
D'un cœur contrit à deux genoux ſe mirent :
Puis chacun d'eux, pour accomplir ſon vœu,
Offrit des dons pleins de magnificence,
Tous acceptés avec reconnaiſſance
Par la Madône, et les moines du lieu.

Au cabaret les deux amans dînèrent;
Et ce fut là qu'à table ils rencontrèrent
Un brave anglais, fier, dur, et ſans ſouci,
Qui venait voir la ſainte Vierge auſſi
Par paſſe-temps, ſe moquant dans ſon ame
Et de Lorette et de ſa Notre-Dame :
Parfait anglais, voyageant ſans deſſein,
Achetant cher de modernes antiques,
Regardant tout avec un air hautain,
Et mépriſant les ſaints et leurs reliques.
De tout français c'eſt l'ennemi mortel,
Et ſon nom eſt Chriſtophe d'Arondel.
Il parcourait triſtement l'Italie;
Et ſe ſentant fort ſujet à l'ennui,
Il amenait ſa maîtreſſe avec lui,
Plus dédaigneuſe encor, plus impolie,

Parlant fort peu, mais belle, faite au tour,
Douce la nuit, insolente le jour,
A table, au lit, par caprice emportée,
Et le contraire en tout de Dorothée.

Le beau baron, du Poitou l'ornement,
Lui fit d'abord un petit compliment,
Sans recevoir aucune repartie,
Puis il parla de la Vierge Marie;
Puis il conta comme il avait promis,
Chez les Lombards, à monsieur saint Denis,
De soutenir en tout lieu la sagesse,
Et la beauté de sa chère maîtresse.
Je crois, dit-il au dédaigneux Breton,
Que votre dame est noble, et d'un grand nom,
Qu'elle est sur-tout aussi sage que belle:
Je crois encor, quoiqu'elle n'ait rien dit,
Que dans le fond elle a beaucoup d'esprit;
Mais Dorothée est fort au-dessus d'elle;
Vous l'avoûrez: on peut sans l'abaisser
Au second rang dignement la placer.

Le fier Anglais, à ce discours honnête,
Le regarda des pieds jusqu'à la tête:
Pardieu, dit-il, il m'importe fort peu
Que vous ayez à Denis fait un vœu;
Et peu me chaut que votre damoiselle
Soit sage ou folle, et soit ou laide ou belle.

Chacun ſe doit contenter de ſon bien
Tout uniment, ſans ſe vanter de rien.
Mais puiſqu'ici vous avez l'impudence
D'oſer prétendre à quelque préférence
Sur un anglais, je vous enſeignerai
Votre devoir, et je vous prouverai
Que tout anglais en affaires pareilles
A tout français donne ſur les oreilles;
Que ma maîtreſſe en figure, en couleur,
En gorge, en bras, cuiſſes, taille, rondeur,
Même en ſageſſe, en ſentimens d'honneur,
Vaut cent fois mieux que votre pélerine;
Et que mon roi, (dont je fais peu de cas)
Quand il voudra, ſaura bien mettre à bas
Et votre maître et ſa groſſe héroïne.
Hé bien, reprit le noble Poitevin,
Sortons de table, éprouvons-nous ſoudain;
A vos dépens je ſoutiendrai peut-être
Mon tendre amour, mon pays, et mon maître.
Mais comme il faut être toujours courtois,
De deux combats je vous laiſſe le choix,
Soit à cheval, ſoit à pied; l'un et l'autre
Me ſont égaux: mon choix ſuivra le vôtre.
A pied, mort-dieu! dit le rude Breton;
Je n'aime point qu'un cheval ait la gloire
De partager ma peine et ma victoire.
Point de cuiraſſe, et point de morion;
C'eſt à mon ſens une arme de poltron;

Il fait trop chaud, j'aime à combattre à l'aiſe.
Je veux tout nu vous ſoutenir ma thèſe :
Nos deux beautés jugeront mieux des coups.

TRÈS-VOLONTIERS, dit d'un ton noble et doux
Le beau Français. Sa chère Dorothée
Frémit de crainte à ce défi cruel,
Quoiqu'en ſecret ſon ame fût flattée
D'être l'objet d'un ſi noble duel.
Elle tremblait que Chriſtophe Arondel
Ne tranſperçât de quelque coup mortel
La douce peau de ſon cher la Trimouille,
Que de ſes pleurs tendrement elle mouille.
La dame anglaiſe animait ſon anglais,
D'un coup d'œil fier et sûr de ſes attraits.
Elle n'avait jamais verſé de larmes;
Son cœur altier ſe plaiſait aux alarmes,
Et les combats des coqs de ſon pays
Avaient été ſes paſſe-temps chéris.
Son nom était Judith de Roſamore,
Cher à Briſtol, et que Cambridge honore. (e)

VOILA déjà nos braves paladins
Dans un champ clos près d'en venir aux mains :
Tous deux charmés, dans leurs nobles querelles,
De ſoutenir leur patrie et leurs belles.
La tête haute, et le fer de droit fil,
Le bras tendu, le corps en ſon profil,

En tierce, en quarte, ils joignent leurs épées,
L'une par l'autre à tout moment frappées.
C'eſt un plaiſir de les voir ſe baiſſer,
Se relever, reculer, avancer,
Parer, ſauter, ſe ménager des feintes,
Et ſe porter les plus rudes atteintes.
Ainſi l'on voit dans une belle nuit,
Sous le lion ou ſous la canicule,
Tout l'horizon qui s'enflamme et qui brûle
De mille feux dont notre œil s'éblouit :
Un éclair paſſe, un autre éclair le ſuit.

Le Poitevin adreſſe une apoſtrophe
Droit au menton du ſuperbe Chriſtophe ;
Puis en arrière il ſaute allègrement,
Toujours en garde ; et Chriſtophe à l'inſtant
Engage en tierce en ſerrant la meſure,
Au ferrailleur inflige une bleſſure
Sur une cuiſſe ; et de ſang empourpré,
Ce bel ivoire eſt teint et bigarré.

Ils s'acharnaient à cette noble eſcrime,
Voulant mourir pour jouir de l'eſtime
De leur maîtreſſe, et pour bien décider
Quelle beauté doit à l'autre céder ;
Lorſqu'un bandit des Etats du ſaint père
Avec ſa troupe entra dans ces cantons
Pour s'acquitter de ſes dévotions.

Le scélérat se nommait Martinguerre,
Voleur de jour, voleur de nuit, corsaire,
Mais saintement à la Vierge attaché,
Et sans manquer récitant son rosaire,
Pour être pur et net de tout péché.
Il aperçut sur le pré les deux belles,
Et leurs chevaux, et leurs brillantes selles,
Et leurs mulets chargés d'or et d'*agnus*.
Dès qu'il les vit, on ne les revit plus.
Il vous enlève, et Judith Rosamore,
Et Dorothée, et le bagage encore,
Mulets, chevaux, et part comme un éclair.

Les champions tenaient toujours en l'air,
A poing fermé, leurs brandissantes lames,
Et ferraillaient pour l'honneur de ces dames.
Le Poitevin s'avise le premier
Que sa maîtresse est comme disparue.
Il voit de loin courir son écuyer;
Il s'ébahit, et son arme pointue
Reste en sa main sans force, et sans effet.
Sire Arondel demeure stupéfait.
Tous deux restaient la prunelle effarée,
Bouche béante, et la mine égarée,
L'un contre l'autre. Oh! oh! dit le Breton,
DIEU me pardonne, on nous a pris nos belles;
Nous nous donnons cent coups d'estramaçon
Très-sottement; courons vîte après elles,

Reprenons-les, et nous nous rebattrons
Pour leurs beaux yeux quand nous les trouverons.

L'AUTRE en convient, et différant la fête,
En bons amis ils se mettent en quête
De leur maîtresse. A peine ils font cent pas,
Que l'un s'écrie : ah ! la cuisse ! ah ! le bras !
L'autre criait: la poitrine ! et la tête !
Et n'ayant plus ces esprits animaux
Qui vont au cœur et qui font les héros,
Ayant perdu cette ardeur enflammée
Avec leur sang au combat consumée,
Tous deux meurtris, faibles, et languissans,
Sur le gazon tombent en même temps,
Et de leur sang ils rougissent la terre.
Leurs écuyers, qui suivaient Martinguerre,
Vont à sa piste, et gagnent le pays.
Les deux héros, sans valets, sans habits,
Et sans argent, étendus dans la plaine,
Manquant de tout, croyaient leur fin prochaine;
Lorsqu'une vieille, en passant vers ces lieux,
Les voyant nus s'approcha plus près d'eux,
En eut pitié, les fit sur des civières
Porter chez elle; et par des restaurans
En moins de rien leur rendit tous leurs sens,
Leurs coloris et leurs forces premières.

LA bonne vieille, en ce lieu respecté,
Est en odeur qu'on dit de sainteté.

Devers Ancône il n'eſt point de béate,
Point d'ame ſainte en qui la grâce éclate
Par des bienfaits plus ſignalés, plus grands.
Elle prédit la pluie et le beau temps;
Elle guérit les bleſſures légères
Avec de l'huile et de ſaintes prières;
Elle a parfois converti des méchans.

LES paladins à la vieille contèrent
Leur aventure, et conſeil demandèrent.
La décrépite alors ſe recueillit,
Pria Marie, ouvrit la bouche, et dit,
Allez en paix, aimez tous deux vos belles,
Mais que ce ſoit à bonne intention;
Et gardez-vous de vous tuer pour elles,
Les doux objets de votre affection
Sont maintenant à des épreuves rudes;
Je plains leurs maux et vos ſollicitudes.
Habillez-vous; prenez des chevaux frais,
Ne manquez pas le chemin qu'il faut prendre;
Le ciel par moi daigne ici vous apprendre,
Pour les trouver, qu'il faut courir après.

LE Poitevin admira l'énergie
De ce diſcours; et le Breton penſif
Lui dit : Je crois à votre prophétie;
Nous pourſuivrons le voleur fugitif,
Quand nous aurons retrouvé des montures,

Et

Et des pourpoints et ſur-tout des armures.
La vieille dit : On vous en fournira.
Un circoncis par bonheur était là ,
Enfant barbu d'Iſâc et de Juda ,
Dont la belle ame , à ſervir empreſſée ,
Feſait fleurir la gent déprépucée.
Le digne hébreu leur prêta galamment
Deux mille écus à quarante pour cent ,
Selon les *us* de la race bénite
En Canaan par Moïſe conduite ;
Et le prôfit que le juif s'arrogea
Entre la ſainte et lui ſe partagea.

Fin du huitième Chant.

NOTES

DU CHANT HUITIEME.

(*a*) L'ABBÉ *Tritême* n'était point de Picardie ; il était du diocèse de Trèves ; il mourut en 1516. Nous n'oserions assurer que sa famille ne fut pas d'origine picarde ; nous nous en rapportons au savant auteur, qui, sans doute, a vu le manuscrit de la Pucelle dans quelque abbaye de bénédictins.

(*b*) Le *radius* et l'*ulna* sont les deux os qui partent du coude et se joignent au poignet ; l'*humerus* est l'os du bras qui se joint à l'épaule.

(*c*) C'est dans la Marche d'Ancône qu'est la maison de la Vierge apportée de Nazareth par les anges ; ils la mirent d'abord en dépôt en Dalmatie, pendant trois ans et sept mois, et ensuite la posèrent près de Ricanati. Sa statue est de quatre pieds de haut ; son visage noir ; elle porte la même tiare que le pape : on connaît ses miracles et ses trésors.

(*d*) Ils ne s'arrêtèrent pas d'abord à *Loretto ;* c'est une inadvertance de notre auteur : *non ego paucis offendar maculis.* Cependant on peut dire pour sa défense, que les anges s'arrêtèrent enfin à Lorette, eux et la maison, après avoir essayé de plusieurs autres pays qui ne plurent point à la sainte Vierge. Cette aventure se passa sous le pontificat de *Boniface VIII*, dont on dit qu'il usurpa sa place comme un renard, qu'il s'y comporta comme un loup, et qu'il mourut comme un chien. Les historiens qui ont parlé ainsi de *Boniface* n'avaient pas de pension de la cour de Rome.

(*e*) Bristol et Cambridge, deux villes célèbres, la première par son commerce, la seconde par son université qui a eu de grands hommes.

Fin des Notes du Chant huitième.

CHANT IX.

ARGUMENT.

Comment la Trimouille et ſire Arondel retrouvèrent leurs maîtreſſes en Provence; et du cas étrange advenu dans la Sainte-Baume.

DEUX chevaliers qui ſe ſont bien battus,
Soit à cheval, ſoit à la noble eſcrime,
Avec le ſabre ou de longs fers pointus,
De pied en cap tout couverts, ou tout nus,
Ont l'un pour l'autre une ſecrète eſtime;
Et chacun d'eux exalte les vertus
Et les grands coups de ſon digne adverſaire,
Lorſque ſur-tout il n'eſt plus en colère.
Mais s'il advient, après ce beau conflit,
Quelque accident, quelque triſte fortune,
Quelque misère à tous les deux commune,
Incontinent le malheur les unit:
L'amitié naît de leurs deſtins contraires,
Et deux héros perſécutés ſont frères.
C'eſt ce qu'on vit dans le cas ſi cruel
De la Trimouille et du triſte Arondel.
Cet Arondel reçut de la nature
Une ame altière, indifférente, et dure;

Mais il ſentit ſes entrailles d'airain
Se ramollir pour le doux Poitevin :
Et la Trimouille, en ſe laiſſant ſurprendre
A ces beaux nœuds qui forment l'amitié,
Suivit ſon goût ; car ſon cœur eſt né tendre.
Que je me ſens, dit-il, fortifié,
Mon cher ami, par votre courtoiſie !
Ma Dorothée, hélas ! me fut ravie ;
Vous m'aiderez, au milieu des combats,
A retrouver la trace de ſes pas,
A délivrer ce que mon cœur adore ;
J'affronterai les plus cruels trépas,
Pour vous nantir de votre Roſamore.

Les deux amans, les deux nouveaux amis,
Partent enſemble ; et ſur un faux avis
Marchent en hâte, et tirent vers Livourne.
Le raviſſeur d'un autre côté tourne,
Par un chemin juſtement oppoſé.
Tandis qu'ainſi le couple ſe fourvoie,
Au ſcélérat rien ne fut plus aiſé
Que d'enlever ſa noble et riche proie.
Il la conduit bientôt en ſureté
Dans un château des chemins écarté,
Près de la mer, entre Rome et Gayette :
Maſure affreuſe, exécrable retraite,
Où l'inſolence et la rapacité,
La gourmandiſe et la mal-propreté,

L'emportement de l'ivreſſe bruyante,
Les démêlés, les combats qu'elle enfante,
La dégoûtante et ſale impureté
Qui de l'amour éteint les tendres flammes,
Tous les excès des plus vilaines ames,
Font voir à l'œil ce qu'eſt le genre humain,
Lorſqu'à lui-même il eſt livré ſans frein.
Du Créateur image ſi parfaite,
Or voilà donc comme vous êtes faite!

En arrivant le corſaire effronté
Se met à table, et fait placer les belles
Sans compliment chacune à ſon côté,
Mange, dévore, et boit à leur ſanté.
Puis il leur dit : Voyez, Meſdemoiſelles,
Qui de vous deux couche avec moi la nuit.
Tout m'eſt égal, tout m'eſt bon, tout me duit;
Poil blond, poil noir, anglaiſe, italienne,
Petite ou grande, infidelle ou chrétienne,
Il ne m'importe; et buvons. A ces mots
La rougeur monte à l'aimable viſage
De Dorothée : elle éclate en ſanglots;
Sur ſes beaux yeux il ſe forme un nuage,
Qui tombe en pleurs ſur ce nez fait au tour,
Sur ce menton où l'on dit que l'Amour
Lui fit un creux la careſſant un jour;
Dans la triſteſſe elle eſt enſevelie.
Judith l'anglaiſe un moment recueillie,

Et regardant le corſaire inhumain,
D'un air de tête et d'un ſouris hautain :
Je veux, dit-elle, avoir ici la joie
Sur le minuit de me voir votre proie;
Et l'on ſaura ce qu'avec un bandit
Peut une anglaiſe alors qu'elle eſt au lit.
A ce propos le brave Martinguerre
D'un gros baiſer la barbouille, et lui dit :
J'aimai toujours les filles d'Angleterre.
Il la rebaiſe, et puis vide un grand verre;
En vide un autre; et mange, et boit, et rit,
Et chante, et jure; et ſa main effrontée,
Sans nul égard, ſe porte impudemment
Sur Roſamore, et puis ſur Dorothée.
Celle-ci pleure; et l'autre fièrement,
Sans s'émouvoir, ſans changer de viſage,
Laiſſe tout faire au rude perſonnage.
Enfin de table il ſort en bégayant,
Le pied mal sûr, mais l'œil étincelant,
Avertiſſant, d'un geſte de corſaire,
Qu'on ſoit fidelle aux marchés convenus;
Et rayonnant des préſens de Bacchus,
Il ſe prépare aux combats de Cythère.

La Milanaiſe, avec des yeux confus,
Dit à l'Anglaiſe : Oſerez-vous, ma chère,
Du ſcélérat conſommer le déſir ?
Mérite-t-il qu'une beauté ſi fière

S'abaiſſe au point de donner du plaiſir ?
Je prétends bien lui donner autre choſe,
Dit Roſamore ; on verra ce que j'oſe ;
Je ſais venger ma gloire, et mes appas.
Je ſuis fidelle au chevalier que j'aime.
Sachez que DIEU, par ſa bonté ſuprême,
M'a fait préſent de deux robuſtes bras,
Et que Judith eſt mon nom de baptême.
Daignez m'attendre en cet indigne lieu,
Laiſſez-moi faire, et ſur-tout priez DIEU.
Puis elle part, et va la tête haute
Se mettre au lit à côté de ſon hôte.

LA nuit couvrait d'un voile ténébreux
Les toits pourris de ce repaire affreux.
Des malandrins la groſſière cohue
Cuvait ſon vin dans la grange étendue ;
Et Dorothée, en ces momens d'horreur,
Demeurait ſeule, et ſe mourait de peur.

LE boucanier, dans la groſſe partie
Par où l'on penſe, était tout offuſqué
De la vapeur des raiſins d'Italie.
Moins à l'amour qu'au ſommeil provoqué,
Il va preſſant d'une main engourdie
Les fiers appas dont ſon cœur eſt piqué :
Et la Judith, prodiguant ſes tendreſſes,
L'enveloppait, par de fauſſes careſſes,

Dans les filets que lui tendait la mort.
Le diſſolu, laſſé d'un tel effort,
Bâille un moment, tourne la tête, et dort.
A ſon chevet pendait le cimeterre
Qui fit long-temps redouter Martinguerre.
Notre Bretonne auſſitôt le tira,
En invoquant Judith, et Débora, (*a*)
Jahel, Aod, et Simon nommé Pierre,
Simon Barjone aux oreilles fatal,
Qu'à ſurpaſſer l'héroïne s'aprête.
Puis empoignant les crins de l'animal
De ſa main gauche, et ſoulevant la tête,
La tête lourde, et le front engourdi
Du mécréant qui ronfle appeſanti,
Elle s'ajuſte, et ſa droite élevée
Tranche le cou du brave débauché.
De ſang, de vin, la couche eſt abreuvée;
Le large tronc de ſon chef détaché
Rougit le front de la noble héroïne,
Par trente jets de liqueur purpurine.
Notre amazone alors ſaute du lit,
Portant en main cette tête ſanglante,
Et va trouver ſa compagne tremblante,
Qui dans ſes bras tombe, et s'évanouit;
Puis reprenant ſes ſens et ſon eſprit:
Ah! juſte DIEU, quelle femme vous êtes!
Quelle action! quel coup, et quel danger!

Où

Où fuirons-nous ? si sur ces entrefaites
Quelqu'un s'éveille, on va nous égorger.
Parlez plus bas, répliqua Rosamore,
Ma mission n'est pas finie encore,
Prenez courage, et marchez avec moi.
L'autre reprit courage avec effroi.

LEURS deux amans, errans toujours loin d'elles,
Couraient par-tout sans avoir rien trouvé.
A Gène enfin l'un et l'autre arrivé,
Ayant par terre en vain cherché leurs belles,
S'en vont par mer à la merci des flots,
Des deux objets qui troublent leur repos
Aux quatre vents demander des nouvelles.
Ces quatre vents les portent tour à tour,
Tantôt aux bords de cet heureux séjour,
Où des chrétiens le père apostolique
Tient humblement les clefs du paradis ;
Tantôt au fond du golfe Adriatique,
Où le vieux doge est l'époux de Thétis ; (*b*)
Puis devers Naple, au rivage fertile
Où Sannazar est trop près de Virgile ; (*c*)
Ces dieux mutins, prompts, ailés, et joufflus,
Qui ne sont plus les enfans d'Orithye,
Sur le dos bleu des flots qu'ils ont émus,
Les font voguer à ces gouffres connus,
Où l'onde amère autrefois engloutie
Par la Carybde, aujourd'hui ne l'est plus ; (*d*)

Où de nos jours on ne peut plus entendre
Les hurlemens des dogues de Scylla ;
Où les géans, écrasés sous l'Etna, (*e*)
Ne jettent plus la flamme avec la cendre ;
Tant l'univers avec le temps changea.
Le couple errant, non loin de Syracuse,
Va saluer la fontaine Aréthuse,
Qui dans son sein tout couvert de roseaux,
De son amant ne reçoit plus les eaux. (*f*)
Ils ont bientôt découvert le rivage
Où florissaient Augustin (*g*) et Carthage ;
Séjour affreux, dans nos jours infecté
Par les fureurs et la rapacité
Des musulmans, enfans de l'ignorance.
Enfin le ciel conduit nos chevaliers
Aux doux climats de la belle Provence.

LA, sur des bords couronnés d'oliviers,
On voit les tours de Marseille l'antique,
Beau monument d'un vieux peuple ionique. (*h*)
Noble cité, grecque et libre autrefois,
Tu n'as plus rien de ce double avantage ;
Il est plus beau de servir sous nos rois ;
C'est, comme on sait, un bien heureux partage.
Mais tes confins possèdent un trésor
Plus merveilleux, plus salutaire encor.
Chacun connaît la belle Magdelène,
Qui de son temps ayant servi l'Amour,
Servit le ciel étant sur le retour,

Et qui pleura fa vanité mondaine.
Elle partit des rives du Jourdain,
Pour s'en aller au pays de Provence,
Et fe feffa long-temps par pénitence,
Au fond d'un creux du roc de Maximin. (i)
Depuis ce temps un baume tout divin
Parfume l'air qu'en ces lieux on refpire.
Plus d'une fille, et plus d'un pélerin,
Grimpe au rocher, pour abjurer l'empire
Du dieu d'amour, qu'on nomme efprit malin.

On tient qu'un jour la pénitente juive,
Prête à mourir, requit une faveur
De Maximin fon pieux directeur:
Obtenez-moi, fi jamais il arrive
Que fur mon roc une paire d'amans
En rendez-vous viennent paffer leur temps,
Leurs feux impurs dans tous les deux s'éteignent;
Qu'au même inftant ils s'évitent, fe craignent,
Et qu'une forte et vive averfion
Soit de leurs cœurs la feule paffion.
Ainfi parla la fainte aventurière.
Son confeffeur exauça fa prière.
Depuis ce temps ces lieux fanctifiés
Vous font haïr les gens que vous aimiez.

Les paladins, ayant bien vu Marfeilles,
Son port, fa rade, et toutes les merveilles
Dont les bourgeois rebattaient leurs oreilles,

Furent requis de visiter le roc,
Ce roc fameux, surnommé Sainte-Baume,
Tant célébré chez la gent porte-froc,
Et dont l'odeur parfumait le royaume.
Le beau français y va par piété,
Le fier anglais par curiosité.
En gravissant ils virent près du dôme,
Sur les degrés dans ce roc pratiqués,
Des voyageurs à prier appliqués.
Dans cette troupe étaient deux voyageuses,
L'une à genoux, mains jointes, cou tendu ;
L'autre debout, et des plus dédaigneuses.

O doux objets ! moment inattendu !
Ils ont tous deux reconnu leurs maîtresses !
Les voilà donc pécheurs et pécheresses,
Dans ce parvis si funeste aux amours.
En peu de mots l'anglaise leur raconte
Comment son bras, par le divin secours,
Sur Martinguerre a su venger sa honte.
Elle eut le soin, dans ce péril urgent,
De se saisir d'une bourse assez ronde
Qu'avait le mort, attendu que l'argent
Est inutile aux gens de l'autre monde.
Puis franchissant, dans l'horreur de la nuit,
Les murs mal clos de cet affreux réduit,
Le sabre au poing, vers la prochaine rive
Elle a conduit sa compagne craintive,

Elle a monté ſur un léger eſquif ;
Et réveillant matelots, capitaine,
En bien payant, le couple fugitif
A navigé ſur la mer de Tyrrène.
Enfin des vents le ſort capricieux,
Ou bien le ciel qui fait tout pour le mieux,
Les met tous quatre aux pieds de Magdelène.

O grand miracle! ô vertu ſouveraine!
A chaque mot que prononçait Judith,
De ſon amant le grand cœur s'affadit;
Ciel, quel dégoût! et bientôt quelle haine
Succède aux traits du plus charmant amour!
Il eſt payé d'un ſemblable retour.
Ce la Trimouille, à qui ſa Dorothée
Parut long-temps plus belle que le jour,
La trouve laide, imbécille, affectée,
Gauche, mauſſade, et lui tourne le dos.
La belle en lui voyait le roi des ſots,
Le déteſtait et détournait la vue;
Et Magdelène, au milieu d'une nue,
Goûtait en paix la ſatisfaction
D'avoir produit cette converſion.

Mais Magdelène, hélas! fut bien déçue,
Car elle obtint des ſaints du paradis,
Que tout amant venu dans ſon logis
N'aimerait plus l'objet de ſes faibleſſes,

Tant qu'il ferait dans ces rochers bénis.
Mais dans fes vœux la fainte avait omis
De ftipuler que les amans guéris
Ne prendraient pas de nouvelles maîtreffes.
Saint Maximin ne prévit point le cas,
Dont il advint que l'anglaife infidelle
Au poitevin tendit fes deux beaux bras,
Et qu'Arondel jouit des doux appas
De Dorothée, et fut enchanté d'elle.
L'abbé Tritême a même prétendu
Que Magdelène, à ce troc imprévu,
Du haut du ciel s'était mife à fourire.
On peut le croire, et la juftifier.
La vertu plaît : mais, malgré fon empire,
On a du goût pour fon premier métier.

Il arriva que les quatre parties
De Sainte-Baume à peine étaient forties,
Que le miracle alors n'opéra plus.
Il n'a d'effet que dans l'augufte enceinte,
Et dans le creux de cette roche fainte.
Au bas du mont la Trimouille confus
D'avoir haï quelque temps Dorothée,
Rendant juftice à fes touchans attraits,
La retrouva plus tendre que jamais,
Plus que jamais elle s'en vit fêtée ;
Et Dorothée, en proie à fa douleur,
Par fon amour expia fon erreur

Entre les bras du héros qu'elle adore.
Sire Arondel reprit sa Rosamore ;
Dont le courroux fut bientôt désarmé.
Chacun aima comme il avait aimé :
Et je puis dire encor que Magdelène
En les voyant leur pardonna sans peine.

Le dur Anglais, l'aimable Poitevin,
Ayant chacun leur héroïne en croupe,
Vers Orléans prirent leur droit chemin,
Tous deux brûlans de rejoindre leur troupe,
Et de venger l'honneur de leur pays.
Discrets amans, généreux ennemis,
Ils voyageaient comme de vrais amis,
Sans désormais se faire de querelles,
Ni pour leurs rois, ni même pour leurs belles.

Fin du neuvième Chant.

NOTES

DU CHANT NEUVIEME.

(*a*) Il n'eſt lecteur qui ne connaiſſe la belle *Judith*. *Débora*, brave épouſe de *Lapidoth*, défit le roi *Jabin*, qui avait neuf cents chariots armés de faulx, dans un pays de montagnes où il n'y a aujourd'hui que des ânes. La brave femme *Jahel*, épouſe de *Haber*, reçut chez elle *Sizara*, maréchal général de *Jabin*: elle l'enivra avec du lait, et cloua ſa tête à terre d'une tempe à l'autre avec un clou; c'était un maître clou, et elle une maîtreſſe femme. *Aod* le gaucher alla trouver le roi *Eglon* de la part du Seigneur, et lui enfonça un grand couteau dans le ventre avec la main gauche, et auſſitôt *Eglon* alla à la ſelle. Quant à *Simon Barjone*, il ne coupa qu'une oreille à *Malchus*, et encore eut-il ordre de remettre l'épée au fourreau, ce qui prouve que l'Egliſe ne doit point verſer le ſang.

(*b*) On ſait que le doge de Veniſe épouſe la mer.

(*c*) *Sannazar*, poëte médiocre, enterré près de *Virgile*, mais dans un plus beau tombeau.

(*d*) Autrefois cet endroit paſſait pour un gouffre très-dangereux.

(*e*) L'Etna ne jette plus de flammes que très-rarement.

(*f*) Le paſſage ſouterrain du fleuve Alphée, juſqu'à la fontaine Aréthuſe, eſt reconnu pour une fable.

(*g*) Saint *Auguſtin* était évêque d'Hippone.

(*h*) Les Phocéens.

(*i*) Le rocher de Saint-Maximin eſt tout auprès; c'eſt le chemin de la Sainte-Baume.

Fin des Notes du Chant neuvième.

CHANT X.

ARGUMENT.

Agnès Sorel pourſuivie par l'aumônier de Jean Chandos. Regrets de ſon amant, &c. Ce qui advint à la belle Agnès dans un couvent.

EH quoi! toujours clouer une préface
A tous mes chants! la morale me laſſe;
Un ſimple fait conté naïvement,
Ne contenant que la vérité pure,
Narré ſuccinct, ſans frivole ornement,
Point trop d'eſprit, aucun rafinement,
Voilà de quoi déſarmer la cenſure.
Allons au fait, lecteur, tout rondement, (*a*)
C'eſt mon avis. Tableau d'après nature,
S'il eſt bien fait, n'a beſoin de bordure.

LE bon roi Charle, allant vers Orléans,
Enflait le cœur de ſes fiers combattans,
Les rempliſſait de joie et d'eſpérance,
Et relevait le deſtin de la France.
Il ne parlait que d'aller aux combats;
Il étalait une fière allégreſſe;
Mais en ſecret il ſoupirait tout bas,
Car il était abſent de ſa maîtreſſe.

L'avoir laiſſée, avoir pu ſeulement
De ſon Agnès s'écarter un moment,
C'était un trait d'une vertu ſuprême,
C'était quitter la moitié de ſoi-même.—

LORSQU'IL ſe fut au logis renfermé,
Et qu'en ſon cœur il eut un peu calmé
L'emportement du démon de la gloire,
L'autre démon qui préſide à l'amour,
Vint à ſes ſens s'expliquer à ſon tour;
Il plaidait mieux : il gagna la victoire.
D'un air diſtrait le bon prince écouta
Tous les propos dont on le tourmenta :
Puis en ſa chambre en ſecret il alla,
Où, d'un cœur triſte, et d'une main tremblante,
Il écrivit une lettre touchante,
Que de ſes pleurs tendrement il mouilla;
Pour les ſécher Bonneau n'était pas là.
Certain butor, gentilhomme ordinaire,
Fut dépêché, chargé du doux billet.
Une heure après, ô douleur trop amère!
Notre courrier rapporte le poulet.
Le roi, ſaiſi d'une crainte mortelle,
Lui dit : Hélas! pourquoi donc reviens-tu?
Quoi, mon billet?.... Sire, tout eſt perdu;
Sire, armez-vous de force et de vertu.
Les Anglais.... Sire.... ah! tout eſt confondu;
Sire,... ils ont pris Agnès et la Pucelle.

A ce propos dit ſans ménagement,
Le roi tomba, perdit tout ſentiment,
Et de ſes ſens il ne reprit l'uſage
Que pour ſentir l'effet de ſon tourment.
Contre un tel coup quiconque a du courage,
N'eſt pas, ſans doute, un véritable amant :
Le roi l'était ; un tel événement
Le tranſperçait de douleur et de rage.
Ses chevaliers perdirent tous leurs ſoins
A l'arracher à ſa douleur cruelle ;
Charles fut près d'en perdre la cervelle :
Son père, hélas ! devint fou pour bien moins.
Ah ! cria-t-il, que l'on m'enlève Jeanne,
Mes chevaliers, tous mes gens à ſoutane,
Mon directeur, et le peu de pays
Que m'ont laiſſé mes deſtins ennemis !
Cruels Anglais, ôtez-moi plus encore,
Mais laiſſez-moi ce que mon cœur adore.

Amour, Agnès, monarque malheureux !
Que fais-je ici, m'arrachant les cheveux ?
Je l'ai perdue, il faudra que j'en meure.
Je l'ai perdue ; et pendant que je pleure,
Peut-être hélas ! quelque inſolent anglais
A ſon plaiſir ſubjugue ſes attraits,
Nés ſeulement pour des baiſers français.
Une autre bouche à tes lèvres charmantes
Pourrait ravir ces faveurs ſi touchantes !

Une autre main careſſer tes beautés !
Un autre... ô ciel ! que de calamités !
Et qui ſait même, en ce moment terrible,
A leurs plaiſirs ſi tu n'es pas ſenſible ?
Qui ſait, hélas ! ſi ton tempérament
Ne trahit pas ton malheureux amant ?
Le triſte roi, de cette incertitude
Ne pouvant plus ſouffrir l'inquiétude,
Va ſur ce cas conſulter les docteurs,
Nécromanciens, devins, ſorboniqueurs,
Juifs, jacobins, quiconque ſavait lire. (*b*)

MESSIEURS, dit-il, il convient de me dire
Si mon Agnès eſt fidelle à ſa foi,
Si pour moi ſeul ſa belle ame ſoupire :
Gardez-vous bien de tromper votre roi ;
Dites-moi tout ; de tout il faut m'inſtruire.
Eux bien payés conſultèrent ſoudain,
En grec, hébreu, ſyriaque, latin ;
L'un, du roi Charle examine la main,
L'autre en quarré deſſine une figure ;
Un autre obſerve et Venus et Mercure ;
Un autre va, ſon pſautier parcourant,
Diſant *amen*, et tout bas murmurant.
Cet autre-ci regarde au fond d'un verre,
Et celui-là fait des cercles à terre : (*c*)
Car c'eſt ainſi que dans l'antiquité
On a toujours cherché la vérité.

Aux yeux du prince ils travaillent, ils ſuent ;
Puis louant Dieu tous enſemble ils concluent
Que ce grand roi peut dormir en repos,
Qu'il eſt le ſeul parmi tous les héros
A qui le ciel, par ſa grâce infinie,
Daigne octroyer une fidelle amie ;
Qu'Agnès eſt ſage, et fuit tous les amans.
Puis fiez-vous à meſſieurs les ſavans. (*d*)

Cet aumônier terrible, inexorable,
Avait ſaiſi le moment favorable :
Malgré les cris, malgré les pleurs d'Agnès,
Il triomphait de ſes jeunes attraits, (*e*)
Il raviſſait des plaiſirs imparfaits ;
Tranſports groſſiers, volupté ſans tendreſſe,
Triſte union ſans douceur, ſans careſſe,
Plaiſirs honteux qu'Amour ne connaît pas :
Car qui voudrait tenir entre ſes bras
Une beauté qui détourne la bouche,
Qui de ſes pleurs inonde votre couche ?
Un honnête homme a bien d'autres déſirs : (*f*)
Il n'eſt heureux qu'en donnant des plaiſirs.
Un aumônier n'eſt pas ſi difficile ;
Il va piquant ſa monture indocile,
Sans s'informer ſi le jeune tendron
Sous ſon empire a du plaiſir ou non.

Le page aimable, amoureux et timide,
Qui dans le bourg était allé courir,

Pour dignement honorer et ſervir
La déité qui de ſon ſort décide,
Revint enfin. Las! il revint trop tard.
Il entre, il voit le damné de frappart,
Qui tout en fèu, dans ſa brutale joie,
Se démenait, et dévorait ſa proie.
Le beau Monroſe, à cet objet fatal,
Le fer en main, vole ſur l'animal;
Du chapelain l'impudique furie
Cède au beſoin de défendre ſa vie;
Du lit il ſaute, il empoigne un bâton,
Il s'en eſcrime, il accolle le page.
Chacun des deux eſt brave champion;
Monroſe eſt plein d'amour et de courage,
Et l'aumônier de luxure et de rage.

Les gens heureux, qui goûtent dans les champs
La douce paix, fruit des jours innocens,
Ont vu ſouvent près de quelque bocage
Un loup cruel, affamé de carnage,
Qui de ſes dents déchire la toiſon,
Et boit le ſang d'un malheureux mouton.
Si quelque chien, à l'oreille écourtée,
Au cœur ſuperbe, à la gueule endentée,
Vient comme un trait tout prêt à guerroyer,
Incontinent l'animal carnaſſier
Laiſſe tomber de ſa gueule écumante
Sur le gazon la victime innocente;

Il court au chien qui, fur lui s'élançant,
A l'ennemi livre un combat fanglant ;
Le loup mordu, tout bouillant de colère,
Croit étrangler fon fuperbe adverfaire ;
Et le mouton, palpitant auprès d'eux,
Fait pour le chien de très-fincères vœux.
C'était ainfi que l'aumônier nerveux,
D'un cœur farouche, et d'un bras formidable,
Se débattait contre le page aimable ;
Tandis qu'Agnès, demi-morte de peur,
Reftait au lit, digne prix du vainqueur.

L'HOTE et l'hôteffe, et toute la famille,
Et les valets, et la petite fille,
Montent au bruit ; on fe jette entre deux :
On fit fortir l'aumônier fcandaleux ;
Et contre lui chacun fut pour le page :
Jeuneffe et grâce ont par-tout l'avantage.
Le beau Monrofe eut donc la liberté
De refter feul auprès de fa beauté ;
Et fon rival, hardi dans fa détreffe,
Sans s'étonner alla chanter fa meffe.

AGNÈS honteufe, Agnès au défefpoir
Qu'un facriftain à ce point l'eût pollue,
Et plus encor qu'un beau page l'eût vue
Dans le combat indignement vaincue,
Verfait des pleurs, et n'ofait plus le voir.

Elle eût voulu que la mort la plus prompte
Fermât ses yeux et terminât sa honte ;
Elle disait dans son grand désarroi,
Pour tout discours : Ah ! Monsieur, tuez-moi.
Qui vous, mourir ! lui répondit Monrose ;
Je vous perdrais ! ce prêtre en serait cause !
Ah ! croyez-moi, si vous aviez péché,
Il faudrait vivre et prendre patience. .
Est-ce à nous deux de faire pénitence ?
D'un vain remords votre cœur est touché,
Divine Agnès : quelle erreur est la vôtre,
De vous punir pour le péché d'un autre !
Si son discours n'était pas éloquent,
Ses yeux l'étaient ; un feu tendre et touchant
Insinuait à la belle attendrie
Quelque désir de conserver sa vie.

Fallut dîner : car, malgré leurs chagrins,
(Chétif mortel, j'en ai l'expérience ;)
Les malheureux ne font point abstinence.
En enrageant on fait encor bombance.
Voilà pourquoi tous ces auteurs divins,
Ce bon Virgile, et ce bavard Homère
Que tout savant, même en bâillant, révère,
Ne manquent point, au milieu des combats,
L'occasion de parler d'un repas.
La belle Agnès dîna donc tête à tête,
Près de son lit, avec ce page honnête.

Tous

Tous deux d'abord également honteux,
Sur leur affiette arrêtaient leurs beaux yeux;
Puis enhardis tous deux fe regardèrent,
Et puis enfin tous deux ils fe lorgnèrent.

Vous favez bien que dans la fleur des ans,
Quand la fanté brille dans tous vous fens,
Qu'un bon dîner fait couler dans vos veines
Des paffions les femences foudaines;
Tout votre cœur cède au befoin d'aimer:
Vous vous fentez doucement enflammer
D'une chaleur bénigne et pétillante;
La chair eft faible, et le diable vous tente.

Le beau Monrofe, en ces temps dangereux,
Ne pouvant plus commander à fes feux,
Se jette aux pieds de la belle éplorée:
O cher objet! ô maîtreffe adorée!
C'eft à moi feul déformais de mourir;
Ayez pitié d'un cœur foumis et tendre:
Quoi, mon amour ne pourrait obtenir
Ce qu'un barbare a bien ofé vous prendre!
Ah! fi le crime a pu le rendre heureux,
Que devez-vous à l'amour vertueux?
C'eft lui qui parle, et vous devez l'entendre.
Cet argument paraiffait affez bon.
Agnès fentit le poids de la raifon.
Une heure encore elle ofa fe défendre.

Elle voulut reculer son bonheur,
Pour accorder le plaisir et l'honneur,
Sachant très-bien qu'un peu de résistance
Vaut encor mieux que trop de complaisance.
Monrose enfin, Monrose fortuné,
Eut tous les droits d'un amant couronné;
Du vrai bonheur il eut la jouissance.
Du prince anglais la gloire et la puissance
Ne s'étendait que sur les rois vaincus,
Le fier Henri n'avait pris que la France,
Le lot du page était bien au-dessus.

MAIS que la joie est trompeuse et légère!
Que le bonheur est chose passagère!
Le charmant page à peine avait goûté
De ce torrent de pure volupté,
Que des Anglais arrive une cohorte.
On monte, on entre, on enfonce la porte.
Couple enivré des caresses d'Amour,
C'est l'aumônier qui vous joua ce tour. (*g*)
La douce Agnès, de crainte évanouie,
Avec Monrose est aussitôt saisie;
C'est à Chandos qu'on prétend les mener.
A quoi Chandos va-t-il les condamner?
Tendres amans, vous craignez sa vengeance,
Vous savez trop, par votre expérience,
Que cet anglais est sans compassion.
Dans leurs beaux yeux est la confusion;

Le déſeſpoir les preſſe et les dévore ;
Et cependant ils ſe lorgnaient encore :
Ils rougiſſaient de s'être faits heureux.
A Jean Chandos que diront-ils tous deux ? (*h*)
Dans le chemin advint que de fortune
Ce corps anglais rencontra ſur la brune
Vingt chevaliers qui pour Charles tenaient,
Et qui de nuit en ces quartiers rodaient,
Pour découvrir ſi l'on avait nouvelle
Touchant Agnès et touchant la Pucelle.

QUAND deux mâtins, deux coqs et deux amans,
Nez contre nez, ſe rencontrent aux champs ;
Lorſqu'un ſuppôt de la grâce efficace
Trouve un cou tors de l'école d'Ignace ;
Quand un enfant de Luther ou Calvin
Voit par haſard un prêtre ultramontain,
Sans perdre temps un grand combat commence,
A coups de gueule, ou de plume ou de lance.
Semblablement les gendarmes de France,
Tout du plus loin qu'ils virent les Bretons,
Fondent deſſus, légers comme faucons.
Les gens anglais ſont gens qui ſe défendent ;
Mille beaux coups ſe donnent et ſe rendent.
Le fier courſier qui notre Agnès portait,
Etait actif, jeune, fringant comme elle ;
Il ſe cabrait, il ruait, il tournait ;
Agnès allait ſautillant ſur la ſelle.

Bientôt au bruit des cruels combattans
Il s'effarouche, il prend le mors aux dents.
Agnès en vain veut d'une main timide
Le gouverner dans sa course rapide ;
Elle est trop faible : il lui fallut enfin
A son cheval remettre son destin.

Le beau Monrose, au fort de la mêlée,
Ne peut savoir où sa nymphe est allée ;
Le coursier vole aussi prompt que le vent ;
Et sans relâche ayant couru six mille,
Il s'arrêta dans un vallon tranquille,
Tout vis-à-vis la porte d'un couvent.
Un bois était près de ce monastère :
Auprès du bois une onde vive et claire
Fuit et revient, et par de longs détours
Parmi des fleurs, elle poursuit son cours.
Plus loin s'élève une colline verte,
A chaque automne enrichie et couverte
Des doux présens dont Noé nous dota,
Lorsqu'à la fin son grand coffre il quitta,
Pour réparer du genre humain la perte ;
Et que lassé du spectacle de l'eau,
Il fit du vin par un art tout nouveau.
Flore et Pomone, et la féconde haleine
Des doux zéphyrs parfument ces beaux champs ;
Sans se lasser, l'œil charmé s'y promène.
Le paradis de nos premiers parens
N'avait point eu de vallons plus rians,

Plus fortunés ; et jamais la nature
Ne fut plus belle et plus riche et plus pure.
L'air qu'on respire en ces lieux écartés
Porte la paix dans les cœurs agités ;
Et des chagrins calmant l'inquiétude,
Fait aux mondains aimer la solitude.

Au bord de l'onde Agnès se reposa,
Sur le couvent ses deux beaux yeux fixa,
Et de ses sens le trouble s'apaisa.
C'était, lecteur, un couvent de nonnettes.
Ah ! dit Agnès, adorables retraites !
Lieux où le ciel a versé ses bienfaits,
Séjour heureux d'innocence et de paix !
Hélas ! du ciel la faveur infinie
Peut-être ici me conduit tout exprès,
Pour y pleurer les erreurs de ma vie.
De chastes sœurs, épouses de leur Dieu,
De leurs vertus embaument ce beau lieu ;
Et moi, fameuse entre les pécheresses,
J'ai consumé mes jours dans les faiblesses.
Agnès ainsi parlant à haute voix,
Sur le portail aperçut une croix :
Elle adora d'humilité profonde
Ce signe heureux du salut de ce monde ;
Et se sentant quelque componction,
Elle comptait s'en aller à confesse ;
Car de l'amour à la dévotion . . .
Il n'est qu'un pas ; l'un et l'autre est faiblesse.

Or du Moutier la vénérable abbesse
Depuis deux jours était allée à Blois,
Pour du couvent y soutenir les droits.
Ma sœur Besogne avait en son absence
Du saint troupeau la bénigne intendance.
Elle accourut au plus vîte au parloir,
Puis fit ouvrir pour Agnès recevoir.
Entrez, dit-elle, aimable voyageuse;
Quel bon patron, quelle fête joyeuse
Peut amener au pied de nos autels
Cette beauté dangereuse aux mortels?
Seriez-vous point quelque ange ou quelque sainte,
Qui des hauts cieux abandonne l'enceinte,
Pour ici-bas nous faire la faveur
De consoler les filles du Seigneur?
Agnès répond: C'est pour moi trop d'honneur;
Je suis, ma sœur, une pauvre mondaine;
De grands péchés mes beaux jours sont ourdis;
Et si jamais je vais en paradis,
Je n'y serai qu'auprès de Magdelène.
De mon destin le caprice fatal,
Dieu, mon bon ange, et sur-tout mon cheval,
Ne sais comment, en ces lieux m'ont portée;
De grands remords mon ame est agitée;
Mon cœur n'est point dans le crime endurci;
J'aime le bien, j'en ai perdu la trace,
Je la retrouve, et je sens que la grâce
Pour mon salut veut que je couche ici.

Ma sœur Besogne, avec douceur prudente,
Encouragea la belle pénitente ;
Et de la grâce exaltant les attraits,
Dans sa cellule elle conduit Agnès ;
Cellule propre et bien enluminée,
Pleine de fleurs et galamment ornée,
Lit ample et doux : on dirait que l'Amour
A de ses mains arrangé ce séjour.
Agnès tout bas louant la Providence,
Vit qu'il est doux de faire pénitence.

Après soupé (car je n'omettrai point
Dans mes récits ce noble et digne point)
Besogne dit à la belle étrangère :
Il est nuit close, et vous savez, ma chère,
Que c'est le temps où les esprits malins (i)
Rôdent par-tout, et vont tenter les saints.
Il nous faut faire une œuvre profitable ;
Couchons ensemble, afin que, si le diable
Veut contre nous faire ici quelque effort,
Nous trouvant deux, le diable en soit moins fort.
La dame errante accepta la partie :
Elle se couche, et croit faire œuvre pie ;
Croit qu'elle est sainte, et que le ciel l'absout ;
Mais son destin la poursuivait par-tout.

Puis-je au lecteur raconter sans vergogne,
Ce que c'était que cette sœur Besogne ?

Il faut le dire, il faut tout publier.
Ma sœur Besogne était un bachelier,
Qui d'un Hercule eut la force en partage,
Et d'Adonis le gracieux visage,
N'ayant encor que vingt ans et demi,
Blanc comme lait, et frais comme rosée
La dame abbesse, en personne avisée,
En avait fait depuis peu son ami.
Sœur bachelier vivait dans l'abbaye,
En cultivant son ouaille jolie :
Ainsi qu'Achille, en fille déguisé,
Chez Lycomède était favorisé
Des doux baisers de sa Déidamie.

La pénitente était à peine au lit
Avec sa sœur, soudain elle sentit
Dans la nonnain métamorphose étrange.
Assurément elle gagnait au change.
Crier, se plaindre, éveiller le couvent,
N'aurait été qu'un scandale imprudent.
Souffrir en paix, soupirer et se taire,
Se résigner est tout ce qu'on peut faire.
Puis rarement en telle occasion
On a le temps de la réflexion.
Quand sœur Besogne à sa fureur claustrale
(Car on se lasse) eut mis quelque intervalle,
La belle Agnès, non sans contrition,
Fit en secret cette réflexion :

C'est

C'eſt donc en vain que j'eus toujours en tête
Le beau projet d'être une femme honnête ;
C'eſt donc en vain que l'on fait ce qu'on peut :
N'eſt pas toujours femme de bien qui veut.

Fin du dixième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT DIXIEME.

(*a*) Edition de 1756:

> Va donc, Voltaire, au fait plus rondement,
> *C'eſt mon avis*, &c.

Ce vers eſt une nouvelle preuve que M. de *Voltaire* n'eut aucune part à la publication des premières éditions de ce poëme, et qu'elles furent faites par ſes ennemis.

(*b*) Ces ſortes de divinations étaient fort uſitées; nous voyons même que le roi *Philippe III* envoya un évêque et un abbé à une béguine de Nivelle auprès de Bruxelles, grande devinereſſe, pour ſavoir ſi *Marie de Brabant*, ſa femme, lui était fidelle.

(*c*) Édition de 1756:

> Il n'eſt aucun qui doute de ſon art;
> Aucun ne croit qu'un diable n'y prend part.
> *Aux yeux du prince*, &c.

(*d*) *ibid.* Ils ſe trompaient, hélas! les bonnes gens:
> Agnès aimait; . . . .
> *Puis fiez-vous*, &c.

(*e*) *ibid.* Il triomphait de ſes jeunes attraits;
> Et l'accablant de ſa mâle éloquence,
> Il raviſſait des plaiſirs imparfaits:
> Volupté triſte, et fauſſe jouiſſance,
> *Plaiſirs honteux*, &c.

(*f*) *ibid.* A ſes baiſers il veut que l'on riposte,
> Et qu'on l'invite à . . . .

On retrouve ici le ſtyle des éditeurs, et l'on voit que ces vers ont été interpollés.

(*g*) Edition de 1756 :

On prend Agnès, on prend son ami tendre ;
Devers Chandos on s'en va les mener ;
Certes au diable il me faudrait donner,
Pour vous décrire et pour vous bien apprendre
L'effroi, le trouble et la confusion,
Le désespoir, la désolation,
L'amas d'horreurs, l'état épouvantable
Qui le beau page et son Agnès accable.
Ils rougissaient, &c.

(*h*) Le dixième chant de l'édition de 1762 est divisé en deux dans l'édition de 1756, où le huitième chant finit par ces vers :

A Jean Chandos que diront-ils tous deux ?

Et le neuvième commence par celui-ci :

Dans le chemin advint que de fortune.

(*i*) Ce ne fut jamais que pendant la nuit que les lémures, les larves, les bons et mauvais génies apparurent ; il en était de même de nos farfadets, le chant du coq les fesait tous disparaître.

Fin des Notes et Variantes du Chant dixième.

CHANT XI.

ARGUMENT.

Les Anglais violent le couvent : combat de ſaint George, patron d'Angleterre, contre ſaint Denis, patron de la France.

Je vous dirai, ſans harangue inutile,
Que le matin nos deux charmans reclus,
Laſſés tous deux de plaiſirs défendus,
S'abandonnaient, l'un vers l'autre étendus,
Au doux repos d'une ivreſſe tranquille.

Un bruit affreux dérangea leur ſommeil.
De tous côtés les flambeaux de la guerre,
L'horrible mort éclaire leur réveil ;
Près du couvent le ſang couvrait la terre.
Cet eſcadron de malandrins anglais
Avait battu cet eſcadron français.
Ceux-ci s'en vont au travers de la plaine,
Le fer en main ; ceux-là volent après,
Frappant, tuant, criant tous hors d'haleine :
Mourez ſur l'heure, ou rendez-nous Agnès.
Mais aucun d'eux n'en ſavait des nouvelles.
Le vieux Colin, paſteur de ces cantons,
Leur dit : Meſſieurs, en gardant mes moutons,

Je vis hier le miracle des belles,
Qui vers le foir entrait en ce Moutier.
Lors les Anglais fe mirent à crier :
Ah ! c'eft Agnès, n'en doutons point, c'eft elle ;
Entrons, amis. La cohorte cruelle
Saute à l'inftant deffus ces murs bénis.
Voilà les loups au milieu des brebis.

Dans le dortoir, de cellule en cellule,
A la chapelle, à la cave, en tout lieu,
Ces ennemis des fervantes de Dieu,
Attaquent tout fans honte et fans fcrupule.
Ah ! fœur Agnès, fœur Marton, fœur Urfule,
Où courez-vous, levant les mains aux cieux,
Le trouble au fein, la mort dans vos beaux yeux ?
Où fuyez-vous, colombes gémiffantes ?
Vous embraffez, interdites, tremblantes,
Ce faint autel, afile redouté,
Sacré garant de votre chafteté.
C'eft vainement, dans ce péril funefte,
Que vous criez à votre époux célefte.
A fes yeux même, à ces mêmes autels,
Tendre troupeau, vos raviffeurs cruels
Vont profaner la foi pure et facrée
Qu'innocemment votre bouche a jurée.

Je fais qu'il eft des lecteurs bien mondains,
Gens fans pudeur, ennemis des nonnains,

Mauvais plaiſans, de qui l'eſprit frivole
Oſe inſulter aux filles qu'on viole :
Laiſſons-les dire. — Hélas ! mes chères ſœurs,
Qu'il eſt affreux pour de ſi jeunes cœurs,
Pour des beautés ſi ſimples, ſi timides,
De ſe débattre en des bras homicides;
De recevoir les baiſers dégoûtans
De ces félons de carnage fumans
Qui, d'un effort déteſtable et farouche,
Les yeux en feu, le blaſphême à la bouche,
Mêlant l'outrage avec la volupté,
Vous font l'amour avec férocité !
De qui l'haleine horrible, empoiſonnée,
La barbe dure et la main forcenée,
Le corps hideux, le bras noir et ſanglant,
Semblent donner la mort en careſſant,
Et qu'on prendrait, dans leurs fureurs étranges,
Pour des démons qui violent des anges !

DÉJA le crime, aux regards effrontés,
A fait rougir ces pudiques beautés.
Sœur Rebondi, ſi dévote et ſi ſage,
Au fier Shipunk eſt tombée en partage.
Le dur Barclay, l'incrédule Warton,
Sont tous les deux après ſœur Amidon.
On pleure, on prie, on jure, on preſſe, on cogne.
Dans le tumulte on voyait ſœur Beſogne
Se débattant contre Bard et Parſon.

Ils ignoraient que Besogne est garçon,
Et la pressaient sans entendre raison.
Aimable Agnès, dans la troupe affligée
Vous n'étiez pas pour être négligée ;
Et votre sort, objet charmant et doux,
Est à jamais de pécher malgré vous.
Le chef sanglant de la gent sacrilége,
Hardi vainqueur, vous presse et vous assiége,
Et les soldats, soumis dans leur fureur,
Avec respect lui cédaient cet honneur.

Le juste ciel, en ses décrets sévères,
Met quelquefois un terme à nos misères.
Car dans le temps que messieurs d'Albion
Avaient placé l'abomination
Tout au milieu de la sainte Sion,
Du haut des cieux le patron de la France,
Le bon Denis, propice à l'innocence,
Sut échapper aux soupçons inquiets
Du fier saint George, ennemi des Français.
Du paradis il vint en diligence :
Mais pour descendre au terrestre séjour,
Plus ne monta sur un rayon du jour ;
Sa marche alors aurait paru trop claire.
Il s'en alla vers le dieu du mystère, (*a*)
Dieu sage et fin, grand ennemi du bruit,
Qui par-tout vole et ne va que de nuit.
Il favorise (et certes c'est dommage)
Force fripons ; mais il conduit le sage ;

Il est sans cesse à l'église, à la cour ;
Au temps jadis il a guidé l'Amour.
Il mit d'abord au milieu d'un nuage
Le bon Denis ; puis il fit le voyage
Par un chemin solitaire, écarté,
Parlant tout bas, et marchant de côté.

Des bons Français le protecteur fidèle,
Non loin de Blois rencontra la Pucelle,
Qui sur le dos de son gros muletier
Gagnait pays par un petit sentier,
En priant Dieu qu'une heureuse aventure
Lui fit enfin retrouver son armure.
Tout du plus loin que saint Denis la vit,
D'un ton bénin le bon patron lui dit :
O ma pucelle, ô vierge destinée
A protéger les filles et les rois,
Viens secourir la pudeur aux abois,
Viens réprimer la rage forcenée,
Viens ; que ce bras vengeur des fleurs de lis
Soit le sauveur de mes tendrons bénis :
Vois ce couvent ; le temps presse, on viole :
Viens, ma pucelle ; il dit, et Jeanne y vole ;
Le cher patron lui servant d'écuyer,
A coups de fouet hâtait le muletier.

Vous voici, Jeanne, au milieu des infames
Qui tourmentaient ces vénérables dames.

Jeanne était nue ; un anglais impudent
Vers cet objet tourne foudain la tête ;
Il la convoite ; il penfe fermement
Qu'elle venait pour être de la fête.
Vers elle il court, et fur fa nudité
Il va cherchant la fale volupté.
On lui répond d'un coup de cimeterre
Droit fur le nez. L'infame roule à terre,
Jurant ce mot des Français révéré,
Mot énergique, au plaifir confacré,
Mot que fouvent le profane vulgaire
Indignement prononce en fa colère.
JEANNE à fes pieds foulant fon corps fanglant,
Criait tout haut à ce peuple méchant :
Ceffez, cruels, ceffez, troupe profane ;
O violeurs, craignez Dieu, craignez Jeanne.
Ces mécréans, au grand œuvre attachés,
N'écoutaient rien, fur leurs nonnains juchés ;
Tels des ânons broutent des fleurs naiffantes
Malgré les cris du maître et des fervantes.
Jeanne qui voit leurs impudens travaux,
De grande horreur faintement tranfportée,
Invoquant DIEU, de Denis affiftée,
Le fer en main, vole de dos en dos,
De nuque en nuque, et d'échine en échine,
Frappant, perçant de fa pique divine ;
Pourfendant l'un alors qu'il commençait,
Dépêchant l'autre alors qu'il finiffait,

Et moissonnant la cohorte félonne ;
Si que chacun fut percé sur sa nonne,
Et perdant l'ame au fort de son désir,
Allait au diable en mourant de plaisir.

Isac Warton, dont la lubrique rage
Avait pressé son détestable ouvrage,
Ce dur Warton fut le seul écuyer
Qui de sa nonne osa se délier ;
Et droit en pied reprenant son armure,
Attendit Jeanne, et changea de posture.

O vous, grand Saint, protecteur de l'Etat,
Bon saint Denis, témoin de ce combat,
Daignez redire à ma muse fidelle
Ce qu'à vos yeux fit alors ma pucelle.
Jeanne d'abord frémit, s'émerveilla :
Mon cher Denis ! mon saint, que vois-je là ?
Mon corselet, mon armure céleste,
Ce beau présent que tu m'avais donné
Brille à mes yeux au dos de ce damné !
Il a mon casque, il a ma soubreveste.
Il était vrai ; la Jeanne avait raison :
La belle Agnès en troquant de jupon,
De cette armure en secret habillée,
Par Jean Chandos fut bientôt dépouillée.
Isâc Warton, écuyer de Chandos,
Prit cette armure et s'en couvrit le dos. (*b*)

O Jeanne d'Arc, ô fleur des héroïnes,
Tu combattais pour tes armes divines,
Pour ton grand roi si long-temps outragé,
Pour la pudeur de cent bénédictines,
Pour saint Denis de leur honneur chargé.
Denis la voit qui donne avec audace
Cent coups de sabre à sa propre cuirasse,
A son armet d'une aigrette ombragé.
Au mont Etna, dans leur forge brûlante,
Du noir Vulcain les borgnes compagnons
Font retentir l'enclume étincelante
Sous des marteaux moins pesans et moins prompts,
En préparant au maître du tonnerre
Son gros canon trop bravé sur la terre.

Le fier anglais, de fer enharnaché,
Recule un pas; son ame est stupéfaite,
Quand il se voit si rudement touché
Par une jeune et fringante brunette.
La voyant nue il sentit des remords;
Sa main tremblait de blesser ce beau corps.
Il se défend, et combat en arrière,
De l'ennemie admirant les trésors,
Et se moquant de sa vertu guerrière.

Saint George alors au sein du paradis
Ne voyant plus son confrère Denis,
Se douta bien que le saint de la France
Portait aux siens sa divine assistance.

Il promenait ſes regards inquiets
Dans les recoins du céleſte palais.
Sans balancer auſſitôt il demande
Son beau cheval connu dans la légende.
Le cheval vint; George le bien monté, (*c*)
La lance au poing, et le ſabre au côté,
Va parcourant cet effroyable eſpace
Que des humains veut meſurer l'audace;
Ces cieux divers, ces globes lumineux
Que fait tourner René le ſonge-creux, (*d*)
Dans un amas de ſubtile pouſſière,
Beaux tourbillons que l'on ne prouve guère;
Et que Newton, rêveur bien plus fameux,
Fait tournoyer ſans bouſſole et ſans guide
Autour de rien, tout au travers du vide.

George, enflammé de dépit et d'orgueil,
Franchit ce vide, arrive en un clin d'œil
Devers les lieux arroſés par la Loire,
Où ſaint Denis croyait chanter victoire.
Ainſi l'on voit dans la profonde nuit
Une comète, en ſa longue carrière,
Etinceler d'une horrible lumière.
On voit ſa queue, et le peuple frémit;
Le pape en tremble, et la terre étonnée
Croit que les vins vont manquer cette année.

Tout du plus loin que ſaint George aperçut
Monſieur Denis, de colère il s'émut;

Et brandiſſant ſa lance meurtrière,
Il dit ces mots dans le vrai goût d'Homère : (*e*)
Denis, Denis! rival faible et hargneux,
Timide appui d'un parti malheureux,
Tu deſcends donc en ſecret ſur la terre
Pour égorger mes héros d'Angleterre!
Crois-tu changer les ordres du deſtin,
Avec ton âne et ton bras féminin?
Ne crains-tu pas que ma juſte vengeance
Puniſſe enfin, toi, ta fille et la France?
Ton triſte chef, branlant ſur ton cou tors,
S'eſt déjà vu ſéparé de ton corps :
Je veux t'ôter, aux yeux de ton égliſe,
Ta tête chauve en ſon lieu mal remiſe,
Et t'envoyer vers les murs de Paris,
Digne patron des badauts attendris,
Dans ton faubourg, où l'on chôme ta fête,
Tenir encore et rebaiſer ta tête.

Le bon Denis, levant les mains aux cieux,
Lui répondit d'un ton noble et pieux :
O grand ſaint George, ô mon puiſſant confrère!
Veux-tu toujours écouter ta colère?
Depuis le temps que nous ſommes au ciel,
Ton cœur dévot eſt tout pétri de fiel.
Nous faudra-t-il, bienheureux que nous ſommes,
Saints enchâſſés, tant fêtés chez les hommes,
Nous qui devons l'exemple aux nations,
Nous décrier par nos diviſions?

Veux-tu porter une guerre cruelle
Dans le séjour de la paix éternelle ?
Jusques à quand les saints de ton pays
Mettront-ils donc le trouble en paradis ?
O fiers Anglais, gens toujours trop hardis,
Le ciel un jour à son tour en colère
Se lassera de vos façons de faire ;
Ce ciel n'aura, grâce à vos soins jaloux,
Plus de dévots qui viennent de chez vous.
Malheureux saint ; pieux atrabilaire,
Patron maudit d'un peuple sanguinaire,
Sois plus traitable ; et pour DIEU, laisse-moi
Sauver la France et secourir mon roi !

A ce discours George bouillant de rage,
Sentit monter le rouge à son visage ;
Et des badauts contemplant le patron,
Il redoubla de force et de courage,
Car il prenait Denis pour un poltron.
Il fond sur lui, tel qu'un puissant faucon
Vole de loin sur un tendre pigeon.
Denis recule, et prudent il appelle
A haute voix son âne si fidèle,
Son âne ailé, sa joie et son secours.
Viens, criait-il, viens défendre mes jours.
Ainsi parlant, le bon Denis oublie
Que jamais saint n'a pu perdre la vie.

LE beau grison revenait d'Italie

En ce moment; et moi conteur fuccint,
J'ai déjà dit ce qui fit qu'il revint.
A fon Denis dos et felle il préfente.
Notre patron, fur fon âne élancé,
Sentit foudain fa valeur renaiffante.
Subtilement il avait ramaffé
Le fer tranchant d'un anglais trépaffé,
Lors brandiffant le fatal cimeterre,
Il pouffe à George, il le preffe, il le ferre.
George indigné lui fait tomber en bref
Trois horions fur fon malheureux chef :
Tous font parés; Denis garde fa tête,
Et de fes coups dirige la tempête
Sur le cheval et fur le cavalier.
Le feu jaillit de l'élaftique acier;
Les fers croifés, et de taille et de pointe,
A tout moment vont, au fort du combat,
Chercher le cou, le cafque, le rabat,
Et l'auréole, et l'endroit délicat
Où la cuiraffe à l'aiguillette eft jointe.

Ces vains efforts les rendaient plus ardens;
Tous deux tenaient la victoire en fufpens, (*f*)
Quand de fa voix terrible et difcordante,
L'âne entonna fon octave écorchante.
Le ciel en tremble; écho du fond des bois
En frémiffant répète cette voix.
George pâlit : Denis d'une main lefte
Fait une feinte, et d'un revers célefte

Tranche le nez du grand faint d'Albion. (g)
Le bout fanglant roule fur fon arçon.

George fans nez, mais non pas fans courage,
Venge à l'inftant l'honneur de fon vifage;
Et jurant Dieu, felon les nobles *us*
De fes Anglais, d'un coup de cimeterre
Coupe à Denis ce que jadis faint Pierre,
Certain jeudi, fit tomber à Malchus.

A ce fpectacle, à la voix ampoulée
De l'âne faint, à fes terribles cris,
Tout fut ému dans les divins lambris.
Le beau portail de la voûte étoilée
S'ouvrit alors, et des arches du ciel
On vit fortir l'archange Gabriel,
Qui, foutenu fur fes brillantes ailes,
Fend doucement les plaines éternelles,
Portant en main la verge qu'autrefois
Devers le Nil eut le divin Moïfe,
Quand dans la mer fufpendue et foumife
Il engloutit les peuples et les rois.

Que vois-je ici? cria-t-il en colère;
Deux faints patrons, deux enfans de lumière,
Du Dieu de paix confidens éternels,
Vont s'échiner comme de vils mortels!
Laiffez, laiffez aux fots enfans des femmes
Les paffions, et le fer et les flammes;

Abandonnez

Abandonnez à leur profane fort
Les corps chétifs de ces groffières ames,
Nés dans la fange et formés pour la mort :
Mais vous, enfans qu'au féjour de la vie
Le ciel nourrit de fa pure ambrofie,
Etes-vous las d'être trop fortunés ?
Etes-vous fous ? ciel ! une oreille, un nez !
Vous que la grâce et la miféricorde
Avaient formés pour prêcher la concorde,
Pouvez-vous bien de je ne fais quels rois
En étourdis embraffer la querelle ?
Ou renoncez à la voûte éternelle,
Ou dans l'inftant qu'on fe rende à mes lois.
Que dans vos cœurs la charité s'éveille.
George infolent, ramaffez cette oreille,
Ramaffez, dis-je ; et vous, monfieur Denis,
Prenez ce nez avec vos doigts bénis :
Que chaque chofe en fon lieu foit remife.

DENIS foudain va, d'une main foumife,
Rendre le bout au nez qu'il fit camus.
George à Denis rend l'oreille dévote
Qu'il lui coupa. Chacun des deux marmotte
A Gabriel un gentil *oremus* ;
Tout fe rajufte, et chaque cartilage
Va fe placer à l'air de fon vifage.
Sang, fibres, chair, tout fe confolida ;
Et nul veftige aux deux faints ne refta

De nez coupé, ni d'oreille abattue ;
Tant les ſaints ont la chair ferme et dodue.

Puis Gabriel, d'un ton de préſident :
Çà qu'on s'embraſſe ; il dit, et dans l'inſtant
Le doux Denis, ſans fiel en ſans colère,
De bonne foi baiſa ſon adverſaire.
Mais le fier George en l'embraſſant jurait,
Et promettait que Denis le paîrait.
Le bel archange, après cette embraſſade,
Prend mes deux ſaints, et d'un air gracieux
A ſes côtés les fait voguer aux cieux,
Où de nectar on leur verſe raſade.

Peu de lecteurs croiront ce grand combat ;
Mais ſous les murs qu'arroſait le Scamandre,
N'a-t-on pas vu jadis avec éclat
Les dieux armés de l'Olympe deſcendre ?
N'a-t-on pas vu chez cet anglais Milton
D'anges ailés toute une légion (*h*)
Rougir de ſang les céleſtes campagnes,
Jeter au nez quatre ou cinq cents montagnes,
Et qui pis eſt avoir du gros canon ? (*i*)
Or ſi jadis Michel et le démon
Se ſont battus, meſſieurs Denis et George
Pouvaient, ſans doute, à plus forte raiſon,
Se rencontrer et ſe couper la gorge.

Mais dans le ciel ſi la paix revenait,
Il en était autrement ſur la terre,

Séjour maudit de discorde et de guerre.
Le bon roi Charle en cent endroits courait,
Nommait Agnès, la cherchait, et pleurait.
Et cependant Jeanne la foudroyante,
De son épée invincible et sanglante,
Au fier Warton le trépas préparait ;
Elle l'atteint vers l'énorme partie
Dont cet anglais profana le couvent ;
Warton chancelle, et son glaive tranchant
Quitte sa main par la mort engourdie ;
Il tombe, et meurt en reniant les saints.
Le vieux troupeau des antiques nonnains,
Voyant aux pieds de l'amazone auguste
Le chevalier sanglant et trébuché,
Disant *Ave*, s'écriait : Il est juste
Qu'on soit puni par où l'on a péché.

SOEUR Rebondi, qui dans la sacristie
A succombé sous le vainqueur impie,
Pleurait le traître en rendant grâce au ciel ;
Et mesurant des yeux le criminel,
Elle disait d'une voix charitable :
Hélas ! hélas ! nul ne fut plus coupable.

Fin du onzième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT ONZIEME.

(*a*) On ne connaît point dans l'antiquité le dieu du myſtère ; c'eſt, ſans doute, une invention de notre auteur, une allégorie. Il y avait pluſieurs ſortes de myſtères chez les gentils, au rapport de *Pauſanias*, de *Porphyre*, de *Lactance*, d'*Aulus Gellius*, d'*Apuleius*, &c. Mais ce n'eſt pas cela dont il s'agit ici.

(*b*) Edition de 1756 :

Et Dieu permit qu'en ce jour la Pucelle
Contre Warton combattit pour icelle.

Le fier Anglais, de fer enharnaché,
Eut à ſon tour l'ame bien ſtupéfaite,
Quand il ſe vit ſi vivement chargé, &c.

(*c*) Il eſt indubitable qu'on repréſente toujours ſaint *George* ſur un beau cheval, et de-là vient le proverbe, *monté comme un ſaint George*.

(*d*) Alluſion aux tourbillons de *Deſcartes*, et à ſa matière ſubtile, imaginations ridicules et qui ont eu ſi long-temps la vogue. On ne ſait pourquoi l'auteur applique auſſi l'épithète de *rêveur* à *Newton*, qui a prouvé le vide ; c'eſt apparemment parce que *Newton* ſoupçonne qu'un eſprit extrêmement élaſtique eſt la cauſe de la gravitation ; au reſte, il ne faut pas prendre une plaiſanterie à la lettre.

(*e*) Tout ce morceau eſt viſiblement imité d'*Homère*. *Minerve* dit à *Mars* ce que le ſage *Denis* dit ici au fier *George : O Mars, ô Mars, dieu ſanglant, qui ne te plais qu'aux combats*, &c.

(*f*) Edition de 1756 :

Paul pour Denis gageait contre Vincens,
Quand de ſa voix, &c.

Vers ridicule de l'éditeur *Maubert*.

(*g*) Toujours imitation d'*Homère*, qui fait bleffer *Mars* lui-même.

(*h*) *Milton*, au cinquième chant du *Paradis perdu*, affure qu'une partie des anges fit de la poudre et des canons, et renverfa par terre dans le ciel des légions d'anges; que ceux-ci prirent dans le ciel des centaines de montagnes, les chargèrent fur leur dos, avec les forêts plantées fur ces montagnes et les fleuves qui en coulaient, et qu'ils jetèrent fleuves, montagnes et forêts fur l'artillerie ennemie. C'eft un des morceaux les plus vraifemblables de ce poëme.

(*i*) Edition de 1756 :

Et qui pis eft avoir du gros canon?

Pardonnez-moi ce peu de fiction,
Qui, fous les noms de Denis et de George,
Vous a dépeint les peuples d'Albion
Et les Français, qui fe coupaient la gorge.
Mais dans le ciel, &c.

Fin des Notes et Variantes du Chant onzième.

CHANT XII.

ARGUMENT.

Monrose tue l'aumonier. Charles retrouve Agnès, qui se consolait avec Monrose dans le château de Cutendre.

J'AVAIS juré de laisser la morale, (*a*)
De conter net, de fuir les longs discours :
Mais que ne peut ce grand dieu des amours ?
Il est bavard, et ma plume inégale
Va griffonnant de son bec effilé
Ce qu'il inspire à mon cerveau brûlé.
Jeunes beautés, filles, veuves ou femmes,
Qu'il enrôla sous ses drapeaux charmans,
Vous qui lancez et recevez ses flammes,
Or dites-moi, quand deux jeunes amans,
Egaux en grâce, en mérite, en talens,
Aux doux plaisirs tous deux vous sollicitent,
Egalement vous pressent, vous excitent,
Mettent en feu vos sensibles appas,
Vous éprouvez un étrange embarras.
Connaissez-vous cette histoire frivole
D'un certain âne, illustre dans l'école ?

Dans l'écurie on vint lui préſenter
Pour ſon dîner deux meſures égales,
De même forme, à pareils intervalles :
Des deux côtés l'âne ſe vit tenter
Egalement, et dreſſant ſes oreilles
Juſte au milieu des deux formes pareilles,
De l'équilibre accompliſſant les lois,
Mourut de faim, de peur de faire un choix.
N'imitez pas cette philoſophie ;
Daignez plutôt honorer tout d'un temps,
De vos bontés vos deux jeunes amans,
Et gardez-vous de riſquer votre vie.
A quelques pas de ce joli couvent,
Si pollué, ſi triſte et ſi ſanglant,
Où le matin vingt nonnes affligées
Par l'amazone ont été trop vengées,
Près de la Loire était un vieux château
A pont-levis, mâchicoulis, tourelles ; (*b*)
Un long canal tranſparent, à fleur d'eau,
En ſerpentant tournait au pied d'icelles,
Puis embraſſait, en quatre cents jets d'arc,
Les murs épais qui défendaient le parc :
Un vieux baron, ſurnommé de Cutendre,
Etait ſeigneur de cet heureux logis.
En ſureté chacun pouvait s'y rendre.
Le vieux ſeigneur, dont l'âme eſt bonne et tendre,
En avait fait l'aſile du pays.
Français, Anglais, tous étaient ſes amis.

Tout voyageur en coche, en botte, en guêtre,
Ou prince, ou moine, ou nonne, ou turc, ou prêtre,
Y recevait un accueil gracieux :
Mais il fallait qu'on entrât deux à deux ;
Car tout baron a quelque fantaisie,
Et celui-ci pour jamais résolut,
Qu'en son châtel en nombre pair on fût,
Jamais impair. Telle était sa folie.
Quand deux à deux on abordait chez lui,
Tout allait bien : mais malheur à celui
Qui venait seul en ce logis se rendre ;
Il soupait mal ; il lui fallait attendre
Qu'un compagnon formât ce nombre heureux,
Nombre parfait qui fait que deux font deux.

La fière Jeanne ayant repris ses armes,
Qui cliquetaient sur ses robustes charmes ;
Devers la nuit y conduisit au frais,
En devisant, la belle et douce Agnès.
Cet aumônier qui la suivait de près,
Cet aumônier ardent, insatiable,
Arrive aux murs du logis charitable.
Ainsi qu'un loup qui mâche sous sa dent
Le fin duvet d'un jeune agneau bêlant,
Plein de l'ardeur d'achever sa curée,
Va du bercail escalader l'entrée :
Tel enflammé de sa lubrique ardeur,
L'œil tout en feu, l'aumônier ravisseur

Allait

Allait cherchant les restes de sa joie,
Qu'on lui ravit lorsqu'il tenait sa proie.
Il sonne, il crie : on vient ; on aperçut
Qu'il était seul ; or soudain il parut
Que les deux bois, dont les forces mouvantes
Font ébranler les solives tremblantes
Du pont-levis, par les airs s'élevaient,
Et s'élevant le pont-levis haussaient.
A ce spectacle, à cet ordre du maître,
Qui jura Dieu ? ce fut mon vilain prêtre.
Il suit des yeux les deux mobiles bois ;
Il tend les mains, veut crier, perd la voix.
On voit souvent, du haut d'une gouttière,
Descendre un chat auprès d'une volière,
Passant la griffe à travers les barreaux,
Qui contre lui défendent les oiseaux :
Son œil poursuit cette espèce emplumée,
Qui se tapit au fond d'une ramée.
Notre aumônier fut encor plus confus,
Alors qu'il vit sous des ormes touffus
Un beau jeune homme, à la tresse dorée,
Au sourcil noir, à la mine assurée,
Aux yeux brillans, au menton cotonné,
Au teint fleuri, par les Grâces orné,
Tout rayonnant des couleurs du bel âge :
C'était l'Amour, ou c'était mon beau page :
C'était Monrose. Il avait tout le jour
Cherché l'objet de son naissant amour.

Dans le couvent reçu par les nonnettes,
Il apparut à ces filles discrètes
Non moins charmant que l'ange Gabriel,
Pour les bénir venant du haut du ciel.
Les tendres sœurs, voyant le beau Monrose,
Sentaient rougir leurs visages de rose,
Disant tout bas : Ah ! que n'était-il là,
Dieu paternel, quand on nous viola !
Toutes en cercle autour de lui se mirent,
Parlant sans cesse ; et lorsqu'elles apprirent
Que ce beau page allait chercher Agnès,
On lui donna le coursier le plus frais,
Avec un guide, afin que sans esclandre
Il arrivât au château de Cutendre.

En arrivant il vit près du chemin,
Non loin du pont, l'aumônier inhumain.
Lors tout ému de joie et de colère :
Ah ! c'est donc toi, prêtre de Belzébut !
Je jure ici Chandos et mon salut,
Et plus encor les yeux qui m'ont su plaire,
Que tes forfaits vont enfin se payer.
Sans repartir, le bouillant aumônier
Prend d'une main par la rage tremblante
Un pistolet, en presse la détente ; (c)
Le chien s'abat, le feu prend, le coup part ;
Le plomb chassé siffle et vole au hasard,
Suivant au loin la ligne mal mirée
Que lui traçait une main égarée.

Le page viſe, et par un coup plus sûr
Atteint le front, ce front horrible et dur,
Où ſe peignait une ame déteſtable.

L'AUMONIER tombe, et le page vainqueur
Sentit alors dans le fond de ſon cœur
De la pitié le mouvement aimable.
Hélas! dit-il, meurs du moins en chrétien;
Dis *Te Deum;* tu vécus comme un chien;
Demande au ciel pardon de ta luxure;
Prononce *amen*, donne ton ame à DIEU.
Non, répondit le maraud à tonſure,
Je ſuis damné, je vais au diable, adieu.
Il dit et meurt; ſon ame déloyale
Alla groſſir la cohorte infernale. (*d*)

TANDIS qu'ainſi ce monſtre impénitent
Allait rôtir aux braſiers de Satan,
Le bon roi Charle, accablé de triſteſſe,
Allait cherchant ſon errante maîtreſſe,
Se promenant, pour calmer ſa douleur,
Devers la Loire avec ſon confeſſeur.
Il faut ici, lecteur, que je remarque
En peu de mots ce que c'eſt qu'un docteur,
Qu'en ſa jeuneſſe un amoureux monarque
Par étiquette a pris pour directeur.
C'eſt un mortel tout pétri d'indulgence,
Qui doucement fait pencher dans ſes mains,

Du bien, du mal la trompeuſe balance,
Vous mène au ciel par d'aimables chemins,
Et fait pécher ſon maître en conſcience :
Son ton, ſes yeux, ſon geſte compoſant,
Obſervant tout, flattant avec adreſſe
Le favori, le maître, la maîtreſſe ;
Toujours accort, et toujours complaiſant.

Le confeſſeur du monarque gallique
Etait un fils du bon ſaint Dominique ;
Il s'appelait le père Bonifoux,
Homme de bien, ſe feſant tout à tous.
Il lui diſait d'un ton dévot et doux :
Que je vous plains ! la partie animale
Prend le deſſus : la choſe eſt bien fatale.
Aimer Agnès eſt un péché vraiment ;
Mais ce péché ſe pardonne aiſément :
Au temps jadis il était fort en vogue
Chez les Hébreux, enfans du Décalogue.
Cet Abraham, ce père des croyans,
Avec Agar s'aviſa d'être père ;
Car ſa ſervante avait des yeux charmans
Qui de Sara méritaient la colère.
Jacob le juſte épouſa les deux ſœurs.
Tout patriarche a connu les douceurs
Du changement dans l'amoureux myſtère.
Le vieux Booz en ſon vieux lit reçut
Après moiſſon la bonne et vieille Ruth.

Et ſans compter la belle Betzabée,
Du bon David l'ame fut abſorbée
Dans les plaiſirs de ſon ample ſérail.
Son vaillant fils, fameux par ſa crinière,
Un beau matin, par vertu ſingulière,
Vous repaſſa tout ce gentil bercail.
De Salomon vous ſavez le partage :
Comme un oracle on écoutait ſa voix ;
Il ſavait tout, et des rois le plus ſage
Etait auſſi le plus galant des rois.
De leurs péchés ſi vous ſuivez la trace,
Si vos beaux ans ſont livrés à l'amour,
Conſolez-vous ; la ſageſſe a ſon tour.
Jeune on s'égare, et vieux on obtient grâce.

AH ! dit Charlot, ce diſcours eſt fort bon,
Mais que je ſuis bien loin de Salomon !
Que ſon bonheur augmente mes détreſſes !
Pour ſes ébats il eut trois cents maîtreſſes ; (*e*)
Je n'en ai qu'une ; hélas ! je ne l'ai plus.

DES pleurs alors, ſur ſon nez répandus,
Interrompaient ſa voix tendre et plaintive,
Lorſqu'il aviſe, en tournant vers la rive,
Sur un cheval trottant d'un pas hardi,
Un manteau rouge, un ventre rebondi,
Un vieux rabat ; c'était Bonneau lui-même.
Or chacun ſait qu'après l'objet qu'on aime,

Rien n'eſt plus doux pour un parfait amant
Que de trouver ſon très-cher confident.
Le roi perdant et reprenant haleine,
Crie à Bonneau : Quel démon te ramène ?
Que fait Agnès ? dis, d'où viens-tu ? quels lieux
Sont embellis, éclairés par ſes yeux ?
Où la trouver ? dis donc, réponds donc, parle.

AUX queſtions qu'enfilait le roi Charle,
Le bon Bonneau conta de point en point
Comme il avait été mis en pourpoint,
Comme il avait ſervi dans la cuiſine,
Comme il avait, par fraude clandeſtine
Et par miracle, à Chandos échappé,
Quand à ſe battre on était occupé ;
Comme on cherchait cette beauté divine :
Sans rien omettre il raconta fort bien
Ce qu'il ſavait ; mais il ne ſavait rien.
Il ignorait la fatale aventure,
Du prêtre anglais la brutale luxure,
Du page aimé l'amour reſpectueux :
Et du couvent le ſac inceſtueux. (*f*)

APRÈS avoir bien expliqué leurs craintes,
Repris cent fois le fil de leurs complaintes,
Maudit le ſort et les cruels Anglais,
Tous deux étaient plus triſtes que jamais.
Il était nuit ; le char de la grande ourſe (*g*)
Vers ſon nadir avait fourni ſa courſe.

Le jacobin dit au prince penſif :
Il eſt bien tard ; ſoyez mémoratif
Que tout mortel, prince ou moine, à cette heure
Devrait chercher quelque honnête demeure,
Pour y ſouper et pour paſſer la nuit.
Le triſte roi par le moine conduit,
Sans rien répondre, et ruminant ſa peine,
Le cou penché, galoppe dans la plaine ;
Et bientôt Charle, et le prêtre et Bonneau,
Furent tous trois aux foſſés du château.

NON loin du pont était l'aimable page,
Lequel ayant jeté dans le canal
Le corps maudit de ſon damné rival,
Ne perdait point l'objet de ſon voyage.
Il dévorait en ſecret ſon ennui,
Voyant ce pont entre ſa dame et lui.
Mais quand il vit aux rayons de la lune
Les trois Français, il ſentit que ſon cœur
Du doux eſpoir éprouvait la chaleur ;
Et d'une grâce adroite et non commune,
Cachant ſon nom, et ſur-tout ſon ardeur,
Dès qu'il parut, dès qu'il ſe fit entendre,
Il inſpira je ne ſais quoi de tendre ;
Il plut au prince, et le moine benin
Le careſſait de ſon air patelin,
D'un œil dévot et du plat de la main.

Le nombre pair étant formé de quatre,
On vit bientôt les deux flèches abattre
Le pont mobile ; et les quatre courſiers
Font en marchant gémir les madriers. (*h*)
Le gros Bonneau tout eſſoufflé chemine,
En arrivant, droit devers la cuiſine,
Songe au ſouper. Le moine au même lieu,
Dévotement en rendit grâce à DIEU.
Charles prenant un nom de gentilhomme,
Court à Cutendre avant qu'il prît ſon ſomme.
Le bon baron lui fit ſon compliment,
Puis le mena dans ſon appartement.
Charle a beſoin d'un peu de ſolitude,
Il veut jouir de ſon inquiétude.
Il pleure Agnès. Il ne ſe doutait pas
Qu'il fût ſi près de ſes jeunes appas.

Le beau Monroſe en fut bien davantage.
Avec adreſſe il fit cauſer un page,
Il ſe fit dire où repoſait Agnès,
Remarquant tout avec des yeux diſcrets.
Ainſi qu'un chat, qui d'un regard avide
Guette au paſſage une ſouris timide,
Marchant tout doux, la terre ne ſent pas
L'impreſſion de ſes pieds délicats ;
Dès qu'il l'a vue, il a ſauté ſur elle.
Ainſi Monroſe, avançant vers la belle,

Etend un bras, puis avance à tâtons,
Posant l'orteil et haussant les talons.
Agnès, Agnès, il entre dans ta chambre !
Moins promptement la paille vole à l'ambre,
Et le fer suit moins sympathiquement
Le tourbillon qui l'unit à l'aimant.
Le beau Monrose en arrivant se jette
A deux genoux au bord de la couchette,
Où sa maîtresse avait entre deux draps,
Pour sommeiller, arrangé ses appas.
De dire un mot aucun d'eux n'eut la force
Ni le loisir ; le feu prit à l'amorce
En un clin d'œil ; un baiser amoureux
Unit soudain leurs bouches demi-closes.
Leur ame vint sur leurs lèvres de roses.
Un tendre feu sortit de leurs beaux yeux ;
Dans leurs baisers leurs langues se cherchèrent
Qu'éloquemment alors elles parlèrent !
Discours muets, langage des désirs,
Charmant prélude, organe des plaisirs,
Pour un moment il vous fallut suspendre
Ce doux concert, et ce duo si tendre.

AGNÈS aida Monrose impatient
A dépouiller, à jeter promptement
De ses habits l'incommode parure,
Déguisement qui pèse à la nature,

Dans l'âge d'or aux mortels inconnu,
Que hait ſur-tout un dieu qui va tout nu.

DIEUX ! quels objets ! eſt-ce Flore et Zéphyre ?
Eſt-ce Pſyché qui careſſe l'Amour ?
Eſt-ce Vénus que le fils de Cinyre (*i*)
Tient dans ſes bras loin des rayons du jour,
Tandis que Mars eſt jaloux et ſoupire ?

LE Mars français, Charle au fond du château
Soupire alors avec l'ami Bonneau,
Mange à regret et boit avec triſteſſe.
Un vieux valet, bavard de ſon métier,
Pour égayer ſa taciturne alteſſe, (*k*)
Apprit au roi, ſans ſe faire prier,
Que deux beautés, l'une robuſte et fière,
Aux cheveux noirs, à la mine guerrière,
L'autre plus douce, aux yeux bleus, au teint frais,
Couchaient alors dans la gentilhommière.
Charle étonné les ſoupçonne à ces traits;
Il ſe fait dire, et puis redire encore,
Quels ſont les yeux, la bouche, les cheveux,
Le doux parler, le maintien vertueux
Du cher objet de ſon cœur amoureux.
C'eſt elle enfin, c'eſt tout ce qu'il adore;
Il en eſt ſûr, il quitte ſon repas.
Adieu, Bonneau : je cours entre ſes bras.

Il dit et vole, et non pas sans fracas :
Il était roi, cherchant peu le myſtère.

Plein de ſa joie, il répète et redit
Le nom d'Agnès, tant qu'Agnès l'entendit.
Le couple heureux en trembla dans ſon lit.
Que d'embarras! comment ſortir d'affaire ?
Voici comment le beau page s'y prit :
Près du lambris, dans une grande armoire,
On avait mis un petit oratoire,
Autel de poche, où, lorſque l'on voulait,
Pour quinze ſous un capucin venait. (*l*)
Sur le retable, en voûte pratiquée
Eſt une niche en attendant ſon ſaint.
D'un rideau verd la niche était maſquée.
Que fait Monroſe ? un beau penſer lui vint
De s'ajuſter dans la niche ſacrée ;
En bienheureux, derrière le rideau
Il ſe tapit, ſans pourpoint, ſans manteau.
Charles voyait, et preſque dès l'entrée
Il ſaute au cou de ſa belle adorée ;
Et tout en pleurs, il veut jouir des droits
Qu'ont les amans, ſur-tout quand ils ſont rois.
Le ſaint caché frémit à cette vue ;
Il fait du bruit et la table remue :
Le prince approche, il y porte la main,
Il ſent un corps, il recule, il s'écrie :

Amour, Satan, ſaint François, ſaint Germain !
Moitié frayeur et moitié jalouſie :
Puis tire à lui, fait tomber ſur l'autel,
Avec grand bruit, le rideau ſous lequel
Se blotiſſait cette aimable figure
Qu'à ſon plaiſir façonna la nature.
Son dos tourné par pudeur étalait
Ce que Céſar ſans pudeur ſoumettait
A (*m*) Nicomède en ſa belle jeuneſſe,
Ce que jadis le héros de la Gréce
Admira tant dans ſon Epheſtion, (*n*)
Ce qu'Adrien mit dans le Panthéon.
Que les héros, ô ciel, ont de faibleſſe !

Si mon lecteur n'a point perdu le fil
De cette hiſtoire, au moins ſe ſouvient-il
Que dans le camp la courageuſe Jeanne
Traça jadis au bas du dos profane,
D'un doigt conduit par monſieur ſaint Denis,
Adroitement trois belles fleurs de lis.
Cet écuſſon, ces trois fleurs, ce derrière,
Emurent Charle : il ſe mit en prière ;
Il croit que c'eſt un tour de Belzébut.
De repentir et de douleur atteinte,
Le belle Agnès s'évanouit de crainte.
Le prince alors, dont le trouble s'accrut,
Lui prend les mains : Qu'on vole ici vers elle :
Accourez tous ; le diable eſt chez ma belle.

Aux cris du roi le confesseur troublé,
Non sans regret quitte aussitôt la table :
L'ami Bonneau monte tout essoufflé ;
Jeanne s'éveille, et d'un bras redoutable
Prenant ce fer que la victoire suit,
Cherche l'endroit d'où partait tout le bruit.
Et cependant le baron de Cutendre
Dormait à l'aise, et ne put rien entendre.

Fin du douzième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT DOUXIEME.

(a) Ce fragment, trouvé dans les papiers de l'auteur, paraît être une variante du commencement de ce douzième Chant. Il y manque quelques vers.

Oui, j'ai juré de ne plus difcourir,
De conter net, de bannir la harangue,
Mais quels fermens, hélas! puis-je tenir?
Le tendre Amour eft maître de ma langue;
L'Amour m'infpire, il lui faut obéir.
Ce Dieu charmant eft venu me fourire,
Lorfque ma main n'ofait plus l'encenfer;
Quand je fuyais fes traits et fon empire,
Du haut du ciel il vint me careffer.
Quoi! m'a-t-il dit, faut-il que la trifteffe
File aujourd'hui la trame de tes jours?
Quand tu ferais dans la froide vieilleffe,
Encor faudrait implorer mon fecours.
Mais dans l'été, c'eft une ignominie
Que de m'ôter l'empire de ton fort.
Vivre fans moi, c'eft être déjà mort:
Laiffe-moi donc renouveler ta vie.
A ce difcours l'Amour ne s'eft tenu.
Il m'a donné la plus belle maîtreffe. . .
. . . .
De fes faveurs elle enivre mes fens,
Son tendre amour devient l'eau de Jouvence,
Et dans fes bras j'ai trouvé mon printemps.
Je conclus donc, cher lecteur, quand j'y penfe,
Qu'on peut aimer au-delà de trente ans.

(*b*) *Mâchicoulis*, ou *mâchecoulis*, ce ſont des ouvertures entre les créneaux, par leſquelles on peut tirer ſur l'ennemi quand il eſt dans le foſſé.

(*c*) Il faut avouer que les piſtolets ne furent inventés à Piſtoie que long-temps après. Nous n'oſons affirmer qu'il ſoit permis d'anticiper ainſi les temps ; mais que ne pardonne-t-on point dans un poëme épique ? l'épopée a de grands droits.

(*d*) L'équité demande que nous faſſions ici une remarque ſur la morale admirable de ce poëme. Le vice y eſt toujours puni : l'aumônier ſcandaleux meurt impénitent, *Grisbourdon* eſt damné, *Chandos* eſt vaincu et tué, &c. C'eſt ce que le ſage *Horatius Flaccus* recommande *in arte poëticâ*.

(*e*) *Charles* oublie ſept cents femmes, ce qui fait mille. Mais en cela nous ne pouvons qu'applaudir à la retenue de l'auteur et à ſa ſageſſe.

(*f*) Edition de 1756:

Et du couvent le ſac inceſtueux.
Ainſi Louis, ſe perdant à la chaſſe
Dans les taillis de ſon Fontainebleau,
De queſtions fatigue ſon Bonneau :
A ſon retour lui demande la trace
De la beauté qui captive ſon cœur,
Veut que de rien il ne lui faſſe grâce,
Et n'en apprend que tout bien, tout honneur.
Après avoir, &c.

(*g*) Le *nadir* en arabe ſignifie le plus bas ; et le *zénith*, le plus haut. La grande ourſe eſt l'*arctos* des Grecs, qui a donné ſon nom au pôle arctique.

(*h*) Ce ſont les planches du pont : elles ne prennent le nom de madriers que quand elles ont quatre pouces d'épaiſſeur.

(*i*) *Adonis*.

(*k*) On traitait les rois d'alteſſe alors.

(*l*) Il n'y avait point encore de pères capucins ; c'eſt une faute contre *le coſtume*.

(*m*) Des ignorans, dans les éditions précédentes toutes tronquées, avaient imprimés *Licomède* au lieu de *Nicomède :* c'était un roi de Bithynie. *Cæsar in Bithyniam missus*, dit *Suétone*, *desedit apud Nicomedem, non sine rumore prostratæ regi pudicitiæ*.

(*n*) *Alexander pædicator Hephæstionis*, *Adrianus Antinoi*. Non-seulement l'empereur *Adrien* fit mettre la statue d'*Antinoüs* dans le Panthéon, mais il lui érigea un temple; et *Tertullien* avoue qu'*Antinoüs* fesait des miracles.

Fin des Notes et Variantes du Chant douzième.

CHANT

CHANT XIII.

ARGUMENT.

Sortie du château de Cutendre. Combat de la Pucelle et de Jean Chandos : étrange loi du combat à laquelle la Pucelle est soumise; vision du père Bonifoux; miracle qui sauve l'honneur de Jeanne.

C'ETAIT le temps de la saison brillante,
Quand le soleil aux bornes de son cours
Prend sur les nuits pour ajouter aux jours,
Et se plaisant, dans sa démarche lente,
A contempler nos fortunés climats,
Vers le tropique arrête encor ses pas.
O grand saint Jean, (*a*) c'était alors ta fête;
Premier des Jeans, orateur des déserts,
Toi qui criais jadis à pleine tête,
Que du salut les chemins soient ouverts;
Grand précurseur, je t'aime, je te sers.
Un autre Jean eut la bonne fortune
De voyager au pays de la lune
Avec Astolphe, et rendit la raison, (*b*)
Si l'on en croit un auteur véridique,
Au paladin amoureux d'Angélique.
Rends-moi la mienne, ô Jean second du nom!

Tu protégeas ce chantre aimable et rare
Qui réjouit les ſeigneurs de Ferrare
Par le tiſſu de ſes contes plaiſans ;
Tu pardonnas aux vives apoſtrophes
Qu'il t'adreſſa dans ſes comiques ſtrophes.
Etends ſur moi tes ſecours bienfeſans :
J'en ai beſoin ; car tu ſais que les gens
Sont bien plus ſots, et bien moins indulgens
Qu'on ne l'était au ſiècle du génie,
Quand l'Arioſte illuſtrait l'Italie.
Protège-moi contre ces durs eſprits,
Frondeurs peſans de mes légers écrits.
Si quelquefois l'innocent badinage
Vient en riant égayer mon ouvrage,
Quand il le faut je ſuis très-ſérieux ;
Mais je voudrais n'être point ennuyeux.
Conduis ma plume, et ſur-tout daigne faire
Mes complimens à Denis, ton confrère.

En accourant la fière Jeanne d'Arc
D'une lucarne aperçut dans le parc
Cent palefrois, une brillante troupe
De chevaliers ayant dames en croupe,
Et d'écuyers qui tenaient dans leurs mains
Tout l'attirail des combats inhumains ;
Cent boucliers où des nuits la courrière
Réfléchiſſait ſa tremblante lumière ;

Cent casques d'or d'aigrettes ombragés,
Et les longs bois d'un fer pointu chargés,
Et des rubans dont les touffes dorées
Pendaient au bout des lances acérées.
Voyant cela, Jeanne crut fermement
Que les Anglais avaient surpris Cutendre :
Mais Jeanne d'Arc se trompa lourdement.
En fait de guerre on peut bien se méprendre, (c)
Ainsi qu'ailleurs : mal voir et mal entendre
De l'héroïne était souvent le cas,
Et saint Denis ne l'en corrigea pas.

Ce n'était point des enfans d'Angleterre
Qui de Cutendre avaient surpris la terre ;
C'est ce Dunois de Milan revenu,
Ce grand Dunois à Jeanne si connu,
C'est la Trimouille avec sa Dorothée.
Elle était d'aise et d'amour transportée ;
Elle en avait sujet assurément :
Elle voyage avec son cher amant, (*d*)
Ce cher amant, ce tendre la Trimouille ;
Que l'honneur guide et que l'amour chatouille.
Elle le suit toujours avec honneur,
Et ne craint plus monsieur l'inquisiteur.

En nombre pair cette troupe dorée
Dans le château la nuit était entrée.
Jeanne y vola : le bon roi qui la vit,
Crut qu'elle allait combattre, et la suivit ;

Et dans l'erreur qui trompait ſon courage,
Il laiſſe encore Agnès avec ſon page.

O page heureux, et plus heureux cent fois
Que le plus grand, le plus chrétien des rois,
Que de bon cœur alors tu rendis grâce
Au benoît ſaint dont tu tenais la place!
Il te fallut r'habiller promptement; (e)
Tu rajuſtas ta trouſſe diaprée;
Agnès t'aidait d'une main timorée,
Qui s'égarait et ſe trompait ſouvent.
Que de baiſers ſur ſa bouche de roſe
Elle reçut en r'habillant Monroſe!
Que ſon bel œil, le voyant rajuſté,
Semblait encor chercher la volupté!
Monroſe au parc deſcendit ſans rien dire.
Le confeſſeur tout ſaintement ſoupire,
Voyant paſſer ce beau jeune garçon,
Qui lui donnait de la diſtraction.

La douce Agnès compoſa ſon viſage,
Ses yeux, ſon air, ſon maintien, ſon langage.
Auprès du roi Bonifoux ſe rendit,
Le conſola, le raſſura, lui dit
Que dans la niche un envoyé céleſte
Etait d'en-haut venu pour annoncer
Que des Anglais la puiſſance funeſte
Touchait au terme, et que tout doit paſſer;

Que le roi Charle obtiendrait la victoire.
Charles le crut, car il aimait à croire.
La fière Jeanne appuya ce difcours.
Du ciel, dit-elle, acceptons le fecours ;
Venez, grand Prince, et réjoignons l'armée,
De votre abfence à bon droit alarmée.

Sans balancer la Trimouille et Dunois
De cet avis furent à haute voix.
Par ces héros la belle Dorothée
Honnêtement au roi fut préfentée.
Agnès la baife, et le noble efcadron
Sortit enfin du logis du baron.

Le jufte ciel aime fouvent à rire
Des paffions du fublunaire empire.
Il regardait cheminer dans les champs
Cet efcadron de héros et d'amans.
Le roi de France allait près de fa belle
Qui, s'efforçant d'être toujours fidelle,
Sur fon cheval la main lui préfentait,
Serrait la fienne, exhalait fa tendreffe ;
Et cependant, ô comble de faibleffe !
De temps en temps le beau page lorgnait.
Le confeffeur, pfalmodiant fuivait,
Des voyageurs récitait la prière,
S'interrompait en voyant tant d'attraits,
Et regardait avec des yeux diftraits
Le roi, le page, Agnès et fon bréviaire.

Tout brillant d'or, et le cœur plein d'amour,
Ce la Trimouille, ornement de la cour,
Caracolait auprès de Dorothée,
Ivre de joie et d'amour transportée,
Qui le nommait son cher libérateur,
Son cher amant, l'idole de son cœur.
Il lui disait : Je veux après la guerre
Vivre à mon aise avec vous dans ma terre.
O cher objet dont je suis toujours fou,
Quand serons-nous tous les deux en Poitou ?

JEANNE auprès d'eux, ce fier soutien du trône,
Portant corset et jupon d'amazone,
Le chef orné d'un petit chapeau vert,
Enrichi d'or et de plumes couvert,
Sur son fier âne étalait ses gros charmes,
Parlait au roi, courait, allait le pas,
Se rengorgeait, et soupirait tout bas
Pour le Dunois compagnon de ses armes ;
Car elle avait toujours le cœur ému,
Se souvenant de l'avoir vu tout nu.

BONNEAU portant barbe de patriarche,
Suant, soufflant, Bonneau fermait la marche.
O d'un grand roi serviteur précieux !
Il pense à tout ; il a soin de conduire
Deux gros mulets tout chargés de vins vieux,
Longs saucissons, pâtés délicieux,
Jambons, poulets ou cuits ou prêts à cuire.

On avançait, alors que Jean Chandos,
Cherchant par-tout ſon Agnès et ſon page,
Au coin d'un bois, près d'un certain paſſage,
Le fer en main, rencontra nos héros.
Chandos avait une ſuite aſſez belle
De fiers Bretons, pareille en nombre à celle
Qui ſuit les pas du monarque amoureux.
Mais elle était d'eſpèce différente :
On n'y voyait ni tetons ni beaux yeux.
Oh, oh! dit-il d'une voix menaçante,
Galans Français, objets de mon courroux,
Vous aurez donc trois filles avec vous,
Et moi Chandos je n'en aurai pas une?
Çà, combattons : je veux que la fortune
Décide ici qui ſait le mieux de nous (*f*)
Mettre à plaiſir ſes ennemis deſſous,
Frapper d'eſtoc et pointer de ſa lance :
Que de vous tous le plus ferme s'avance;
Qu'on entre en lice; et celui qui vaincra,
L'une des trois à ſon aiſe tiendra.

Le roi piqué de cette offre cynique,
Veut l'en punir, s'avance, prend ſa pique.
Dunois lui dit : Ah! laiſſez-moi, Seigneur,
Venger mon prince et des dames l'honneur.
Il dit et court : la Trimouille l'arrête;
Chacun prétend à l'honneur de la fête.

L'ami Bonneau, toujours de bon accord,
Leur propoſa de s'en remettre au ſort.
Car c'eſt ainſi que les guerriers antiques
En ont uſé dans les temps héroïques :
Même aujourd'hui dans quelques républiques
Plus d'un emploi, plus d'un rang glorieux,
Se tire aux dés (*g*), et tout en va bien mieux.
Si j'oſais même en cette noble hiſtoire
Citer des gens que tout mortel doit croire,
Je vous dirais que monſieur ſaint Mathias
Obtint ainſi la place de Judas.
Le gros Bonneau tient le cornet, ſoupire,
Craint pour ſon roi, prend les dés, roule, tire.
Denis du haut du céleſte rempart
Voyait le tout d'un paternel regard ;
Et contemplant la Pucelle et ſon âne,
Il conduiſait ce qu'on nomme haſard.
Il fut heureux, le ſort échut à Jeanne.
Jeanne, c'était pour vous faire oublier
L'infame jeu de ce grand cordelier,
Qui ci-devant avait rafflé vos charmes.

JEANNE à l'inſtant court au roi, court aux armes,
Modeſtement va derrière un buiſſon
Se délacer, détacher ſon jupon,
Et revêtir ſon armure ſacrée,
Qu'un écuyer tient déjà préparée ;

Puis

Puis fur fon âne elle monte en courroux,
Branlant fa lance et ferrant les genoux. (*h*)
Elle invoquait les onze mille belles,
Du pucelage héroïnes fidelles. (*i*)
Pour Jean Chandos, cet indigne chrétien
Dans les combats n'invoquait jamais rien.

JEAN contre Jeanne avec fureur avance :
Des deux côtés égale eft la vaillance ;
Ane et cheval bardés, coiffés de fer,
Sous l'éperon partent comme un éclair,
Vont fe heurter, et de leur tête dure
Front contre front fracaffent leur armure ;
La flamme en fort, et le fang du courfier
Teint les éclats du voltigeant acier.
Du choc affreux les échos retentiffent ;
Des deux courfiers les huit pieds rejailliffent,
Et les guerriers, du coup défarçonnés,
Tombent chacun fur la croupe étonnés :
Ainfi qu'on voit deux boules fufpendues
Aux bouts égaux de deux cordes tendues,
Dans une courbe au même inftant partir,
Hâter leur cours, fe heurter, s'applatir,
Et remonter fous le choc qui les preffe,
Multipliant leur poids par leur vîteffe.
Chaque parti crut morts les deux courfiers,
Et treffaillit pour les deux chevaliers.

Or des Français la championne auguste
N'avait la chair si ferme, si robuste,
Les os si durs, les membres si dispos,
Si musculeux, que le fier Jean Chandos.
Son équilibre ayant dans cette rixe
Abandonné sa ligne et son point fixe,
Son quadrupède un haut le corps lui fit,
Qui dans le pré Jeanne d'Arc étendit
Sur son beau dos, sur sa cuisse gentille,
Et comme il faut que tombe toute fille.

Chandos pensait qu'en ce grand désarroi
Il avait mis ou Dunois ou le roi.
Il veut soudain contempler sa conquête :
Le casque ôté, Chandos voit une tête
Où languissaient deux grands yeux noirs et longs.
De la cuirasse il défait les cordons.
Il voit, ô ciel ! ô plaisir ! ô merveille !
Deux gros tétons de figure pareille,
Unis, polis, séparés, demi-ronds,
Et surmontés de deux petits boutons
Qu'en sa naissance a la rose vermeille.
On tient qu'alors, en élevant la voix,
Il bénit DIEU pour la première fois.
Elle est à moi la Pucelle de France,
S'écria-t-il ; contentons ma vengeance.
J'ai, grâce au ciel, doublement mérité
De mettre à bas cette fière beauté.

Que ſaint Denis me regarde et m'accuſe ;
Mars et l'Amour ſont mes droits, et j'en uſe. (*k*)

Son écuyer diſait : Pouſſez, Milord ;
Du trône anglais affermiſſez le ſort.
Frère Lourdis en vain nous décourage ;
Il jure en vain que ce ſaint pucelage
Eſt des Troyens le grand Palladium,
Le bouclier (*l*) ſacré du Latium ;
De la victoire il eſt, dit-il, le gage ;
C'eſt l'oriflamme : il faut vous en ſaiſir.
Oui, dit Chandos, et j'aurai pour partage
Les plus grands biens, la gloire et le plaiſir.

Jeanne pâmée écoutait ce langage
Avec horreur, et feſait mille vœux
A ſaint Denis, ne pouvant faire mieux.
Le grand Dunois, d'un courage héroïque,
Veut empêcher le triomphe impudique.
Mais comment faire ? il faut dans tout état
Qu'on ſe ſoumette à la loi du combat.
Les fers en l'air et la tête penchée,
L'oreille baſſe et du choc écorchée,
Languiſſamment le céleſte baudet
D'un œil confus Jean Chandos regardait.
Il nourriſſait dès long-temps dans ſon ame
Pour la Pucelle une diſcrète flamme,
Des ſentimens nobles et délicats
Très-peu connus des ânes d'ici-bas. (*m*)

Le confesseur du bon monarque Charle
Tremble en sa chair alors que Chandos parle.
Il craint sur-tout que son cher pénitent,
Pour soutenir la gloire de la France
Qu'on avilit avec tant d'impudence,
A son Agnès n'en veuille faire autant;
Et que la chose encor soit imitée
Par la Trimouille et par sa Dorothée.
Au pied d'un chêne il entre en oraison,
Et fait tout bas sa méditation,
Sur les effets, la cause, la nature
Du doux péché qu'aucuns nomment luxure.

En méditant avec attention, (*n*)
Le benoît moine eut une vision,
Assez semblable au prophétique songe
De ce Jacob, heureux par son mensonge, (*o*)
Pate-pelu dont l'esprit lucratif
Avait vendu ses lentilles en juif. (*p*)
Ce vieux Jacob, ô sublime mystère!
Devers l'Euphrate une nuit aperçut
Mille béliers qui grimpèrent en rut
Sur des brebis qui les laisserent faire.
Le moine vit de plus plaisans objets; (*q*)
Il vit courir à la même aventure
Tous les héros de la race future.
Il observait les différens attraits
De ces beautés qui, dans leur douce guerre,
Donnent des fers aux maîtres de la terre.

Chacune était auprès de ſon héros,
Et l'enchaînait des chaînes de Paphos.
Tels au retour de Flore et du Zéphyre,
Quand le printemps reprend ſon doux empire,
Tous ces oiſeaux, peints de mille couleurs,
Par leurs amours agitent les feuillages :
Les papillons ſe baiſent ſur les fleurs,
Et les lions courent ſous les ombrages
A leurs moitiés qui ne ſont plus ſauvages.

C'EST-LA qu'il vit le beau François premier. (*r*)
Ce brave roi, ce loyal chevalier,
Avec Etampe, (*s*) heureuſement oublie
Les autres fers qu'il reçut à Pavie.
Là Charles-Quint joint le myrte au laurier,
Sert à la fois la Flamande et la Maure.
Quels rois, ô ciel! l'un à ce beau métier
Gagne la goutte, et l'autre pis encore.
Près de Diane (*t*) on voit danſer les Ris,
Aux mouvemens que l'Amour lui fait faire, (*u*)
Quand dans ſes bras tendrement elle ſerre,
En ſe pâmant, le ſecond des Henris.
De Charles neuf le ſucceſſeur volage (*x*)
Quitte en riant ſa Cloris pour un page,
Sans s'alarmer des troubles de Paris.

MAIS quels combats le jacobin vit rendre
Par Borgia le ſixième Alexandre!

En cent tableaux il eſt repréſenté.
Là ſans tiare, et d'amour tranſporté, (*y*)
Avec Vanoze (*z*) il ſe fait ſa famille.
Un peu plus bas on voit ſa ſainteté
Qui s'attendrit pour Lucrèce ſa fille.
O Léon dix ! ô ſublime Paul trois !
A ce beau jeu vous paſſiez tous les rois ;
Mais vous cédez à mon grand Béarnois,
A ce vainqueur de la ligue rebelle,
A mon héros plus connu mille fois
Par les plaiſirs que goûta Gabrielle, (*aa*)
Que par vingt ans de travaux et d'exploits. (*bb*)

Bientot on voit le plus beau des ſpectacles,
Ce ſiècle heureux, ce ſiècle des miracles,
Ce grand Louis, cette ſuperbe cour
Où tous les arts ſont inſtruits par l'Amour.
L'Amour bâtit le ſuperbe Verſailles ;
L'Amour aux yeux des peuples éblouis,
D'un lit de fleurs fait un trône à Louis :
Malgré les cris du fier dieu des batailles,
L'Amour amène au plus beau des humains
De cette cour les rivales charmantes,
Toutes en feu, toutes impatientes :
De Mazarin la nièce aux yeux divins, (*cc*)
La généreuſe et tendre la Vallière,
La Monteſpan plus ardente et plus fière.

L'une se livre au moment de jouir,
Et l'autre attend le moment du plaisir. (*dd*)

Voici le temps de l'aimable Régence,
Temps fortuné, marqué par la Licence,
Où la Folie, agitant son grelot,
D'un pied léger parcourt toute la France,
Où nul mortel ne daigne être dévot,
Où l'on fait tout excepté pénitence.
Le bon Régent, de son palais royal,
Des voluptés donne à tous le signal.
Vous répondez à ce signal aimable,
Jeune Daphné, bel astre de la cour,
Vous répondez du sein du Luxembourg,
Vous que Bacchus et le dieu de la table
Mènent au lit, escortés par l'Amour. (*ee*)
Mais je m'arrête, et de ce dernier âge
Je n'ose en vers tracer la vive image.
Trop de péril suit ce charme flatteur. (*ff*)
Le temps présent est l'arche du Seigneur;
Qui la touchait d'une main trop hardie,
Puni du ciel, tombait en léthargie.
Je me tairai; mais si j'osais pourtant,
O des beautés aujourd'hui la plus belle!
O tendre objet, noble, simple, touchant,
Et plus qu'Agnès généreuse et fidelle;
Si j'osais mettre à vos genoux charnus
Ce grain d'encens que l'on doit à Vénus!

Si de l'Amour je déployais les armes ;
Si je chantais ce tendre et doux lien ;
Si je difais.... non, je ne dirai rien :
Je ferais trop au-deffous de vos charmes.

Dans fon extafe enfin le moine noir
Vit à plaifir ce que je n'ofe voir.
D'un œil avide, et toujours très-modefte,
Il contemplait le fpectacle célefte
De ces beautés, de ces nobles amans,
De ces plaifirs défendus et charmans :
Hélas! dit-il, fi les grands de la terre
Font deux à deux cette éternelle guerre ;
Si l'univers doit en paffer par-là,
Dois-je gémir que Jean Chandos fe mette (*gg*)
A deux genoux auprès de fa brunette ?
Du Seigneur DIEU la volonté foit faite :
Amen, *amen ;* il dit, et fe pâma,
Croyant jouir de tout ce qu'il voit là.

Mais faint Denis était loin de permettre
Qu'aux yeux du ciel Jean Chandos allât mettre
Et la Pucelle et la France aux abois.
Ami lecteur, vous avez quelquefois
Ouï conter qu'on nouait l'aiguillette. (*hh*)
C'eft une étrange et terrible recette,
Et dont un faint ne doit jamais ufer
Que quand d'une autre il ne peut s'avifer.

D'un pauvre amant le feu se tourne en glace,
Vif et perclus sans rien faire il se lasse;
Dans ses efforts étonné de languir,
Et consumé sur le bord du plaisir.
Telle une fleur, des feux du jour séchée,
La tête basse et la tige penchée,
Demande en vain les humides vapeurs
Qui lui rendaient la vie et les couleurs.
Voilà comment le bon Denis arrête
Le fier Anglais dans ses droits de conquête. (*ii*)

JEANNE, échappant à son vainqueur confus,
Reprend ses sens quand il les a perdus;
Puis d'une voix imposante et terrible
Elle lui dit: Tu n'es pas invincible;
Tu vois qu'ici, dans le plus grand combat,
DIEU t'abandonne et ton cheval s'abat:
Dans l'autre un jour je vengerai la France,
Denis le veut, et j'en ai l'assurance;
Et je te donne, avec tes combattans,
Un rendez-vous sous les murs d'Orléans.
Le grand Chandos lui repartit: Ma belle,
Vous m'y verrez; pucelle ou non pucelle,
J'aurai pour moi saint George le très-fort,
Et je promets de réparer mon tort.

Fin du treizième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT TREIZIEME.

(*a*) L'AUTEUR désigne clairement la fin du mois de juin. La fête de *faint Jean le baptifeur*, qu'on appelle *Baptifte*, eft célébrée le 24 juin.

(*b*) Ce que dit ici l'auteur fait allufion au XXXIV[e] chant de l'*Orlando furiofo :*

Quando fcoprendo il nome fuo gli diffe
Effer colui che l'evangelio fcriffe ;

Voyez notre préface, et fur-tout fouvenez-vous qu'*Ariofte* place faint *Jean* dans la lune avec les trois Parques.

(*c*) Edition de 1756, au lieu des trois vers fuivans on lifait :

Témoin Ajax et certain général,
Duc, bel-efprit, miniftre, maréchal :
L'un fur le Rhin, l'autre aux bords du Scamandre,
Un beau matin s'avisèrent de prendre
Des moutons blancs pour autant d'ennemis,
Sans que l'honneur fût en rien compromis.
Ce n'était point, &c.

M. de *Voltaire* a pris conftamment contre *la Beaumelle* la défenfe de ce général (le maréchal de *Noailles*) et de fa famille ; ainfi l'on peut facilement juger auquel des deux appartiennent ces vers.

(*d*) Edition de 1756 :

Elle voyage avec fon cher amant.
Ce cher amant, ce tendre la Trimouille
Pour qui fon œil de pleurs fouvent fe mouille,

L'ayant cherchée à travers cent combats,
L'avait trouvée et ne la quittait pas.
En nombre pair, &c.

(*e*) Edition de 1756 :

Il te fallut r'habiller promptement :
Sur le satin de ton cu ferme et blanc,
Tu rajustas, &c.

(*f*) Edition de 1756 :

Décide ici qui de nous sait le mieux
Pousser sa lance et plaire à deux beaux yeux,
Que la valeur soit notre seule chance !
Que de vous tous, &c.

(*g*) Les exemples des sorts sont très-fréquens dans *Homère*. On devinait aussi par les sorts chez les Hébreux. Il est dit que la place de *Judas* fut tirée au sort ; et aujourd'hui à Venise, à Gènes et dans d'autres Etats, on tire au sort plusieurs places.

(*h*) Manuscrit :

Le fier Chandos se targuait dans sa gloire,
De deux combats espérant la victoire,
Jurant ce mot lequel commence en F.
Jeanne invoquait l'épouse de Joseph,
Mère de DIEU, reine du pucelage.
L'un contre l'autre ils volent avec rage ;
Les deux coursiers, bardés, coiffés de fer, &c.

(*i*) Les onze mille vierges et martyres enterrées à Cologne.

(*k*) Edition de 1756 et manuscrits :

Mars et l'Amour sont mes droits, et j'en use.
Puis se tournant devers son écuyer :
Je vois, dit-il, qu'elle est hors d'elle-même ;
J'ai ces deux bras pour combattre et tuer :
Pour la guérir je prendrai le troisième.

Jamais Chandos ne promit rien en vain.
Comme il le dit, il prend ce bras ſoudain.
Le grand Dunois d'un courage héroïque, &c.

(*l*) C'était un bouclier qui était tombé du ciel à Rome, et qui était gardé ſoigneuſement, comme un gage de la ſureté de la ville.

(*m*) Edition de 1756 :

Très-peu connus des ânes d'ici-bas ;
Il ſoupirait en voyant les trois bras.
Le confeſſeur, &c.

(*n*) Le treizième chant de l'édition de 1762 eſt diviſé en deux dans celle de 1756, où le douzième chant finit par ce vèrs :

Du doux péché qu'aucuns nomment luxure.

Et le treizième commence ainſi :

En méditant avec attention, &c.

(*o*) Manuſcrit :

De ce Jacob, le patron du menſonge,
Pate-pelu, dont l'eſprit lucratif
Trompa Laban, qu'il vola comme un juif.
Ce vieux Jacob, &c.

Notre auteur entend, ſans doute, l'artifice dont uſa *Jacob* quand il ſe fit paſſer pour *Eſaü. Pate-pelu* ſignifie les gants de peau et de poil dont il couvrît ſes mains.

(*p*) Edition de 1756 :

Ce vieux Jacob, (admirez bien, mes frères,
Du livre ſaint les ſublimes myſtères.)
Devers l'Euphrate, &c.

(*q*) Edition de 1756 :

Le moine vit de plus plaiſans objets ;
Il vit très-bien, ou crut voir le bon père,
Ce qu'aucun ſaint n'obtint de voir jamais :
Il vit courir à la même aventure,

Il vit aux pieds des futures Agnès
Les demi-dieux de la race future ;
Il obſerva les différens attraits
De ces beautés , dont l'adreſſe féconde
Fefait danſer tous les maîtres du monde :
Chacune était juſte ſous ſon héros,
Partant enſemble et diſant les grands mots ;
Chacune avait ſon trot et ſon allure ;
Chacun piquait à l'envi ſa monture.
Tous excellaient à ce jeu des deux dos.
Tels au retour de Flore, &c.

On voit ſans peine que ces trois derniers vers ſont du capucin. Ce chant eſt un de ceux où il en a ajouté le plus.

(*r*) Manuſcrit :

C'eſt-là qu'il vit le beau François premier,
Roi malheureux, mais galant chevalier,
Qui ſur un lit fait goûter à deux belles
Tous les plaiſirs que François reçoit d'elles ;
Là Charles-Quint, &c.

(*s*) *Anne de Piſſeleu*, ducheſſe d'Etampes.

(*t*) *Diane de Poitiers*, ducheſſe de Valentinois.

(*u*) Edition de 1756 :

Quand dans ſes bras décharnés et flétris,
Ivre d'amour, tendrement elle ſerre,
En ſe pâmant, le ſecond des Henris.
De la débauche un long et triſte uſage
De la beauté lui fait avoir le prix.
De Charles neuf, &c.

(*x*) *Henri III* et ſes mignons.

(*y*) Edition de 1756 :

Là, ſans tiare, et d'amour tranſporté,
Tournant le dos, trouſſant ſa ſoutanelle,
Avec Vanoze il ſe fait la femelle ;
Un peu plus bas on voit ſa ſainteté,

Pour ses plaisirs convoitant sa famille,
Donner l'assaut à Lucrèce sa fille.
O Léon dix ! ô sublime Paul trois !
Jules second ! et toi Monté le drille !
A ce beau jeu, &c.

On voit clairement ici que le capucin ayant lu *la femelle* au lieu de *sa famille*, a voulu suppléer les rimes qui manquaient.

Un manuscrit porte :

Un peu plus bas on voit sa sainteté
Faire un enfant à Lucrèce sa fille.

(*z*) *Alexandre VI*, pape, eut trois enfans de *Vanoza*. *Lucrèce* sa fille passa pour être sa maîtresse et celle de son frère : *Alexandri filia, sponsa, nurus*.

(*aa*) La fameuse *Gabrielle d'Estrées*, duchesse de Beaufort.

(*bb*) Edition de 1756 :

Le moine vit des doges de Venise,
Et ces grands ducs, fiers oppresseurs de Pise,
Avec les boucs partageant leurs plaisirs ;
Mais les laissant à leurs puans désirs.
Bientôt on voit, &c.

(*cc*) Celle qui depuis fut la connétable *Colonna*.

(*dd*) Edition de 1756 :

Et l'autre attend le moment du plaisir.
Mais tout à coup quelle métamorphose !
D'un long froc noir lugubrement paré,
L'amour met bas sa couronne de rose ;
Son front se perd sous un bonnet carré.
Le sot Scrupule et la froide Décence
Masquent les traits de sa riante enfance.
L'Hymen le suit à pas mystérieux ;
Les deux flambeaux brûlent des mêmes feux,

Feux ſans éclat dont la pâle lumière
Porte l'ennui dans les lieux qu'elle éclaire.
A la lueur de ces triſtes flambeaux,
Suivi d'un prêtre et de deux m.........
Pour guide un diable en noire ſoutanelle,
Le grand Louis, couronné de pavots,
Vient d'épouſer ſa vieille m........
Le moine vit ce phénix des Bourbons
Enſorcelé de deux flaſques tetons,
Sur un ſofa piquer ſa haridelle.
L'Amour en pleurs et ſa ſuite fidelle,
Les Jeux, les Ris s'envolent à Paphos.
Paris, la cour, ſont en proie aux dévots.
Une groſſière et mauſſade luxure
Rappelle aux ſens toute la volupté.
Sous l'air cafard un cyniſme effronté
Met Diogène où régnait Epicure.
Dans les excès d'une crapule obſcure
Le courtiſan cherche la liberté.
Hercule en froc et Priape en ſoutane
Dans le palais portent l'obſcénité ;
Tout leur fait jour, et le couple profane,
Recommandé par ſa brutalité,
A ſon plaiſir patine la béauté.
C'en était fait du tendre Amour en France,
Quand la fortune ou bien la Providence,
A Saint-Denis logea ce roi bigot.
Le moine voit, à ce règne cagot,
Dans les deſtins ſuccéder la Régence,
Temps fortuné, marqué par la Licence,
Où la Folie, agitant ſon grelot,
Jette ſur tout un vernis d'innocence ;
Où le cafard n'eſt priſé que du ſot.
Tendre Argentan, folâtre Parabère,
C'eſt par vos ſoins que le dieu de Cythère,
Régnant en maître au palais d'Orléans,
Sur ſes autels revoit fumer l'encens.

Le dieu du goût, son seul et digne émule,
Tâche d'unir les grâces aux talens.
Faune et Priape, et le brutal Hercule,
Forcés de fuir, rentrent dans les couvens;
Ils n'osent plus se faire voir en France
Que sous les traits de Rieux ou de Vence.
Le bon Régent, &c.

(*ee*) Edition de 1756:

Mènent au lit, escortés par l'Amour.
Près de Paris, sous la pourpre romaine. . . .
Mais je m'arrête; un semblable tableau
Pourrait au peintre attirer dure aubaine:
Il y faudrait placer plus d'un Bonneau
En robe courte. Or, dans ce dernier âge,
Homme d'épée est un fier m. . . . . . ,.
Et moi chétif, j'abhorre le tapage.
Je tiendrai donc contre l'appât flatteur;
Je me tairai, n'en déplaise au lecteur.
O Rambouillet! &c.

Il y a eu encore ici des vers ajoutés, et comme ci-dessus, (note *c*) dans la charitable intention de faire à l'auteur des ennemis puissans.

(*ff*) Edition de 1756:

Je me tairai, n'en déplaise au lecteur.
O Rambouillet, asile du mystère!
Meudon, Choisi, réduits délicieux,
Que les Plaisirs, les Amours et les Jeux
Ont si souvent préférés à Cythère,
Sur vos secrets, censurés par Lignière,
Et respectés de son prudent recteur,
Ma chaste muse est forcée à se taire.
Le temps présent est l'arche du Seigneur;
Qui la touchait d'une main trop hardie,
Puni du ciel, tombait en léthargie.

Je

Je me tairai. Mais si j'osais pourtant,
O des beautés aujourd'hui la plus belle!
O tendre objet, noble, simple, touchant,
O potelée et douce la Tournelle!
Si j'osais mettre à vos genoux charnus
Ce grain d'encens que l'on doit à Vénus;
Si je chantais cette haute fortune,
L'objet des vœux de Flavacourt la brune;
Si je chantais ce tendre et doux lien,
Ce nœud si cher, quoique si peu chrétien,
Formé, béni par la vieille éminence,
Maudit, rompu par un prélat bigot,
Et resserré par ce grand roi de France,
Malgré l'avis et les sermens d'un sot;
Si de l'Amour je déployais les armes;
Si je disais.... non, je ne dirai mot;
Je serais trop au-dessous de vos charmes.
  Dans son extase enfin le moine noir
Vit à plaisir ce que je n'ose voir.
D'un œil avide, et toujours très-modeste,
Il contemplait le spectacle céleste
De tous ces rois accouplés bout à bout;
Charles second sur la belle Portsmouth;
George second sur la tendre Yarmouth;
Et ce dévot roi de Lusitanie,
En priant DIEU se pâmant sur sa mie;
Et ce Victor, attrapé tour à tour
Par son orgueil, par son fils, par l'amour.

Lignière était un jésuite confesseur de *Louis XV;* mais confesseur heureusement moins connu que *le Tellier* et *la Chaise*.

Madame de *la Tournelle*, née *Mailli*, prit le titre de duchesse de Châteauroux, en acceptant la place de maîtresse du roi. Elle était d'une beauté singulière. On sait avec quelle rudesse de zèle l'évêque de Soissons, *Fitz-James*, petit fils de mademoiselle *Churchil*, maîtresse de *Jacques II*, traita une femme qui avait en France la même dignité que sa grand'mère avait eue en Angleterre.

Cet évêque était un homme simple, tolérant, bon et sans intrigue; mais par-là même très-propre à se rendre, sans le savoir, l'instrument des intrigans de la cour. On lui fit accroire qu'il était obligé en conscience de forcer le roi à traiter sa maîtresse avec une rigueur à peine excusable s'il eût été question de chasser de la cour un ministre qui aurait trahi l'Etat ou corrompu le monarque.

Madame de *Châteauroux* fut rappelée bientôt après; le roi envoya chez elle un ministre d'Etat (M. le comte de *Maurepas*, son ennemi) la prier de sa part de vouloir bien reprendre ses places à la cour. Elle tomba malade le jour même et mourut. On attribua sa mort aux violentes émotions qu'elle avait éprouvées. Dans le moment de sa faveur on se déchaîna contre elle, comme c'est l'usage. *La pauvre femme*, disait un de ses amis, *elle n'est qu'à plaindre; c'est une tuile qui lui est tombée sur la tête*. Il avait raison. La faveur ne valut à madame de *Châteauroux* que de la contrainte, des chagrins et une mort prématurée.

Madame de *Flavacourt* était sœur de madame de *Châteauroux*. On prétendait qu'elle aspirait à la même place; et les courtisans attribuaient à ses vues ambitieuses la résistance qu'elle avait opposée au goût passager du roi.

Ces vers de l'édition de 1756 furent faits pendant le siége de Fribourg, époque du raccommodement; mais la nouvelle faveur de madame de *Châteauroux* n'ayant duré qu'un moment, l'auteur a cru devoir les changer.

Suite de la même variante; édition de 1756.

Mais quand au bout de l'auguste enfilage
Il aperçut entre Iris et son page,
. . . .
Cet auteur roi, si dur et si bizarre,
Que dans le Nord on admire, on compare
A Salômon; ainsi que les Germains,
Leur empereur au César des Romains.
Hélas! dit-il, &c.

Ces vers ne sont pas de M. de *Voltaire*. *Entre Iris et son page* n'est qu'une répétition du vers sur *Henri III: Quitte en riant sa Cloris pour un page*. Le nom de *Salomon du Nord*, dont

on se moque ici, n'a pas été donné par les gens du Nord, mais par M. de *Voltaire* lui-même; (*) et nous avons d'ailleurs des raisons décisives pour croire que ces vers n'ont pu être que des éditeurs, soit capucins, soit proposans.

(*gg*) Edition de 1756;

Dois-je gémir que Jean Chandos se mette
Les deux gigots sur sa belle brunette?

Vers enjolivé par le capucin.

(*hh*) On portait autrefois des hauts de chausse attachés avec une aiguillette; et on disait d'un homme qui n'avait pu s'acquitter de son devoir, que son aiguillette était nouée. Les sorciers ont de tout temps passé pour avoir le pouvoir d'empêcher la consommation du mariage: cela s'appelait *nouer l'aiguillette*. La mode des aiguillettes passa sous *Louis XIV*, quand on mit des boutons aux braguettes.

(*ii*) Edition de 1756:

Chandos suant, et soufflant comme un bœuf,
Cherche du doigt si l'autre est une fille:
Au diable soit, dit-il, la sotte aiguille!
Bientôt le diable emporte l'étui neuf;
Il veut encor secouer sa guenille.
Jeanne échappant, &c.

On reconnaît encore ici les vers du capucin. Les lecteurs qui ont du goût distingueront sans peine tous ces embellissemens étrangers. Nous nous dispenserons d'en faire aussi souvent la remarque.

(*) *Le Salomon du Nord en est donc l'Alexandre.*

Fin des Notes et Variantes du Chant treizième.

CHANT XIV.

ARGUMENT.

Comment Jean Chandos veut abuser de la dévote Dorothée. Combat de la Trimouille et de Chandos. Ce fier Chandos est vaincu par Dunois.

O Volupté, mère de la nature, (*a*)
Belle Vénus, seule divinité
Que dans la Gréce invoquait Epicure,
Qui du chaos chassant la nuit obscure,
Donnes la vie et la fécondité,
Le sentiment et la félicité
A cette foule innombrable, agissante
D'êtres mortels à ta voix renaissante ;
Toi que l'on peint désarmant dans tes bras
Le Dieu du ciel et le Dieu de la guerre,
Qui d'un sourire écartes le tonnerre,
Rends l'air serein, fais naître sous tes pas
Les doux plaisirs qui consolent la terre ;
Descends des cieux, Déesse des beaux jours,
Viens sur ton char entouré des Amours
Que les Zéphyrs ombragent de leurs ailes
Que font voler tes colombes fidelles ;
En se baisant dans le vague des airs ?
Viens échauffer et calmer l'univers,

Viens ; qu'à ta voix les Soupçons, les Querelles,
Le trifte Ennui, plus déteftable qu'elles,
La noire Envie, à l'œil louche et pervers,
Soient replongés dans le fond des enfers,
Et garrotés de chaines éternelles :
Que tout s'enflamme et s'uniffe à ta voix ;
Que l'univers en aimant fe maintienne.
Jetons au feu nos vains fatras de lois,
N'en fuivons qu'une, et que ce foit la tienne.

Tendre Vénus, conduis en fureté
Le roi des Francs qui défend fa patrie.
Loin des périls conduis à fon côté
La belle Agnès, à qui fon cœur fe fie.
Pour ces amans de bon cœur je te prie.
Pour Jeanne d'Arc je ne t'invoque pas,
Elle n'eft pas encor fous ton empire :
C'eft à Denis de veiller fur fes pas ;
Elle eft pucelle, et c'eft lui qui l'infpire.
Je recommande à tes douces faveurs
Ce la Trimouille et cette Dorothée.
Verfe la paix dans leurs fenfibles cœurs ;
De fon amant que jamais écartée
Elle ne foit expofée aux fureurs
Des ennemis qui l'ont perfécutée. (*b*)

Et toi, Comus, (*c*) récompenfe Bonneau,
Répands tes dons fur ce bon Tourangeau

Qui ſut conclure un accord pacifique
Entre ſon prince et ce Chandos cynique.
Il obtint d'eux avec dextérité,
Que chaque troupe irait de ſon côté,
Sans nul reproche et ſans nulles querelles,
A droite, à gauche, ayant la Loire entre elles.
Sur les Anglais il étendit ſes ſoins,
Selon leurs goûts, leurs mœurs et leurs beſoins.
Un gros *roſtbif* que le beurre aſſaiſonne, (*d*)
Des *plumpuddings*, des vins de la Garonne
Leur ſont offerts; et les mets plus exquis,
Les ragoûts fins dont le jus pique et flatte,
Et les perdrix à jambes d'écarlate,
Sont pour le roi, les belles, les marquis.
Le fier Chandos partit donc après boire,
Et côtoya les rives de la Loire,
Jurant tout haut que la première fois
Sur la Pucelle il reprendrait ſes droits.
En attendant il reprit ſon beau page.
Jeanne revint, ranimant ſon courage,
Se replacer à côté de Dunois.

Le roi des Francs avec ſa garde bleue,
Agnès en tête, un confeſſeur en queue,
A remonté, l'eſpace d'une lieue,
Les bords fleuris où la Loire s'étend
D'un cours tranquille et d'un flot inconſtant.

Sur des bateaux et des planches ufées
Un pont joignait les rives oppofées.
Une chapelle était au bout du pont :
C'était dimanche. Un hermite à fandale
Fait réfonner fa voix facerdotale :
Il dit la meffe ; un enfant la répond.
Charle et les fiens ont eu foin de l'entendre,
Dès le matin au château de Cutendre ;
Mais Dorothée en entendait toujours
Deux pour le moins, depuis qu'à fon fecours
Le jufte ciel, vengeur de l'innocence,
Du grand bâtard employa la vaillance,
Et protégea fes fidelles amours.
Elle defcend, fe retrouffe, entre vîte,
Signe fa face en trois jets d'eau bénite,
Plie humblement l'un et l'autre genou,
Joint les deux mains, et baiffe fon beau cou.
Le bon hermite en fe tournant vers elle,
Tout ébloui, ne fe connaiffant plus,
Au lieu de dire un *fratres*, *oremus*,
Roulant les yeux, dit : *fratres*, *qu'elle eft belle !*

Chandos entra dans la même chapelle,
Par paffe-temps beaucoup plus que par zèle.
La tête haute, il falue en paffant
Cette beauté dévote à la Trimouille ;
Paffe, repaffe, et toujours en fifflant ;
Mais derrière elle enfin il s'agenouille,

Sans un ſeul mot de *pater* ou d'*ave*.
D'un cœur contrit au Seigneur élevé,
D'un air charmant, la tendre Dorothée
Se proſternait, par la grâce excitée,
Front contre terre et derrière levé ;
Son court jupon, retrouſſé par mégarde, (*e*)
Offrait aux yeux de Chandos qui regarde,
A découvert, deux jambes dont l'Amour
A deſſiné la forme et le contour,
Jambes d'ivoire, et telles que Diane
En laiſſa voir au chaſſeur Actéon.
Chandos alors fesant peu l'oraiſon,
Sentit au cœur un déſir très-profane.
Sans nul reſpect pour un lieu ſi divin,
Il va gliſſant une inſolente main
Sous le jupon qui couvre un blanc ſatin. (*f*)
Je ne veux point, par un crayon cynique,
Effarouchant l'eſprit ſage et pudique
De mes lecteurs, étaler à leurs yeux
Du grand Chandos l'effort audacieux.

MAIS la Trimouille ayant vu diſparaître
Le tendre objet dont l'Amour le fit maître,
Vers la chapelle il adreſſe ſes pas.
Juſqu'où l'Amour ne nous conduit-il pas ?
La Trimouille entre au moment où le prêtre
Se retournait, où l'inſolent Chandos
Etait tout près du plus charmant des dos,

Où

Où Dorothée, effrayée, éperdue,
Pouffait des cris qui vont fendre la nue.
Je voudrais voir nos bons peintres nouveaux,
Sur cette affaire exerçant leurs pinceaux,
Peindre à plaifir fur ces quatre vifages
L'étonnement des quatre perfonnages.
Le Poitevin criait à haute voix :
Ofes-tu bien, chevalier difcourtois,
Anglais fans frein, profanateur impie,
Jufqu'en ces lieux porter ton infamie ?
D'un ton railleur où règne un air hautain,
Se rajuftant, et regagnant la porte,
Le fier Chandos lui dit : Que vous importe ?
De cette églife êtes-vous facriftain ?
Je fuis bien plus, dit le Français fidèle,
Je fuis l'amant aimé de cette belle ;
Ma coutume eft de venger hautement
Son tendre honneur, attaqué trop fouvent.
Vous pourriez bien rifquer ici le vôtre,
Lui dit l'Anglais : nous favons l'un et l'autre
Notre portée ; et Jean Chandos peut bien
Lorgner un dos, mais non montrer le fien.

Le beau Français, et le Breton qui raille,
Font préparer leurs chevaux de bataille.
Chacun reçoit des mains d'un écuyer
Sa longue lance et fon rond bouclier,

Se met en ſelle, et d'une courſe fière,
Paſſe, repaſſe, et fournit ſa carrière.
De Dorothée et les cris et les pleurs
N'arrêtaient point l'un et l'autre adverſaire.
Son tendre amant lui criait : Beauté chère,
Je cours pour vous, je vous venge, ou je meurs.
Il ſe trompait : ſa valeur et ſa lance
Brillaient en vain pour l'Amour et la France.

Après avoir en deux endroits percé
De Jean Chandos le haubert fracaſſé,
Prêt à ſaiſir une victoire sûre,
Son cheval tombe, et ſur lui renverſé,
D'un coup de pied ſur ſon caſque fauſſé,
Lui fait au front une large bleſſure.
Le ſang vermeil coule ſur la verdure.
L'hermite accourt; il croit qu'il va paſſer,
Crie *in manus*, et le veut confeſſer.
Ah Dorothée! ah douleur inouie!
Auprès de lui ſans mouvement, ſans vie,
Ton déſeſpoir ne pouvait s'exhaler.
Mais que dis-tu lorſque tu pus parler?
„ Mon cher amant! c'eſt donc moi qui te tue?
De tous tes pas la compagne aſſidue
Ne devait pas un moment s'écarter;
Mon malheur vient d'avoir pu te quitter.
Cette chapelle eſt ce qui m'a perdue;

Et j'ai trahi la Trimouille et l'Amour,
Pour affifter à deux meffes par jour ! »
Ainfi parlait fa tendre amante en larmes.

Chandos riait du fuccès de fes armes :
» Mon beau Français, la fleur des chevaliers,
Et vous auffi, dévote Dorothée,
Couple amoureux, foyez mes prifonniers ;
De nos combats c'eft la loi refpectée. (*g*)
J'eus un moment Agnès en mon pouvoir ;
Puis j'abattis fous moi votre Pucelle ;
Je l'avoûrai, je fis mal mon devoir :
J'en ai rougi ; mais avec vous, la belle,
Je reprendrai tout ce que je perdis ;
Et la Trimouille en dira fon avis. »

Le Poitevin, Dorothée et l'hermite
Tremblaient tous trois à ce propos affreux ;
Ainfi qu'on voit au fond des antres creux
Une bergère, éplorée, interdite,
Et fon troupeau que la crainte a glacé,
Et fon beau chien par un loup terraffé.

Le jufte ciel, tardif en fa vengeance,
Ne fouffrit pas cet excès d'infolence.
De Jean Chandos les péchés redoublés,
Filles, garçons, tant de fois violés,
Impiété, blafphême, impénitence,
Tout en fon temps fut mis dans la balance,

Et fut pesé par l'ange de la mort.
Le grand Dunois avait de l'autre bord
Vu le combat et la déconvenue
De la Trimouille ; une femme éperdue
Qui le tenait languissant dans ses bras,
L'hermite auprès qui marmotte tout bas,
Et Jean Chandos qui près d'eux caracole.
A ces objets il pique, il court, il vole.

C'ETAIT alors l'usage en Albion,
Qu'on appelât les choses par leur nom.
Déjà du pont franchissant la barrière,
Vers le vainqueur il s'était avancé.
(*h*) *Fils de putain* nettement prononcé,
Frappe au tympan de son oreille altière.
Oui, je le suis, dit-il d'une voix fière ;
Tel fut Alcide et le divin Bacchus, (*i*)
L'heureux Persée et le grand Romulus,
Qui des brigands ont délivré la terre.
C'est en leur nom que j'en vais faire autant.
Va, souviens-toi que d'un bâtard normand (*k*)
Le bras vainqueur a soumis l'Angleterre.
O vous, bâtards du maître du tonnerre,
Guidez ma lance et conduisez mes coups !
L'honneur le veut ; vengez-moi, vengez-vous.
Cette prière était peu convenable ;
Mais le héros savait très-bien la fable :
Pour lui la Bible eut des charmes moins doux.

Il dit et part. La molette dorée
Des éperons armés de courtes dents
De ſon courſier pique les nobles flancs :
Le premier coup de ſa lance acérée
Fend de Chandos l'armure diaprée,
Et fait tomber une part du collet
Dont l'acier joint le caſque au corſelet.

Le brave Anglais porte un coup effroyable ;
Du bouclier la voûte impénétrable.
Reçoit le fer qui s'écarte en gliſſant.
Les deux guerriers ſe joignent en paſſant ;
Leur force augmente ainſi que leur colère :
Chacun ſaiſit ſon robuſte adverſaire.
Les deux courſiers ſous eux ſe dérobans,
Débarraſſés de leurs fardeaux brillans,
S'en vont en paix errer dans les campagnes.
Tels que l'on voit dans d'affreux tremblemens
Deux gros rochers, détachés des montagnes,
Avec grand bruit l'un ſur l'autre roulans :
Ainſi tombaient ces deux fiers combattans,
Frappant la terre et tous deux ſe ſerrans.
Du choc bruyant les échos retentiſſent,
L'air s'en émeut, les nymphes en gémiſſent.
Ainſi quand Mars, ſuivi par la Terreur,
Couvert de ſang, armé par la Fureur,
Du haut des cieux deſcendait pour défendre
Les habitans des rives du Scamandre,

Et quand Pallas animait contre lui
Cent rois ligués dont elle était l'appui ;
La terre entière en était ébranlée,
De l'Achéron la rive était troublée ; (*l*)
Et, pâlissant sur ses horribles bords,
Pluton tremblait pour l'empire des morts.

Les deux héros fièrement se relèvent,
Les yeux en feu, se regardent, s'observent,
Tirent leur sabre, et sous cent coups divers
Rompent l'acier dont tous deux sont couverts.
Déjà le sang, coulant de leurs blessures
D'un rouge noir avait teint leurs armures.
Les spectateurs en foule se pressans
Fesaient un cercle autour des combattans,
Le cou tendu, l'œil fixe, sans haleine,
N'osant parler et remuant à peine.
On en vaut mieux quand on est regardé ;
L'œil du public est aiguillon de gloire.
Les champions n'avaient que préludé
A ce combat d'éternelle mémoire.
Achille, Hector, et tous les demi-dieux,
Les grenadiers bien plus terribles qu'eux,
Et les lions beaucoup plus redoutables,
Sont moins cruels, moins fiers, moins implacables,
Moins acharnés. Enfin l'heureux bâtard
Se ranimant, joignant la force à l'art,

Saisit le bras de l'Anglais qui s'égare,
Fait d'un revers voler son fer barbare;
Puis d'une jambe avancée à propos
Sur l'herbe rouge étend le grand Chandos;
Mais en tombant son ennemi l'entraîne.
Couverts de poudre ils roulent dans l'arène,
L'Anglais dessous et le Français dessus.

Le doux vainqueur, dont les nobles vertus
Guident le cœur quand son sort est prospère,
De son genou pressant son adversaire:
Rends-toi, dit-il. Oui, dit Chandos, attends;
Tiens, c'est ainsi, Dunois, que je me rends.

Tirant alors, pour ressource dernière,
Un stylet court, il étend en arrière
Son bras nerveux, le ramène en jurant,
Et frappe au cou son vainqueur bienfesant:
Mais une maille en cet endroit entière
Fit émousser la pointe meurtrière.
Dunois alors cria: Tu veux mourir,
Meurs, scélérat: et, sans plus discourir,
Il vous lui plonge, avec peu de scrupule,
Son fer sanglant devers la clavicule.
Chandos mourant, se débattant en vain,
Disait encor tout bas, *fils de putain!*
Son cœur altier, inhumain, sanguinaire,
Jusques au bout garda son caractère.

Ses yeux, ſon front, pleins d'une ſombre horreur,
Son geſte encor menaçaient ſon vainqueur.
Son ame impie, inflexible, implacable,
Dans les enfers alla braver le diable.
Ainſi finit, comme il avait vécu,
Ce dur Anglais par un Français vaincu.

Le beau Dunois ne prit point ſa dépouille :
Il dédaignait ces uſages honteux,
Trop établis chez les Grecs trop fameux.
Tout occupé de ſon cher la Trimouille,
Il le ramène, et deux fois ſon ſecours
De Dorothée ainſi ſauva les jours.
Dans le chemin elle ſoutient encore
Son tendre amant qui, de ſes mains preſſé,
Semble revivre, et n'être plus bleſſé
Que de l'éclat de ces yeux qu'il adore ;
Il les regarde et reprend ſa vigueur.
Sa belle amante, au ſein de la douleur,
Sentit alors le doux plaiſir renaître :
Les agrémens d'un ſourire enchanteur
Parmi ſes pleurs commençaient à paraître ;
Ainſi qu'on voit un nuage éclairé
Des doux rayons d'un ſoleil tempéré.

Le roi gaulois, ſa maîtreſſe charmante,
L'illuſtre Jeanne, embraſſent tour à tour
L'heureux Dunois dont la main triomphante
Avait vengé ſon pays et l'Amour.

On admirait ſur-tout ſa modeſtie,
Dans ſon maintien, dans chaque repartie.
Il eſt aiſé, mais il eſt beau pourtant
D'être modeſte alors que l'on eſt grand.

JEANNE étouffait un peu de jalouſie,
Son cœur tout bas ſe plaignait du deſtin.
Il lui fâchait que ſa pucelle main
Du mécréant n'eût pas tranché la vie :
Se ſouvenant toujours du double affront
Qui vers Cutendre a fait rougir ſon front,
Quand par Chandos au combat provoquée, (*m*)
Elle ſe vit abattue et manquée.

Fin du quatorzième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT QUATORZIEME.

Cet exorde femble imité du premier chant de l'admirable poëme de *Lucrèce :*

Aeneadum genitrix hominum divûmque voluptas,
Alma Venus cæli fubter labentia figna, &c. &c.

(*b*) Edition de 1756 :

Tendre Vénus, c'eft par un muletier
Que tu formas le cœur de Corifandre.
Depuis ce jour, douce, avifée et tendre,
A tes autels prompte à facrifier,
Elle fut plaire, et jouir et fe rendre
A tous les nœuds dignes de la lier.
Ainfi l'on voit un artifan groffier
Tourner, polir, d'une main rude et noire,
L'or, le rubis, et le jafpe et l'ivoire
Dont fe pavane un brillant chevalier.
Aux beaux Français, dont la troupe aguerrie
Unit l'audace à la galanterie,
Au poffeffeur du bon fens de Bonneau,
La belle fait les honneurs du château,
Et puis conclut un accord pacifique
Entre Charlot et Chandos le cynique.
Il obtint d'eux, &c.

Ces vers fe rapportent à l'épifode de *Corifandre*, que nous avons placé à la fuite de ce quatorzième chant, et qui, dans l'édition de 1756, précédait la mort de *Chandos*.

Ce même chant quatorzième, qui était alors le quinzième, et qui, comme on l'a dit, fuivait le chant de *Corifandre*, commençait ainfi dans quelques éditions :

O Volupté, mère de la nature,
Belle Vénus, seule divinité
Que dans la Gréce invoquait Epicure,
Qui du chaos chassant la nuit obscure,
Donnes la vie et la fécondité,
Le sentiment et la félicité,
A cette foule innombrable, agissante,
D'êtres mortels à ta voix renaissante;
Toi que l'on peint désarmant dans tes bras
Le Dieu du ciel et le Dieu de la guerre,
Qui d'un sourire écartes le tonnerre,
Calmes les flots, fais naître sous tes pas
Tous les plaisirs qui consolent la terre;
Tendre Vénus, c'est par un muletier
Que tu formas l'esprit de Corisandre:
Depuis ce jour, spirituelle et tendre,
A tes autels prompte à sacrifier,
Son cœur instruit ne se laissa plus prendre
Que dans des nœuds dignes de la lier.
Ainsi l'on voit un artisan grossier
Tourner, polir, d'une main rude et noire,
L'or, le rubis, et le jaspe et l'ivoire,
Que porte ensuite un galant chevalier.
D'un air modeste et mêlé d'assurance,
Noble, engageant, poli, respectueux,
Elle reçoit le monarque de France.
Un feu charmant anime ses beaux yeux;
Les grâces sont dans sa démarche leste,
Dans son maintien, dans son ris, dans son geste;
Puis ayant fait les honneurs du château
Au possesseur du bon sens de Bonneau,
Aux beaux Français dont la troupe aguerrie
Unit l'audace à la galanterie;
Sur les Anglais elle étendit ses soins,
Selon leurs goûts, leurs mœurs et leurs besoins.
Un gros rostbeef que le beurre assaisonne,
Des plumpuddings, des vins de la Garonne

Leur font offerts ; et les mets plus exquis,
Les ragoûts fins dont le jus pique et flatte,
Et les perdrix à jambes d'écarlate,
Sont pour le roi, les belles, les marquis.
Elle fit plus. Son heureufe entremife
Sut ménager avec douce accortife
Les deux partis ; obtint que chacun d'eux,
Mettant à part fa folie héroïque,
Fît de chez elle un départ pacifique,
A droite, à gauche, et la Loire entre deux,
Sans nul reproche et fans forfanterie,
Selon les lois de la chevalerie.
Le preux Chandos, fuivant les mêmes lois,
Sur fon beau page a repris fon empire ;
Charle et Chandos font rentrés dans leurs droits.
Agnès Sorel tout doucement foupire,
Son tendre cœur, près du plus grand des rois,
Du page heureux fe fouvient quelquefois,
Toujours docile au roi qui toujours l'aime.
Heureux ceux-là qu'on peut tromper de même !
Quand le château fut bien débarraffé
Du grand dégât qu'avaient fait de tels hôtes,
La belle alors n'eut rien de plus preffé
Que de fonger à réparer fes fautes.
Elle appela les plus jeunes amans
Qui l'ayant vue avaient couru les champs.
Le dieu d'amour voulut une vengeance ;
Elle honora d'un choix plein de prudence,
Un bachelier beau, bien fait et difpos ;
Mais revenons, lecteurs, à nos héros.
Le roi des Francs avec fa garde bleue, &c.

(*c*) *Comus*, dieu des feftins.

(*d*) *Roft-beef*, prononcez *roftbif ;* c'eft le mets favori des Anglais : c'eft ce que nous appelons un *aloyau*. Les *puddings* font des pâtifferies ; il y a des *plumpuddings*, des *breadpuddings*, et plufieurs autres fortes de puddings. *Notandi funt tibi mores.*

(*e*) Edition de 1756 :

Son court jupon, retroussé par mégarde,
Offrait aux yeux de Chandos qui regarde,
A découvert, deux jambes que l'Amour
Refit depuis pour porter Pompadour,
Cette beauté que pour Louis Dieu garde,
Et qu'au couvent il mettra quelque jour:
Jambes d'ivoire, &c.

Ces deux derniers vers sont des éditeurs.

(*f*) Manuscrit :

Il la dirige, il découvre sans peine
Ce bel autel où s'adressent ses yœux,
Autel charmant, autel à la romaine
A deux envers, pour lui sacrés tous deux.
Je ne veux point, &c.

(*g*) Edition de 1756 :

De nos combats c'est la loi respectée.
Venez, je veux que ce héros vaincu
Soit en un jour et captif et cocu.
Le juste ciel, &c.

(*h*) Il l'était en effet.

(*i*) *Alcide*, *Bacchus*, *Persée*, fils de *Jupiter*, *Romulus* de *Mars*, &c.

(*k*) *Guillaume le conquérant*, bâtard d'un duc de Normandie, fils de putain, comme le remarque judicieusement l'auteur d'après milord *Ch....d.*

(*l*) Cet endroit est encore imité d'*Homère;* mais ceux qui font semblant de l'avoir lu dans le grec, diront que le français ne peut jamais en approcher

(*m*) Manuscrit :

Quand par Chandos, hélas! si maltraitée
Elle se vit abattue et ratée.

Fin des Notes et Variantes du Chant quatorzième.

CHANT QUATORZIEME.

DE L'EDITION DE 1756.

CORISANDRE. (*a*)

Mon cher lecteur fait par expérience
Que ce beau dieu qu'on nous peint dans l'enfance,
Et dont les jeux ne font point jeux d'enfans,
A deux carquois tout à fait différens.
L'un a des traits dont la douce piqûre
Se fait fentir fans danger, fans douleur,
Croît par le temps, pénètre au fond du cœur,
Et vous y laiffe une vive bleffure.
Les autres traits font un feu dévorant,
Dont le coup part et brûle au même inftant.
Dans les cinq fens il porte le ravage.
Un rouge vif allume le vifage;
D'un nouvel être on fe croit animé,
D'un nouveau fang le corps eft enflammé.
On n'entend rien, le regard étincelle; (*b*)
L'eau fur le feu bouillonnant à grand bruit,
Qui fur fes bords s'élève, échappe et fuit,
N'eft qu'une image imparfaite, infidelle,
De ces défirs dont l'excès vous pourfuit.
Vous connaiffez tous ces états, mes frères;
Mais ce tyran de nos ames légères,
Ce dieu fripon, cet étourdi d'Amour,
Fefait alors un bien plus plaifant tour.
Il fit loger entre Blois et Cutendre
Une beauté dont les aimables traits
Auraient paffé tous les charmes d'Agnès,
Si cette belle avait eu le cœur tendre,

Beau don qui vaut tous les autres attraits.
C'était la jeune et fotte Corifandre.
L'Amour voulut que tout roi, chevalier,
Homme d'Eglife et jeune bachelier,
Dès qu'il verrait cette belle imbécille,
Perdît le fens à fe faire lier.
Mais les valets, le peuple, efpèce vile,
Etaient exempts de la bizarre loi :
Il fallait être ou noble, ou prêtre, ou roi
Pour être fou. Ce n'eft pas tout encore :
L'art d'Efculape, et cent grains d'ellébore,
Contre ce mal étaient un vain fecours ;
Et la cervelle empirait tous les jours,
Jufqu'au moment où la belle innocente
Pour quelque amant ferait compatiffante :
Et ce moment du ciel était prefcrit,
Pour que la fotte eût enfin de l'efprit.

Plus d'un galant né fur les bords de Loire,
Pour avoir vu Corifandre une fois,
Avait perdu le fens et la mémoire.
L'un fe croit cerf, et broute dans les bois :
L'autre imagine avoir un cu de verre ;
Dès qu'un paffant le heurte en fon chemin,
Il va criant qu'on caffe fon derrière :
Bertaud fe croit du fexe féminin,
Porte une jupe, et fe meurt de trifteffe
Qu'à la trouffer nul amant ne s'empreffe :
D'un large bât Merardon s'eft chargé ;
Il fe croit âne et ne fe trompe guère,
Veut qu'on le charge, et ne ceffe de braire :
Culand (*c*) fe croit en marmite changé,
Marche à trois pieds ; une main pofe à terre,
L'autre fait l'anfe. Hélas, chacun de nous
Pourrait fort bien fe mettre au rang des fous,
Sans avoir vu la belle Corifandre.
Quel bon efprit ne fe laiffe furprendre

A ſes déſirs ? et qui n'a ſes travers ?
Chacun eſt fou, tant en proſe qu'en vers.
Or Coriſandre avait une grand'mère,
Femme de bien, d'une humeur peu ſévère,
Dont en ſecret l'orgueil ſe complaiſait
A voir les fous que ſa fille feſait.
Mais de ſcrupule à la fin obſédée,
Elle eut pitié d'un ſi triſte fléau :
Notre beauté, ſi fatale au cerveau,
Fut dans ſa chambre étroitement gardée ;
On fit poſter, pour garder le château,
Deux champions à la mine aſſurée,
Qui défendaient l'accès de la maiſon
A tout venant qui riſquait ſa raiſon.
La belle ſotte, ainſi claquemurée,
Filait, couſait, et chantait ſans penſer,
Sans nul regret qui vînt la traverſer,
Sans goût, ſans ſoin, et ſans la moindre envie
De s'appliquer à guérir la folie
De ſes amans : ce qui n'aurait tenu
Qu'à dire oui, ſi la belle eût voulu.
Le fier Chandos, encor tout en colère
D'avoir manqué ſa gentille adverſaire,
Vers ſes Anglais retournaït en grondant,
Semblable au chien dont la vorace dent
Saiſit en vain le lièvre qui s'échappe ;
Il tourne, il crie, il vire, il pleure, il jappe
Puis vers ſon maître approche à petits pas,
Portant la queue et l'oreille fort bas.
Chandos maudit ſon animal revêche,
Qui lui fit faute en ce brave duel.
Son général cependant lui dépêche,
Pour le hâter, un jeune colonel,
Brave irlandais, nommé Paul Tirconel,
Portant l'air haut, une large poitrine,
Jarrets tendus, bras nerveux, double échine,
Au ſourcil fier ; on voit bien à ſa mine

Qu'il

Qu'il n'a jamais essuyé cet affront
Qui de Chandos fesait rougir le front.

Ces deux guerriers, avec leur noble escorte,
De Corisandre arrivant à la porte,
Veulent entrer, quand des deux portiers l'un
Crie : Arrêtez, gardez-vous d'entreprendre
De pénétrer jusques à Corisandre,
Si vous voulez garder le sens commun.

Le fier Chandos, qui croit qu'on l'injurie,
Pousse en avant, et frappant en furie,
D'un coup d'estoc renverse à douze pas
Un des huissiers, qui se démet le bras,
Et tout meurtri roule au loin sur le sable.

Paul Tirconel, non moins impitoyable,
De l'éperon donne à la fois deux coups,
Lâche la bride et serre les genoux.
Son beau coursier, plus prompt que la tempête,
Saute, bondit, et passe sur la tête
De l'autre huissier qui lève un œil confus,
Reste un moment interdit et perclus,
Et se tournant reçoit une ruade
Qui vous l'étend près de son camarade.
Tel en province un brillant officier,
Jeune, galant, aigrefin, petit-maître,
Court au spectacle, et rosse le portier,
Gagne une loge, et, placé sans payer,
Siffle par air tout ce qu'il voit paraître.

La suite anglaise arrive dans la cour :
La vieille dame y descend éplorée.
A ce grand bruit Corisandre effarée,
Prend un jupon, sort de la chambre, accourt.
Chandos leur fait un compliment fort court,
En digne Anglais, qui de parler n'a cure.
Mais observant l'innocente figure,
Ce teint de lis, ces charmes succulens,
Ces bras d'ivoire, et ces tetons naissans

Que de ſes mains arrondit la nature,
Il s'en promet une heureuſe aventure;
Et Coriſandre, à l'hébété maintien,
Jette au haſard un œil qui ne dit rien.
Pour Tirconel, d'une façon gentille,
Il ſalua la grand'mère et la fille,
Et pour ſa part fit auſſi les yeux doux.
Qu'arrive-t-il? les voilà tous deux fous.
Chandos atteint de cette maladie,
En maquignon, natif de Normandie,
Pour un cheval prend la jeune beauté,
Prétend qu'il ſoit ſellé, bridé, monté,
Et puis claquant ſa croupe rebondie,
D'un demi tour s'élance ſur ſon dos.
La belle plie, et tombe ſous Chandos;
Quand Tirconel, par une autre manie,
Au même inſtant ſe croit cabaretier,
Et prend la belle à genoux accroupie (*d*)
Pour un tonneau; prétend le relier
Et le percer, et ſur-tout eſſayer
De la liqueur que Bacchus a rougie.
Tout chevauchant alors Chandos lui crie,
Vous êtes fou! *God dam!* L'eſprit malin
A détraqué, je crois, votre cervelle.
Quoi! vous prenez pour un tonneau de vin
Mon cheval blanc à crinière iſabelle. —
C'eſt mon tonneau, j'en porte le bondon, —
C'eſt mon cheval, — c'eſt mon tonneau, mon frère
Egalement tous deux avaient raiſon. (*e*)
Chacun ſoutient ſa brave opinion.
Un jacobin ſe met moins en colère
Pour ſaint Thomas, ou tel autre ſaint père,
Et d'Olivet pour ſon cher Cicéron.
Des démentis en réplique et duplique,
Et certains mots que, grâce à ma pudeur,
Mon ſtyle honnête épargne à mon lecteur,
Mots effrayans pour qui d'honneur ſe pique, (*f*)

Font que déjà nos illuftres Bretons,
Ont dégaîné leurs fiers eftramaçons.

Comme le vent, dans fon faible murmure,
Frife d'abord la furface des eaux,
S'élève, gronde, et brifant les vaiffeaux,
Répand l'horreur fur toute la nature:
Ainfi l'on vit nos deux Anglais d'abord
Se plaifanter, faire femblant de rire,
Puis fe fâcher, puis dans leur noir délire
Se menacer et fe porter la mort.
Tous deux en garde, en la même pofture,
Le bras tendu, le corps en fon profil,
La tête haute et le bras de droit fil,
En quarte, en tierce, ils tâtent leur peau dure.

Mais auffitôt, fans règle ni mefure,
Plus acharnés, plus fiers, plus en courroux,
Du fer tranchant ils portent de grands coups.

Au mont Etna, dans leur forge brûlante,
Du noir cocu les borgnes compagnons
Font retentir l'enclume étincelante
Sous des marteaux moins redoublés, moins prompts,
En préparant au maître du tonnerre
Le gros canon dont fe moque la terre.

Des deux côtés le fang eft répandu,
Du bras, du col, et du crâne fendu,
Malgré l'acier de leur brillante armure,
Sans qu'un feul cri fuccède à la bleffure.
La bonne mère en gémit de douleur,
Dit fon *Pater*, demande un confeffeur;
Et cependant fa fille avec langueur,
Se rengorgeant, rajufte fa coiffure.
Nos deux Anglais, laffés, fanglans, rendus,
Giffaient tous deux fur la terre étendus,
Quand arriva notre bon roi de France,
Et ces héros, brillans porteurs de lance,

Et ces beautés qui formaient une cour
Digne de Mars et du dieu de l'amour.

Le belle fotte au devant d'eux s'avance,
Fait gauchement une humble révérence,
Nonchalamment léur donne le bon jour,
Et les voit tous avec indifférence.
Qui l'aurait cru, que la nature mit
Tant de poifon dans des yeux fans efprit!
Des beaux Français les têtes détraquées
Sont par la belle à peine remarquées.
Les dons du ciel verfés bénignement
Sont des mortels reçus différemment:
Tout fe façonne à notre caractère:
Diverfement fur nous la grâce opère.
Le même fuc, dont la terre nourrit
Des fruits divers les femences éclofes,
Fait des œillets, des chardons et des rofes. (g)
Chacun fe fent des mœurs de fon pays:
Tout fe varie; une tète françaife
Tourne autrement qu'une cervelle anglaife.
Chez les Anglais, fombres et durs efprits,
Toute folie eft noire, atrabilaire;
Chez les Français elle eft vive et légère.

D'abord nos gens, fe prenant par la main,
Danfent en rond et chantent le refrain.
Le gros Bonneau lourdement fe démène,
Hors de cadence ainfi que hors d'haleine;
Bréviaire en main, le père Bonifoux
A pas plus lents danfe avec tous ces fous; (h)
Il s'eft placé tout auprès du beau page,
D'un air dévot lorgnant ce beau vifage;
A fon fouris, à fon dévot langage,
A fes yeux doux, à fes mains, à fon ton,
On lui croirait un refte de raifon.

Le mal nouveau qui fafcine la vue
De la royale et danfante cohue,

Leur fait penser que la cour du château
Est un jardin avec un bassin d'eau:
Et voulant tous s'y baigner, ils dépouillent
Leurs corselets; et nus sur le gazon,
Nageant à vide et levant le menton,
Dans l'onde claire ils pensent qu'ils se mouillent.
Et remarquez que le moine engageant,
Près de Monrose allait toujours nageant.

A cet amas de têtes sans cervelle,
A ces objets, à tant de nudités,
On vit d'abord nos pudiques beautés,
La Dorothée, Agnès et la Pucelle
Qui détournaient leur discrète prunelle,
Puis regardaient, et puis levaient les yeux
Avec le cœur et les mains vers les cieux.

Quoi! s'écria l'inébranlable Jeanne,
J'aurai pour moi saint Denis et mon âne;
J'aurai battu plus d'un anglais profane,
Vengé mon prince et sauvé des couvens;
J'aurai marché vers les murs d'Orléans;
Le tout en vain! Le destin nous condamne
A voir périr nos travaux impuissans,
Et nos héros à perdre le bon sens.
La douce Agnès, la tendre Dorothée,
De nos nageurs se tenaient à portée,
Pleuraient tantôt, et riaient quelquefois,
De voir si fous des héros et des rois.

Mais que résoudre? où fuir? quel parti prendre?
On regrettait le château de Cutendre.
Une servante en secret leur apprit
Comme on trouvait au logis de la belle,
L'art de guérir ceux qui perdaient l'esprit.
La Providence a décrété, dit-elle,
Que le bon sens ne peut être hébergé
Chez les cerveaux, dont il a délogé,

Que quand enfin la belle Corisandre
Aux lacs d'Amour se laissera surprendre.

Ce bon avis ne fut pas sans profit.
Le muletier par bonheur l'entendit :
Car vous saurez que ce valet terrible,
Pour Jeanne d'Arc étant toujours sensible,
Jaloux de l'âne, avait d'un pied discret
Suivi de loin l'amazone en secret.
Il se sentit la noble confiance
De secourir et son prince et la France.
La belle était justement dans un coin (i)
Propre au mystère : il l'aperçut de loin.
Du moine noir il s'avisa de prendre
L'accoutrement : la belle à cet aspect
Sentit son cœur saisi d'un saint respect.
Elle obéit sans oser se défendre,
Innocemment et sans réflexion,
Comme fesant une bonne action.
Le muletier fit tant par ses menées
Qu'il accomplit ses hautes destinées.
Il la subjugue. A peine elle sentit
La volupté, dont la triste ignorance
De sa jeune ame abrutissait l'essence,
De tous côtés le charme se rompit.
Chaque cervelle aussitôt fut remise
En son état, non sans quelque méprise :
Car le roi Charle obtint le gros bon sens
Du vieux Bonneau, lequel eut en partage
Celui du moine ; et chacun des galans
Troqua de même. On eut peu d'avantage
Dans ces marchés : la raison des humains,
Ce don de DIEU, n'est que fort peu de chose ;
Il ne l'a pas versée à pleines mains,
Et tout mortel est content de sa dose.
Ce changement n'en produisit aucun
Chez les amans : chacun pour sa maîtresse

Garda fon goût, conferva fa tendreffe;
Car en amour, que fait le fens commun?
Pour Corifandre, elle obtint la fcience
Du bien, du mal, une honnête affurance,
De l'art, du goût, enfin mille agrémens
Qu'elle ignorait dans fa trifte innocence.
Un muletier lui fit tous ces préfens.
Ainfi d'Adam la compagne imbécille,
Dans fon jardin vivant fans volupté,
Dès que du diable elle eut un peu tâté,
Devint charmante, éclairée et fubtile,
Telles que font les femmes de nos jours,
Sans appeler le diable à leur fecours.

Fin du Chant de Corifandre.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT DE CORISANDRE.

(*a*) Ce chant ne se trouve que dans les premières éditions, et il y fourmille de fautes. Il paraît ici, pour la première fois, imprimé correctement, d'après le manuscrit de l'auteur. Il a été suprimé dans l'édition de 1762 et les suivantes.

(*b*) Edition de 1756.

Sans réflechir le geste et l'acte fuit.
L'eau sur le feu bouillonnant à grand bruit,
Qui sur les bords du broc qui la recèle.
S'élève, court, s'échappe, tombe et fuit,
N'est qu'une image imparfaite, infidelle,
Du feu d'amour quand dans nous il agit.
Vous connaissez, &c.

(*c*) Les premiers éditeurs n'avaient pas manqué de changer ces noms pour susciter des ennemis à M. de *Voltaire*.

(*d*) Edition de 1756:

Pour un tonneau qu'il convient préparer
Pour le percer et pour le soutirer
Par l'orifice, au clair jusqu'à la lie.
Tout chevauchant, &c.

(*e*) Edition de 1756:

Ils soutenaient leur folle opinion,
Avec l'ardeur dont un moine en colère
Plaide en faveur du dévot scapulaire,
Et d'Olivet, &c.

(*f*) Edition de 1756:

Mots effrayans pour qui d'amour se pique,
Mirent en feu nos illustres Bretons
Qui se narguaient de leurs estramaçons.

Comme

Comme le vent d'abord faible, murmure,
S'élève, gronde, et brisant les vaisseaux
Trop agités pour résister aux eaux,
Répand l'horreur, &c.

(g) Edition de 1756:

D'Argent soupire alors que d'Arget rit;
Et Maupertuis débite des fadaises,
Comme Newton ses doctes hypothèses.
. . . .
. . . .

Nous supprimons ici deux vers des éditeurs. Les trois précédens ne sont pas davantage de M. de *Voltaire;* mais ces éditeurs, qui savaient les querelles qu'il avait eues récemment à Berlin, le fesaient parler comme ils auraient parlé eux-mêmes dans des circonstances semblables.

(h) Edition de 1756:

Mais se plaisant sur-tout avec le page,
A son souris, à son dévot langage,
A ses yeux doux, à son geste, à son ton,
On croit au père un reste de raison.
Le mal nouveau qui fascine la vue, &c.

(i) Edition de 1756:

La belle était justement dans un coin
Propre au mystère: il la guette de loin,
Puis court vers elle, armé, plein de courage.
On le crut fou; mais c'était le seul sage.
O muletier, de quels rares trésors
La juste main de la riche nature
T'avait payé la trop commune injure
De la fortune! En un seul haut-le-corps
Il met à bas la belle créature;
Il la subjugue. . . . .
. . . .
. . . .

. . . .
. . . .
. . . .

Du brusque assaut la jeune Corisandre
N'avait pas eu le temps de se défendre :
Les poings fermés, tout le corps en arrêt,
Serrant les dents, retirant le jarrêt,
Sans dire mot, sans rien voir, rien entendre,
Elle attendait, en invoquant les saints,
Que l'ennemi se fût cassé les reins.
Pour elle enfin le moment vint d'apprendre
Et de savoir. À peine elle sentit
La volupté, &c.

Fin des Notes et Variantes du Chant de Corisandre.

CHANT XV.

ARGUMENT.

Grand repas à l'hôtel-de-ville d'Orléans, suivi d'un assaut général. Charles attaque les Anglais. Ce qui arrive à la belle Agnès et à ses compagnons de voyage.

CENSEURS malins, je vous méprise tous,
Car je connais mes défauts mieux que vous.
J'aurais voulu dans cette belle histoire,
Ecrite en or au temple de Mémoire,
Ne présenter que des faits éclatans,
Et couronner mon roi dans Orléans
Par la Pucelle, et l'Amour et la Gloire.
Il est bien dur d'avoir perdu mon temps
A vous parler de Cutendre et d'un page,
De Grisbourdon, de sa lubrique rage,
D'un muletier, et de tant d'accidens
Qui font grand tort au fil de mon ouvrage.

MAIS vous savez que ces événemens
Furent écrits par Tritême le sage ; (*a*)
Je le copie et n'ai rien inventé ;
Dans ces détails si mon lecteur s'enfonce,
Si quelquefois sa dure gravité
Juge mon sage avec sévérité,

A certains traits si le sourcil lui fronce,
Il peut, s'il veut, passer sa pierre ponce (b)
Sur la moitié de ce livre enchanté ;
Mais qu'il respecte au moins la vérité.

O Vérité! vierge pure et sacrée,
Quand seras-tu dignement révérée ?
Divinité, qui seule nous instruis,
Pourquoi mets-tu ton palais dans un puits ?
Du fond du puits quand seras-tu tirée ?
Quand verrons-nous nos doctes écrivains,
Exempts de fiel, libres de flatterie,
Fidèlement nous apprendre la vie,
Les grands exploits de nos beaux paladins ?
Oh qu'Arioste étala de prudence,
Quand il cita l'archevêque Turpin! (c)
Ce témoignage à son livre divin
De tout lecteur attire la croyance.

Tout inquiet encor de son destin,
Vers Orléans Charle était en chemin,
Environné de sa troupe dorée,
D'armes, d'habits richement décorée ;
Et demandant à Dunois des conseils,
Ainsi que font tous les rois ses pareils,
Dans le malheur dociles et traitables,
Dans la fortune un peu moins praticables.
Charles croyait qu'Agnès et Bonifoux
Suivaient de loin. Plein d'un espoir si doux,

L'amant royal ſouvent tourne la tête
Pour voir Agnès, et regarde et s'arrête ;
Et quand Dunois, préparant ſes ſuccès,
Nomme Orléans, le roi lui nomme Agnès.

L'HEUREUX bâtard, dont l'active prudence
Ne s'occupait que du bien de la France,
Le jour baiſſant, découvre un petit fort
Que négligeait le bon duc de Bedfort.
Ce fort touchait à la ville inveſtie :
Dunois le prend, le roi s'y fortifie.
Des aſſiégeans c'était les magaſins.
Le dieu ſanglant qui donne la victoire,
Le dieu joufflu qui préſide aux feſtins,
D'emplir ces lieux ſe diſputaient la gloire,
L'un de canons et l'autre de bons vins :
Tout l'appareil de la guerre effroyable,
Tous les apprêts des plaiſirs de la table
Se rencontraient dans ce petit château ;
Quels vrais ſuccès pour Dunois et Bonneau !

TOUT Orléans à ces grandes nouvelles
Rendit à DIEU des grâces ſolennelles.
Un *Te Deum* en (*d*) faux-bourdon chanté
Devant les chefs de la noble cité,
Un long dîner où le juge et le maire,
Chanoine, évêque, et guerrier invité,
Le verre en main, tombèrent tous par terre ;

Un feu sur l'eau, dont les brillans éclairs
Dans la nuit sombre illuminaient les airs,
Les cris du peuple et le canon qui gronde,
Avec fracas, annoncèrent au monde
Que le roi Charle, à ses sujets rendu,
Va retrouver tout ce qu'il a perdu.

Ces chants de gloire et ces bruits d'allégresse
Furent suivis par des cris de détresse.
On n'entend plus que le nom de Bedfort,
Alerte, aux murs, à la brèche, à la mort.
L'Anglais usait de ces momens propices
Où nos bourgeois, en vidant les flacons,
Louaient leur prince, et dansaient aux chansons.
Sous une porte on plaça deux saucisses,
Non de boudin, non telles que Bonneau
En inventa pour un ragoût nouveau;
Mais saucissons dont la poudre fatale
Se dilatant, s'enflant avec éclair,
Renverse tout, confond la terre et l'air,
Machine affreuse, homicide, infernale,
Qui contenait dans son ventre de fer
Ce feu pétri des mains de Lucifer.
Par une mèche artistement posée,
En un moment la matière embrasée,
S'étend, s'élève et porte à mille pas
Bois, gonds, battans et ferrure en éclats.

Le fier Talbot entre et se précipite.
Fureur, succès, gloire, amour, tout l'excite.
On voit de loin briller sur son armet
En or frisé le chiffre de Louvet :
Car la Louvet était toujours la dame
De ses pensers, et piquait sa grande ame.
Il prétendait caresser ses beautés
Sur les débris des murs ensanglantés.

Ce beau Breton, cet enfant de la guerre,
Conduit sous lui les braves d'Angleterre.
Allons, dit-il, généreux conquérans,
Portons par-tout et le fer et les flammes,
Buvons le vin des poltrons d'Orléans,
Prenons leur or, baisons toutes leurs femmes.
Jamais César, dont les traits éloquens
Portaient l'audace et l'honneur dans les ames,
Ne parla mieux à ses fiers combattans.

Sur ce terrain que la porte enflammée
Couvre en sautant d'une épaisse fumée,
Est un rempart que la Hire et Poton
Ont élevé de pierre et de gazon.
Un parapet, garni d'artillerie,
Peut repousser la première furie,
Les premiers coups du terrible Bedfort.

Poton, la Hire y paraissent d'abord.

Un peuple entier derrière eux s'évertue,
Le canon gronde, et l'horrible mot *tue*
Est répété quand les bouches d'enfer
Sont en silence, et ne troublent plus l'air.
Vers le rempart les échelles dressées
Portent déjà cent cohortes pressées;
Et le soldat, le pied sur l'échelon,
Le fer en main, pousse son compagnon.

DANS ce péril, ni Poton ni la Hire
N'ont oublié leur esprit qu'on admire.
Avec prudence ils avaient tout prévu,
Avec adresse à tout ils ont pourvu.
L'huile bouillante et la poix embrasée,
De pieux pointus une forêt croisée,
De larges faulx, que leur tranchant effort
Fait ressembler à la faulx de la mort,
Et des mousquets qui lancent les tempêtes
De plomb volant sur les bretonnes têtes,
Tout ce que l'art et la nécessité,
Et le malheur et l'intrépidité,
Et la peur même ont pu mettre en usage,
Est employé dans ce jour de carnage.
Que de Bretons bouillis, coupés, percés,
Mourans en foule et par rangs entassés!
Ainsi qu'on voit sous cent mains diligentes
Choir les épis des moissons jaunissantes.

MAIS cet assaut fièrement se maintient;
Plus il en tombe, et plus il en revient.
De l'hydre affreux les têtes menaçantes
Tombant à terre, et toujours renaissantes,
N'effrayaient point le fils de Jupiter;
Ainsi l'Anglais, dans les feux, sous le fer,
Après sa chute encor plus formidable,
Brave en montant le nombre qui l'accable.

TU t'avançais sur ces remparts sanglans,
Fier Richemont, digne espoir d'Orléans.
Cinq cents bourgeois, gens de cœur et d'élite,
En chancelant marchent sous sa conduite,
Enluminés du gros vin qu'ils ont bu;
Sa sève encore animait leur vertu;
Et Richemont criait d'une voix forte:
Pauvres bourgeois, vous n'avez plus de porte,
Mais vous m'avez, il suffit, combattons.
Il dit, et vole au milieu des Bretons.
Déjà Talbot s'était fait un passage
Au haut du mur, et déjà dans sa rage
D'un bras terrible il porte le trépas.
Il fait de l'autre avancer ses soldats; (e)
Criant *Louvet* d'une voix stentorée; (f)
Louvet l'entend, et s'en tient honorée.
Tous les Anglais criaient aussi *Louvet*,
Mais sans savoir ce que Talbot voulait.

O sots humains ! on fait trop vous apprendre
A répéter ce qu'on ne peut comprendre.

CHARLE en son fort tristement retiré,
D'autres anglais par malheur entouré,
Ne peut marcher vers la ville attaquée.
D'accablement son ame est suffoquée.
Quoi, disait-il, ne pouvoir secourir
Mes chers sujets que mon œil voit périr !
Ils ont chanté le retour de leur maître.
J'allais entrer, et combattre, et peut-être
Les délivrer des Anglais inhumains.
Le sort cruel enchaine ici mes mains. (g)
Non, lui dit Jeanne, il est temps de paraître.
Venez, mettez, en signalant vos coups,
Ces durs Bretons entre Orléans et vous.
Marchez, mon prince, et vous sauvez la ville ;
Nous sommes peu, mais vous en valez mille.
Charles lui dit : Quoi ! vous savez flatter !
Je vaux bien peu ; mais je vais mériter,
Et votre estime et celle de la France,
Et des Anglais. Il dit, pique et s'avance.
Devant ses pas l'oriflamme est porté,
Jeanne et Dunois volent à son côté.
Il est suivi de ses gens d'ordonnance ;
Et l'on entend à travers mille cris :
Vive le roi, Montjoie et saint Denis.

CHARLES, Dunois, et la Barroife altière,
Sur les Bretons s'élancent par derrière :
Tels que des monts qui tiennent dans leur fein
Les réfervoirs du Danube et du Rhin ;
L'aigle fuperbe aux ailes étendues,
Aux yeux perçans, aux huit griffes pointues,
Planant dans l'air tombe fur des faucons
Qui s'acharnaient fur le cou des hérons. (*h*)

CE fut alors que l'audace anglicane,
Semblable au fer fur l'enclume battu,
Qui de fa trempe augmente la vertu,
Repouffa bien la valeur gallicane.
Les voyez-vous ces enfans d'Albion,
Et ces foldats des fils de Clodion ;
Fiers, enflammés, de fang infatiables,
Ils ont volé comme un vent dans les airs.
Dès qu'ils font joints, ils font inébranlables,
Comme un rocher fous l'écume des mers.
Pied contre pied, aigrette contre aigrette,
Main contre main, œil contre œil, corps à corps,
En jurant DIEU, l'un fur l'autre on fe jette,
Et l'un fur l'autre on voit tomber les morts.

OH que ne puis-je en grands vers magnifiques
Ecrire au long tant de faits héroïques !
Homère feul a le droit de conter
Tous les exploits, toutes les aventures,

De les étendre, et de les répéter,
De supputer les coups et les blessures,
Et d'ajouter aux grands combats d'Hector,
De grands combats, et des combats encor.

DETOURNEZ-VOUS de ces objets funestes, (i)
Ami lecteur, osez lever vos yeux
Et votre esprit vers les plaines célestes.
Venez, montez aux demeures des dieux;
Contemplez-y la sagesse profonde,
Qui dans la paix fait le destin du monde;
Un tel spectacle est plus digne de vous
Que le barbare et sanglant étalage
De ces combats qui se ressemblent tous:
Leur long récit doit ennuyer le sage.

Fin du quinzième Chant.

NOTES ET VARIANTES.

DU CHANT QUINZIEME.

(*a*) Nous avons déjà remarqué que l'abbé *Tritême* n'a jamais rien dit de la Pucelle et de la belle *Agnès*; c'eſt par pure modeſtie que l'auteur de ce poëme attribue tout à un autre.

(*b*) Dit-on pierre ponce ou de ponce? c'eſt une grande queſtion.

(*c*) L'archevêque *Turpin*, à qui l'on attribue la vie de *Charlemagne* et de *Roland*, était archevêque de Reims ſur la fin du huitième ſiècle : ce livre eſt d'un moine nommé *Turpin*, qui vivait dans l'onzième ; et c'eſt de ce roman que l'*Arioſte* a tiré quelques-uns de ſes contes. Le ſage auteur feint ici qu'il a puiſé ſon poëme dans l'abbé *Tritême*.

(*d*) Le faux-bourdon eſt un plain-chant meſuré. Le ſerpent de la paroiſſe donne le ton, et toutes les parties s'accordent comme elles peuvent. C'eſt une muſique excellente pour les gens qui n'ont point d'oreille.

(*e*) Manuſcrits :

Il s'établit ſur ce dernier aſile
Qui te reſtait, ô malheureuſe ville!
Charle en ſon fort, &c.

(*f*) *Stentor* était le crieur d'*Homère*. Il eſt immortaliſé pour ce beau talent, et le mérite bien.

(*g*) Manuſcrit. Ce chant finiſſait ainſi :

Le ſort cruel enchaîne ici mes mains.
Ma chère Agnès, hélas! que devient-elle?
Je perds encor mon Agnès, ma Pucelle;
Mon confeſſeur eût pu me conſoler;
Il m'eſt ravi; le ciel pour m'accabler

M'ôte à la fois dans cette horrible guerre
Tous les plaisirs du ciel et de la terre !
C'était ainsi que Charles répondait
Par ses sanglots au canon qui grondait.
Le gros Bonneau, dans ce cruel martyre,
Près de son roi pleurait à faire rire ;
Et le bâtard, se sentant étonner,
Ne savait plus quel conseil lui donner.

(*i*) Edition de 1756 :

Qui s'acharnaient sur le cou des hérons.
L'Anglais surpris, croyant voir une armée,
Descend soudain de la ville alarmée.
Tous les bourgeois, devenus valeureux,
Les voyant fuir, descendent après eux.
Charles plus loin, entouré de carnage,
Jusqu'à leur camp se fait un beau passage.
Les assiégeans à leur tour assiégés,
En tête, en queue, assaillis, égorgés,
Tombent en foule au bord de leurs tranchées,
D'armes, de morts, et de mourans jonchées ;
Et de leurs corps ils fesaient un rempart.

Dans cette horrible et sanglante mêlée,
Le roi disait à Dunois : Cher bâtard,
Dis-moi, de grâce, où donc est-elle allée ?
Qui ? dit Dunois. . . Le bon roi lui repart :
Ne sais-tu pas ce qu'elle est devenue ? . . .
Qui donc ? . . . . Hélas ! elle était disparue
Hier au soir, avant qu'un heureux sort
Nous eût conduits au château de Bedfort ;
Et dans la place on est entré sans elle.
Nous la trouverons bien, dit la Pucelle.
Ciel ! dit le roi, qu'elle me soit fidelle !
Garde-la moi. Pendant ce beau discours
Il avançait et combattait toujours.
Oh que ne puis-je en grands vers magnifiques
Ecrire au long tant de faits héroïques ! . . .

Homère seul a le droit de conter
Tous les exploits, toutes les aventures,
De les étendre et de les répéter,
De supputer les coups et les blessures,
Et d'ajouter aux grands combats d'Hector
De grands combats, et des combats encor.
C'est-là, sans doute, un sûr moyen de plaire.
Mais je ne puis me résoudre à vous taire
D'autres dangers, dont un destin cruel
Circonvenait la belle Agnès Sorel,
Quand son amant s'avançait vers la gloire.

Dans le chemin, sur les rives de Loire,
Elle entretient le père Bonifoux,
Qui toujours sage, insinuant et doux,
Du tentateur lui contait quelque histoire
Divertissante, et sans réflexions,
Sous l'agrément déguisant ses leçons.
A quelques pas, la Trimouille et sa dame
S'entretenaient de leur fidelle flamme,
Et du dessein de vivre ensemble un jour
Dans leur château, tout entiers à l'amour.
Dans leur chemin la main de la nature
Tend sous leurs pieds un tapis de verdure,
Velours uni, semblable au pré fameux
Où s'exerçait la rapide Atalante.
Sur le duvet de cette herbe naissante,
Agnès approche et chemine avec eux.
Le confesseur suivit la belle errante.
Tous quatre allaient, tenant de beaux discours
De piété, de combats et d'amours.
Sur les Anglais, sur le diable on raisonne.
En raisonnant on ne vit plus personne.
Chacun fondait doucement, doucement,
Homme et cheval, sous le terrain mouvant.
D'abord les pieds, puis le corps, puis la tête,
Tout disparut, ainsi qu'à cette fête

Qu'en un palais d'un auteur cardinal
Trois fois au moins par femaine on apprête,
A l'opéra, fouvent joué fi mal,
Plus d'un héros à nos regards échappe,
Et dans l'enfer defcend par une trappe.
Monrofe vit du rivage prochain
La belle Agnès, et fut tenté foudain
De venir rendre à l'objet qu'il obferve
Tout le refpect que fon ame conferve.
Il paffe un pont; mais il devient perclus,
Quand la voyant fon œil ne la vit plus.
Froid comme marbre, et blême comme gypfe,
Il veut marcher, mais lui-même il s'éclipfe
Paul Tirconel, qui de loin l'aperçut,
A fon fecours au grand galop courut.
En arrivant fur la place funefte,
Paul Tirconel y fond avec le refte.
Ils tombent tous dans un grand fouterrain
Qui conduifait aux portes d'un jardin
Tel que n'en eut Louis le quatorzième,
Aïeul d'un roi qu'on méprife et qu'on aime; (*)
Et le jardin conduifait au château
Digne en tout fens de ce jardin fi beau.
C'était.... mon cœur à ce feul mot foupire,
De Conculix le formidable empire.
O! Dorothée, Agnès et Bonifoux,
Qu'allez-vous faire? et que deviendrez-vous?

(i) Edition de 1762:

Au lieu de ces vers, le chant fe terminait par ceux-ci:

C'eft-là, fans doute, un sûr moyen de plaire;
Je ne l'ai point, c'eft à moi de me taire.

(*) Les manufcrits portent:

Tel que jamais n'en eut le quatorzième
De nos Louis, aïeul d'un roi qu'on aime.

Fin des Notes et Variantes du Chant quinzième.

CHANT

CHANT XVI.

ARGUMENT.

Comment St Pierre apaisa St George et St Denis, et comment il promit un beau prix à celui des deux qui lui apporterait la meilleure ode. Mort de la belle Rosamore.

PALAIS des cieux, ouvrez-vous à ma voix,
Etres brillans, aux six ailes légères,
Dieux emplumés, dont les mains tutélaires
Font les destins des peuples et des rois!
Vous qui cachez, en étendant vos ailes,
Des derniers cieux les splendeurs éternelles,
Daignez un peu vous ranger de côté:
Laissez-moi voir, en cette horrible affaire,
Ce qui se passe au fond du sanctuaire;
Et pardonnez ma curiosité.

CETTE prière est de l'abbé Tritême, (a)
Non pas de moi; car mon œil effronté
Ne peut percer jusqu'à la cour suprême;
Je n'aurais pas tant de témérité.

LE dur saint George et Denis notre apôtre
Etaient au ciel enfermés l'un et l'autre;

Ils voyaient tout ; mais ils ne pouvaient pas
Prêter leurs mains aux terrestres combats ;
Ils cabalaient : c'est tout ce qu'on peut faire,
Et ce qu'on fait quand on est à la cour.
George et Denis s'adressent tour à tour
Dans l'empyrée au bon monsieur saint Pierre.

Ce grand portier, dont le pape est vicaire,
Dans ses filets enveloppant le sort,
Sous ses deux clefs tient la vie et la mort.
Pierre leur dit : Vous avez pu connaître,
Mes chers amis, quel affront je reçus
Quand je remis une oreille à Malchus.
Je me souviens de l'ordre de mon maître ;
Il fit rentrer mon fer dans son fourreau ; (b)
Il m'a privé du droit brillant des armes ;
Mais j'imagine un moyen tout nouveau,
Pour décider de vos grandes alarmes.

Vous, saint Denis, prenez dans ce canton
Les plus grands saints qu'ait vu naître la France ;
Vous, monsieur George, allez en diligence
Prendre les saints de l'île d'Albion.
Que chaque troupe en ce moment compose
Un hymne en vers, non pas une ode en prose. (c)
Houdart a tort ; il faut dans ces hauts lieux
Parler toujours le langage des dieux ;

Qu'on faſſe, dis-je, une ode pindarique
Où le poëte exalte mes vertus,
Ma primauté, mes droits, mes attributs,
Et que le tout ſoit mis vîte en muſique;
Chez les mortels il faut toujours du temps
Pour rimailler des vers aſſez méchans:
On vá plus vîte au ſéjour de la gloire.
Allez, vous dis-je, exercez vos talens;
La meilleure ode obtiendra la victoire:
Et vous ferez le ſort des combattans.

Ainsi parla du plus haut de ſon trône
Aux deux rivaux l'infaillible Barjône;
Cela fut dit, en deux mots tout au plus;
Le laconiſme eſt langue des élus.
En un clin d'œil, les deux rivaux céleſtes
Pour terminer leurs querelles funeſtes,
Vont aſſembler les ſaints de leurs pays,
Qui ſur la terre ont été beaux eſprits.

Le bon patron qu'on révère à Paris,
Fit auſſitôt ſeoir à ſa table ronde
Saint Fortunat, (*d*) peu connu dans le monde,
Et qui paſſait pour l'auteur du *Pange;*
Et ſaint Proſper, (*e*) d'épithètes chargé,
Quoiqu'un peu dur et qu'un peu janſéniſte.
Il mit auſſi Grégoire dans ſa liſte,
Le grand Grégoire, (*f*) évêque tourangeau,
Cher au pays qui vit naître Bonneau;

Et ſaint Bernard, (*g*) fameux par l'antithèſe,
Qui dans ſon temps n'avait pas ſon pareil ;
Et d'autres ſaints pour ſervir de conſeil. —
Sans prendre avis, il eſt rare qu'on plaiſe.

GEORGE, en voyant tous ces ſoins de Denis,
Le regardait d'un dédaigneux ſouris ;
Il aviſa dans le ſacré pourpris
Un ſaint Auſtin prêcheur de l'Angleterre, (*h*)
Puis en ces mots il lui dit ſon avis :

BON homme Auſtin, je ſuis né pour la guerre,
Non pour les vers, dont je fais peu de cas ;
Je ſais brandir mon large cimeterre,
Pourfendre un buſte, et caſſer tête et bras ;
Tu ſais rimer : travaille, verſifie,
Soutiens en vers l'honneur de ta patrie.
Un ſeul anglais, dans les champs de la mort,
De trois français triomphe ſans effort.
Nous avons vu devers la Normandie,
Dans le haut Maine, en Guienne, en Picardie,
Ces beaux meſſieurs aiſément mis à bas ;
Si pour frapper nous avons meilleurs bras,
Crois, en fait d'hymne, et d'ode et d'œuvre telle,
Quand il s'agit de penſer, de rimer,
Que nous avons non moins bonne cervelle.
Travaille, Auſtin, cours en vers t'eſcrimer :
Je veux que Londre ait à jamais l'empire
Dans les deux arts de bien faire et bien dire ;

Denis ameute un tas de rimailleurs
Qui tous ensemble ont très-peu de génie ;
Travaille seul : tu sais tes vieux auteurs ;
Courage, allons, prends ta harpe bénie,
Et moque-toi de son académie.

Le bon Austin, de cet emploi chargé,
Le remercie en auteur protégé.
Denis et lui dans un réduit commode
Vont se tapir ; et chacun fit son ode.
Quand tout fut fait, les brûlans séraphins,
Les gros joufflus, têtes de chérubins,
Près de Barjône en deux rangs se perchèrent ;
Au-dessous d'eux les anges se nichèrent ;
Et tous les saints, soigneux de s'arranger,
Sur des gradins s'assirent pour juger.

Austin commence : il chantait les prodiges
Qui de l'Egypte endurcirent les cœurs ;
Ce grand Moïse, et ses imitateurs
Qui l'égalaient dans ses divins prestiges :
Les flots du Nil, jadis si bienfesans,
D'un sang affreux dans leur course écumans ;
Du noir limon les venimeux reptiles
Changés en verge, et la verge en serpens ;
Le jour en nuit ; les déserts et les villes,
De moucherons, de vermine couverts,
La rogne aux os ; la foudre dans les airs ;

Les premiers-nés d'une race rebelle
Tous égorgés par l'ange du Seigneur;
L'Egypte en deuil, et le peuple fidèle
De ses patrons emportant la vaisselle, (i)
Et par le vol méritant son bonheur;
Ce peuple errant pendant quarante années;
Vingt mille juifs égorgés pour un veau; (k)
Vingt mille encore envoyés au tombeau
Pour avoir eu des amours fortunées. (l)
Et puis Aod, ce Ravaillac hébreu, (m)
Assassinant son maître au nom de DIEU;
Et Samuël, qui d'une main divine
Prend sur l'autel un couteau de cuisine,
Et bravement met Agag en hachis, (n)
Car cet Agag était incirconcis;
Puis la beauté qui, sauvant Béthulie, (o)
Si purement de son corps fit folie;
Le bon Baza qui massacra Nadad; (p)
Et puis Achab mourant comme un impie, (q)
Pour n'avoir pas égorgé Benhadad;
Le roi Joas meurtri par Josabad (r)
Fils d'Atrobad; et la reine Athalie,
Si méchamment mise à mort par Joad. (s)

LONGUETTE fut la triste litanie;
Ces beaux récits étaient entrelacés
De ces grands traits si chers aux temps passés.

On y voyait le ſoleil ſe diſſoudre,
La mer fuyant, la lune miſe en poudre,
Le monde en feu qui toujours treſſaillait,
Dieu qui cent fois en fureur s'éveillait;
Des flots de ſang, des tombeaux, des ruines,
Et cependant près des eaux argentines
Le lait coulait ſous de verds oliviers,
Les monts ſautaient tout comme des béliers,
Et les béliers tout comme des collines.
Le bon Auſtin célébrait le Seigneur
Qui menaçait le Chaldéen vainqueur,
Et qui laiſſait ſon peuple en eſclavage;
Mais des lions briſant toujours les dents,
Sous ſes deux pieds écraſant les ſerpens,
Parlant au Nil, et ſuſpendant la rage
Des baſilics (*t*) et des léviatans. (*u*)
Auſtin finit. Sa pindarique ivreſſe
Fit élever parmi les bienheureux
Un bruit confus, un murmure douteux,
Qui n'était pas en faveur de la pièce.

Denis ſe lève; et baiſſant ſes doux yeux,
Puis les levant avec un air modeſte,
Il ſalua l'auditoire céleſte,
Parut ſurpris de leurs traits radieux;
Et finement ſa pudeur ſemblait dire:
Encouragez celui qui vous admire.

Il ſalua trois fois très-humblement
Les conſeillers, le premier préſident ;
Puis il chanta d'une voix douce et tendre
Cet hymne adroit que vous allez entendre.

O Pierre ! ô Pierre ! ô toi ſur qui JESUS
Daigna fonder ſon Egliſe immortelle,
Portier des cieux, paſteur de tout fidèle,
Maître des rois à tes pieds confondus,
Docteur divin, prêtre ſaint, tendre père,
Auguſte appui de nos rois très-chrétiens,
Etends ſur eux ta faveur ſalutaire :
Leurs droits ſont purs, et ces droits ſont les tiens.
Le pape à Rome eſt maître des couronnes :
Aucun n'en doute ; et ſi ton lieutenant
A qui lui plaît fait ce petit préſent,
C'eſt en ton nom, car c'eſt toi qui les donnes.
Hélas ! hélas ! nos gens de parlement
Ont banni Charle : ils ont impudemment
Mis ſur le trône une race étrangère ;
On ôte au fils l'héritage du père.
Divin portier oppoſe tes bienfaits
A cette audace, à dix ans de misère ;
Rends-nous les clefs de la cour du palais.

C'EST ſur ce ton que ſaint Denis prélude ;
Puis il s'arrête : il lit avec étude
Du coin de l'œil dans les yeux de Céphas,
En affectant un ſecret embarras.

Céphas

Céphas content fit voir ſur ſon viſage
De l'amour propre un ſecret témoignage ;
Et raſſurant les eſprits interdits
Du chantre-habile, il dit dans ſon langage :
Cela va bien ; continuez , Denis.

L'HUMBLE Denis repart avec prudence :
Mon adverſaire a pu charmer les cieux ;
Il a chanté le Dieu de la vengeance,
Je vais bénir le Dieu de la clémence :
Haïr eſt bon , mais aimer vaut bien mieux.

DENIS alors d'une voix aſſurée,
En vers heureux chanta le bon berger
Qui va cherchant ſa brebis égarée ,
Et ſur ſon dos ſe plaît à la charger ;
Le bon fermier , dont la main libérale
Daigne payer l'ouvrier négligent
Qui vient trop tard, afin que diligent
Il vienne ouvrer dès l'aube matinale ;
Le bon patron qui, n'ayant que cinq pains
Et trois poiſſons, nourrit cinq mille humains :
Le bon prophète , encor plus doux qu'auſtère,
Qui donne grâce à la femme adultère ,
A Magdelène ; et permet que ſes pieds
Soient gentiment par la belle eſſuyés.
(Par Magdelène , Agnès eſt figurée.)
Denis a pris ce délicat détour ;

Il réuſſit : la grand'chambre éthérée
Sentit le trait, et pardonna l'amour.
Du doux Denis l'ode fut bien reçue ;
Elle eut le prix, elle eut toutes les voix.
Du ſaint anglais l'audace fut déçue ;
Auſtin rougit ; il fuit en tapinois :
Chacun en rit, le paradis le hue.
Tel fut hué dans les murs de Paris
Un pédant ſec, à face de Therſite,
Vil délateur, inſolent hypocrite,
Qui fut payé de haine et de mépris,
Quand il oſa dans ſes phraſes vulgaires
Flétrir les arts et condamner nos frères.

Pierre à Denis donna deux beaux agnus ;
Denis les baiſe ; et ſoudain l'on ordonne,
Par un arrêt ſigné de douze élus,
Qu'en ce grand jour les Anglais ſoient vaincus
Par les Français, et par Charle en perſonne.

En ce moment la barroiſe amazone
Vit dans les airs, dans un nuage épais,
De ſon griſon la figure et les traits ;
Comme un ſoleil, dont ſouvent un nuage
Reçoit l'empreinte et réfléchit l'image.
Elle cria : ce jour eſt glorieux ;
Tout eſt pour nous, mon âne eſt dans les cieux.
Bedfort ſurpris de ce prodige horrible,
Déjà s'arrête et n'eſt plus invincible.

Il lit au ciel, d'un regard consterné,
Que de saint George il est abandonné.
L'Anglais surpris, croyant voir une armée,
Descend soudain de la ville alarmée;
Tous les bourgeois, devenus valeureux,
Les voyant fuir, descendent après eux.
Charles plus loin, entouré de carnage,
Jusqu'à leur camp se fait un beau passage.
Les assiégeans, à leur tour assiégés,
En tête, en queue, assaillis, égorgés,
Tombent en foule au bord de leurs tranchées,
D'armes, de morts, et de mourans jonchées.

C'EST en ces lieux, c'est dans ce champ mortel
Que tu venais exercer ta vaillance,
O dur Anglais! ô Christophe Arondel!
Ton maintien sec, ta froide indifférence,
Donnaient du prix à ton courage altier.
Sans dire un mot ce sourcilleux guerrier
Examinait comme on se bat en France:
Et l'on eût dit, à son air d'importance,
Qu'il était là pour se désennuyer.
Sa Rosamore, à ses pas attachée,
Est comme lui de fer enharnachée,
Tel qu'un beau page ou qu'un jeune écuyer:
Son casque est d'or, sa cuirasse est d'acier;
D'un perroquet la plume panachée

Au gré des vents ombrage ſon cimier.
Car dès ce jour où ſon bras meurtrier
A dans ſon lit décollé Martinguerre
Elle ſe plaît tout à fait à la guerre.
On croirait voir la ſuperbe Pallas
Quittant l'aiguille et marchant aux combats,
Ou Bradamante, ou bien Jeanne elle-même.
Elle parlait au voyageur qu'elle aime,
Et lui montrait les plus grands ſentimens,
Lorſqu'un démon trop funeſte aux amans,
Pour leur malheur, vers Arondel attire
Le dur Poton et le jeune la Hire,
Et Richemont qui n'a pitié de rien.
Poton, voyant le grave et fier maintien
De notre Anglais, tout indigné s'élance
Sur le cauſeur ; et d'un grand coup de lance,
Qui par le flanc ſort au milieu du dos,
D'un ſang trop froid lui fait verſer des flots ;
Il tombe et meurt : et la lance caſſée
Roule avec lui dans ſon corps enfoncée.

A ce ſpectacle, à ce moment affreux,
On ne vit point la belle Roſamore
Se renverſer ſur l'amant qu'elle adore,
Ni s'arracher l'or de ſes blonds cheveux,
Ni remplir l'air de ſes cris douloureux,
Ni s'emporter contre la Providence ;
Point de ſoupirs : elle cria, *vengeance ;*

Et dans l'inftant que Poton fe baiffait,
En ramaffant fon fer qui fe caffait,
Ce bras tout nu, ce bras dont la puiffance
Avait d'un coup féparé dans un lit
Un chef grifon du cou d'un vieux bandit,
Tranche à Poton la main trop redoutable,
Cette main droite à fes yeux fi coupable.
Les nerfs cachés fous la peau des cinq doigts,
Les font mouvoir pour la dernière fois;
Poton depuis ne fut jamais écrire.

MAIS dans l'inftant le brave et beau la Hire
Porte au guerrier, du grand Poton vainqueur,
Un coup mortel qui lui perce le cœur.
Son cafque d'or, que fa chute détache,
Découvre un fein de rofes et de lis;
Son front charmant n'a plus rien qui le cache;
Ses longs cheveux tombent fur fes habits;
Ses grands yeux bleus dans la mort endormis,
Tout laiffe voir une femme adorable,
Et montre un corps formé pour les plaifirs.
Le beau la Hire en pouffe des foupirs,
Répand des pleurs; et d'un ton lamentable
S'écrie : ô Ciel! je fuis un meurtrier,
Un houfard noir plutôt qu'un chevalier;
Mon cœur, mon bras, mon épée eft infame :
Eft-il permis de tuer une dame?

Mais Richemont, toujours mauvais plaisant,
Et toujours dur, lui dit : Mon cher la Hire,
Va, tes remords ont sur toi trop d'empire;
C'est une anglaise, et le mal n'est pas grand :
Elle n'est pas pucelle comme Jeanne.

TANDIS qu'il tient un discours si profane,
D'un coup de flèche il se sentit blessé :
Et devenu plus fier, plus courroucé,
Il rend cent coups à la troupe bretonne,
Qui comme un flot le presse et l'environne.
La Hire et lui, nobles, bourgeois, soldats,
Portent par-tout les efforts de leurs bras :
On tue, on tombe, on poursuit, on recule,
De corps sanglans un monceau s'accumule;
Et des mourans l'Anglais fait un rempart.

DANS cette horrible et sanglante mêlée,
Le roi disait à Dunois : Cher bâtard,
Dis-moi, de grâce, où donc est-elle allée?
Qui, dit Dunois? Le bon roi lui repart :
Ne sais-tu pas ce qu'elle est devenue? —
Qui donc? — hélas! elle était disparue,
Hier au soir, avant qu'un heureux sort
Nous eût conduits au château de Bedfort :
Et dans la place on est entré sans elle.
Nous la trouverons bien, dit la Pucelle.
Ciel! dit le roi, qu'elle me soit fidelle!

Gardez-la moi. Pendant ce beau difcours,
Il avançait et combattait toujours.

Bientot la nuit, couvrant notre hémifphère,
L'enveloppa d'un noir et long manteau,
Et mit un terme à ce cours tout nouveau
Des beaux exploits que Charle eût voulu faire.

Comme il fortait de cette grande affaire,
Il entendit qu'on avait le matin
Vu cheminer vers la forêt voifine
Quelques tendrons du genre féminin;
Une fur-tout, à la taille divine,
Aux grands yeux bleus, au minois enfantin,
Au fouris tendre, à la peau de fatin,
Que fermonait un bon bénédictin.
Des écuyers brillans, à mines fières,
Des chevaliers, fur leurs courfiers fringans,
Couverts d'acier, et d'or et de rubans,
Accompagnaient les belles cavalières.
La troupe errante avait porté fes pas
Vers un palais qu'on ne connaiffait pas,
Et que jamais, avant cette aventure,
On n'avait vu dans ces lieux écartés;
Rien n'égalait fa bizarre ftructure.

Le roi, furpris de tant de nouveautés,
Dit à Bonneau : Qui m'aime doit me fuivre;
Demain matin, je veux au point du jour

Revoir l'objet de mon fidèle amour,
Reprendre Agnès, ou bien cesser de v vre.
Il resta peu dans les bras du sommeil.
Et quand Phosphore (x), au visage vermeil,
Eut précédé les roses de l'aurore,
Quand dans le ciel on attelait encore
Les beaux coursiers que conduit le soleil, (y)
Le roi, Bonneau, Dunois et la Pucelle,
Allégrement se remirent en selle,
Pour découvrir ce superbe palais.
Charles disait : Voyons d'abord ma belle;
Nous rejoindrons assez tôt les Anglais;
Le plus pressé, c'est de vivre avec elle.

Fin du seizième Chant.

NOTES

DU CHANT SEIZIEME.

(*a*) J'AVOUE que je ne l'ai point lu dans *Tritême* : mais il se peut que je n'aie pas lu tous les ouvrages de ce grand homme.

(*b*) *Remettez votre épée en son lieu, car qui prendra l'épée périra par l'épée.* Saint *Pierre* conseille ici avec une piété adroite aux Anglais de ne pas faire la guerre.

(*c*) *La Motte-Houdart*, poëte un peu sec, mais qui a fait d'assez bonnes choses, avait malheureusement fait des odes en prose, en 1730; preuve nouvelle que ce poëme divin fut composé vers ce temps-là.

(*d*) *Fortunat*, évêque de Poitiers, poëte. Il n'est pas l'auteur du *Pange lingua* qu'on lui attribue.

(*e*) Saint *Prosper*, auteur d'un poëme fort sec sur la grâce, au cinquième siècle.

(*f*) *Grégoire de Tours*, le premier qui écrivit une histoire de France, toute pleine de miracles.

(*g*) Saint *Bernard*, bourguignon, né en 1091, moine de Cîteaux, puis abbé de Clervaux; il entra dans toutes les affaires publiques de son temps, et agit autant qu'il écrivit. On ne voit pas qu'il ait fait beaucoup de vers. Quant à l'antithèse dont notre auteur le glorifie, il est vrai qu'il était grand amateur de cette figure. Il dit d'*Abélard : Leonem invasimus, insidimus in draconem.* Sa mère étant grosse de lui songea qu'elle accouchait d'un chien blanc, et on lui prédit que son fils serait moine, et aboierait contre les mondains.

(*h*) Saint *Austin* ou *Augustin*, moine qu'on regarde comme le fondateur de la primatie de Cantorbéri, ou Kenterburi.

(*i*) Les Juifs empruntèrent, comme on sait, les vases des Egyptiens, et s'enfuirent.

(*k*) Les Lévites qui égorgèrent vingt mille de leurs frères.

(*l*) *Phynée* qui fit massacrer vingt-quatre mille de ses frères, parce qu'un d'eux couchait avec une madianite.

(*m*) *Aod*, ou *Eüd*, assassina le roi *Eglon*, mais de la main gauche.

(*n*) *Samuel* coupa en morceaux le roi *Agag* que *Saül* avait mis à rançon.

(*o*) *Judith* assez connue.

(*p*) *Basa*, roi d'Israël, assassina *Nadad* ou *Nabab*, et lui succéda.

(*q*) *Achab* avait eu une grosse rançon de *Benhadad*, roi syrien, comme *Saül* en avait eu une d'*Agag*, et fut tué pour avoir pardonné. *Benhadad* vaincu envoya des députés à *Achab* pour lui demander la vie. S'il vit, répondit *Achab* aux députés, il n'est plus que mon frère. Cette réponse qui, humainement parlant, est d'une naïveté touchante et sublime, attira sur *Achab* la colère du ciel et sur-tout celle des prophètes. (Rois liv. III, ch. 20.)

(*r*) *Joas*, assassiné par *Jozabad*.

(*s*) Allusion à l'épigramme de *Racine* :

> Je pleure, hélas ! de ce pauvre Holopherne,
> Si méchamment mis à mort par Judith.

(*t*) Basilic, animal fort fameux, mais qui n'exista jamais.

(*u*) Léviatan, autre animal fort célèbre. Les uns disent que c'est la baleine, les autres le crocodile.

(*x*) Phosphore, porte-lumière, qui précédait l'aurore, laquelle précédait le char du soleil. Tout était animé, tout était brillant dans l'ancienne mythologie. On ne peut trop en poësie déplorer la perte de ces temps de génie, remplis de belles fictions, toutes allégoriques. Que nous sommes secs et arides en comparaison, nous autres *remués de barbares !*

(*y*) Les anciens donnèrent un char au soleil. Cela était fort commun. *Zoroastre* traversait les airs dans un char ;

Elie fut transporté au ciel dans un char lumineux. Les quatre chevaux du soleil étaient blancs. Leurs noms étaient *Piroïs*, *Eoüs*, *Eton*, *Phlégon*, selon *Ovide*; c'est-à-dire, l'enflammé, l'oriental, l'annuel, le brûlant. Mais, selon d'autres savans antiquaires, ils s'appelaient *Erithrée*, *Actéon*, *Lampos* et *Philogée*; c'est-à-dire, le rouge, le lumineux, l'éclatant, le terrestre. Je crois que ces savans se sont trompés, et qu'ils ont pris les noms des quatre parties du jour pour ceux des chevaux; c'est une erreur grossière que je démontrerai dans le prochain mercure, en attendant les deux dissertations *in-folio* que j'ai faites sur ce sujet.

Fin des Notes du Chant seizième.

CHANT XVII.

ARGUMENT.

Comment Charles VII, Agnès, Jeanne, Dunois, la Trimouille, &c. devinrent tous fous, et comment ils revinrent en leur bon ſens par les exorciſmes du R. P. Boniſoux, confeſſeur ordinaire du roi.

OH que ce monde eſt rempli d'enchanteurs!
Je ne dirai rien des enchantereſſes.
Je t'ai paſſé, temps heureux des faibleſſes,
Printemps des fous, bel âge des erreurs;
Mais à tout âge on trouve des trompeurs,
De vrais ſorciers, tout-puiſſans ſéducteurs,
Vêtus de pourpre et rayonnans de gloire.
Au haut des cieux ils vous mènent d'abord,
Puis on vous plonge au fond de l'onde noire;
Et vous buvez l'amertume et la mort.
Gardez-vous tous, gens de bien que vous êtes,
De vous frotter à de tels nécromans:
Et s'il vous faut quelques enchantemens,
Aux plus grands rois préférez vos griſettes.

HERMAPHRODIX a bâti tout exprès
Le beau château qui retenait Agnès,

Pour ſe venger des belles de la France,
Des chevaliers, des ânes et des ſaints
Dont la pudeur et les exploits divins
Avaient bravé ſa magique puiſſance.
Quiconque entrait en ce maudit logis,
Méconnaiſſait ſur le champ ſes amis,
Perdait le ſens, l'eſprit et la mémoire.
L'eau du Léthé que les morts allaient boire,
Les mauvais vins, funeſtes aux vivans,
Ont des effets bien moins extravagans.

Sous les grands arcs d'un immenſe portique,
Amas confus de moderne et d'antique,
Se promenait un fantôme brillant,
Au pied léger, à l'œil étincelant,
Au geſte vif, à la marche égarée,
La tête haute, et de clinquans parée.
On voit ſon corps toujours en action;
Et ſon nom eſt l'*Imagination*.
Non cette belle et charmante déeſſe
Qui préſida, dans Rome et dans la Grèce,
Aux beaux travaux de tant de grands auteurs,
Qui répandit l'éclat de ſes couleurs,
Ses diamans, ſes immortelles fleurs,
Sur plus d'un chant du grand peintre d'Achille,
Sur la Didon que célébra Virgile,
Et qui d'Ovide anima les accens;
Mais celle-là qu'abjure le bon ſens,

Cette étourdie, effarée, inſipide,
Que tant d'auteurs approchent de ſi près,
Qui les inſpire, et qui ſervit de guide
Aux Scudéris, (*a*) le Moine, Deſmarets.
Elle répand ſes faveurs les plus chères
Sur nos romans, nos nouveaux opéra;
Et ſon empire aſſez long-temps dura
Sur le théâtre, au barreau, dans les chaires.
Près d'elle était le *Galimatias*,
Monſtre bavard careſſé dans ſes bras;
Nommé jadis le docteur ſéraphique, (*b*)
Subtil, profond, énergique, angélique,
Commentateur d'imagination,
Et créateur de la confuſion,
Qui depuis peu fit *Marie à la Coque*. (*c*)
Autour de lui voltigent l'équivoque,
La louche énigme, et les mauvais bons mots,
A double ſens, qui font l'eſprit des ſots;
Les préjugés, les mépriſes, les ſonges,
Les contre-ſens, les abſurdes menſonges,
Ainſi qu'on voit aux murs d'un vieux logis
Les chats-huans, et les chauve-ſouris.
Quoi qu'il en ſoit, ce damnable édifice
Fut fabriqué par un tel artifice,
Que tout mortel qui dans ces lieux viendra
Perdra l'eſprit tant qu'il y reſtera.
  A peine Agnès, avec ſa douce eſcorte,
De ce palais avait touché la porte,

Que Bonifoux, ce grave confeſſeur,
Devint l'objet de ſa fidelle ardeur;
Elle le prend pour ſon cher roi de France.
O mon héros! ô ma ſeule eſpérance!
Le juſte ciel vous rend à mes ſouhaits,
Ces fiers Bretons ſont-ils par vous défaits?
N'auriez-vous point reçu quelque bleſſure?
Ah! laiſſez-moi détacher votre armure.
Lors elle veut, d'un effort tendre et doux,
Oter le froc du père Bonifoux,
Et dans ſes bras bientôt abandonnée,
L'œil enflammé, le cou vers lui tendu,
Cherche un baiſer qui ſoit pris et rendu.
Charmante Agnès, que tu fus conſternée,
Lorſque cherchant un menton frais tondu,
Tu ne ſentis qu'une barbe tannée,
Longue, piquante, et rude et mal peignée!
Le confeſſeur tout effaré s'enfuit,
Méconnaiſſant la belle qui le ſuit.
La tendre Agnès ſe voyant dédaignée,
Court après lui, de pleurs toute baignée.

COMME ils couraient dans ce vaſte pourpris,
L'un ſe ſignant et l'autre toute en larmes,
Ils ſont frappés des plus lugubres cris.
Un jeune objet, touchant, rempli de charmes,
Avec frayeur embraſſait les genoux

D'un chevalier qui, couvert de ses armes,
L'allait bientôt immoler sous ses coups.
Peut-on connaître à cette barbarie
Ce la Trimouille et ce parfait amant
Qui de grand cœur en tout autre moment
Pour Dorothée aurait donné sa vie ?
Il la prenait pour le fier Tirconel :
Elle n'avait nul trait en son visage
Qui ressemblât à cet Anglais cruel ;
Elle cherchait le héros qui l'engage,
Le cher objet d'un amour immortel ;
Et lui parlant, sans pouvoir le connaître,
Elle lui dit : Ne l'avez-vous point vu
Ce chevalier qui de mon cœur est maître ?
Qui près de moi dans ces lieux est venu ?
Mais la Trimouille, hélas ! est disparu.
Que fait-il donc ? de grâce, où peut-il être ?
Le Poitevin, à ces touchans discours,
Ne connut point ses fidelles amours.
Il croit entendre un Anglais implacable,
Qui vient sur lui prêt à trancher ses jours.
Le fer en main il se met en défense,
Vers Dorothée en mesure il avance :
Je te ferai, dit-il, changer de ton,
Fier, dédaigneux, triste, arrogant Breton ;
Dur insulaire, ivre de bière forte,
C'est bien à toi de parler de la sorte,
De menacer un homme de mon nom !

Moi

Moi petit-fils des Poitevins célèbres,
Dont les exploits, au séjour des ténèbres,
Ont fait passer tant d'Anglais valeureux,
Plus fiers que toi, plus grands, plus généreux.
Eh quoi, ta main ne tire pas l'épée!
De quel effroi ta vile ame est frappée!
Fier en discours, et lâche en action,
Chevreuil anglais, Thersite d'Albion,
Fait pour brailler chez tes parlementaires,
Vîte, essayons tous deux nos cimeterres;
Çà, qu'on dégaîne, ou je vais de ma main
Signer ton front, des fronts le plus vilain,
Et t'appliquer sur ton large derrière,
A mon plaisir, deux cents coups d'étrivière.
A ce discours qu'il prononce en fureur,
Pâle, éperdue, et mourante de peur:
Je ne suis point Anglais, dit Dorothée;
J'en suis bien loin: comment, pourquoi, par où,
Me vois-je ici par vous si maltraitée?
Dans quel danger je suis précipitée!
Je cherche ici le héros du Poitou;
C'est une fille, hélas! bien tourmentée,
Qui baise en pleurs votre noble genou.
Elle parlait, mais sans être écoutée;
Et la Trimouille étant tout-à-fait fou,
Allait déjà la prendre par le cou.

Le confesseur, qui dans sa prompte fuite
D'Agnès Sorel évitait la poursuite,

Bronche en courant et tombe au milieu d'eux ;
Le Poitevin veut le prendre aux cheveux,
N'en trouve point, roule avec lui par terre ;
La belle Agnès, qui le suit et le serre,
Sur lui trébuche, en poussant des clameurs
Et des sanglots qu'interrompent ses pleurs ;
Et sous eux tous se débat Dorothée,
Très en désordre et fort mal ajustée.

Tout au milieu de ce conflit nouveau,
Le bon roi Charle escorté de Bonneau,
Avec Dunois et la fière Pucelle,
Entre à la fois dans ce fatal château,
Pour y chercher sa maîtresse fidelle.
O grand pouvoir ! ô merveille nouvelle !
A peine ils sont de cheval descendus,
Sous le portique à peine ils sont rendus,
Incontinent ils perdent la cervelle.
Tels dans Paris tous ces docteurs fourrés,
Pleins d'argumens sous leurs bonnets quarrés,
Vont gravement vers la sorbonne antique,
Séjour de noise, antre théologique,
Où la Dispute et la Confusion
Ont établi leur sacré domicile,
Et dont jamais n'approcha la Raison.
Nos révérends arrivent à la file :
Ils avaient l'air d'être de sens rassis :
Chacun passait pour sage en son logis ;

On les prendrait pour des gens fort honnêtes,
Point querelleurs et point extravagans ;
Quelques-uns même étaient de bonnes têtes :
Ils sont tous fous quand ils sont sur les bancs.

CHARLE enivré de joie et de tendresse,
Les yeux mouillés, tout pétillant d'ardeur,
Et ressentant un battement de cœur,
Disait d'un ton d'amour et de langueur :

„ MA chère Agnès, ma pudique maîtresse,
Mon paradis, précis de tous les biens,
Combien de fois, hélas ! fus-tu perdue ?
A mes désirs te voilà donc rendue.
Parle d'amour, je te vois, je te tiens ;
Oh que tu fais une charmante mine !
Mais tu n'as plus cette taille si fine,
Que je pouvais embrasser autrefois
En la serrant du bout de mes dix doigts.
Quel embonpoint ! quel ventre ! quelles fesses !
Voilà le fruit de nos tendres caresses :
Agnès est grosse, Agnès me donnera
Un beau bâtard qui pour nous combattra.
Je veux greffer, dans l'ardeur qui m'emporte,
Ce fruit nouveau sur l'arbre qui le porte.
Amour le veut ; il faut que dans l'instant
J'aille au-devant de cet aimable enfant. „

A qui le roi se fesait-il entendre ?
A qui tient-il ce discours noble et tendre ?
Qui tenait-il dans ses bras amoureux ?
C'était Bonneau, soufflant, suant, poudreux ;
C'était Bonneau ; jamais homme en sa vie
Ne se sentit l'ame plus ébahie.
Charles pressé d'un désir violent,
D'un bras nerveux le pousse tendrement ;
Il le renverse ; et Bonneau pesamment
S'en va tomber sur la troupe mêlée,
Qui de son poids se sentit accablée.
Ciel ! que de cris et que de hurlemens !
Le confesseur reprit un peu ses sens ;
Sa grosse panse était juste portée
Dessus Agnès et dessous Dorothée ;
Il se relève, il marche, il court, il fuit ;
Tout haletant le bon Bonneau le suit.
Mais la Trimouille à l'instant s'imagine
Que sa beauté, sa maîtresse divine,
Sa Dorothée était entre les bras
Du Tourangeau qui fuyait à grands pas.
Il court après, il le presse, il lui crie :
Rends-moi mon cœur, bourreau, rends-moi ma vie !
Attends, arrête. En prononçant ces mots,
D'un large sabre il frappe son gros dos
Bonneau portait une épaisse cuirasse,
Et ressemblait à la pesante masse,

Qui dans la forge à grand bruit retentit,
Sous le marteau qui frappe et rebondit.
La peur hâtait ſa marche équarquillée.
Jeanne voyant le Bonneau qui trottait,
Et les grands coups que l'autre lui portait,
Jeanne caſquée et de fer habillée,
Suit à grands pas la Trimouille, et lui rend
Tout ce qu'il donne au royal confident.
Dunois, la fleur de la chevalerie,
Ne ſouffre pas qu'on attente à la vie
De la Trimouille ; il eſt ſon cher appui ;
C'eſt ſon deſtin de combattre pour lui :
Il le connaît ; mais il prend la Pucelle
Pour un anglais ; il vous tombe ſur elle,
Il vous l'étrille ainſi qu'elle étrillait
Le Poitevin qui toujours chatouillait
L'ami Bonneau qui lourdement fuyait.

Le bon roi Charle, en ce déſordre extrême,
Dans ſon Bonneau voit toujours ce qu'il aime ;
Il voit Agnès. Quel état pour un roi !
Pour un amant des amans le plus tendre !
Nul ennemi ne lui cauſe d'effroi ;
Contre une armée il voudrait la défendre.
Tous ces guerriers après Bonneau courans,
Sont à ſes yeux des raviſſeurs ſanglans,
L'épée au poing ſur Dunois il s'élance ;
Le beau bâtard ſe retourne et lui rend

Sur la visière un énorme fendant.
Ah ! s'il savait que c'est le roi de France,
Qu'il se verrait avec un œil d'horreur !
Il périrait de honte et de douleur.
En même temps Jeanne, par lui frappée,
Lui répondit de sa puissante épée ;
Et le bâtard, incapable d'effroi,
Frappe à la fois sa maîtresse et son roi ;
A droite, à gauche, il lance sur leurs têtes
De mille coups les rapides tempêtes.
Charmant Dunois, belle Jeanne, arrêtez ;
Ciel ! quels seront vos regrets et vos larmes,
Quand vous saurez qui poursuivent vos armes,
Et qui vous frotte, et qui vous combattez !

Le Poitevin, dans l'horrible mêlée,
De temps en temps appesantit son bras
Sur la Pucelle, et rosse ses appas.
L'ami Bonneau ne les imite pas ;
Sa grosse tête était la moins troublée.
Il recevait, mais il ne rendait point.
Il court toujours ; Bonifoux le précède,
Aiguillonné de la peur qui le point.
Le tourbillon que la rage possède,
Tous contre tous, assaillans, assaillis,
Battans, battus, dans ce grand chamaillis,
Criant, hurlant, parcourent le logis.

Agnès en pleurs, Dorothée éperdue,
Crie au fecours : on m'égorge, on me tue.
Le confeffeur, plein de contrition,
Menait toujours cette proceffion.

Il aperçoit à certaine fenêtre,
De ce logis le redoutable maître!
Hermaphrodix, qui contemplait gaîment
Des bons Français le barbare tourment,
Et fe tenait les deux côtés de rire.
Bonifoux vit que ce fatal empire
Etait, fans doute, une œuvre du démon.
Il confervait un refte de raifon;
Son long capuce et fa large tonfure
A fa cervelle avaient fervi d'armure.
Il fe fouvint que notre ami Bonneau
Suivait toujours l'ufage antique et beau,
Très-fagement établi par nos pères,
D'avoir fur foi les chofes néceffaires;
Mufcade, clou, poivre, girofle et fel. (*d*)
Pour Bonifoux il avait fon miffel.
Il aperçut une fontaine claire,
Il y courut, fel et miffel en main,
Bien réfolu d'attraper le malin.
Le voilà donc qui travaille au myftère;
Il dit tout bas : *Sanctam*, *Catholicam*,
Papam, *Romam*, *aquam benedictam*.

Puis de Bonneau prend la taſſe, et va vîte
Adroitement aſperger d'eau bénite
Le farfadet né de la belle Alix.

Chez les païens l'eau brûlante du Styx
Fut moins fatale aux ames criminelles.
Son cuir tanné fut couvert d'étincelles;
Un gros nuage, enfumé, noir, épais,
Enveloppa le maître et le palais.
Les combattans, couverts d'une nuit ſombre,
Couraient encore et ſe cherchaient dans l'ombre.
Tout auſſitôt le palais diſparut;
Plus de combat, d'erreur ni de mépriſe,
Chacun ſe vit, chacun ſe reconnut;
Chaque cervelle en ſon lieu fut remiſe.
A nos héros un ſeul moment rendit
Le peu de ſens qu'un ſeul moment perdit:
Car la folie, hélas! ou la ſageſſe,
Ne tient à rien dans notre pauvre eſpèce.
C'était alors un grand plaiſir de voir
Ces paladins aux pieds du moine noir,
Le béniſſant, chantant des litanies,
Se demandant pardon de leurs folies.
O la Trimouille! ô vous, royal amant!
Qui me peindra votre raviſſement!
On n'entendait que ces mots: Ah! ma belle,
Mon tout, mon roi, mon ange, ma fidelle,

C'eſt

C'eſt vous ! c'eſt toi ! jour heureux, doux momens !
Et des baiſers, et des embraſſemens,
Cent queſtions, cent réponſes preſſées,
Leur voix ne peut ſuffire à leurs penſées.
Le confeſſeur, d'un paternel regard,
Les lorgnait tous et priait à l'écart.
Le grand bâtard et ſa fière maîtreſſe
Modeſtement s'expliquaient leur tendreſſe.
De leurs amours le rare compagnon
Elève alors la tête avec le ton;
Il entonna l'octave diſcordante
De ſon goſier de cornet à bouquin.
A cette octave, à ce bruit tout divin,
Tout fut ému : la nature tremblante
Frémit d'horreur; et Jeanne vit ſoudain
Tomber les murs de ce palais magique,
Cent tours d'acier et cent portes d'airain,
Comme autrefois la horde moſaïque
Fit voir, au ſon de ſa trompe hébraïque,
De Jéricho le rempart écroulé, (*e*)
Réduit en poudre, à la terre égalé.
Le temps n'eſt plus de ſemblable pratique.

Alors, alors ce ſuperbe palais
Si brillant d'or, ſi noirci de forfaits,
Devint un ample et ſacré monaſtère.
Le ſallon fut en chapelle changé.
Le cabinet, où ce maître enragé

Avait dormi dans le vice plongé,
Transmué fut en un beau sanctuaire.
L'ordre de DIEU, qui préside aux destins,
Ne changea point la salle des festins,
Mais elle prit le nom de réfectoire.
On y bénit le manger et le boire.
Jeanne, le cœur élevé vers les saints,
Vers Orléans, vers le sacre de Reims,
Dit à Dunois : Tout nous est favorable
Dans nos amours et dans nos grands desseins ;
Espérons tout ; soyez sûr que le diable
A contre nous fait son dernier effort.
Parlant ainsi Jeanne se trompait fort. (*f*)

Fin du dix-septième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT DIX-SEPTIEME.

(*a*) *Scudéri*, auteur d'Alaric, poëme épique; *le Moine*, jésuite, auteur du Saint-Louis, ou Louisiade, poëme épique; *Desmarets Saint-Sorlin*, auteur de Clovis, poëme épique; ces trois ouvrages sont de terribles poëmes épiques.

(*b*) Noms que prenaient autrefois les théologiens.

(*c*) L'histoire de *Marie à la Coque*, ouvrage rare par l'excès du ridicule, composé par *Languet*, alors évêque de Soissons. Ce passage nous indique que le fameux poëme que nous commentons fut fait vers l'an 1730, temps où il etait beaucoup question de *Marie à la Coque*.

(*d*) C'est ce qu'on appelait autrefois *cuisine de poche*, et ce que signifie ce vers d'une comédie:

Porte cuisine en poche, et poivre concassé.

(*e*) Jéricho, comme vous savez, tomba au son des cornemuses: c'est un événement très-commun.

(*f*) Le commencement de ce chant, qui était alors le quatorzième, et suivait la mort de *Chandos*, est différent dans un manuscrit trouvé parmi les papiers de l'auteur. Le voici:

C'était le temps de la saison brillante,
Quand le soleil, aux bornes de son cours,
Prend sur les nuits pour ajouter aux jours,
Et se plaisant dans sa démarche lente
A contempler nos fortunés climats,
Vers le tropique arrête encor ses pas.
O grand saint Jean! c'était alors ta fête;
Premier des Jeans, orateur des déserts,
Toi qui crias jadis à pleine tête,

Que du falut les chemins foient ouverts ;
Grand précurfeur du vainqueur des enfers,
Toi qui plongeas l'Agneau de Dieu dans l'onde,
Et baptifas le baptifeur du monde !
  Du roi des Francs le benin confeffeur
Voulut alors réparer le fcandale
Qu'avait porté la luxure fatale
De Jean Chandos au logis du Seigneur.
Il rebénit la chapelle pollue,
Puis fit crier dans les lieux d'alentour,
Par cet hermite à la barbe touffue :
„ Tout pénitent qui veut en ce faint jour,
„ De fes péchés détaillant le grimoire,
„ Se dérober au gentil purgatoire,
„ Peut s'adreffer au père Bonifoux ;
„ Avec trois mots tous péchés font abfous. „
  A ce tocfin de la vie éternelle,
Des lieux voifins une foule accourut :
Bourgeois, foldat, jeune, fempiternelle,
Anglais, Français, pour faire fon falut,
Attrit, contrit, à genoux comparut,
De fes péchés contant la kyrielle.
La belle Agnès, qui toujours dans fon cœur
Avait gardé la crainte du Seigneur,
Au tribunal ne fut pas la dernière.
Le révérend tenait fa cour plénière,
Les yeux baiffés, un mouchoir à la main,
A droite, à gauche, abfolvant fon prochain.
O Dorothée ! ô cœur dévot et tendre,
Dans le faint lieu tu vins auffi te rendre ;
Et la Trimouille, un peu faible et traînant,
Y vint chercher fa part du facrement.
Ce couple heureux eut le plaifir fuprême
De détailler les doux péchés qu'il aime ;
Et Bonifoux était par piété
Le confident de leur fidélité.
Ces gens de bien ayant dit leur hiftoire,
Se promenaient fur le bord de la Loire,

Signant leur face, et récitant encor
Quelques morceaux de leur *Confiteor*.
Le beau Monrofe alors vint à paraître;
Il déplorait la mort de fon cher maître.
De ce trépas le grand événement
Porte en fon cœur un trouble pénitent:
Il entrevoit, dans fa douleur profonde,
Le grand néant des vanités du monde;
Et de remords faintement tourmenté,
Pour un moment fonge à l'éternité.
Il entre feul dans la demeure fainte;
Il fe préfente à ce bon Bonifoux
Qui le reçoit dans fa petite enceinte,
Le pôfe en face entre fes deux genoux,
Et lui preffant la tête et la poitrine,
Lui fait conter les péchés qu'il devine.
Cher pénitent, pour ces petits péchés,
Et pour les cas en iceux épluchés,
Il vous convient avoir la difcipline.
Çà, mettez-vous en état; que ma main
Légèrement pour votre bien rempliffe
Sur votre peau ce bienheureux office.
D'un cœur contrit et d'un air enfantin,
Le doux Monrofe offre à la main du père
Modeftement, ces globes de fatin
Dont quelquefois abufa le malin.
Il les foumet au tourment falutaire
Qui va mêler la rofe à leur blancheur.
Que devins-tu, mon prudent confeffeur,
Lorfque tu vis fur ce charmant ivoire
Ces fleurs de lis, ces monumens de gloire,
Ce rare hommage au fceptre des Français,
Ainfi rendu par le cu d'un Anglais?
Charle avait pris ce figne inconcevable,
Pour un effet des malices du diable.
Toi, qui lis mieux dans le livre du ciel,
Tu découvris par quel ordre éternel

Les fleurs de lis allaient lever leur tête,
Que fit baiſſer cette longue tempête.
Extaſié, ſaiſi d'un ſaint tranſport,
Tu contèmplais ces trois fleurs de lis d'or
En champ d'albâtre; et ta main ſuſpendue,
Comme ton ame, en demeurait perclue;
Tu t'arrêtais, cou penché, pied tremblant,
Les bras en haut, l'œil fixe, étincelant.
Comme il gardait cette belle attitude,
Paul Tirconel, ſoldat fier, eſprit rude,
Vers la chapelle avançait ſans deſſein,
De Jean Chandos déplorant le deſtin.
Le cœur pétri du fiel de ſes ancêtres,
Et déteſtant les Français et les prêtres,
Il vit de loin ce beau page étalé,
Et Bonifoux par derrière inſtalé.
Il crut voir pis. Sa cervelle gâtée
Croyait le mal beaucoup plus que le bien.
Cette poſture et ce plaiſant maintien
Sont un affront à ſon ame irritée.
Quoi! diſait-il, un Français jacobin
A de Chandos le plus bel héritage!
Il prend ſon fer, il ſe livre à la rage.
Monroſe fuit en tenant d'une main
Son haut-de-chauſſe, et le dominicain
Tout éperdu court en ſuivant le page.
Tirconel ſuit le grave perſonnage,
Qui lourdement ſe hâtait par la peur.
Le Poitevin voyant ſon confeſſeur,
Que Tirconel ſemblait vouloir pourfendre,
Suit cet Anglais, et crie: Oſe m'attendre,
Maudit Breton: n'auras-tu donc du cœur
Qu'avec un moine? et ta rare valeur
Contre un guerrier craint-elle de paraître?
Je fus hier bien battu; mais peut-être
Tu reverras en moi quelque vigueur,
Et tour à tour chacun trouve ſon maître.

Ainfi parlait la Trimouille affez bas
A Tirconel qui ne l'entendait pas.
La Dorothée, en voyant dans la plaine
Son cher amant qui courait hors d'haleine,
Se mit alors à galopper auffi.
La belle Agnès, qui la voit fuir ainfi,
Trotte après elle, et cependant ignore
Pourquoi l'on court, et de loin trotte encore:
Tel un mouton, par fon inftinct porté,
Saute à fon tour quand un autre a fauté.
Le fier Dunois était près du roi Charle
Vers l'autre bord: en fecret il lui parle
De l'appareil, des mefures, du temps
Dont il lui faut entrer dans Orléans.
Non loin du pont la redoutable Jeanne
Caracolait noblement fur fon âne;
Elle aperçut deffus ces bords fleuris,
Vers la chapelle à quelques quarts de mille,
Les fix courfiers fe fuivant à la file;
D'étonnement fes fens furent faifis.
Jeanne bientôt s'étonna davantage,
Lorfque voyant ces gens courir fi bien,
En un moment elle ne vit plus rien.
Au coin d'un bois la main de la nature
Tend fous leurs pieds un tapis de verdure,
Velours uni, femblable au pré fameux
Où s'exerçait la rapide Atalante.
Sur le duvet de cette herbe riante
Monrofe vole, et de fes blonds cheveux
L'air foulevait la parure ondoyante.
Jeanne de l'œil le fuit et s'y complaît.
Mais tout à coup Monrofe difparaît.
Le confeffeur au même endroit arrive.
Ciel! plus de prêtre et plus de Bonifoux.
Tirconel vient toujours plein de courroux.
Jeanne portait une vue attentive

Sur cet Anglais ; l'Anglais s'évanouit
A ses regards. La Trimouille le suit,
La Trimouille est éclipsé comme un autre.
Quel sentiment, quel trouble était le vôtre,
O Dorothée ! Elle accourt, et soudain
Elle est perdue, et l'œil la cherche en vain.
Agnès se rend sur la place funeste,
La belle Agnès y fond avec le reste.
Tel dans Paris près du palais royal,
A l'opéra souvent joué si mal,
Plus d'un héros à nos regards échappe,
Et dans l'enfer descend par une trappe.
Jeanne effarée, et se frottant les yeux,
Priant Denis, et son âne et les cieux,
Crut être alors dans le pays du diable,
Des enchanteurs, des larves, des sorciers,
Pays si cher à nos bons devanciers,
Que de Roland le chantre inimitable
Chanta depuis dans son délire heureux ;
Que Torquato rendit encor fameux,
Que crut long-temps l'Eglise charitable,
Qu'ont supposé de graves parlemens,
Et des docteurs, et même des savans.
Jeanne piquant sa divine monture,
La lance en main, se rend sur la verdure
Où se passait cette étrange aventure.
Mais c'est en vain que d'un double éperon
Elle pressait le céleste grifon.
Il s'arrêta vers la place fatale,
D'un cou rétif, et rebelle au bridon,
Se démenant d'une ardeur sans égale,
Ruant, tournant, et fuyant ce gazon,
Tout animal reçut de la nature
Certain instinct dont la conduite est sûre ;
Et les humains n'ont que de la raison.
De saint Denis cet ingénieux âne
Sent le péril que ne voyait point Jeanne.

Il prend ſon vol, et prompt comme un éclair,
Portant ſa dame aux campagnes de l'air,
Franchit le bois qui bordait la prairie.
Du ſaint patron l'aſſiſtance chérie,
Qui conduiſait le quadrupède oiſeau,
Fixa ſa courſe aux portes d'un château,
Tel que n'en eut jamais le quatorzième
De ces Louis, aïeul d'un roi qu'on aime.
Jeanne voyant le marbre, les rubis,
Le jaſpe et l'or de ce brillant pourpris:
Ah ſainte Vierge! ah Denis! cria-t-elle,
Le ciel le veut, la vengeance m'appelle,
C'eſt le château du paillard Conculix.
Tandis qu'ainſi l'errante chevalière,
Branlant ſa lance, et feſant ſa prière,
De l'aventure attend l'heureuſe fin,
Le roi des Francs ſuit toujours ſon chemin,
Environné de ſa troupe dorée, &c.

Voyez la ſuite au chant XV, page 316. Une partie de ces vers ſe trouve dans les variantes du même chant, tirées des éditions imprimées.

Le chant ſuivant, qui alors était le quinzième, commençait ainſi dans le manuſcrit; le préambule ſe trouve à préſent au chant dix-ſeptième, et la fin dans le chant vingtième.

OH que ce monde eſt rempli d'enchanteurs!
Je ne dirai rien des enchantereſſes:
Je t'ai paſſé, bel âge des faibleſſes,
Je t'ai paſſé, temps heureux des erreurs;
Mais à tout âge on trouve des trompeurs,
De ces ſorciers tout-puiſſans ſéducteurs,
Vêtus de pourpre et rayonnans de gloire.
Au haut des cieux ils vous mènent d'abord;
Puis on vous plonge au ſein de l'onde noire,
Et vous buvez l'amertume et la mort.
Gardez-vous tous, gens de bien que vous êtes,

De vous frotter à de tels nécromans;
Et s'il vous faut quelques enchantemens,
Aux plus grands rois préférez vos grisettes.
Jeanne pressant de son divin baudet
Le dos pointu sous ses fesses charnues,
Vers le château fondit du haut des nues,
Le cœur ému, le regard stupéfait,
Vers ce château dont le mur étalait
Des ornemens dont l'œil s'émerveillait.
Jeanne effarée, et ne sachant que croire,
Craignant encor les tours de Conculix,
Fit en secret à monsieur saint Denis
Une oraison qu'on tient jaculatoire;
Elle priait seulement en esprit,
Ne disant mot. Saint Denis l'entendit.
Il fit soudain, du haut de l'empyrée,
Partir un trait d'influence sacrée,
Qui pénétra tout droit jusqu'au grison:
Lors élevant la tête avec le ton,
L'âne entonna l'octave discordante
De son gosier de cornet à bouquin.
A cette octave, à ce bruit tout divin,
Blois, Orléans, Tours et Saumur et Nante,
Tout retentit; la nature tremblante
S'émut d'horreur, et Jeanne vit soudain
Tomber les murs de ce palais magique;
Cent tours d'acier et cent portes d'airain;
Comme autrefois la horde mosaïque
Ayant sonné de sa trompe hébraïque,
De Jéricho le rempart disparut,
Le beau rempart, si jamais il en eut.
Le temps n'est plus de semblable pratique;
Et pour briser les murs audacieux
Du Milanais ou du pays belgique,
Nous prétendons que le canon vaut mieux.
Dès qu'aux accens de la trompette asine,
Des murs épais la superbe ruine

S'éparpilla dans les champs d'alentour,
Le faint baudet et la groffe héroïne
D'un faut léger entrèrent dans la cour.
Les prifonniers près de Jeanne accoururent ;
Ce la Trimouille et ce dur Tirconel
Accompagnaient Dorothée et Sorel :
En bons chrétiens tous les deux comparurent.
Dans l'efclavage ils s'étaient réunis ;
Les malheureux volontiers font amis.
De Charles fept le confeffeur très-fage
Venait derrière avec le jeune page.
Mais quelle foule, ô ciel! quel affemblage
De prifonniers de toute nation,
De tout état, âge, religion,
Que Conculix tenait en efclavage
Pour fes plaifirs et pour fon double ufage!
Auprès de Jeanne ils s'emprefsèrent tous :
Chacun voulait conter fon aventure.
Jeanne cria : Qu'on fe mette à genoux.
Chacun fe mit en cette humble pofture.
Alors, alors ce fuperbe palais,
Si brillant d'or, fi noirci de forfaits,
Devint un ample et facré monaftère.
Le fallon fut en chapelle changé,
Le cabinet, où ce maître enragé
Avait dormi dans le vice plongé,
Tranfmué fut en un beau fanctuaire :
L'ordre de Dieu, qui préfide aux deftins,
Ne changea point la falle des feftins,
Mais elle prit le nom de réfectoire.
Le Conculix pour jamais fut exclus
De ces repas réfervés aux élus ;
On y bénit le manger et le boire.
Mais qui croirait que ce féjour fi faint,
Malgré Denis, très-fortement retint
L'impreffion des mœurs du premier maître?
C'eft en ces lieux que devaient reparaître

Ces vains désirs et ces vœux effrontés,
Ces attentats dont frémit la nature,
Et que les Grecs ont hardiment chantés.
  Muses, tremblez de l'étrange aventure
Qu'il faut apprendre à la race future.
Et vous, lecteurs, en qui le ciel a mis
Les sages goûts d'une tendresse pure,
Remerciez le bon monsieur Denis
Qu'un grand péché n'ait pas été commis :

La suite se trouve au vingtième chant.

Fin des Notes et Variantes du Chant dix-septième.

CHANT XVIII.

ARGUMENT.

Disgrâce de Charles et de sa troupe dorée.

Je ne connais dans l'hiſtoire du monde (*a*)
Aucun héros, aucun homme de bien,
Aucun prophète, aucun parfait chrétien,
Qui n'ait été la dupe d'un vaurien,
Ou des jaloux, ou de l'eſprit immonde.

La Providence en tout temps éprouva
Mon bon roi Charle avec mainte détreſſe.
Dès ſon berceau fort mal on l'éleva;
Le Bourguignon pourſuivit ſa jeuneſſe; (*b*)
De tous ſes droits ſon père le priva;
Le parlement de Paris près Goneſſe, (*c*)
Tuteur des rois, (*d*) ſon pupille ajourna;
De ſes beaux lis un chef anglais s'orna;
Il fut errant, manqua ſouvent de meſſe
Et de dîner; rarement ſéjourna
En même lieu. Mère, (*e*) oncle, ami, maîtreſſe,
Tout le trahit ou tout l'abandonna.
Un pape anglais partagea la tendreſſe
De ſon Agnès; et l'enfer déchaîna

Hermaphrodix, qui par magique adresse
Pour quelque temps la tête lui tourna.
Il essuya des traits de toute espèce;
Il les souffrit, et DIEU lui pardonna.

De nos amans la troupe fière et leste
S'acheminait loin du château funeste,
Où Belzébut dérangea le cerveau
Des chevaliers d'Agnès et de Bonneau.
Ils côtoyaient la forêt vaste et sombre,
Qui d'Orléans porte aujourd'hui le nom.
A peine encor l'épouse de Titon
En se levant mêlait le jour à l'ombre.
On aperçut de loin des hoquetons,
Au rond bonnet, aux écourtés jupons;
Leur corselet paraissait mi-partie
De fleurs de lis et de trois léopards. (f)
Le roi fit halte, en fixant ses regards
Sur la cohorte en la forêt blottie.
Dunois et Jeanne avancent quelques pas.
La tendre Agnès, étendant ses beaux bras,
Dit à son Charle: Allons, fuyons, mon maître.
Jeanne en courant s'approcha, vit paraître
Des malheureux deux à deux enchaînés,
Les yeux en terre, et les fronts consternés.
Hélas! ce sont des chevaliers, dit-elle,
Qui sont captifs; et c'est notre devoir
De délivrer cette troupe fidelle.

Allons, bâtard, allons et fesons voir
Ce qu'eſt Dunois et ce qu'eſt la Pucelle.
Lance en arrêt, ils fondent à ces mots
Sur les ſoldats qui gardaient ces héros.
Au fier aſpect de la puiſſante Jeanne
Et de Dunois, et plus encor de l'âne,
D'un pas léger ces prétendus guerriers
S'en vont au loin comme des lévriers.
Jeanne auſſitôt, de plaiſir tranſportée,
Complimenta la troupe garrottée.
Beaux chevaliers, que l'Anglais mit aux fers,
Remerciez le roi qui vous délivre;
Baiſez ſa main, ſoyez prêts à le ſuivre,
Et vengeons-nous de ces Anglais pervers.
Les chevaliers, à cette offre courtoiſe,
Montraient encore une face ſournoiſe,
Baiſſaient les yeux. . . . Lecteurs impatiens,
Vous demandez qui ſont ces perſonnages,
Dont la Pucelle animait les courages.
Ces chevaliers étaient des garnemens
Qui, dans Paris payés pour leur mérite,
Allaient ramer ſur le dos d'Amphitrite;
On les connut à leurs accoutremens.
En les voyant le bon Charles ſoupire:
Hélas! dit-il, ces objets dans mon cœur
Ont enfoncé les traits de la douleur.
Quoi! les Anglais règnent dans mon empire!
C'eſt en leur nom que l'on rend des arrêts!

C'eſt pour eux ſeuls que l'on dit des prières !
C'eſt de leur part, hélas ! que mes ſujets
Sont de Paris envoyés aux galères ! . . . .
Puis le bon prince avec compaſſion
Daigne approcher du maître compagnon,
Qui de la file était mis à la tête.
Nul malandrin n'eut l'air plus mal-honnête ;
Sa barbe torſe ombrage un long menton ;
Ses yeux tournés plus menteurs que ſa bouche,
Portent en bas un regard double et louche ;
Ses ſourcils roux mélangés et retords,
Semblent loger la fraude et l'impoſture.
Sur ſon front large eſt l'audace et l'injure,
L'oubli des lois, le mépris des remords ;
Sa bouche écume, et ſa dent toujours grince.

Le ſycophante, à l'aſpect de ſon prince,
Affecte un air humble, dévot, contrit,
Baiſſe les yeux, compoſe et radoucit
Les traits hagards de ſon affreux viſage.
Tel eſt un dogue au regard impudent,
Au goſier rauque, affamé de carnage ;
Il voit ſon maître, il rampe doucement,
Lèche ſes mains, le flatte en ſon langage,
Et pour du pain devient un vrai mouton.
Ou tel encore on nous peint le démon,
Qui s'échappant des gouffres du Tartare,
Cache ſa queue et ſa griffe barbare,

Vient

Vient parmi nous, prend la mine et le ton,
Le front tondu d'un jeune anachorète,
Pour mieux tenter sœur Rose ou sœur Discrète.

Le roi des Francs, trompé par le félon,
Lui témoigna commisération,
L'encouragea par un discours affable.
Dis-moi quel est ton métier, pauvre diable,
Ton nom, ta place, et pour quelle action
Le Châtelet, avec tant d'indulgence,
Te fait ramer sur les mers de Provence?
Le condamné, d'un ton de doléance,
Lui répondit : O monarque trop bon!
Je suis de Nante, et mon nom est Fréron. (g)
J'aime Jésus d'un feu pur et sincère,
Dans un couvent je fus quelque temps frère;
J'en ai les mœurs; et j'eus dans tous les temps
Un très-grand soin du salut des enfans.
A la vertu je consacrai ma vie.
Sous les charniers qu'on dit des Innocens,
Paris m'a vu travailler de génie;
J'ai vendu cher mes feuilles à Lambert;
Je suis connu dans la place Maubert;
C'est-là sur-tout qu'on m'a rendu justice.
Des indévots quelquefois par malice
M'ont reproché les faiblesses du froc,
Celles du monde et quelques tours d'escroc;

Mais j'ai pour moi ma bonne confcience.

Ce bon propos toucha le roi de France.
Confole-toi, dit-il, et ne crains rien.
Dis-moi, l'ami, fi chaque camarade,
Qui vers Marfeille allait en ambaffade,
Ainfi que toi fut un homme de bien ?
Ah ! dit Fréron, fur ma foi de chrétien,
Je réponds d'eux ainfi que de moi-même ;
Nous fommes tous en un moule jetés.
L'abbé Guyon, (*h*) qui marche à mes côtés,
Quoi qu'on en dife, eft bien digne qu'on l'aime ;
Point étourdi, point brouillon, point menteur,
Jamais méchant ni calomniateur.
Maître Chaumeix (*i*) deffous fa mine baffe,
Porte un cœur haut, plein d'une fainte audace ;
Pour fa doctrine il fe ferait feffer.
Maître Gauchat (*k*) pourrait embarraffer
Tous les rabbins fur le texte et la glofe.
Voyez plus loin cet avocat fans caufe ;
Il a quitté le barreau pour le ciel.
Ce Sabatier (*l*) eft tout pétri de miel. (*m*)
Ah l'efprit fin ! le bon cœur ! le faint prêtre !
Il eft bien vrai qu'il a trahi fon maître,
Mais fans malice et pour très-peu d'argent.
Il s'eft vendu, mais c'eft au plus offrant.
Il trafiquait comme moi de libelles :

Eſt-ce un grand mal ? on vit de ſon talent.
Employez-nous ; nous vous ſerons fidèles.
En ce temps-ci la gloire et les lauriers
Sont dévolus aux auteurs des charniers.
Nos grands ſuccès ont excité l'envie ;
Tel eſt le ſort des auteurs, des héros,
Des grands eſprits, et ſur-tout des dévots :
Car la vertu fut toujours pourſuivie.
O mon bon roi ! qui le ſait mieux que vous ?

COMME il parlait ſur ce ton tendre et doux,
Charle aperçut deux triſtes perſonnages,
Qui des deux mains cachaient leurs gros viſages.
Qui ſont, dit-il, ces deux rameurs honteux ?

VOUS voyez là, reprit l'homme aux ſemaines, (*n*)
Les plus diſcrets et les plus vertueux
De ceux qui vont ſur les liquides plaines.
L'un eſt Fantin, (*o*) prédicateur des grands,
Humble avec eux, aux petits débonnaire ;
Sa piété ménagea les vivans ;
Et pour cacher le bien qu'il ſavait faire,
Il confeſſait et volait les mourans.
L'autre eſt Grizel, (*p*) directeur de nonnettes,
Peu ſoucieux de leurs faveurs ſecrettes,
Mais s'appliquant ſagement les dépôts,
Le tout pour DIEU. Son ame pure et ſainte

Méprisait l'or; mais il était en crainte
Qu'il ne tombât aux mains des indévots. (*q*)

Pour le dernier de la noble sequelle,
C'est mon soutien, c'est mon cher la Beaumelle. (*r*)
De dix gredins qui m'ont vendu leur voix,
C'est le plus bas, mais c'est le plus fidèle;
Esprit distrait, on prétend que parfois,
Tout occupé de ses œuvres chrétiennes,
Il prend d'autrui les poches pour les siennes.
Il est d'ailleurs si sage en ses écrits,
Il sait combien pour les faibles esprits
La vérité souvent est dangereuse;
Qu'aux yeux des sots la lumière est trompeuse,
Qu'on en abuse; et ce discret auteur,
Qui toujours d'elle eut une sage peur,
A résolu de ne la jamais dire.
Moi, je la dis à votre majesté;
Je vois en vous un héros que j'admire,
Et je l'apprends à la postérité.
Favorisez ceux que la calomnie
Voulut noircir de son souffle empesté.
Sauvez les bons des filets de l'impie.
Délivrez-nous, vengez-nous, payez-nous,
Foi de Fréron, nous écrirons pour vous.

Alors il fit un discours pathétique
Contre l'Anglais et pour la loi salique;

Et démontra que bientôt sans combat,
Avec sa plume il défendrait l'Etat.
Charle admira sa profonde doctrine ;
Il fit à tous une charmante mine,
Les assurant avec compassion
Qu'il les prenait sous sa protection.

La belle Agnès, présente à l'entrevue,
S'attendrissait, se sentait toute émue ;
Son cœur est bon. Femme qui fait l'amour,
A la douceur est toujours plus encline
Que femme prude ou bien femme héroïne.
Mon roi, dit-elle, avouez que ce jour
Est fortuné pour cette pauvre race.
Puisque ces gens contemplent votre face,
Ils sont heureux, leurs fers seront brisés.
Votre visage est visage de grâce. (s)
Les gens de loi sont des gens bien osés
D'instrumenter au nom d'un autre maître !
C'est mon amant qu'on doit seul reconnaître ;
Ce sont pédans en juges déguisés.
Je les ai vus ces héros d'écritoire,
De nos bons rois ces tuteurs prétendus,
Bourgeois altiers, tyrans en robe noire,
A leur pupille ôter ses revenus ;
Par-devant eux le citer en personne,
Et gravement confisquer sa couronne.

Les gens de bien qui ſont à vos genoux,
Par leurs arrêts ſont traités comme vous;
Protégez-les: vos cauſes ſont communes:
Proſcrit comme eux, vengez leurs infortunes.

De ce diſcours le roi fut très-touché:
Vers la clémence il a toujours penché.
Jeanne, dont l'ame eſt d'eſpèce moins tendre,
Soutint au roi qu'il les fallait tous pendre;
Que les Frérons, et gens de ce métier,
N'étaient tous bons qu'à garnir un poirier.
Le grand Dunois, plus profond et plus ſage,
En bon guerrier tint un autre langage.
Souvent, dit-il, nous manquons de ſoldats;
Il faut des dos, des jambes et des bras.
Ces gens en ont; et dans nos aventures,
Dans les aſſauts, les marches, les combats,
Nous pouvons bien nous paſſer d'écritures.
Enrôlons-les; mettons-leur dès demain,
Au lieu de rame, un mouſquet à la main.
Ils barbouillaient du papier dans les villes;
Qu'aux champs de Mars ils deviennent utiles.
Du grand Dunois le roi goûta l'avis.
A ſes genoux ces bonnes gens tombèrent
En ſoupirant, et de pleurs les baignèrent.
On les mena ſous l'auvent d'un logis,
Où Charle, Agnès, et la troupe dorée,

Après dîner pafsèrent la foirée.
Agnès eut foin que l'intendant Bonneau
Fît bien manger la troupe délivrée ;
On leur donna les reftes du ferdeau.

CHARLE et les fiens affez gaîment foupèrent,
Et puis Agnès et Charles fe couchèrent.
En s'éveillant chacun fut bien furpris
De fe trouver fans manteau, fans habits.
Agnès en vain cherche fes engageantes,
Son beau collier de perles jauniffantes,
Et le portrait de fon royal amant.
Le gros Bonneau, qui gardait tout l'argent
Bien enfermé dans une bourfe mince,
Ne trouve plus le tréfor de fon prince.
Linge, vaiffelle, habits, tout eft trouffé,
Tout eft parti. La horde griffonnante,
Sous le drapeau du gazetier de Nante,
D'une main prompte et d'un zèle empreffé,
Pendant la nuit avait débarraffé
Notre bon roi de fon lefte équipage.
Ils prétendaient que pour de vrais guerriers,
Selon Platon, le luxe eft peu d'ufage.
Puis s'efquivant par de petits fentiers,
Au cabaret la proie ils partagèrent.
Là par écrit doctement ils couchèrent
Un beau traité, bien moral, bien chrétien,
Sur le mépris des plaifirs et du bien.

On y prouva que les hommes ſont frères,
Nés tous égaux, devant tous partager
Les dons de DIEU, les humaines misères,
Vivre en commun pour ſe mieux ſoulager.
Ce livre ſaint, mis depuis en lumière,
Fut enrichi d'un docte commentaire
Pour diriger *et l'eſprit et le cœur*,
Avec préface et l'avis au lecteur.

Du clément roi la maiſon conſternée
Eſt cependant au trouble abandonnée;
On court en vain dans les champs, dans les bois.
Ainſi jadis on vit le bon Phinée,
Prince de Thrace, et le pieux Enée, (*t*)
Tout effarés et de frayeur pantois,
Quand à leur nez les gloutonnes harpies,
Juſte à midi de leurs antres ſorties,
Vinrent manger le dîner de ces rois.

AGNÈS timide, et Dorothée en larmes,
Ne ſavent plus comment couvrir leurs charmes.
Le bon Bonneau, fidèle tréſorier,
Les feſait rire à force de crier.
Ah! diſait-il, jamais pareille perte
Dans nos combats ne fut par nous ſoufferte.
Ah! j'en mourrai; les fripons m'ont tout pris;
Le roi mon maître eſt trop bon, quand j'y penſe.
Voilà le prix de ſon trop d'indulgence,
Et ce qu'on gagne avec les beaux eſprits.

La

La douce Agnès, Agnès compatissante,
Toujours accorte et toujours bien disante,
Lui répliqua : Mon cher et gros Bonneau,
Pour Dieu, gardez qu'une telle aventure
Ne vous inspire un dégoût tout nouveau
Pour les auteurs et la littérature,
Car j'ai connu de très-bons écrivains,
Ayant le cœur aussi pur que les mains,
Sans le voler aimant le roi leur maître,
Fesant du bien sans chercher à paraître,
Parlant en prose, en vers mélodieux,
De la vertu, mais la pratiquant mieux ;
Le bien public est le fruit de leurs veilles ;
Le doux plaisir, déguisant leurs leçons,
Touche les cœurs en charmant les oreilles ;
On les chérit ; et, s'il est des Frelons
Dans notre siècle, on trouve des abeilles.

BONNEAU reprit : Eh que m'importe, hélas !
Frelon, abeille, et tout ce vain fatras ?
Il faut dîner, et ma bourse est perdue.
On le console ; et chacun s'évertue,
En vrais héros endurcis aux revers,
A réparer les dommages soufferts.
On s'achemine aussitôt vers la ville,
Vers ce château, le noble et sûr asile
Du grand roi Charle et de ses paladins,
Garni de tout et fourni de bons vins.

Nos chevaliers à moitié s'équipèrent,
Fort ſimplement les dames s'ajuſtèrent.
On arriva mal en point, haraſſé,
Un pied tout nu, l'autre à demi-chauſſé.

Fin du Chant dix-huitième.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT DIX-HUITIEME.

(*a*) Ce chant a paru pour la première fois avec les contes de *Guillaume Vadé.*

L'auteur l'a joint aux nouvelles éditions de la Pucelle, avec quelques changemens.

(*b*) Le duc de *Bourgogne* qui assassina le duc d'*Orléans*. Mais le bon *Charles* le lui rendit bien au pont de Montereau.

(*c*) Goneſſe, village auprès de Paris, célèbre par ſes boulangers et par pluſieurs combats.

(*d*) *Charles VII* ajourné à la table de marbre par l'avocat général *Deſmarets*.

(*e*) Sa propre mère *Iſabelle de Bavière* fut celle qui le perſécuta le plus. Elle preſſa le traité de Troyes, par lequel ſon gendre, le roi d'Angleterre, *Henri V*, eut la couronne de France.

(*f*) Ce ſont les armes d'Angleterre.

(*g*) Selon les chroniques de ce temps-là, il y avait un miſérable de ce nom qui écrivait des feuilles ſous les charniers Saint-Innocent. Il fit quelques tours de paſſe-paſſe, pour leſquels il fut enfermé pluſieurs fois au châtelet, à bicêtre et au fort-l'évèque. Il avait été quelque temps moine, et s'était fait chaſſer du couvent; il réuſſit beaucoup dans le nouveau métier qu'il embraſſa. Pluſieurs célèbres écrivains lui ont rendu juſtice. Il était originaire de Nantes, et exerçait à Paris la profeſſion de gazetier ſatirique. Jamais homme ne fut plus mépriſé et plus déteſté que lui, comme dit la chronique de *Froiſſart*.

(*h*) *Guyon* ou *Goyon*, auteur du temps de *Charles VII*. Il compoſa une hiſtoire romaine déteſtable, à la vérité, mais qui était paſſable pour le temps. Il fit auſſi l'Oracle des

philofophes. C'eft un tiffu ridicule de calomnies. Auffi il s'en repentit fur la fin de fa vie, comme le dit *Monftrelet*.

(*i*) Autre calomniateur du temps.

(*k*) Autre calomniateur.

(*l*) *Sabatier*, natif de Caftres, auteur de deux efpèces de dictionnaires, où il dit le pour et le contre; calomniateur effronté, et le tout pour de l'argent. Il trahit fon maître M. le comte de *L....c*, et fut chaffé d'une manière un peu rude, dont il s'eft reffenti long-temps.

(*m*) Première édition:

Ce Caveyrac eft tout pétri de miel,
Ah l'honnête homme! indulgent pacifique,
Doux, charitable, et fur-tout véridique!
Tous ces favans dignes de mes lauriers,
Grands écrivains, Cicérons des charniers,
Sont comme moi victime de l'envie.
On nous accufe, et bien-mal à propos,
D'avoir commis quelque crime de faux;
Mais la vertu fut toujours pourfuivie.

(*n*) *Fréron* donnait alors toutes les femaines une feuille, dans laquelle il hafardait quelquefois de petits menfonges, de petites calomnies, de petites injures, pour lefquels il fut repris de juftice, comme on l'a déjà dit.

(*o*) Il femble que ce chant de l'abbé *Tritême* foit une prophétie. En effet, nous avons vu un *Fantin*, docteur et curé à Verfailles, qui fut aperçu volant un rouleau de cinquante louis à un malade qu'il confeffait. Il fut chaffé, mais il ne fut pas pendu.

(*p*) Autre prophétie. Tout Paris a vu un abbé *Grizel*, fameux directeur de femmes de qualité, diffiper en débauches fourdes l'argent qu'il extorquait de fes dévotes, et qu'on lui remettait en dépôt pour le foulagement des pauvres. Il y a grande apparence que quelque homme inftruit de nos mœurs a inféré une partie de cette tirade dans cette nouvelle édition du divin poëme de l'abbé *Tritême*. Il aurait bien dû dire un mot de l'abbé *la Cofte*, condamné à être marqué d'un fer chaud, et aux galères perpétuelles, en l'an

de grâce 1759, pour plusieurs crimes de faux. Cet abbé *la Coste* avait travaillé avec *Fréron* à l'année littéraire.

(*q*) Première édition :

> Qu'il ne tombât aux mains des indévots.
> Voici, grand roi, ce benin sycophante,
> A tête longue et de côté pendante;
> Du nombre trois par fois il se tourmente.
> A son air humble, au maintien qu'il a pris,
> Du bon Tartuffe on le croirait le fils.
> Sur tous ses tours son petit pays glose,
> Du doigt index on le montre aux passans;
> On fait de lui des contes si plaisans!
> Je crois, pour moi, qu'il en est quelque chose.
> Mais, ô mon roi! votre bénignité
> Est au-dessus de sa malignité.
> *Pour le dernier*, &c.

Il est probablement ici question de *Vernet* le trinitaire. Voyez la Satire intitulée : *l'Hypocrisie*, vol. de Contes; la lettre curieuse de *Robert Covelle*, Mélanges littéraires, tome III, &c.

(*r*) *La Beaumelle*, natif d'un village près de Castres, prédicant quelque temps à Genève, précepteur chez M. de *Boisy*, puis réfugié à Copenhague. Chassé de ce pays, il alla à Gotha, où l'on vola la toilette d'une dame et ses dentelles; il s'enfuit avec la femme de chambre qui avait commis ce vol, ce qui est connu de toute la cour de Gotha. Il a été mis au cachot deux fois à Paris, ensuite en a été banni : et ce malheureux a trouvé enfin de la protection. C'est lui qui est l'auteur d'un mauvais petit ouvrage intitulé *Mes pensées*, dans lequel il vomit les plus lâches injures contre presque tous les gens en place. C'est lui qui a falsifié les *Lettres de madame de Maintenon*, et les a fait imprimer avec les notes les plus scandaleuses et les plus calomnieuses. Il fit imprimer à Francfort, en quatre petits volumes, le *Siècle de Louis XIV*, qu'il falsifia et qu'il chargea de remarques, non-seulement rebutantes par la plus crasse ignorance, mais punissables pour les calomnies atroces répandues contre la maison royale, et contre les plus illustres maisons du royaume.

Tous ceux dont il eſt ici queſtion ont écrit des volumes d'ordures contre celui qui daigne ici les faire connaître. Il y a des gens qui ſont bien aiſes de voir inſulter, calomnier, par des gredins, les hommes célèbres dans les arts. Ils leur diſent : N'y faites pas attention ; laiſſez crier ces miſérables, afin que nous ayons le plaiſir de voir des gueux vous jeter de la boue. Nous ne penſons pas ainſi ; nous croyons qu'il faut punir les gueux quand ils ſont inſolens et fripons, et ſur-tout quand ils ennuient. Ces anecdotes trop véritables ſe trouvent en vingt endroits, et doivent s'y trouver comme des ſentences affichées contre les malfaiteurs au coin de toutes les rues. *Oportet cognoſci malos.*

(*e*) Première édition :

> Les gens de loi ſont des gens bien oſés,
> D'inſtrumenter au nom d'un autre maître !
> C'eſt mon amant qu'on doit ſeul reconnaître ;
> L'arrêt eſt nul, et vous l'allez caſſer.
> *Jeanne dont l'ame*, &c.

(*t*) Les harpies *Céléno*, *Ocypète* et *Aello*, filles de *Neptune* et de la Terre, venaient manger tous les mets qu'on ſervait ſur la table du roi de Thrace, *Phinée*, et infectaient toute la maiſon. *Zétès* et *Calaïs*, fils de *Borée*, chaſsèrent ces harpies juſque vers les îles Strophades près de la Gréce. Elles traitèrent *Enée* comme *Phinée* ; mais *Virgile* en fait des prophéteſſes. Voilà de plaiſantes créatures pour être inſpirées de Dieu !

> *Virginei volucrum vultus, fœdiſſima ventris*
> *Proluvies, uncaque manus, et pallida ſemper*
> *Ora fame.*

Elles ſe plaignent à *Enée* de ce qu'il veut leur faire la guerre pour quelques morceaux de bœuf, et lui prédiſent que pour ſa peine il ſera contraint un jour de manger ſes aſſiettes en Italie. Les amateurs des anciens diſent que cette fiction eſt fort belle.

Fin des Notes et Variantes du Chant dix-huitième.

CHANT XIX.

ARGUMENT.

Mort du brave et tendre la Trimouille et de la charmante Dorothée. Le dur Tirconel se fait chartreux.

SOEUR de la mort, impitoyable guerre,
Droit des brigands que nous nommons héros,
Monstre sanglant, né des flancs d'Atropos,
Que tes forfaits ont dépeuplé la terre !
Tu la couvris et de sang et de pleurs.
Mais quand l'Amour joint encor ses malheurs
A ceux de Mars, lorsque la main chérie
D'un tendre amant de faveurs enivré,
Répand un sang par lui-même adoré,
Et qu'il voudrait racheter de sa vie ;
Lorsqu'il enfonce un poignard égaré
Au même sein que ses lèvres brûlantes
Ont marqueté d'empreintes si touchantes ;
Qu'il voit fermer à la clarté du jour
Ces yeux aimés qui respiraient l'amour :
D'un tel objet les peintures terribles
Font plus d'effet sur les cœurs nés sensibles,

Que cent guerriers qui terminent leur ſort,
Payés d'un roi pour courir à la mort.

CHARLE, entouré de la troupe royale,
Avait repris cette raiſon fatale,
Préſent maudit dont on fait tant de cas,
Et s'en ſervait pour chercher les combats.
Ils cheminaient vers les murs de la ville,
Vers ce château, ſon noble et sûr aſile,
Où ſe gardaient ces magaſins de Mars,
Ce long amas de lances et de dards,
Et les canons que l'enfer en ſa rage
Avait fondus pour notre affreux uſage.
Déjà des tours le faîte paraiſſait;
La troupe en hâte au grand trot avançait,
Pleine d'eſpoir ainſi que de courage:
Mais la Trimouille, honneur des Poitevins
Et des amans, allant près de ſa dame
Au petit pas, et parlant de ſa flamme,
Manqua ſa route et prit d'autres chemins.

DANS un vallon qu'arroſe une onde pure,
Au fond d'un bois de cyprès toujours verds,
Qu'en pyramide a formés la nature,
Et dont le faîte a bravé cent hivers,
Il eſt un antre où ſouvent les Naïades
Et les Silvains viennent prendre le frais.
Un clair ruiſſeau, par des conduits ſecrets,

Y tombe en nappe et forme vingt caſcades ;
Un tapis verd eſt tendu tout auprès ;
Le ſerpolet, la méliſſe naiſſante,
Le blanc jaſmin, la jonquille odorante,
Y ſemblent dire aux bergers d'alentour :
Repoſez-vous ſur ce lit de l'Amour.
Le Poitevin entendit ce langage
Du fond du cœur. L'haleine des zéphyrs,
Le lieu, le temps, ſa tendreſſe, ſon âge,
Sur-tout ſa dame, allument ſes déſirs.
Les deux amans de cheval deſcendirent,
Sur le gazon côte à côte ſe mirent,
Et puis des fleurs, puis des baiſers cueillirent :
Mars et Vénus, planant du haut des cieux,
N'ont jamais vu d'objets plus dignes d'eux.
Du fond des bois les Nymphes applaudirent ;
Et les moineaux, les pigeons de ces lieux
Prirent exemple, et s'en aimèrent mieux.

DANS le bois même était une chapelle,
Séjour funèbre à la mort conſacré,
Où l'avant-veille on avait enterré
De Jean Chandos la dépouille mortelle.
Deux deſſervans, vêtus d'un blanc ſurplis,
Y dépêchaient de longs *De profundis* ;
Paul Tirconel aſſiſtait au ſervice,
Non qu'il goûtât ce dévot exercice,
Mais au défunt il était attaché.

Du preux Chandos il était frère d'armes,
Fier comme lui, comme lui débauché,
Ne connaissant ni l'amour ni les larmes.
Il conservait un reste d'amitié
Pour Jean Chandos; et dans sa violence
Il jurait DIEU qu'il en prendrait vengeance,
Plus par colère encor que par pitié.

Il aperçut du coin d'une fenêtre
Les deux chevaux qui s'amusaient à paître;
Il va vers eux: ils tournent en ruant
Vers la fontaine, où l'un et l'autre amant
A ses transports en secret s'abandonne,
Occupés d'eux et ne voyant personne.
Paul Tirconel, dont l'esprit inhumain
Ne souffrait pas les plaisirs du prochain,
Grinça des dents, et s'écria: Profanes,
C'est donc ainsi, dans votre indigne ardeur,
Que d'un héros vous insultez les manes!
Rebut honteux d'une cour sans pudeur,
Vils ennemis, quand un anglais succombe,
Vous célébrez ce rare événement;
Vous l'outragez au sein du monument,
Et vous venez vous baiser sur sa tombe!
Parle, est-ce toi, discourtois chevalier,
Fait pour la cour, et né pour la mollesse,
Dont la main faible aurait, par quelque adresse,

Donné la mort à ce puiſſant guerrier ?
Quoi ! ſans parler tu lorgnes ta maîtreſſe !
Tu ſens ta honte, et ton cœur ſe confond.

A ce diſcours la Trimouille répond :
Ce n'eſt point moi ; je n'ai point cette gloire.
DIEU qui conduit la valeur des héros,
Comme il lui plaît accorde la victoire.
Avec honneur je combattis Chandos ;
Mais une main qui fut plus fortunée,
Aux champs de Mars trancha ſa deſtinée ;
Et je pourrai peut-être dès ce jour
Punir auſſi quelque anglais à mon tour.

COMME un vent frais d'abord par ſon murmure
Friſe en ſifflant la ſurface des eaux,
S'élève, gronde, et briſant les vaiſſeaux
Répand l'horreur ſur toute la nature,
Tels la Trimouille et le dur Tirconel
Se préparaient au terrible duel,
Par ces propos pleins d'ire et de menace.
Ils ſont tous deux ſans caſque et ſans cuiraſſe.
Le Poitevin ſur les fleurs du gazon
Avait jeté, près de ſa Milanaiſe,
Cuiraſſe, lance, et ſabre et morion,
Tout ſon harnois, pour être plus à l'aiſe ;
Car de quoi ſert un grand ſabre en amours ?
Paul Tirconel marchait armé toujours ;

Mais il laiſſa dans la chapelle ardente
Son caſque d'or, ſa cuiraſſe brillante,
Ses beaux braſſards aux mains d'un écuyer.
Il ne garda qu'un large baudrier
Qui ſoutenait ſa lame étincelante.
Il la tira. La Trimouille à l'inſtant,
Prêt à punir ce brutal inſulaire,
D'un ſaut léger à ſon arme ſautant,
La ramaſſa tout bouillant de colère,
Et s'écriant : Monſtre cruel, attends,
Et tu verras bientôt ce que mérite
Un ſcélérat qui, feſant l'hypocrite,
S'en vient troubler un rendez-vous d'amans.
Il dit, et pouſſe à l'anglais formidable.
Tels en Phrygie Hector et Ménélas
Se menaçaient, ſe portaient le trépas,
Aux yeux d'Hélène affligée et coupable. (a)

L'antre, le bois, l'air, le ciel retentit
Des cris perçans que jetait Dorothée :
Jamais l'amour ne l'a plus tranſportée ;
Son tendre cœur jamais ne reſſentit
Un trouble égal. Eh quoi, ſur le pré même
Où je goûtais les pures voluptés !
Dieux tout-puiſſans, je perdrais ce que j'aime !
Cher la Trimouille ! ah, barbare, arrêtez ;
Barbare anglais, percez mon ſein timide.

DISANT ces mots, courant d'un pas rapide,

Les bras tendus, les yeux étincelans,
Elle s'élance entre les combattans.
De son amant la poitrine d'albâtre,
Ce doux satin, ce sein qu'elle idolâtre,
Etait déjà vivement effleuré
D'un coup terrible à grand'peine paré.
Le beau français, que sa blessure irrite,
Sur le breton vole et se précipite.
Mais Dorothée était entre les deux.
O dieu d'amour! ô ciel! ô coup affreux!
O quel amant pourra jamais apprendre,
Sans arroser mes écrits de ses pleurs,
Que des amans le plus beau, le plus tendre,
Le plus comblé des plus douces faveurs,
A pu frapper sa maîtresse charmante!
Ce fer mortel, cette lame sanglante
Perçait ce cœur, ce siége des amours,
Qui pour lui seul fut embrasé toujours:
Elle chancelle, elle tombe expirante,
Nommant encor la Trimouille.... et la mort,
L'affreuse mort déjà s'emparait d'elle;
Elle le sent, elle fait un effort,
Rouvre les yeux qu'une nuit éternelle
Allait fermer; et de sa faible main,
De son amant touchant encor le sein,
Et lui jurant une ardeur immortelle,
Elle exhalait son ame et ses sanglots:
Et j'aime.... j'aime.... étaient les derniers mots

Que prononça cette amante fidelle.
C'était en vain. Son la Trimouille, hélas !
N'entendait rien. Les ombres du trépas
L'environnaient ; il est tombé près d'elle
Sans connaissance : il était dans ses bras
Teint de son sang, et ne le sentait pas.
A ce spectacle épouvantable et tendre,
Paul Tirconel demeura quelque temps
Glacé d'horreur ; l'usage de ses sens
Fut suspendu. Tel on nous fait entendre
Que cet Atlas, que rien ne put toucher, (*b*)
Prit autrefois la forme d'un rocher.

MAIS la pitié que l'aimable nature
Mit de sa main dans le fond de nos cœurs,
Pour adoucir les humaines fureurs,
Se fit sentir à cette ame si dure :
Il secourut Dorothée ; il trouva
Deux beaux portraits tous deux en miniature,
Que Dorothée avec soin conserva
Dans tous les temps et dans toute aventure.
On voit dans l'un la Trimouille aux yeux bleus,
Aux cheveux blonds ; les traits de son visage
Sont fiers et doux ; la grâce et le courage
Y sont mêlés par un accord heureux.
Tirconel dit : il est digne qu'on l'aime.
Mais que dit-il, lorsqu'au second portrait
Il aperçut qu'on l'avait peint lui-même ?
Il se contemple ; il se voit trait pour trait.

Quelle ſurpriſe ! en ſon ame il rappelle
Que vers Milan voyageant autrefois,
Il a connu Carminetta la belle,
Noble et galante, aux Anglais peu cruelle ;
Et qu'en partant au bout de quelques mois,
La laiſſant groſſe, il eut la complaiſance
De lui donner, pour adoucir l'abſcence,
Ce beau portrait que du lombard Bélin (c)
La main ſavante a mis ſur le vélin.
De Dorothée, hélas ! elle fut mère ;
Tout eſt connu : Tirconel eſt ſon père.

Il était froid, indifférent, hautain,
Mais généreux et dans le fond humain.
Quand la douleur à de tels caractères
Fait éprouver ſes atteintes amères,
Ses traits ſur eux font des impreſſions
Qui n'entrent point dans les cœurs ordinaires,
Trop aiſément ouverts aux paſſions.
L'acier, l'airain plus fortement s'allume
Que les roſeaux qu'un feu léger conſume.
Ce dur anglais voit ſa fille à ſes pieds,
De ſon beau ſang la mort s'eſt aſſouvie ;
Il la contemple, et ſes yeux ſont noyés
Des premiers pleurs qu'il verſa de ſa vie.
Il l'en arroſe, il l'embraſſe cent fois,
De hurlemens il étonne les bois;

Et maudissant la fortune et la guerre,
Tombe à la fin sans haleine et sans voix.

A ces accens tu r'ouvris la paupière,
Tu vis le jour, la Trimouille, et soudain
Tu détestas ce reste de lumière.
Il retira son arme meurtrière
Qui traversait cet adorable sein;
Sur l'herbe rouge il pose la poignée,
Puis sur la pointe avec force élancé,
D'un coup mortel il est bientôt percé,
Et de son sang sa maîtresse est baignée.

Aux cris affreux que poussa Tirconel,
Les écuyers, les prêtres accoururent;
Epouvantés du spectacle cruel,
Ces cœurs de glace ainsi que lui s'émurent;
Et Tirconel aurait suivi sans eux
Les deux amans au séjour ténébreux.

Ayant enfin de ce désordre extrême
Calmé l'horreur, et rentrant en lui-même,
Il fit poser ces amans malheureux
Sur un brancard que des lances formèrent:
Au camp du roi des guerriers les portèrent,
Et de leurs pleurs les chemins arrosèrent.

Paul Tirconel, homme en tout violent,
Prenait toujours son parti sur le champ.

Il

Il détesta, depuis cette aventure,
Et femme et fille, et toute la nature.
Il monte un barbe ; et courant sans valets,
L'œil morne et sombre, et ne parlant jamais,
Le cœur rongé, va dans son humeur noire
Droit à Paris, loin des rives de Loire.
En peu de jours il arrive à Calais,
S'embarque, et passe à sa terre natale :
C'est là qu'il prit la robe monacale
De saint Bruno ; (*d*) c'est là qu'en son ennui
Il mit le ciel entre le monde et lui,
Fuyant ce monde, et se fuyant lui-même ;
C'est là qu'il fit un éternel carême ;
Il y vécut sans jamais dire un mot,
Mais sans pouvoir jamais être dévot.

QUAND le roi Charle, Agnès et la guerrière
Virent passer ce convoi douloureux,
Qu'on aperçut ces amans généreux,
Jadis si beaux et si long-temps heureux,
Souillés de sang et couverts de poussière,
Tous les esprits parurent effrayés,
Et tous les yeux de pleurs furent noyés.
On pleura moins dans la sanglante Troie,
Quand de la mort Hector devint la proie ;
Et lorsqu'Achille en modeste vainqueur
Le fit traîner avec tant de douceur, (*e*).

Les pieds liés et la tête pendante
Après ſon char qui volait ſur des morts ;
Car Andromaque au moins était vivante,
Quand ſon époux paſſa les ſombres bords.

La belle Agnès, Agnès toute tremblante,
Preſſait le roi qui pleurait dans ſes bras,
Et lui diſait : Mon cher amant, hélas !
Peut-être un jour nous ferons l'un et l'autre
Portés ainſi dans l'empire des morts :
Ah ! que mon ame, auſſi-bien que mon corps,
Soit à jamais unie avec la vôtre !

A ces propos, qui portaient dans les cœurs
La triſte crainte et les molles douleurs,
Jeanne prenant ce ton mâle et terrible,
Organe heureux d'un courage invincible,
Dit : Ce n'eſt point par des gémiſſemens,
Par des ſanglots, par des cris, par des larmes,
Qu'il faut venger ces deux nobles amans ;
C'eſt par le ſang : prenons demain les armes.
Voyez, ô roi ! ces remparts d'Orléans,
Triſtes remparts que l'Anglais environne.
Les champs voiſins ſont encor tout fumans
Du ſang verſé, que vous-même en perſonne
Fîtes couler de vos royales mains.
Préparons-nous : ſuivez vos grands deſſeins,

C'eſt ce qu'on doit à l'ombre enſanglantée
De la Trimouille et de ſa Dorothée :
Un roi doit vaincre, et non pas ſoupirer.
Charmante Agnès, ceſſez de vous livrer
Aux mouvemens d'une ame douce et bonne.
A ſon amant Agnès doit inſpirer
Des ſentimens dignes de ſa couronne.
Agnès reprit : Ah ! laiſſez-moi pleurer !

Fin du dix-neuvième Chant.

NOTES

DU CHANT DIX-NEUVIEME.

(*a*) Vous ſavez, mon cher lecteur, qu'*Hector* et *Ménélas* ſe battirent, et qu'*Hélène* les regardait faire tranquillement. *Dorothée* a bien plus de vertu : auſſi notre nation eſt bien plus vertueuſe que celle des Grecs. Nos femmes ſont galantes, mais au fond elles ſont beaucoup plus tendres, comme je le prouve dans mon Philoſophe chrétien, tome XII, p. 169.

(*b*) Je crois que notre auteur entend par ces mots, *que rien ne put toucher*, la dureté de cœur que fit paraître *Atlas* quand il refuſa l'hoſpitalité à *Perſée*. Il le laiſſa coucher dehors, et *Jupiter* l'en punit, comme chacun ſait, en le changeant en montagne.

(*c*) Ce *Bélin* était en effet un contemporain; ce fut lui qui depuis peignit *Mahomet II*.

(*d*) Vous ſavez que *Bruno* fonda les chartreux, après avoir vu ce chanoine de Paris qui parlait après ſa mort.

(*e*) Je ſoupçonne un peu d'ironie dans notre grave auteur.

Fin des Notes du Chant dix-neuvième.

CHANT XX.

ARGUMENT.

Comment Jeanne tomba dans une étrange tentation; tendre témérité de son âne; belle résistance de la Pucelle.

L'HOMME et la femme est chose bien fragile, (*a*)
Sur la vertu gardez-vous de compter.
Ce vase est beau, mais il est fait d'argile:
Un rien le casse: on peut le rajuster;
Mais ce n'est pas entreprise facile.
Garder ce vase avec précaution,
Sans le ternir, croyez-moi, c'est un rêve:
Nul n'y parvient; témoin le mari d'Eve,
Et le vieux Loth, et l'aveugle Samson,
David le saint, le sage Salomon,
Et vous sur-tout, sexe doux, sexe aimable,
Tant du nouveau, que du vieux Testament,
Et de l'histoire, et même de la fable.
Sexe dévot, je pardonne aisément
Vos petits tours et vos petits caprices,
Vos doux refus, vos charmans artifices;
Mais j'avoûrai qu'il est de certains cas,
De certains goûts que je n'excuse pas.

J'ai vu par fois une bamboche, un finge,
Gros, court, tanné, tout velu fous le linge,
Comme un blondin careffé dans vos bras.
J'en fuis fâché pour vos tendres appas.
Un âne ailé vaut cent fois mieux peut-être,
Qu'un fat en robe et qu'un lourd petit-maître.
Sexe adorable, à qui j'ai confacré
Le don des vers dont je fus honoré,
Pour vous inftruire il eft temps de connaître
L'erreur de Jeanne, et comme un beau grifon
Pour un moment égara fa raifon;
C'eft n'eft pas moi, c'eft le fage Tritême,
Ce digne abbé qui vous parle lui-même.

Le gros damné de père Grisbourdon,
Terrible encore au fond de fa chaudière,
En blafphémant cherchait l'occafion
De fe venger de la Pucelle altière,
Par qui là-haut d'un coup d'eftramaçon
Son chef tondu fut privé de fon tronc.
Il s'écriait : O Belzébuth! mon père,
Ne pourrais-tu dans quelque gros péché
Faire tomber cette Jeanne févère?
J'y crois pour moi ton honneur attaché. (b)
Comme il parlait, arriva plein de rage
Hermaphrodix au ténébreux rivage,
Son eau bénite encor fur le vifage.

Pour se venger l'amphibie animal
Vient s'adresser à l'auteur de tout mal.
Les voilà donc tous les trois qui conspirent
Contre une femme. Hélas ! le plus souvent
Pour les séduire il n'en fallut pas tant.
Depuis long-temps tous les trois ils apprirent
Que Jeanne d'Arc dessous son cotillon
Gardait les clefs de la ville assiégée ;
Et que le sort de la France affligée
Ne dépendait que de sa mission.
L'esprit du diable a de l'invention :
Il courut vîte observer sur la terre
Ce que fesaient ses amis d'Angleterre ;
En quel état, et de corps et d'esprit,
Se trouvait Jeanne après le grand conflit.

Le roi, Dunois, Agnès alors fidelle,
L'âne, Bonneau, Bonifoux, la Pucelle,
Etaient entrés vers la nuit dans le fort,
En attendant quelque nouveau renfort.
Des assiégés la brèche réparée
Aux assaillans ne permet plus l'entrée.
Des ennemis la troupe est retirée.
Les citoyens, le roi Charle et Bedfort,
Chacun chez soi soupe en hâte et s'endort.

Muses, tremblez de l'étrange aventure
Qu'il faut apprendre à la race future ;

Et vous, lecteurs, en qui le ciel a mis
Les ſages goûts d'une tendreſſe pure,
Remerciez et Dunois et Denis,
Qu'un grand péché n'ait pas été commis.

Il vous ſouvient que je vous ai promis
De vous conter les galantes merveilles
De ce Pégaſe aux deux longues oreilles,
Qui combattit, ſous Jeanne et ſous Dunois,
Les ennemis des filles et des rois.
Vous l'avez vu ſur ſes ailes dorées
Porter Dunois aux lombardes contrées:
Il en revint; mais il revint jaloux :
Vous ſavez bien qu'en portant la Pucelle,
Au fond du cœur il ſentit l'étincelle
De ce beau feu, plus vif encor que doux,
Ame, reſſort, et principe des mondes,
Qui dans les airs, dans les bois, dans les ondes,
Produit les corps et les anime tous.
Ce feu ſacré, dont il nous reſte encore
Quelques rayons dans ce monde épuiſé,
Fut pris au ciel pour animer Pandore.
Depuis ce temps le flambeau s'eſt uſé :
Tout eſt flétri; ſa force languiſſante
De la nature, en nos malheureux jours,
Ne produit plus que d'imparfaits amours.
S'il eſt encore une flamme agiſſante,

Un germe heureux des principes divins,
Ne cherchez pas chez Vénus-Uranie,
Ne cherchez pas chez les faibles humains,
Adreſſez-vous aux héros d'Arcadie.

Beaux céladons, que des objets vainqueurs
Ont enchaînés par des liens de fleurs;
Tendres amans en cuiraſſe, en ſoutane,
Prélats, abbés, colonels, conſeillers,
Gens du bel air, et même cordeliers,
En fait d'amour, défiez-vous d'un âne.
Chez les Latins le fameux âne d'or,
Si renommé par ſa métamorphoſe,
De celui-ci n'approchait pas encor;
Il n'était qu'homme, et c'eſt bien peu de choſe.

L'abbé Tritême, eſprit ſage et diſcret,
Et plus ſavant que le pédant Larchet, (c)
Modeſte auteur de cette noble hiſtoire,
Fut effrayé plus qu'on ne ſaurait croire,
Quand il fallut, aux ſiècles à venir,
De ces excès tranſmettre la mémoire.
De ſes trois doigts il eut peine à tenir
Sur ſon papier ſa plume épouvantée.
Elle tomba : mais ſon ame agitée
Se raſſura, feſant réflexion
Sur la malice et le pouvoir du diable.

Du genre humain cet ennemi coupable

Eſt tentateur de ſa profeſſion ;
Il prend les gens en ſa poſſeſſion ;
De tout péché ce père formidable,
Rival de Dieu, ſéduiſit autrefois
Ma chère mère un ſoir au coin d'un bois, (d)
Dans ſon jardin. Ce ſerpent hypocrite
Lui fit manger d'une pomme maudite.
Même on prétend qu'il lui fit encor pis.
On la chaſſa de ſon beau paradis.
Depuis ce jour, Satan dans nos familles
A gouverné nos femmes et nos filles.
Le bon Tritême en avait dans ſon temps
Vu de ſes yeux des exemples touchans.
Voici comment ce grand homme raconte
Du ſaint baudet l'inſolence et la honte.

La groſſe Jeanne, au viſage vermeil,
Qu'ont rafraîchi les pavots du ſommeil,
Entre ſes draps doucement recueillie,
Se rappelait les deſtins de ſa vie.
De tant d'exploits ſon jeune cœur flatté
A ſaint Denis n'en donna pas la gloire ;
Elle conçut un grain de vanité.
Denis fâché, comme on peut bien le croire,
Pour la punir, laiſſa quelques momens
Sa protégée au pouvoir de ſes ſens.
Denis voulut que ſa Jeanne qu'il aime,
Connût enfin ce qu'on eſt par ſoi-même,

Et qu'une femme, en toute occaſion,
Pour ſe conduire a beſoin d'un patron.
Elle fut prête à devenir la proie
D'un piége affreux que tendit le démon.
On va bien loin ſitôt qu'on ſe fourvoie. (*e*)

Le tentateur, qui ne néglige rien,
Prenait ſon temps; il le prend toujours bien.
Il eſt par-tout: il entra par adreſſe
Au corps de l'âne, il forma ſon eſprit,
Valeur des ſons à ſa langue il apprit,
De ſa voix rauque adoucit la rudeſſe,
Et l'inſtruiſit aux fineſſes de l'art
Approfondi par Ovide et Bernard. (*f*)

L'ANE éclairé ſurmonta toute honte;
De l'écurie adroitement il monte
Au pied du lit, où dans un doux repos
Jeanne en ſon cœur repaſſait ſes travaux;
Puis doucement s'accroupiſſant près d'elle,
Il la loua d'effacer les héros,
D'être invincible, et ſur-tout d'être belle.
Ainſi jadis le ſerpent ſéducteur,
Quand il voulut ſubjuguer notre mère,
Lui fit d'abord un compliment flatteur.
L'art de louer commença l'art de plaire.

Où ſuis-je? ô ciel! s'écria Jeanne d'Arc:
Qu'ai-je entendu? par ſaint Luc! par ſaint Marc!

Eſt-ce mon âne ? ô merveille ! ô prodige !
Mon âne parle, et même il parle bien.
L'ANE à genoux, compoſant ſon maintien,
Lui dit : ô d'Arc ! ce n'eſt point un preſtige ;
Voyez en moi l'âne de Canaan :
Je fus nourri chez le vieux Balaam ;
Chez les païens Balaam était prêtre,
Moi j'étais juif ; et ſans moi, mon cher maître
Aurait maudit tout ce bon peuple élu,
Dont un grand mal fut ſans doute advenu.
Adonaï récompenſa mon zèle ;
Au vieil Enoc bientôt on me donna ;
Enoc avait une vie immortelle ;
J'en eus autant ; et le maître ordonna
Que le ciſeau de la Parque cruelle
Reſpecterait le fil de mes beaux ans.
Je jouis donc d'un éternel printemps.
De notre pré le maître débonnaire
Me permit tout, hors un cas ſeulement :
Il m'ordonna de vivre chaſtement.
C'eſt pour un âne une terrible affaire.
Jeune et ſans frein dans ce charmant ſéjour,
Maître de tout, j'avais droit de tout faire,
Le jour, la nuit, tout, excepté l'amour.
J'obéis mieux que ce premier ſot homme,
Qui perdit tout pour manger une pomme.
Je fus vainqueur de mon tempérament ;
La chair ſe tut ; je n'eus point de faibleſſes ;

Je vécus vierge : or favez-vous comment ?
Dans le pays il n'était point d'âneffes.
Je vis couler, content de mon état,
Plus de mille ans dans ce doux célibat. (*g*)

LORSQUE Bacchus vint du fond de la Grèce,
Porter le thyrfe, et la gloire et l'ivreffe,
Dans les pays par le Gange arrofés,
A ce héros je fervis de trompette :
Les Indiens par nous civilifés
Chantent encor ma gloire et leur défaite.
Silène (*h*) et moi nous fommes plus connus
Que tous les grands qui fuivirent Bacchus.
C'eft mon nom feul, ma vertu fignalée,
Qui fit depuis tout l'honneur d'Apulée. (*i*)

ENFIN là-haut dans ces plaines d'azur,
Lorfque faint George, à vos Français fi dur,
Ce fier faint George, aimant toujours la guerre,
Voulut avoir un courfier d'Angleterre ;
Quand faint Martin fameux par fon manteau, (*k*)
Obtint encore un cheval affez beau ;
Monfieur Denis, qui fait, comme eux, figure,
Voulut, comme eux, avoir une monture :
Il me choifit, près de lui m'appela ; (*l*)
Il me fit don de deux brillantes ailes ;
Je pris mon vol aux voûtes éternelles ;
Du grand faint Roch (*m*) le chien me feftoya ;

J'eus pour ami le porc de saint Antoine,
Céleste porc, emblême de tout moine;
D'étrilles d'or mon maître m'étrilla;
Je fus nourri de nectar, d'ambrosie:
Mais, ô ma Jeanne! une si belle vie
N'approche pas du plaisir que je sens
Au doux aspect de vos charmes puissans.
Le chien, le porc, et George et Denis même,
Ne valent pas votre beauté suprême.
Croyez sur-tout que de tous les emplois
Où m'éleva mon étoile bénigne,
Le plus heureux, le plus selon mon choix,
Et dont je suis peut-être le plus digne,
Est de servir sous vos augustes lois.
Quand j'ai quitté le ciel et l'empyrée,
J'ai vu par vous ma fortune honorée.
Non, je n'ai pas abandonné les cieux,
J'y suis encor; le ciel est dans vos yeux. (*)

A ce discours, peut-être téméraire,
Jeanne sentit une juste colère:
Aimer un âne et lui donner sa fleur!
Souffrirait-elle un pareil déshonneur,
Après avoir sauvé son innocence
Des muletiers et des héros de France!
Après avoir, par la grâce d'en haut,
Dans le combat mis Chandos en défaut!

Mais que cet âne, ô ciel! a de mérite!
Ne vaut-il pas la chèvre favorite
D'un calabrois qui la pare de fleurs?
Non, difait-elle, écartons ces horreurs.
Tous ces penfers formaient une tempête
Au cœur de Jeanne, et confondaient fa tête.
Ainfi qu'on voit fur les profondes mers
Les fiers tyrans des ondes et des airs,
L'un accourant des cavernes auftrales,
L'autre fifflant des glaces boréales,
Battre un vaiffeau cinglant fur l'Océan
Vers Sumatra, Bengale, ou Céïlan:
Tantôt la nef aux cieux femble portée,
Près des rochers tantôt elle eft jetée;
Tantôt l'abyme eft prêt à l'engloutir,
Et des enfers elle paraît fortir.

L'ENFANT malin qui tient fous fon empire
Le genre humain, les ânes et les dieux,
Son arc en main, planait au haut des cieux,
Et voyait Jeanne avec un doux fourire,
De Jeanne d'Arc le grand cœur en effet
Etait flatté de l'étonnant effet
Que produifait fa beauté fingulière
Sur le fens lourd d'une ame fi groffière.
Vers fon amant elle avança la main,
Sans y fonger; puis la tira foudain.

Elle rougit, s'effraie et se condamne ;
Puis se rassure, et puis lui dit : Bel âne,
Vous concevez un chimérique espoir ;
Respectez plus ma gloire, et mon devoir ;
Trop de distance est entre nos espèces ;
Non, je ne puis approuver vos tendresses ;
Gardez-vous bien de me pousser à bout.

L'ANE reprit : L'amour égale tout.
Songez au cygne à qui Léda fit fête (*o*)
Sans cesser d'être une personne honnête.
Connaissez-vous la fille de Minos, (*p*)
Pour un taureau négligeant des héros,
Et soupirant pour son beau quadrupède ?
Sachez qu'un aigle enleva Ganimède,
Et que Philyre avait favorisé
Le dieu des mers en cheval déguisé.

IL poursuivait son discours ; et le diable,
Premier auteur des écrits de la fable,
Lui fournissait ces exemples frappans,
Et mettait l'âne au rang de nos savans.

TANDIS qu'il parle avec tant d'élégance,
Le grand Dunois, qui près de là couchait,
Prêtait l'oreille, était tout stupéfait
Des traits hardis d'une telle éloquence.
Il voulut voir le héros qui parlait ;
Et quel rival l'Amour lui suscitait.

Il entre, il voit, ô prodige, ô merveille!
Le possédé porteur de longue oreille,
Et ne crut pas encor ce qu'il voyait.

JADIS Vénus fut ainsi confondue,
Lorsqu'en un rets formé de fils d'airain,
Aux yeux des dieux le malheureux Vulcain
Sous le dieu Mars la montra toute nue.
Jeanne après tout n'a point été vaincue;
Le bon Denis ne l'abandonnait pas;
Près de l'abyme il affermit ses pas;
Il la soutint dans ce péril extrême.
Jeanne s'indigne et rentre en elle-même.
Comme un soldat dans son poste endormi,
Qui se réveille aux premières alarmes,
Frotte ses yeux, saute en pied, prend les armes,
S'habille en hâte, et fond sur l'ennemi.

DE Débora la lance redoutable
Etait chez Jeanne auprès de son chevet,
Et de malheur souvent la préservait.
Elle la prend; la puissance du diable
Ne tint jamais contre ce fer divin.
Jeanne et Dunois fondent sur le malin;
Le malin court, et sa voix effrayante
Fait retentir Blois, Orléans et Nante;
Et les baudets dans le Poitou nourris,
Du même ton répondaient à ses cris.

Satan fuyait ; mais dans ſa courſe prompte
Il veut venger les Anglais et ſa honte ;
Dans Orléans il vole comme un trait
Droit au logis du préſident Louvet.
Il s'y tapit dans le corps de madame ;
Il était sûr de gouverner cette ame ;
C'était ſon bien ; le perfide eſt inſtruit
Du mal ſecret qui tient la préſidente ;
Il fait qu'elle aime, et que Talbot l'enchante.
Le vieux ſerpent en ſecret la conduit,
Il la dirige, il l'enflamme, il eſpère
Qu'elle pourra prêter ſon miniſtère
Pour introduire aux remparts d'Orléans
Le beau Talbot et ſes fiers combattans :
En travaillant pour les Anglais qu'il aime,
Il fait aſſez qu'il combat pour lui-même.

Fin du vingtième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT VINGTIEME.

(*a*) EDITION de 1756 :

> Que la vengeance eſt une paſſion
> Funeſte au monde, affreuſe, impitoyable !
> C'eſt un tourment, c'eſt une obſeſſion ;
> Et c'eſt auſſi le partage du diable.
> *Le gros damné*, &c.

(*b*) Edition de 1756.

> J'y crois pour moi ton honneur attaché.
> Il ne faut pas beaucoup de rhétorique,
> Pour engager le tentateur antique
> A travailler de ſon premier métier.
> De tout méchef ce maudit ouvrier
> *Courut bien vîte obſerver ſur la terre*, &c.

(*c*) Le pédant *Larcher*, mazarinier ridicule, homme de collége, qui, dans un livre critique, aſſure, d'après *Hérodote*, qu'à Babylone toutes les dames ſe proſtituaient dans le temple par dévotion, et que tous les jeunes Gaulois étaient ſodomites.

(*d*) Voilà comment il convient de parler du diable, et de tous les diables qui ont ſuccédé aux furies, et de toutes les impertinences qui ont ſuccédé aux impertinences antiques. On ſait aſſez que *Satan*, *Belzébuth*, *Aſtaroth*, n'exiſtent pas plus que *Tiſiphone*, *Alecton* et *Mégère*. Le ſombre et fanatique *Milton*, de la ſecte des indépendans, déteſtable ſecrétaire en langue latine du parlement nommé le *Croupion*, et déteſtable apologiſte de l'aſſaſſinat de *Charles I*, peut, tant qu'il voudra, célébrer l'enfer, et peindre le diable déguiſé en cormoran et en crapaud, et faire tenir tous les diables en pygmées dans une grande ſalle ; ces imaginations dégoûtantes, affreuſes,

abfurdes, ont pu plaire à quelques fanatiques comme lui. Nous déclarons que nous avons ces facéties abominables en horreur. Nous ne voulons que nous réjouir.

(*e*) Manufcrit :

Négligemment la belle fur fon lit
Sans corfelet, fans armes s'étendit.
Ses vêtemens qui fe jouaient en ondes,
Se relevaient fur fes deux cuiffes rondes.
Le tentateur, &c.

(*f*) *Bernard*, auteur de l'opéra de Caftor et Pollux, et de quelques pièces fugitives, a fait un *Art d'aimer*, comme *Ovide*.

(*g*) Edition de 1756 :

Bientôt il plut au maître du tonnerre,
Au créateur du ciel et de la terre,
Pour racheter le genre humain captif,
De fe faire homme, et, ce qui pis eft, juif.
Jofeph Panther, et la brune Marie,
Sans le favoir, firent cette œuvre pie.
A fon époux la belle dit adieu,
Puis accoucha d'un bâtard qui fut Dieu.
Il fut d'abord fuivi par la canaille,
Par des Matthieux, des Jacques, des enfans :
Car Dieu fe cache aux fages comme aux grands ;
L'humble le fuit, l'homme d'état s'en raille :
La cour d'Hérode et les gens du bel air
Narguent un Dieu bâtard et fait de chair.
De cette chair l'humanité facrée
Eft de Pilate affez peu révérée.
Mais quelques jours avant qu'il fût feffé,
Et qu'un long bois pour Jéfus fût dreffé,
Il devait faire en public fon entrée.
C'était un point de la religion,
Que fur un âne il entrât dans Sion ;

Cet âne était prédit par Isaïe,
Ezéchiel, Baruch et Jérémie :
C'était un cas important dans la loi ;
O Jeanne d'Arc ! cet âne, c'était moi.
Un ordre vint à l'archange terrible,
Qui du jardin est le suisse inflexible,
De me laisser sortir de ce beau lieu.
Je pris ma course et j'allai porter Dieu.
Notre présence imposait aux oracles :
A chaque pas nous fesions des miracles ;
Vérole, toux, fièvre, chancre, farcin,
Disparaissaient à notre aspect divin ;
Chacun criait : Vive le roi de gloire !
Vous connaissez le reste de l'histoire.
Le créateur pendu publiquement
Ressuscita bientôt secrètement.
Je fus fidèle et restai chez sa mère,
Très-mal bâté, fesant très-maigre chère.
Marie, au jour de son assomption,
Par testament me laissa pension ;
Et je vécus mille ans dans la maison,
Jusques au jour où cette maison sainte,
De la cité quittant l'indigne enceinte,
Alla par mer aux rivages heureux
Où de Lorette est le trésor fameux.
Là du Seigneur je servis les pucelles ;
J'en fus aimé ; je fus plus vierge qu'elles.
Enfin là haut, &c.

(*h*) L'âne de *Silène* est assez connu ; on tient qu'il servit de trompette.

(*i*) L'âne d'*Apulée* ne parla point ; il ne put jamais prononcer que *oh* et *non* : mais il eut une bonne fortune avec une dame, comme on peut le voir dans l'*Apuleïus* en deux volumes in-4°, *cum notis ad usum delphini*. Au reste, on attribua de tout temps les mêmes sentimens aux bêtes qu'aux hommes. Les chevaux pleurent dans l'Iliade et dans l'Odissée ; les bêtes parlent dans *Pilpay*, dans *Lokman* et dans *Esope*, &c.

(*k*) Les hérétiques doivent ſavoir que le diable demandant l'aumône à *Martin*, ce *Martin* lui donna la moitié de ſon manteau.

(*l*) Edition de 1756 :

D'étrilles d'or mon maître m'étrilla ;
Du doux Jéſus les bontés paternelles
Me firent don de deux brillantes ailes ;
Et dans le temps que les anges des airs
Feſaient voguer la maiſon ſur les mers,
Je pris mon vol aux voûtes éternelles :
L'aigle de Jean et le bœuf de Matthieu
Me firent fête en cet auguſte lieu ;
L'agneau ſans tâche avec moi brouta l'herbe :
Là je bravai le cheval ſi ſuperbe,
Qui doit porter, par arrêt du deſtin,
Tantôt Luther, tantôt le dur Calvin.
Je fus nourri de nectar, d'ambroſie :
Mais, ô ma Jeanne ! une ſi belle vie
N'approche pas du plaiſir que je ſens
Au doux aſpect de vos charmes puiſſans.
L'aigle, le bœuf, le cheval, l'agneau même,
Ne valent pas votre beauté ſuprême.
Croyez ſur-tout, &c.

(*m*) *Saint Roch*, qui guérit de la peſte, eſt toujours peint avec un chien ; et *ſaint Antoine* eſt toujours ſuivi d'un cochon. Tous les bons chrétiens connaiſſent l'aigle de *ſaint Jean*, le bœuf de *ſaint Luc*, et les autres bêtes du paradis.

(*n*) Edition de 1756 :

Ainſi parlait l'âne avec élégance,
En appuyant ſa flatteuſe éloquence
D'un geſte heureux, que n'ont point eu Baron,
Et Bourdaloue et le doux Maſſillon.
Ce beau récit, cette hiſtoire admirable,
Cet air naïf dont l'âne débitait,
Mais plus que tout ce geſte inimitable,

Firent fur Jeanne un vif et prompt effet,
Que fon Dunois n'avait point encor fait.
Tandis qu'il parle avec tant d'impudence,
Le grand Dunois, qui près de là couchait,
Prêtait l'oreille, était tout ftupéfait
Des traits hardis d'une telle éloquence.
Il voulut voir le héros qui parlait,
Et quel rival l'Amour lui fufcitait.
Il entre, il voit, ô prodige ! ô merveille !
Le poffédé porteur de longue oreille,
Et ne crut pas encor ce qu'il voyait.
De Débora la lance redoutable
Etait chez Jeanne auprès de fon chevet.
Il la faifit ; la puiffance du diable
Ne tint jamais contre ce fer divin.
Le grand Dunois pourfuit l'efprit malin ;
Belzébut tremble ; et prompt à difparaître,
Emporte l'âne à travers la fenêtre.
Il le conduit par le chemin des airs
Dans ce château, fatal à l'innocence,
Où Conculix tenait en fa puiffance
La belle Agnès et les héros divers,
Anglais, Français, qui, tombés dans le piége,
Sont prifonniers en ce lieu facrilége.

Ce Conculix, depuis le jour cruel
Où le bâtard et la Pucelle altière,
L'ayant couvert d'un affront éternel,
De fon palais ont forcé la barrière,
Se gardait bien de donner des foupés
Aux chevaliers dans fes lacs attrapés.
Il les traitait avec rude manière,
Il les tenait dans le fond d'un caveau.
Son chancelier s'en vint en long manteau
Signifier à la troupe éplorée
De Conculix la volonté facrée.
Vous jeûnerez et vous boirez de l'eau,

Serez fessés une fois par semaine,
Jusqu'au moment où quelqu'une ou quelqu'un,
En remplissant un devoir peu commun,
Pourra sauver votre demi-douzaine.
Tâchez d'aimer; il faut qu'un de vous six
Du fond du cœur brûle pour Conculix.
Il veut qu'on l'aime: il en vaut bien la peine.
Si nul de vous ne peut y réussir,
Soyez fessés, car tel est son plaisir.

Il s'en retourne; après cette sentence
Les prisonniers restent en conférence.
Mais qui voudra se dévouer pour tous?
Agnès disait: pourrais-je en conscience
Du dieu d'amour sentir ici les coups?
Le don d'aimer ne dépend pas de nous;
Et je serai fidelle au roi de France.
Parlant ainsi, ses regards affligés
Lorgnent Monrose, et de pleurs sont chargés.
Monrose dit: Pour moi j'aime une belle
Que pour des dieux je ne saurais quitter.
Cent Conculix ne sauraient me tenter,
Et je voudrais être fessé pour elle.

Je voudrais l'être aussi pour mon amant,
Dit Dorothée. Il n'est point de tourment
Que de l'amour le charme n'adoucisse:
Quand on est deux, est-il quelque supplice?

Son la Trimouille, à ce discours charmant,
Tombe à ses pieds, et s'abandonne en proie
A des douleurs qu'allége un peu de joie.

Le confesseur, ayant toussé deux fois,
Leur dit: Messieurs, j'étais jeune autrefois:
Ce temps n'est plus, et les rides de l'âge
Ont sillonné la peau de mon visage:
Que puis-je? hélas! je suis, par mon emploi,
Dominicain et confesseur du roi:

Je

Je ne saurais vous tirer d'esclavage.

Paul Tirconel, qu'anime un fier courage,
Se lève et dit : Eh bien ! ce sera moi.

A ces trois mots dits avec assurance,
Les prisonniers reprirent l'espérance.
A Conculix, le lendemain matin,
Etant pourvu du sexe féminin,
Paul écrivit une lettre fort tendre,
Qu'au chancelier la géolière alla rendre.
Paul y joignit un petit madrigal,
D'un goût tout neuf et fort original.

(*o*) *Léda* ayant donné ses faveurs à un cygne, accoucha de deux œufs.

(*p*) *Pasiphaé*, amoureuse d'un taureau, en eut le minotaure. *Philyre* eut d'un cheval le centaure *Chiron*, précepteur d'*Achille* : ce ne fut point *Neptune*, mais *Saturne*, qui prit la forme d'un cheval; notre auteur se trompe en ce point. Je ne nie pas que quelques doctes ne soient de son avis.

Fin des Notes et Variantes du Chant vingtième.

CHANT XXI.

ARGUMENT.

Pudeur de Jeanne démontrée. Malice du diable. Rendez-vous donné par la préſidente Louvet au grand Talbot. Services rendus par frère Lourdis. Belle conduite de la diſcrète Agnès. Repentir de l'âne. Exploits de la Pucelle. Triomphe du grand roi Charles VII.

MON cher lecteur ſait par expérience
Que ce beau dieu qu'on nous peint dans l'enfance,
Et dont les jeux ne ſont pas jeux d'enfans,
A deux carquois tout à fait différens :
L'un a des traits, dont la douce piqûre
Se fait ſentir ſans danger, ſans douleur,
Croît par le temps, pénètre au fond du cœur,
Et vous y laiſſe une vive bleſſure.
Les autres traits ſont un feu dévorant
Dont le coup part et brûle au même inſtant.
Dans les cinq ſens ils portent le ravage,
Un rouge vif allume le viſage,
D'un nouvel être on ſe croit animé,
D'un nouveau ſang le corps eſt enflammé,

On n'entend rien ; le regard étincelle.
L'eau ſur le feu bouillonnant à grand bruit,
Qui ſur ſes bords s'élève, échappe et fuit,
N'eſt qu'une image imparfaite, infidelle,
De ces déſirs dont l'excès vous pourſuit.

PROFANATEURS indignes de mémoire,
Vous qui de Jeanne avez fouillé la gloire,
Vils écrivains, qui du menſonge épris
Falſifiez les plus ſages écrits,
Vous prétendez que ma Pucelle Jeanne
Pour ſon griſon ſentit ce feu profane ;
Vous imprimez qu'elle a mal combattu, (*a*)
Vous inſultez ſon ſexe et ſa vertu.
D'écrits honteux compilateurs infames,
Sachez qu'on doit plus de reſpect aux dames ;
Ne dites point que Jeanne a ſuccombé :
Dans cette erreur nul ſavant n'eſt tombé,
Nul n'avança des fauſſetés pareilles.
Vous confondez et les faits et les temps,
Vous corrompez les plus rares merveilles ;
Reſpectez l'âne et ſes faits éclatans ;
Vous n'avez pas ſes fortunés talens ;
Et vous avez de plus longues oreilles.
Si la Pucelle, en cette occaſion,
Vit d'un regard de ſatisfaction
Les feux nouveaux qu'inſpirait ſa perſonne,
C'eſt vanité qu'à ſon ſexe on pardonne,

C'eſt amour propre, et non pas l'autre amour.

POUR achever de mettre en tout ſon jour
De Jeanne d'Arc le luſtre interniſſable,
Pour vous prouver qu'aux malices du diable,
Aux fiers tranſports de cet âne éloquent,
Son noble cœur était inébranlable,
Sachez que Jeanne avait un autre amant.
C'était Dunois, comme aucun ne l'ignore;
C'eſt le bâtard que ſon grand cœur adore.
On peut d'un âne écouter les diſcours,
On peut ſentir un vain déſir de plaire;
Cette paſſade, innocente et légère,
Ne trahit point de fidèles amours.

C'EST dans l'hiſtoire une choſe avérée,
Que ce héros, ce ſublime Dunois,
Etait bleſſé d'une flèche dorée,
Qu'Amour tira de ſon premier carquois.
Il commanda toujours à ſa tendreſſe;
Son cœur altier n'admit point de faibleſſe,
Il aimait trop et l'Etat et le roi;
Leur intérêt fut ſa première loi.

O Jeanne! il ſait que ton beau pucelage
De la victoire eſt le précieux gage:
Il reſpectait Denis et tes appas;
Semblable au chien courageux et fidèle,

Qui réſiſtant à la faim qui l'appelle,
Tient la perdrix et ne la mange pas.
Mais quand il vit que le baudet céleſte
Avait parlé de ſa flamme funeſte,
Dunois voulut en parler à ſon tour.
Il eſt des temps où le ſage s'oublie.

C'ETAIT, ſans doute, une grande folie
Que d'immoler ſa patrie à l'Amour.
C'était tout perdre ; et Jeanne encor honteuſe
D'avoir d'un âne écouté les propos,
Réſiſtait mal à ceux de ſon héros.
L'amour preſſait ſon ame vertueuſe :
C'en était fait, lorſque ſon doux patron
Du haut du ciel détacha ſon rayon ;
Ce rayon d'or, ſa gloire et ſa monture,
Qui tranſporta ſa béate figure,
Quand il chercha, par ſes ſoins vigilans,
Un pucelage aux remparts d'Orléans.
Ce ſaint rayon frappant au ſein de Jeanne,
En écarta tout ſentiment profane.
Elle cria : Cher bâtard, arrêtez,
Il n'eſt pas temps, nos amours ſont comptés :
Ne gâtons rien à notre deſtinée ;
C'eſt à vous ſeul que ma foi s'eſt donnée ;
Je vous promets que vous aurez ma fleur.
Mais attendons que votre bras vengeur,
Votre vertu, ſous qui le Breton tremble,

Ait du pays chassé l'usurpateur:
Sur des lauriers nous coucherons ensemble.

A ce propos le bâtard s'adoucit;
Il écouta l'oracle et se soumit.
Jeanne reçut son pur et doux hommage,
Modestement; et lui donna pour gage
Trente baisers chastes, pleins de pudeur,
Et tels qu'un frère en reçoit de sa sœur.
Dans leurs désirs tous deux ils se continrent,
Et de leurs faits honnêtement convinrent.
Denis les voit, Denis très-satisfait,
De ses projets pressa le grand effet.

Le preux Talbot devait cette nuit même
Dans Orléans entrer par stratagême;
Exploit nouveau pour ses Anglais hautains,
Tous gens sensés, mais plus hardis que fins.

O dieu d'amour! ô faiblesse! ô puissance!
Amour fatal, tu fus près de livrer
Aux ennemis ce rempart de la France.
Ce que l'Anglais n'osait plus espérer,
Ce que Bedfort et son expérience,
Ce que Talbot et sa rare vaillance
Ne purent faire, Amour, tu l'entrepris!
Tu fais nos maux, cher enfant, et tu ris!

Si dans le cours de ses vastes conquêtes
Il effleura de ses flèches honnêtes

Le cœur de Jeanne, il lança d'autres coups
Dans les cinq ſens de notre préſidente.
Il la frappa de ſa main triomphante
Avec les traits qui rendent les gens fous.
Vous avez vu la fatale eſcalade,
L'aſſaut ſanglant, l'horrible canonade,
Tous ces combats, tous ces hardis efforts,
Au haut des murs, en dedans, en dehors,
Lorſque Talbot et ſes fières cohortes
Avaient briſé les remparts et les portes,
Et que ſur eux tombaient du haut des toits
Le fer, la flamme, et la mort à la fois.
L'ardent Talbot avait, d'un pas agile,
Sur des mourans pénétré dans la ville,
Renverſant tout, criant à haute voix :
Anglais ! entrez ; bas les armes, bourgeois !
Il reſſemblait au grand dieu de la guerre,
Qui ſous ſes pas fait retentir la terre,
Quand la Diſcorde, et Bellone, et le Sort,
Arment ſon bras, miniſtre de la mort.

La préſidente avait une ouverture
Dans ſon logis, auprès d'une maſure,
Et par ce trou contemplait ſon amant ;
Ce caſque d'or, ce panache ondoyant,
Ce bras armé, ces vives étincelles
Qui s'élançaient du rond de ſes prunelles,

Ce port altier, cet air d'un demi-dieu.
La préſidente en était toute en feu,
Hors de ſes ſens, de honte dépouillée.
Telle autrefois, d'une loge grillée,
Madame Audou, (*b*) dont l'Amour prit le cœur,
Lorgnait Baron, cet immortel acteur,
D'un œil ardent dévorait ſa figure,
Son beau maintien, ſes geſtes, ſa parure,
Mêlait tout bas ſa voix à ſes accens,
Et recevait l'amour par tous les ſens.

Chez la Louvet vous ſavez que le diable
Etait entré ſans ſe rendre importun;
Et que le diable et l'Amour, c'eſt tout un:
L'archange noir, de mal inſatiable,
Prit la cornette et les traits de Suzon,
Qui dès long-temps ſervait dans la maiſon;
Fille entendue, active, néceſſaire,
Coiffant, friſant, portant des billets doux,
Savante en l'art de conduire une affaire,
Et ménageant ſouvent deux rendez-vous,
L'un pour ſa dame, et puis l'autre pour elle.
Satan, caché ſous l'air de la donzelle,
Tint ce diſcours à notre groſſe belle:

Vous connaiſſez mes talens et mon cœur,
Je veux ſervir votre innocente ardeur;

Votre

Votre intérêt d'aſſez près me concerne.
Mon grand couſin eſt de garde ce ſoir
En ſentinelle à certaine poterne ;
Là, ſans riſquer que votre honneur ſoit terne,
Le beau Talbot peut en ſecret vous voir.
Ecrivez-lui ; mon grand couſin eſt ſage,
Il vous fera très-bien votre meſſage.
La préſidente écrit un beau billet,
Tendre, emporté : chaque mot porte à l'ame
La volupté, les déſirs et la flamme.
On voyait bien que le diable dictait.
Le grand Talbot, habile ainſi que tendre,
Au rendez-vous fit ſerment de ſe rendre :
Mais il jura que dans ce doux conflit,
Par les plaiſirs il irait à la gloire ;
Et tout fut prêt, afin qu'au ſaut du lit
Il ne fît plus qu'un ſaut à la victoire.

Il vous ſouvient que le frère Lourdis
Fut envoyé, par le grand ſaint Denis,
Chez les Anglais pour lui rendre ſervice.
Il était libre et chantait ſon office,
Diſait ſa meſſe, et même confeſſait.
Le preux Talbot ſur ſa foi le laiſſait,
Ne jugeant pas qu'un ruſtre, un imbécille,
Un moine épais, excrément de couvent,
Qu'il avait fait feſſer publiquement,
Pût traverſer un général habile.

Le juste ciel en jugeait autrement.
Dans ses décrets il se complait souvent
A se moquer des plus grands personnages.
Il prend les sots pour confondre les sages.
Un trait d'esprit, venant du paradis,
Illumina le crâne de Lourdis.
De son cerveau la matière épaissie
Devint légère, et fut moins obscurcie;
Il s'étonna de son discernement.
Las! nous pensons, le bon DIEU sait comment!
Connaissons-nous quel ressort invisible
Rend la cervelle ou plus ou moins sensible?
Connaissons-nous quels atomes divers
Font l'esprit juste ou l'esprit de travers?
Dans quels recoins du tissu cellulaire
Sont les talens de Virgile ou d'Homère?
Et quel levain, chargé d'un froid poison,
Forme un Thersite, un Zoïle, un Fréron?
Un intendant de l'empire de Flore
Près d'un œillet voit la ciguë éclore;
La cause en est au doigt du Créateur;
Elle est cachée aux yeux de tout docteur:
N'imitons pas leur babil inutile.

LOURDIS d'abord devint très-curieux;
Utilement il employa ses yeux.
Il vit marcher sur le soir, vers la ville,
Des cuisiniers qui portaient à la file

Tous les apprêts pour un repas exquis;
Truffes, jambons, gélinottes, perdrix;
De gros flacons à panse ciselée
Rafraîchissaient, dans la glace pilée,
Ce jus brillant, ces liquides rubis
Que tient Cîteaux (*c*) dans ses caveaux bénis.
Vers la poterne on marchait en silence;
Lourdis alors fut rempli de science, (*d*)
Non de latin, mais de cet art heureux
De se conduire en ce monde scabreux.
Il fut doué d'une douce faconde,
Devint accort, attentif, avisé,
Regardant tout du coin d'un œil rusé,
Fin courtisan, plein d'astuce profonde,
Le moine, enfin, le plus moine du monde.
Ainsi l'on voit en tout temps ses pareils,
De la cuisine entrer dans les conseils;
Brouillons en paix, intrigans dans la guerre,
Régnant d'abord chez le grossier bourgeois,
Puis se glissant au cabinet des rois,
Et puis enfin troublant toute la terre;
Tantôt adroits et tantôt insolens,
Renards ou loups, ou singes ou serpens:
Voilà pourquoi les Bretons mécréans
De leur engeance ont purgé l'Angleterre.

NOTRE Lourdis gagne un petit sentier,
Qui par un bois mène au royal quartier.

En son esprit roulant ce grand mystère,
Il va trouver Bonifoux son confrère.
Dom Bonifoux, en ce même moment,
Sur les destins rêvait profondément;
Il mesurait cette chaîne invisible,
Qui tient liés les destins et les temps,
Les petits faits, les grands événemens,
Et l'autre monde, et le monde sensible.
Dans son esprit il les combine tous,
Dans les effets voit la cause et l'admire,
Il en suit l'ordre : il sait qu'un rendez-vous
Peut renverser ou sauver un empire.
Le confesseur se souvenait encor
Qu'on avait vu les trois fleurs de lis d'or
En champ d'albâtre à la fesse d'un page,
D'un page anglais : sur-tout il envisage
Les murs tombés du mage Hermaphrodix.
Ce qui sur-tout l'étonne davantage,
C'est le bon sens, c'est l'esprit de Lourdis.
Il connut bien qu'à la fin saint Denis
De cette guerre aurait tout l'avantage.

LOURDIS se fait présenter poliment
Par Bonifoux à la royale amie :
Sur sa beauté lui fait son compliment,
Et sur le roi ; puis il lui dit comment,
Du grand Talbot la prudence endormie,

A pour le ſoir un rendez-vous donné
Vers la poterne, où ce déterminé
Eſt attendu par la Louvet qui l'aime.
On peut, dit-il, uſer d'un ſtratagême;
Suivre Talbot, et le ſurprendre là,
Comme Samſon le fut par Dalila.
Divine Agnès, propoſez cette affaire
Au grand roi Charle. Ah! mon révérend père,
Lui dit Agnès, penſez-vous que le roi
Puiſſe toujours être amoureux de moi?
Je n'en ſais rien: je penſe qu'il ſe damne;
Répond Lourdis; ma robe le condamne,
Mon cœur l'abſout. Ah! qu'ils ſont fortunés,
Ceux qui pour vous ſeront un jour damnés!
Agnès reprit: Moine, votre réponſe
Eſt bien flatteuſe, et de l'eſprit annonce.
Puis dans un coin le tirant à l'écart,
Elle lui dit: Auriez-vous par haſard
Chez les Anglais vu le jeune Monroſe?
Le moine noir l'entendit finement:
Oui, je l'ai vu, dit-il; il eſt charmant.
Agnès rougit, baiſſe les yeux, compoſe
Son beau viſage; et prenant par la main
L'adroit Lourdis, le mène avant nuit cloſe
Au cabinet de ſon cher ſuzerain.

LOURDIS y fit un diſcours plus qu'humain;
Le roi Charlot, qui ne le comprit guère,

Fit assembler son conseil souverain,
Ses aumôniers et son conseil de guerre.
Jeanne au milieu des héros ses pareils,
Comme au combat assistait aux conseils.
La belle Agnès d'une façon gentille,
Discrètement travaillant à l'aiguille,
De temps en temps donnait de bons avis,
Qui du roi Charle étaient toujours suivis.

On proposa de prendre avec adresse
Sous les remparts Talbot et sa maîtresse :
Tels dans les cieux le Soleil et Vulcain
Surprirent Mars avec son Aphrodise. (e)
On prépara cette grande entreprise,
Qui demandait et la tête et la main.
Dunois d'abord prit le plus long chemin,
Fit une marche et pénible et savante,
Effort de l'art que dans l'histoire on vante.
Entre la ville et l'armée on passa.
Vers la poterne enfin on se plaça.
Talbot goûtait avec sa présidente
Les premiers fruits d'une union naissante,
Se promettant que du lit aux combats,
En vrai héros il ne ferait qu'un pas.
Six régimens devaient suivre à la file.
L'ordre est donné. C'était fait de la ville.
Mais ses guerriers de la veille engourdis,
Pétrifiés d'un sermon de Lourdis,

Bâillaient encore et se mouvaient à peine.
L'un contre l'autre ils dormaient dans la plaine.
O grand miracle! ô pouvoir de Denis!

JEANNE et Dunois, et la brillante élite
Des chevaliers qui marchaient à leur suite,
Bordaient déjà, sous les murs d'Orléans,
Les longs fossés du camp des assiégeans.
Sur un cheval venu de Barbarie,
Le seul que Charle eût dans son écurie,
Jeanne avançait, en tenant d'une main
De Débora l'estramaçon divin;
A son côté pendait la noble épée
Qui d'Holopherne a la tête coupée.
Notre Pucelle, avec dévotion,
Fit à Denis tout bas cette oraison:

» TOI qui daignas à ma faiblesse obscure,
» Dans Domremi, confier cette armure,
» Sois le soutien de ma fragilité,
» Pardonne-moi, si quelque vanité
» Flatta mes sens quand ton âne infidelle
» S'émancipa jusqu'à me trouver belle.
» Mon cher patron, daigne te souvenir
» Que c'est par moi que tu voulus punir
» De ces Anglais les ardeurs enragées,
» Qui polluaient des nonnes affligées.
» Un plus grand cas se présente aujourd'hui:
» Je ne puis rien sans ton divin appui.

» Prête ta force au bras de ta servante,
» Il faut sauver la patrie expirante,
» Il faut venger les lis de Charles sept
» Avec l'honneur du président Louvet.
» Conduis à fin cette aventure honnête,
» Ainsi le ciel te conserve la tête! »

Du haut du ciel saint Denis l'entendit;
Et dans le camp son âne la sentit:
Il sentit Jeanne; et d'un battement d'aile,
La tête haute, il s'envole vers elle:
Il s'agenouille, il demande pardon
Des attentats de sa tendresse impure.
Je fus, dit-il, possédé du démon;
Je m'en repens. Il pleure, il la conjure
De le monter; il ne saurait souffrir
Que sous sa Jeanne un autre ose courir.
Jeanne vit bien qu'une vertu divine
Lui ramenait la volatile asine.
Au pénitent sa grâce elle accorda;
Fessa son âne, et lui recommanda
D'être à jamais plus discret et plus sage.
L'âne le jure, et rempli de courage,
Fier de sa charge, il la porte dans l'air.

Sur les Anglais il fond comme un éclair,
Comme un éclair que la foudre accompagne.
Jeanne en volant inonde la campagne

De flots de sang, de membres dispersés,
Coupe cent cous l'un sur l'autre entassés.

Dans son croissant de la nuit la courrière
Lui fournissait sa douteuse lumière.
L'Anglais surpris, encor tout étourdi,
Regarde en haut d'où le coup est parti.
Il ne voit point la lance qui le tue ;
La troupe fuit, égarée, éperdue,
Et va tomber dans les mains de Dunois.
Charles se voit le plus heureux des rois.
Ses ennemis à ses coups se présentent,
Tels que perdreaux en l'air éparpillés,
Tombant en foule et par le chien pillés,
Sous le fusil la bruyère ensanglantent.
La voix de l'âne inspire la terreur ;
Jeanne d'en haut étend son bras vengeur,
Poursuit, pourfend, perce, coupe, déchire ;
Dunois assomme ; et le bon Charles tire
A son plaisir tout ce qui fuit de peur.

Le beau Talbot, tout enivré des charmes
De sa Louvet, et de plaisirs rendu,
Sur son beau sein mollement étendu,
A sa poterne entend le bruit des armes ;
Il en triomphe. Il disait à part soi :
Voilà mes gens, Orléans est à moi.
Il s'applaudit de ses ruses habiles.
Amour, dit-il, c'est toi qui prends les villes.

Dans cet espoir Talbot encouragé,
Donne à sa belle un baiser de congé.
Il sort du lit, il s'habille, il s'avance,
Pour recevoir les vainqueurs de la France.

AUPRÈS de lui le grand Talbot n'avait
Qu'un écuyer, qui toujours le suivait.
Grand confident et rempli de vaillance,
Digne vassal d'un si galant héros,
Gardant sa lance ainsi que les manteaux.
Entrez, amis, saisissez votre proie,
Criait Talbot; mais courte fut sa joie.
Au lieu d'amis, Jeanne, la lance en main,
Fondait vers lui sur son âne divin.
Deux cents Français entrent par la poterne;
Talbot frémit, la terreur le consterne.
Ces bons Français criaient : *Vive le roi*,
A boire, à boire, avançons; marche à moi.
A moi, Gascons, Picards, qu'on s'évertue,
Point de quartier; les voilà, tire, tue.

TALBOT, remis du long saisissement
Que lui causa le premier mouvement,
A sa poterne ose encor se défendre.
Tel, tout sanglant, dans sa patrie en cendre,
Le fils d'Anchise attaquait son vainqueur.
Talbot combat avec plus de fureur;
Il est anglais; l'écuyer le seconde :
Talbot et lui combattraient tout un monde.

Tantôt de front, et tantôt dos à dos,
De leurs vainqueurs ils repouſſent les flots ;
Mais à la fin leur vigueur épuiſée
Cède aux Français une victoire aiſée.
Talbot ſe rend, mais ſans être abattu.
Jeanne et Dunois priſèrent ſa vertu.
Il vont tous deux, de manière engageante,
Au préſident rendre la préſidente.
Sans nul ſoupçon il la reçoit très-bien.
Les bons maris ne ſavent jamais rien.
Louvet toujours ignora que la France
A ſa Louvet devait ſa délivrance.

Du haut des cieux Denis applaudiſſait ;
Sur ſon cheval ſaint George frémiſſait ;
L'âne entonnait ſon octave écorchante,
Qui des Bretons redoublait l'épouvante.
Le roi, qu'on mit au rang des conquérans,
Avec Agnès ſoupa dans Orléans.
La même nuit, la fière et tendre Jeanne,
Ayant au ciel renvoyé ſon bel âne,
De ſon ferment accompliſſant les lois,
Tint ſa parole à ſon ami Dunois.
Lourdis, mêlé dans la troupe fidelle,
Criait encore : *Anglais ! elle eſt pucelle !* (*f*)

Fin du vingt-unième et dernier Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT VINGT-UNIEME.

(*a*) L'AUTEUR du teftament du cardinal *Alberoni*, et de quelques autres livres pareils, s'avifa de faire imprimer la Pucelle avec des vers de fa façon, qui font rapportés dans notre préface. Ce malheureux était un capucin défroqué, qui fe réfugia à Laufanne et en Hollande, où il fut correcteur d'imprimerie.

(*b*) On fent bien qu'ici le nom de madame *Audou* eft fubftitué au nom d'une grande dame de la cour, qui en effet avait eu de la paffion pour *Baron* le comédien.

(*c*) Il y a dans Cîteaux et dans Clervaux une groffe tonne, femblable à celle d'Heidelberg : c'eft la plus belle relique du couvent.

(*d*) Manufcrit :

> *Lourdis alors fut rempli de fcience.*
> Bientôt d'un fot il devint un fripon,
> Homme d'Etat, politique, efpion,
> Fin courtifan, plein d'aftuce profonde,
> Le moine enfin, le plus moine du monde.
> *Ainfi l'on voit*, &c.

(*e*) *Aphrodife* eft le nom grec de *Vénus* ; cela ne veut dire qu'*écume*. Mais que les noms grecs font fonores ! que cette écume eft une belle allégorie ! Voyez *Héfiode*. Vous ne douterez pas que les anciennes fables ne foient fouvent l'emblême de la vérité.

(*f*) Le dernier chant des premières éditions étant prefque entièrement changé ou fupprimé dans celles qui ont été imprimées fous les yeux de l'auteur, nous le donnons ici tel qu'il a paru dans les éditions en 18 et en 24 chants.

Je dois conter quelle terrible fuite
De Conculix eut l'infame conduite;
Ce que devint l'effronté Tirconel,
Et quel fecours étrange et falutaire
Sut procurer notre révérend père
A Dorothée, à la douce Sorel,
Et par quel art il les tira d'affaire.
Je dois chanter par quels feux, quels exploits,
L'âne ravit la Pucelle à Dunois,
Et comment Dieu punit l'âne infidelle
Par qui Satan pollua la Pucelle.
Mais, avant tout, le fiége d'Orléans,
Où s'efcrimaient tant de fiers combattans,
Eft le grand point qui tous nous intéreffe.
O dieu d'amour! ô puiffance! ô faibleffe!
Amour fatal! tu fus près de livrer
Aux ennemis ce rempart de la France.
Ce que l'Anglais n'ofait plus efpérer,
Ce que Bedfort et fon expérience,
Ce que Talbot et fa rare vaillance
Ne purent faire, Amour, tu l'entrepris.
Songez, lecteurs, que ces fatales flammes
Brûlent vos corps et hafardent vos ames.
Tu fais nos maux, cher enfant, et tu ris!
En te jouant dans la trifte contrée,
Où cent héros combattaient pour deux rois,
Ta douce main bleffa depuis deux mois
Le grand Talbot d'une flèche dorée,
Que tu tiras de ton premier carquois.
C'était avant ce fiége mémorable,
Dans une trève, hélas! trop peu durable.
Il conféra, foupa paifiblement
Avec Louvet, ce grave préfident,
Lequel Louvet eut la gloire imprudente
De faire auffi fouper la préfidente.
Madame était un peu collet-monté,
L'Amour fe plut à dompter fa fierté.

Il hait l'air prude, et souvent l'humilie.
Il dérangea sa noble gravité,
Par un des traits qui donnent la folie.
La présidente, en cette occasion,
Gagna Talbot et perdit la raison.
Vous avez vu la fatale escalade,
L'assaut sanglant, l'horrible canonade,
Tous ces combats, tous ces hardis efforts,
Au haut des murs, en dedans, en dehors,
Lorsque Talbot et ses fières cohortes
Avaient brisé les remparts et les portes,
Et que sur eux tombaient du haut des toits
Le fer, la flamme et la mort à la fois.
L'ardent Talbot avait d'un pas agile
Sur des mourans pénétré dans la ville,
Renversant tout, criant à haute voix :
Anglais ! entrez ; bas les armes, bourgeois !
Il ressemblait au grand dieu de la guerre,
Qui sous ses pas fait retentir la terre,
Quand la Discorde, et Bellonne et le Sort
Arment son bras, ministre de la mort.
La présidente avait une ouverture,
Dans son logis, auprès d'une masure,
Et par ce trou contemplait son amant,
Ce casque d'or, ce panache ondoyant,
Ce bras armé, ces vives étincelles
Qui s'élançaient du rond de ses prunelles,
Ce port altier, cet air d'un demi-dieu.
La présidente en était toute en feu,
Hors de ses sens, de honte dépouillée.
Telle autrefois, d'une loge grillée,
Une beauté dont l'Amour prit le cœur,
Lorgnait Baron, cet immortel acteur,
D'un œil ardent dévorait sa figure,
Son beau maintien, ses gestes, sa parure,
Mêlait tout bas sa voix à ses accens,
Et recevait l'amour par tous les sens.

N'en pouvant plus, la belle préfidente,
Dans fon accès, dit à fa confidente :
Cours, ma Sufon, vole, va le trouver,
Dis-lui, dis-lui qu'il vienne m'enlever.
Si tu ne peux lui parler, fais lui dire
Qu'il ait pitié de mon tendre martyre ;
Et que s'il eft un digne chevalier,
Je veux fouper ce foir dans fon quartier.

La confidente envoie un jeune page,
C'était fon frère ; il fait bien fon meffage ;
Et fans tarder, fix eftafiers hardis
Vont chez Louvet, et forcent le logis.

On entre, on voit une femme mafquée,
Et mouchetée, et peinte et requinquée,
Le front garni de cheveux vrais ou faux,
Montés en arc et tournés en anneaux.
On vous l'enlève, on la fait difparaître
Par des chemins dont Talbot eft le maître.

Ce beau Talbot ayant dans ce grand jour
Tant répandu, tant effuyé d'alarmes,
Voulut le foir, dans les bras de l'Amour,
Se confoler du malheur de fes armes.
Tout vrai héros, ou vainqueur ou battu,
Quand il le peut, foupe avec fa maîtreffe. (*)
Sire Talbot, qui n'eft point abattu,
Attend chez lui l'objet de fa tendreffe.

Tout était prêt pour un fouper exquis ;
De gros flacons à panfe cifelée
Ont rafraîchi, dans la glace pilée,
Ce jus brillant, ces liquides rubis,
Que tient Cîteaux dans fes caveaux bénis ;

(*) On rapporte qu'après la bataille de Mariendal M. de *Turenne* paffa la nuit dans un moulin. Il coucha avec la meûnière. Son aide de camp en parut un peu étonné. *Mon ami*, lui dit le maréchal, *il faut bien fe confoler.*

A l'autre bout de la fuperbe tente,
Eft un fopha d'une forme élégante,
Bas, large, mou, très-proprement orné,
A deux chevets, à doffier contourné,
Où deux amis peuvent tenir à l'aife.
Sire Talbot vivait à la françaife.

Son premier foin fut de faire chercher
Le tendre objet qu'il avait fu toucher.
Tout ce qu'il voit parle de fon amante:
Il la demande; on vient; on lui préfente
Un monftre gris en pompons enfantins,
Haut de trois pieds, en comptant fes patins.
D'un rouge vif fes paupières bordées
Sont d'un fuc jaune en tout temps inondées:
Un large nez, au bout tors et crochu,
Semble couvrir un long menton fourchu.

Talbot crut voir la maîtreffe du diable.
Il jette un cri qui fait trembler la table.
C'était la fœur du gros monfieur Louvet,
Qu'en fon logis la garde avait trouvée,
Et qui de gloire et de plaifir crevait,
Se pavanant de fe voir enlevée.

La préfidente, en proie à la douleur
D'avoir manqué fon illuftre entreprife,
Se défolait de la trifte méprife:
Jamais Valois n'a plus maudit fa fœur.
L'amour déjà troublait fa fantaifie.
Ce fut bien pis, lorfque la jaloufie
Dans fon cerveau porta de nouveaux traits;
Elle devint plus folle que jamais.

L'âne plus fou revint vers la Pucelle.
Jeanne s'émut, fes fens furent charmés.
Les yeux en feu: Par faint Denis! dit-elle,
Eft-il bien vrai, Monfieur, que vous m'aimez?

Si je vous aime! en doutez-vous encore,
Répondit l'âne? Oui, mon cœur vous adore.

Ciel

Ciel ! que je fus jaloux du cordelier !
Qu'avec plaisir je servis l'écuyer,
Qui vous sauva de la fureur claustrale
Où s'emportait la bête monacale !
Mais que je suis plus jaloux mille fois
De ce bâtard, de ce brutal Dunois !
Ivre d'amour, et fou de jalousie,
Je transportais Dunois en Italie.
Las ! il revint; il vous offrit ses vœux;
Il est plus beau, mais non plus amoureux.
O noble Jeanne ! ornement de ton âge,
Dont l'univers vante le pucelage,
Est-ce Dunois qui sera ton vainqueur ?
Ce sera moi, j'en jure par mon cœur.
Ah ! si le ciel en m'ôtant les ânesses
Te réserva mes plus pures caresses;
Si, toujours doux, toujours tendre et discret,
Jusqu'à ce jour j'ai gardé mon secret,
De mes désirs si Jeannette est flattée;
Si, pénétré du plus ardent amour,
Je te préfère au céleste séjour,
Et si mon dos tant de fois t'a portée,
Tu pourras bien me porter à ton tour.

Jeanne reçut cet aveu téméraire
Avec surprise autant qu'avec colère;
Et cependant son grand cœur en secret
Etait flatté de l'étonnant effet
Que produisait sa beauté singulière
Sur les sens lourds d'une ame si grossière.

Vers son amant elle avance la main
Sans y songer, puis la tire soudain.
Elle rougit, s'effraie et se condamne,
Puis se rassure, et puis lui dit : Bel âne,
Vous concevez un chimérique espoir :
Respectez plus ma gloire et mon devoir;
Trop de distance est entre nos espèces;
Non, je ne puis approuver vos tendresses.

Gardez-vous bien de me pouffer à bout.

L'âne reprit : L'amour égale tout.
Songez au cygne à qui Léda fit fête,
Sans ceffer d'être une perfonne honnête.
Connaiffez-vous la fille de Minos?
Un taureau l'aime : elle fuit des héros,
Et va coucher avec fon quadrupède :
Sachez qu'un aigle enleva Ganymède,
Et que Philyre avait favorifé
Le dieu des mers en cheval déguifé.

Il pourfuivait fon difcours ; et le diable,
Premier auteur des écrits de la fable,
Lui fourniffait ces exemples frappans,
Et mettait l'âne au rang de nos favans.
Jeanne écoutait ; que ne peut l'éloquence ?
Toujours l'oreille eft le chemin du cœur.
L'étonnement eft fuivi du filence.
Jeanne ébranlée, admire, rêve, penfe.
Aimer un âne et lui donner fa fleur !
Souffrirait-elle un pareil déshonneur,
Après avoir fauvé fon innocence
Des muletiers et des héros de France?
Après avoir, par la grâce d'en haut,
Dans le combat mis Chandos en défaut?
Mais ce bel âne eft un amant célefte,
Il n'eft héros fi brillant et fi lefte;
Nul n'eft plus tendre, et nul n'a plus d'efprit :
Il eut l'honneur de porter Jéfus-Chrift;
Il eft venu des plaines éternelles;
D'un féraphin il a l'air et les ailes;
Il n'eft point là de beftialité,
C'eft bien plutôt de la divinité.
Tous ces penfers formaient une tempête
Au cœur de Jeanne, et confondaient fa tête.
Ainfi l'on voit fur les profondes mers
Deux fiers tyrans des ondes et des airs,

L'un accourant des cavernes auſtrales,
L'autre ſifflant des plaines boréales,
Contre un vaiſſeau cinglant ſur l'océan
Vers Sumatra, Bengale ou Ceïlan;
Tantôt la nef aux cieux ſemble portée,
Près des rochers tantôt elle eſt jetée,
Tantôt l'abyme eſt prêt à l'engloutir,
Et des enfers elle paraît ſortir.

Notre amazone eſt ainſi tourmentée.
L'âne eſt preſſant, et la belle agitée
Ne pût tenir, dans ſon émotion,
Le gouvernail que l'on nomme raiſon.
D'un tendre feu ſes yeux étincelèrent,
Son cœur s'émut, tous ſes ſens ſe troublèrent;
Sur ſon viſage un inſtant de pâleur
Fut remplacé d'une vive rougeur.
Du harangueur le redoutable geſte
Etait ſur-tout l'écueil le plus funeſte.
Elle n'eſt plus maîtreſſe de ſes ſens;
Ses yeux mouillés deviennent languiſſans;
Deſſus ſon lit ſa tête s'eſt penchée;
De ſes beaux yeux la honte s'eſt cachée;
. . . .

L'enfant malin qui tient ſous ſon empire
Le genre humain, les ânes et les dieux,
Son arc en main, planait au haut des cieux,
Et voyait Jeanne avec un doux ſourire,
. . . .
Quand tout-à-coup on entend une voix:
Jeanne, accourez, ſignalez vos exploits;
Levez-vous donc, Dunois eſt ſous les armes;
On va combattre, et déjà nos gendarmes
Avec le roi commencent à ſortir:
Habillez-vous, eſt-il temps de dormir?

C'était la belle et jeune Dorothée,
De bonté d'ame envers Jeanne portée,

Qui, la croyant dans les bras du ſommeil,
Venait la voir et hâter ſon réveil.

Ainſi parlant à la belle pâmée,
Elle entr'ouvrit la porte mal fermée;
Dieux! quel ſpectacle! elle fit par trois fois,
Tout en tremblant, le ſigne de la croix.
Jadis Vénus fut bien moins confondue,
Lorſqu'en des rets formés de fil d'airain,
A tous les dieux ce cocu de Vulcain
Sous le dieu Mars la fit voir toute nue.

Jeanne ayant vu que Dorothée eſt là,
Témoin de tout, immobile reſta,
Puis dans ſon lit ſe remit, s'ajuſta,
Puis en ces mots d'un ton ferme parla:
Vous avez vu, ma fille, un grand myſtère,
Suite d'un vœu que j'ai fait pour le roi:
Si l'apparence eſt un peu contre moi,
J'en ſuis fâchée, et vous ſaurez vous taire.
De l'amitié je fais remplir les droits;
En cas pareil comptez ſur mon ſilence;
Cachez ſur-tout cette affaire à Dunois,
Vous riſqueriez le ſalut de la France.

Après ces mots elle ſauta du lit, (*)
Son corſelet et ſon haubert vêtit,
Quand Dorothée, encor toute ſupriſe,
Ainſi lui parle avec toute franchiſe:

„ En vérité, Madame, mon eſprit
Ne connaît rien à pareille aventure;
Je vous tiendrai le ſecret, je vous jure,

(*) Au lieu de ces vers de l'édition en vingt-quatre chants, on trouve ceux-ci dans celle de 1756:

Après ces mots elle ſauta du lit,
D'eau de lavande amplement ſe ſervit,
Prit ſa culotte et changea de chemiſe;
Son corſelet, &c.

Car de l'amour j'éprouvai la blessure,
J'en suis atteinte, et mon malheur m'apprit
A pardonner des faiblesses aimables.
Oui, tous les goûts pour moi sont respectables,
Mais j'avoûrai que je ne conçois pas,
Lorsque l'on peut serrer entre ses bras
Le beau Dunois, comment on peut descendre.

. . . .

Comment enfin on peut sans résistance,
Sans nul dégoût, en bonne conscience,
S'aimer si peu, si peu se respecter,
Que d'assouvir un désir si profane,
De préférer au beau Dunois un âne,
Et d'espérer quelque plaisir goûter.
Vous en goûtiez pourtant, la belle Dame!
Car je l'ai lu dans vos yeux pleins de flamme.
Certes en moi la nature pâtit;
Je me connais; je serais alarmée
D'un tel galant. „ Jeanne alors repartit
En soupirant: *Ah! s'il t'avait aimée!* (*)

(*) Le trait qui termine ce chant est un mot connu. On a laissé en blanc quelques vers par respect pour les dames. Ces vers ne se trouvent dans aucun des manuscrits que nous avons consultés, et ils portent d'ailleurs avec eux la marque évidente de leur supposition.

On voit en lisant ce dernier chant que l'ouvrage n'est pas terminé; et il est aisé de sentir par quelle raison l'auteur prit un nouveau plan et changea le dénouement. Suivant le premier plan, il paraît que le poëme ne devait avoir que quinze chants: tous les manuscrits antérieurs aux premières éditions n'en ont pas davantage. C'est d'après une de ces copies que les *la Beaumelle* et les *Maubert* publièrent, en 1755, leur première édition de ce poëme arrangé à leur manière. Ces éditeurs et leurs successeurs, ennemis apparemment du nombre impair et s'imaginant que les chants d'un poëme épique devaient être essentiellement en nombre rond, ont divisé la Pucelle, tantôt en dix-huit, tantôt en vingt-quatre chants, sans autre peine que d'en couper plus ou moins en deux;

car leurs éditions d'ailleurs ne contiennent, aux falſifications près, rien de plus que les manuſcrits.

Ce fut ſans doute pour arrêter toutes ces éditions ſubreptices que M. de *Voltaire* ſe détermina, en 1762, à publier ſon véritable ouvrage, et en donna la première édition in-8° en vingt chants, dont ſix n'étaient pas connus; ſavoir, *les* huit, neuf, ſeize, dix-ſept, dix-neuf et vingtième; le chant de *Coriſandre* en était ſupprimé: dans la ſuite il y ajouta encore le dix-huitième chant qui avait paru ſéparément en 1764. De ſorte que le nombre en eſt demeuré fixé à vingt et un.

Nous n'avons remarqué que de légères différences entre les premiers manuſcrits. Dans quelques-uns le quinzième et dernier chant commence ainſi:

Tout bon français dans le fond de ſon cœur
Doit ſavourer un plaiſir bien flatteur,
Alors qu'il voit dans les champs de l'honneur,
La lance au poing, ſon reſpectable maître,
Suivi des ſiens, en héros reparaître,
Avec l'objet qui ſeul fait ſon bonheur,
Et la Pucelle, et ſon doux confeſſeur,
Et ſon Bonneau plus néceſſaire encore.
Vers Orléans conduit par ſa valeur,
Il va défendre un peuple qui l'implore,
Et l'arracher au joug de ſon vainqueur.

Le fier Chandos, malgré tout ſon courage,
N'ayant pu vaincre au grand jeu des deux dos,
Cette Pucelle et ſi belle et ſi ſage
Se conſolait avec ſon jeune page.
La nuit verſait ſes humides pavots;
L'anglais confus pourſuivait ſon voyage
Devers ſon camp; et le roi fortuné,
Par un ſentier, du chemin détourné,
Près d'Orléans rejoignit ſon armée,
Au point du jour, au pied d'un petit fort
Que négligeait le bon duc de Bedfort.
Ce fort touchait à la ville inveſtie, &c.

La ſuite, comme au quinzième chant de notre édition, pages 317 et ſuiv. juſqu'à ce vers :

Va retrouver tout ce qu'il a perdu.

On lit enſuite :

Le beau Dunois, après tant d'aventures,
Se retrouvant auprès de Jeanne d'Arc,
Avait reçu du dieu qui porte un arc
De nouveaux traits et de vives bleſſures;
Depuis ce jour qu'ils s'étaient vus tout nus,
Ce dieu malin qui jamais ne s'habille,
Lui ſuggérait pour cette auguſte fille
De grands déſirs aux héros très-connus.
Mais ce Dunois ſi fier et ſi ſenſible,
Si beau, ſi frais, ſi poli, ſi loyal,
Ne ſavait pas qu'il avait un rival,
Et le rival de tous le plus terrible.

Mon cher lecteur me ſemble aſſez inſtruit
Que quand Dunois aux Alpes fut conduit,
Il y vola ſur ſa noble monture,
Tant célébrée en la ſainte Ecriture.
La nuit des temps cache encore aux humains
De l'âne ailé quels étaient les deſſeins,
Quand il avait ſur ſes ailes dorées
Porté Dunois aux lombardes contrées.
De ce héros cet âne était jaloux.
Plus d'une fois, en portant la Pucelle,
Au fond du cœur, &c.

La ſuite, comme au vingtième chant, pages 408 et ſuiv. juſqu'à ce vers :

L'abbé Tritême, eſprit ſage, &c.

Page 423, après celui-ci :

Que ſon Dunois n'avait pas encor fait ;

en lit :

Son cœur s'émut, tous ſes ſens ſe troublèrent,
Sur ſon viſage un inſtant de pâleur
Fut remplacé d'une vive rougeur ;
D'un tendre feu ſes yeux étincelèrent.
Elle flatta ſon amant de la main,
Mais en tremblant, puis la tira ſoudain.
Elle ſoupire, elle craint, ſe condamne,
Puis ſe raſſure, et puis lui dit : Bel âne,
De vos récits mes eſprits ſont charmés ;
Mais dois-je croire, hélas ! que vous m'aimez ?
Si je vous aime ! en doutez-vous encore ? &c.

La ſuite comme aux variantes du vingt-unième chant, pages 448 et ſuiv., ſauf que les vers groſſiers laiſſés en blanc ne ſe trouvent pas dans les manuſcrits.

Il eſt évident que ces vers intercalés ſont de la façon des premiers éditeurs, ainſi qu'un aſſez grand nombre d'autres vers indiqués dans les variantes des autres chants. Le premier but de ces éditeurs était, comme on l'a dit, de gagner quelque argent, et le ſecond de nuire à M. de *Voltaire*, et de lui ſuſciter de nouveaux ennemis ; car, non-ſeulement ils ont ſouillé ſon poëme de leurs ordures, mais ils y ont outragé pluſieurs de ſes amis, et des perſonnes puiſſantes auxquelles il était attaché. Ce ſont les mêmes motifs qui avaient déjà porté *la Beaumelle* à falſifier le *Siècle de Louis XIV*.

Le dernier chant de l'édition de 1756 eſt ſuivi de cet épilogue :

C'EST par ces vers, enfans de mon loiſir,
Que j'égayais les ſoucis du vieil âge :
O don du ciel ! tendre amour ! doux déſir !
On eſt encore heureux par votre image ;
L'illuſion eſt le premier plaiſir.
J'allais enfin, libre en mon hermitage,
Chantant les feux de Jeanne et de Dunois,
Me conſoler de la jalouſe rage,
Des faux mépris, des cruautés des rois,

Des

Des traits du ſot, des ſottiſes du ſage ;
Mais quel démon me vole cet ouvrage ?
Briſons ma lyre ; elle échappe à mès doigts.
Ne t'attends pas à de nouveaux exploits,
Lecteur ; ma Jeanne aura ſon pucelage,
Juſqu'à ce que les vierges du Seigneur,
Malgré leurs vœux, ſachent garder le leur.

Ces vers ſemblent tirés de quelque manuſcrit où le poëme n'était pas achevé, et où *Jeanne* ne cédait ni à *Dunois* ni à ſon autre amant. Les éditeurs capucins ou diacres du ſaint évangile les ont imprimés à la ſuite de leur dernier chant qu'on vient de lire, et avec lequel cet épilogue formerait une contradiction groſſière ; nouvelle preuve de l'honnêteté de ces ſavans éditeurs et de leur bonne intention.

FIN.

TABLE
DES CHANTS
ET ARGUMENS
DE LA PUCELLE.

CHANT QUATRIEME.

CHANT CINQUIEME.

CHANT SIXIEME.

CHANT SEPTIEME.

CHANT HUITIEME.

CHANT NEUVIEME.

CHANT DIXIEME.

CHANT ONZIEME.

CHANT DOUZIEME.

CHANT TREIZIEME.

CHANT DIX-HUITIEME.

CHANT DIX-NEUVIEME.

CHANT VINGTIEME.

CHANT VINGT-UNIEME.

Fin de la Table.

